

MANIOC.org

El portal de las comunidades de la Guayana Francesa



MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe



MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

Fürstlich-Starhemberg'sche
Familien Bibliothek
✿ Schloss Eferding. ✿

XII. 1. 1. 1.

R 27

- N^o d'entrée 3220

VOYAGES

DU P. LABAT

DE L'ORDRE DES FF. PRESCHEURS,

EN ESPAGNE

ET

EN ITALIE.

TOME II.



A PARIS, rue S. Jacques,

Chez { JEAN-BAPTISTE DELESPINE,
Imprimeur - Libraire ordi-
naire du Roy.

{ CHARLES J. B. DELESPINE
le fils, Libraire.

} à Saint
Paul.

M. DCC. XXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

VOYAGES

BURBANK

DE BORD DE LA MER

DE LA MER

DE LA MER



A PARIS

DE LA GUARDIE

DE LA GUARDIE

DE LA GUARDIE

M. DCC. LXX.

DE LA GUARDIE



T A B L E

DES CHAPITRES
contenus dans le second Volume
des Voyages du P. Labat en Es-
pagne & en Italie.

CHAPITRE PREMIER.

- D** *E'part de l' Auteurs de la Rochelle,
& son arrivée à Marseille, 1*
- CHAP. II. *Remarques que l' Auteurs a
faites à Marseille. Son embarque-
ment, & son voyage jusqu'à Ge-
nes, 26*
- CHAP. III. *Description abrégée de la
Ville de Genes, & arrivée de l' Au-
teur à Livourne, 59*
- CHAP. IV. *Description de Livourne,
de Pise, & du País jusqu'à Floren-
ce, 119*
- CHAP. V. *Description de Florence, &
voyage de l' Auteurs jusqu'à Bolo-
gne, 183*
- CHAP. VI. *Description de la Ville de
Bologne, 234*

T A B L E

CHAP. VII. *Voyage de l'Auteur à Ferrare. Description de cette Ville,* 341
 CHAP. VIII. *L'Auteur part de Bologne, & arrive à Genes. Aventures de son voyage,* 363

DES CHAPITRES
 contenus dans le second Volume
 des Voyages de l'Auteur en
 Italie.

CHAPITRE PREMIER.

DES CHAPITRES
 contenus dans le second Volume
 des Voyages de l'Auteur en
 Italie.

CHAP. I. Description de la Ville de
 Ferrare, & de son territoire, 1

CHAP. II. Description de la Ville de
 Modene, & de son territoire, 15

CHAP. III. Description de la Ville de
 Parme, & de son territoire, 25

CHAP. IV. Description de la Ville de
 Plaisance, & de son territoire, 35

CHAP. V. Description de la Ville de
 Reggio, & de son territoire, 45

CHAP. VI. Description de la Ville de
 Gênes, 55



VOYAGES

DU P. LABAT

DE L'ORDRE DES FF. PRESCHÉURS

EN ESPAGNE

ET

EN ITALIE.

SECONDE PARTIE.

Contenant le premier Voyage, & les remarques qu'il a faites en Italie.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'Auteur de la Rochelle, & son arrivée à Marseille.



ÉTOIS arrivé à la Rochelle le 4. Mars 1606. ainsi que je l'ai dit, & j'y demeurai huit jours pour mettre ordre

M. Begon
Intendant de
Rochefort, &
auparavant
des Isles Fran
çoises.

à quelques affaires de nos Missions, &
Tome II. A

négociier mes Lettres de Change, afin d'avoir de l'argent & des Lettres pour le voyage que j'allois entreprendre.

Je partis le 12. du même mois. J'arrivai le même jour de bonne heure à Rochefort, & je fus aussi-tôt saluer M. Begon Intendant de la Marine, & de la Generalité du País d'Aunis, j'étois connu de ce sage & sçavant Magistrat; il avoit été Intendant des Isles Françoises de l'Amerique, avant que j'y allasse, il y étoit aimé en un point, que la nouvelle de sa mort y ayant été apportée par un Vaisseau, qui l'avoit effectivement laissé très-dangereusement malade, on fit des services pour le repos de son ame dans presque toutes les Eglises, & un Particulier fit une fondation pour le même sujet dans celle de sa Paroisse. M. Begon me demanda beaucoup de nouvelles des Isles d'où je venois, & m'offrit fort gracieusement son credit, & sa table pendant que je demeurerois à Rochefort. Je vis sa Bibliothèque qui étoit déjà considerable, & qu'il a beaucoup augmentée depuis ce tems-là. Il y avoit entr'autres Livres de grands *in folio* manuscrits, qui contenoient la description des fleurs, des fruits, des arbres, & des plantes les plus curieuses de l'Amerique dessinés très-

exactement, & ornées de leurs couleurs naturelles. Il me donna à souper, parce que je lui dis que j'étois résolu de partir le lendemain de grand matin, à cause que mes affaires me pressoient de me rendre en Italie.

Je partis de Rochefort le treize, je descendis la riviere pour aller encore une fois faire mes remerciemens à M. du Tertre, dont le Vaisseau étoit à près de deux lieues au-dessous de Rochefort, il me retint à dîner, & par honnêteté, il fit avancer de plus d'une heure le tems ordinaire de se mettre à table.

Mais comme on y fut long-tems, je n'arrivai à Royan qu'un peu avant minuit. Le mauvais tems m'obligea d'y demeurer le lendemain tout entier, & pour me désennuyer, je passai une partie de la journée à visiter les ruines des fortifications de cette petite Ville. Un honnête homme à qui je donnai à dîner, qui étoit bien instruit des affaires de son Pais, me fit voir tout ce qui pouvoit contenter ma curiosité. Cette Place avoit été autrefois très-bien fortifiée; mais elle a été rasée entièrement pendant les guerres de la Religion sous le Regne de Louis XIII. Ce qui en reste n'étoit qu'un Faubourg, qui étoit pourtant fortifié, comme il paroît par les

Royan petite
Ville sur la
Garonne.

mazures des Bastions qu'on y voit encore, & par des morceaux d'autres ouvrages. Il n'y a qu'une Paroisse, un Couvent de Recolets, où j'allai dire la Messe, & un petit Hôpital. Cet endroit est assés élevé sur le bord de la riviere, qui est si large qu'elle paroît la mer même. Il y a un aculcul qui sert de Port pour les Barques. C'est le Pais des Sardines excellentes, on en trouve en tout tems, il y a pourtant des saisons où elles sont en bien plus grande abondance & plus grasses.

Je fus obligé de prendre une Barquette pour me porter à Bordeaux avec mon Valet, & mes malles, elle me coûta douze livres, j'y trouvai en entrant un Capitaine Hollandois, soi disant Suedois, qui prétendoit passer par dessus le marché, ayant disoit-il, donné de quoi boire à mon Batelier. Je le priai de sortir, parce que j'étois maître de tout le Bâtiment, on parla, & enfin on s'accommoda; il me donna quatre livres, & comme il me parut galant homme, & qu'il parloit François assés intelligiblement pour répondre à quantité de questions que je lui fis; je lui fis part des provisions que j'avois embarquées, & sa nourriture ne lui coûta rien.

Nous arrivâmes à Bordeaux, qu Bour-

D'ESPAGNE ET D'ITALIE. §

deaux ; car on n'a pû convenir jusqu'à present lequel de ces deux noms étoit le meilleur , sur les sept heures du matin le 17. Mars. Je fis porter mes malles au Couvent de mon Ordre , & je saluai le P. Prieur qui me reçût bien , & me donna un Religieux pour me conduire aux endroits , où j'avois affaire. Nous sortîmes à neuf heures du matin , & nous ne retournâmes au Couvent qu'à six heures du soir. Je vis en courant , & faisant les affaires dont j'étois chargé , le Château Trompette & celui du Ha , qui est à l'autre extrémité du Port. Nous dinâmes chés un riche Négociant mon ami particulier , que j'avois connu à l'Amerique , après quoi nous montâmes au clocher de S. Michel , d'où l'on découvre toute la Ville ; car n'ayant pas le tems de la voir en détail , j'étois bien aise de la voir d'un seul coup d'œil. Elle me parut très-grande , & remplie d'assés beaux édifices , la plûpart de ses ruës sont étroites. Son Port est formé par la riviere de Garonne qui est très-large à cet endroit , & souvent tout convert de Vaisseaux , c'est une merveille qu'on ne rencontre gueres dans aucun autre Pais. Je vis en passant l'Eglise Cathedrale , & le Palais de l'Archevêque , la ruë du Chapeau Rouge qui est

Bordeaux
Capitale de la
Guyenne,

très-belle, & le logis du Gouverneur du Château Trompette, où il y a un cabinet magnifique qui donne sur la rivière, dont la vûë est la plus belle, & la plus réjouïssante qu'on se puisse imaginer.

J'employai la matinée du Jeudi dix-huit à écrire, & à voir nôtre Couvent. Il étoit autrefois voisin du Château Trompette; mais comme il nuisoit aux ouvrages que Louïs XIV. y fit faire par M. de Vauban, depuis Maréchal de France, on le fit abattre, & la Ville fut obligée de nous donner du terrein, de nous bâtir, & de nous dédommager de la perte que nous faisons du revenu de nos maisons qu'il avoit fallu détruire. Le Couvent qu'on a bâti à la place de celui qui a été abattu, est sans contredit le plus magnifique que nôtre Ordre ait en France. Il est composé de deux grands cloîtres, qui se communiquoient par une gallerie fermée d'une grille de fer. Un Prieur peu entendu a fait faire un mur au lieu de cette grille, & a gâté le point de vûë qu'elle produisoit; peut-être qu'un autre plus sage réparera le dommage. Les chambres des Religieux sont grandes, & bien éclairées, le Chapitre, la Bibliothèque, le Refectoire, les Offices, l'Infirmierie, &

Couvent des
Jacobins à
Lordeaux.

autres lieux de Communauté, du moins ceux qui étoient achevés étoient bien entendus, bien bâtis, & fort propres. L'Eglise n'étoit pas encore tout à fait achevée pour le dedans, on y travailloit à loisir, & sans se presser, la Ville s'en plaignoit, & chacun avoit ses raisons. Nos Peres ne se pressoient pas d'achever leurs bâtimens, parce que la Ville étoit obligée de leur donner une certaine somme assés considerable tous les ans jusqu'à ce qu'ils fussent achevés, & comme après ce terme ils auroient eu de la peine à se faire dédommager de leurs maisons qui avoient été abattuës, ils mettoient tous les ans en achat d'heritages, ce qu'ils n'employoient pas au bâtiment de leur Eglise & de leur Couvent, & de cette maniere, ils s'exemptoient d'un procès qu'il auroit fallu avoir pour le reste de leur dédommagement, lorsque la Ville auroit cessé de leur fournir de quoi bâtir. C'étoit l'entendre, aussi sont-ils Gascos, & fort éclairés sur leurs interêts. Ils souffroient patiemment, & comme il convient à de bons Religieux les murmures de la Ville & des Bourgeois, & alloient leur chemin. Des Parisiens moins fins, & sottement pressés d'avoir une Eglise, & un Couvent ache-

vé, auroient pressés les bâtimens de toutes leurs forces, & puis ils se seroient trouvés sans pain, parce qu'on n'auroit pas manqué de raisons pour se dispenser de leur donner d'autre dédommagement.

L'Eglise est voûtée en plein ceintre, il y a une Tribune en-dedans au-dessus de la porte en arriere vousture d'un trait hardi, & bien executé, elle doit servir à mettre l'orgue. Le portail est décoré de deux ordres, dont l'inférieur me parut trop chargé d'ornemens, & le supérieur trop nud. J'en dis ma pensée à un Religieux du Couvent qui a conduit tout le bâtiment, qui en cela, & en beaucoup d'autres choses a fait voir son habileté.

J'achevai mes affaires, & mes visites l'après-midi. Ce que je puis dire de cette Ville pour le peu de tems que j'y ai été, c'est qu'elle est très-riche, & d'un commerce étonnant. On m'assura qu'en tems de paix, il étoit ordinaire de voir sur la riviere jusqu'à douze cent Vaisseaux de toutes sortes de Nations, Sa situation est des plus avantageuses pour le négoce. Ses environs à plusieurs lieuës à la ronde sont très-fertiles, & parfaitement bien cultivés, & la Garonne, & les autres rivieres qui s'y ren-

dent lui apportent aisément toutes les marchandises du Languedoc & des Provinces voisines. Les Bordelois sont magnifiques, ils se plaisent à bien recevoir leurs amis, & les Etrangers; ils sont droits dans le négoce, & quoiqu'il ne soit pas besoin de leur donner des leçons sur leurs intérêts, ils sçavent les faire valoir d'une maniere honnête & franche. Ils aiment la bonne chere, le Pais y convie, je ne crois pas qu'il y en ait au monde, où l'on trouve plus abondamment, & plus aisément tout ce qui fait le plaisir de la table. Le luxe est grand dans cette Ville, les deux sexes n'épargnent rien pour paroître. On y remarque en toutes choses bien du bon goût, de la politesse, & de l'aisance.

Mon Valet me quitta à Bordeaux, de sorte que je partis seul le Vendredi 19. Mars à la pointe du jour. J'avois envoyé mes malles à Toulouse par des Muletiers, qui étoient partis le 17. après midi. Je me mis dans le bateau de Langon, n'ayant pour équipage que mon sac de nuit & mon manteau, on nous descendit à un Village presque vis-à-vis Langon, je trouvai heureusement un hôte qui louoit des chevaux, qui ayant sçû que je venois de la Martinique, me demanda des nouvelles d'un de ses pa-

rens, que je connoissois très-particulièrement, il me loüa deux chevaux à un prix assés raisonnable pour me porter jusqu'à Toulouse, avec un Valet qui devoit ramener les chevaux. Je comptois d'arriver le lendemain de bonne heure à Agen, où il n'y a que quatorze lieuës; mais je ne sçavois pas que les lieuës de ce País-là en valent deux, ou trois de France, de sorte que la nuit nous ayant surpris le vingt à plus d'une lieuë avant d'arriver à cette Ville, je fus contraint de m'arrêter dans un Hameau de sept ou huit maisons, où il y avoit pourtant une fort bonne Hôtellerie, dont le Maître m'entretint pendant tout mon souper d'une bande de voleurs qui couroient le País, & qui avoient commis un meurtre il n'y avoit que deux jours à quelque pas de sa maison, je lui répondis froidement que les voleurs n'attaquoient que les gens qu'ils sçavoient avoir de l'argent, & que par cet endroit, je n'avois rien à craindre. Comment, me dit-il, manqués-vous d'argent vous qui allés à Toulouse, selon les apparences pour quelque affaire de consequence, & qui revenés d'un País si riche; j'en ai, lui dis-je, assés juste pour aller à Toulouse, mais pas davantage; il est vrai que quand je serai arrivé à

Toulouse, j'en trouverai au Couvent autant que j'en aurai besoin. Cela ne m'empêcha pas de bien souper, de me coucher, & de dormir comme un homme qui ne craignoit pas les voleurs. Je partis le lendemain au point du jour, j'arrivai à Agen sur les huit heures. J'allai au Couvent de nôtre Ordre, pour voir un Religieux de mes amis à qui j'avois affaire. Il n'y étoit point, je l'allai chercher à un Monastere de Religieuses, où il avoit dit la Messe, je le trouvai à la fin au Cours qui est sur le bord de la riviere, qui m'e parut une promenade très-agreable; voilà tout ce que je puis dire de cette Ville. Je la traversai sans mettre pied à terre qu'à la porte de nôtre Couvent. Je continuai mon voyage avec chagrin, parce que la longueur des lieuës me desesperoit. Quelle manie de faire des lieuës si longues; est-ce que le terrain ne vaut rien, & qu'il est par consequent à bon marché. J'arrivai enfin à Toulouse sur les trois heures après midi le Dimanche 21. Mars, après avoir entendu la Messe dans un Village si peuplé de gens portant des sabots, que je n'ai jamais entendu un tintamare pareil à celui que firent ces Païsans en for- tant de l'Eglise.

Je traversai une partie de la Ville

sans la voir, à cause d'une pluye excessive qui tomboit, & qui m'obligeoit de me tenir enveloppé dans mon manteau. Pour surcroit de malheur, mon postillon s'égara, & me mena à deux ou trois Couvens avant de trouver celui de mon Ordre. Nous y arrivâmes enfin bien moiillés & bien las. Je me couchai pour faire sécher mes habits, & par bonheur mes malles arriverent aussi-tôt que moi, mais je ne jugeai pas à propos de les ouvrir, parce que je ne voulois faire aucun séjour dans cette Ville. Je demeurai tout le jour suivant au Couvent, il plût à verse, & je ne pus sortir. J'eus du loisir de reste pour voir le Couvent, & pour terminer avec nos Peres une affaire d'interêt qu'ils avoient avec nôtre Mission, qui les auroit fort embarassés, si j'avois voulu la poursuivre à la rigueur. Je la finis cependant d'une maniere qui auroit dû exciter dans leurs cœurs de plus grands sentimens de reconnoissance.

Le Couvent que nôtre Ordre possède à Toulouse, est le premier que nôtre Fondateur ait bâti en France. Il est vrai que celui que nous occupons à present n'a pas été bâti par S. Dominique; mais il nous a été donné en échange de l'Eglise, & de la Maison de S. Romain,

qui est à present aux Peres de la Doctrine Chrétienne. On peut dire que ç'a été le berceau de nôtre Ordre.

Le Couvent où nous sommes à present est grand & spacieux, mais très-mal disposé, triste, sombre, n'ayant ni beauté, ni commodité. L'Eglise est fort grande, & paroît quelque chose à ceux qui ont l'adresse d'en trouver l'entrée. C'est une grande nef fort exhaussée, voûtée, & partagée dans toute sa longueur par une rangée de hauts & gros piliers ronds qui aident à porter la voûte, & à l'empêcher de s'écarter. On me vouloit faire passer cette bevûë de l'Architecte pour un coup de Maître, & un trait de hardiesse que je ne trouverois dans aucun lieu du monde. Je ne crûs pas être obligé d'avoir pour cet Architecte la même complaisance que j'avois pour nos Peres, & je leur dis naturellement que c'étoit un ignorant qui avoit conduit leur édifice. Ce qu'il y a de plus beau, est le Mausolée de S. Thomas d'Aquin, il sert de maître Autel, il est à quatre faces, & forme quatre Autels, il renferme un petit escalier qui conduit à la plate-forme, sur laquelle est la magnifique chaise qui renferme le corps de ce grand Docteur. Ce morceau d'architecture est de mar-

Eglise &
Couvent des
Jacobins à
Toulouse,

bre de Languedoc très-proprement mis en œuvre. On trouve qu'il est un peu trop chargé d'ornemens; mais la simplicité n'est du goût que des habiles gens, & ce nombre est petit. La Communauté de ce Couvent est toujours très-nombreuse, & s'est toujours distinguée par sa science & par sa piété. On me fit voir dans la Sacristie la tête de S. Thomas, que l'on conserve dans un buste d'argent. On leve la partie supérieure pour laisser voir le crane à découvert, j'eus la consolation & l'honneur de le baiser, & je remarquai que c'est une des plus grosses têtes que l'on puisse voir. Je vis aussi dans le même endroit des ornemens en broderie d'or, & de soye d'une très-grande magnificence, & d'un goût exquis, soit pour le dessein, soit pour l'exécution. Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin dans ce genre d'ouvrage. Je voulus voir l'Ouvrier, & je fus étonné que c'étoit un de nos Freres Convers, qui dans un âge très-avancé travailloit encore avec une application, & une diligence merveilleuse.

Je témoignai à nos Peres que j'étois fâché que mes affaires m'obligeassent de quitter Toulouse, sans voir le Charnier des Cordeliers, où on disoit que

les cadavres se conservoient de maniere qu'ils étoient encore reconnoiffables. S'il n'y a que cela, me dit le Prieur, sans vous exposer à la pluye, vous en verrés ici autant qu'aux Cordeliers, & sur le champ il envoya chercher le Sacristain, qui nous conduisit dans un espece de cellier, c'est-à-dire, une chambre moitié en terre, ayant une assés grande fenêtrre vitrée, autour de laquelle il y avoit un bon nombre de corps de nos Religieux droits, arrangés les uns auprès des autres secs, legers, & si peu défigurés, que ceux qui les avoient connus vivans les reconnoissoient encore, & me les nommoient. J'en pris quelques-uns, & entre les autres celui d'un jeune Religieux qui étoit mort à dix-huit ans; la jeunesse étoit encore peinte dans les traits de son visage, & excepté la couleur, rien ne lui manquoit pour le faire prendre pour un corps animé. Rien n'est plus léger que ces corps. Le Sacristain nous dit, que selon la disposition du tems, ils étoient droits ou courbés; que l'humidité relâchoit la tention de la peau, & les faisoit incliner, & que la secheresse les redressoit. Il nous dit encore, que selon ses Registres, il y avoit de ces corps qui étoient depuis plus de cent ans dans ce lieu.

Charnier des
corps secs à
Toulousecchés
les Jacobins.

Leur peau étoit plus brune que celle de ceux qui y étoient plus récemment, mais elle étoit également ferme, & tendue, quand on frappoit dessus, elles raisonnoient comme autant de tambours. Ces corps doivent cette espece d'incorruption aux tombeaux de pierre, dans lesquels on les enferme après qu'ils sont morts, dans lesquels les chairs & les entrailles se consomment peu à peu, & se dessèchent sans gâter la peau, ce qui ne manqueroit pas d'arriver si elles se corrompoient, & se réduisoient en pourriture, ces tombeaux sont au nombre de vingt-quatre, & font le pavé d'une Chapelle qui répond dans le cloître, on l'appelle la Chapelle des Freres, parce que c'est-là qu'on les met après leur mort. Après que les tombeaux sont pleins, on ouvre le plus ancien, on en tire le corps, on l'expose quelque tems à l'air, & puis on le met avec les autres dans le Charnier. Il y a au milieu de cette chambre un coffre de bois fermé à deux serrures, dans lequel est le corps d'une des pénitentes de nôtre pere S. Dominique, qui est morte en opinion de sainteté.

Je partis de Toulouse le Mardi 23. Mars, pour me rendre à Beziers par le canal. Rien n'est comparable à cette

commodité. Je ne m'arrêterai pas à faire la description de ce magnifique ouvrage, assés d'autres gens l'ont fait avant moi. C'est assurément ce qu'il y a de plus beau, de plus commode, & de mieux executé qu'on puisse s'imaginer au monde. Les canaux qui coupent la Hollande & les Pais-Bas, n'ont rien qui approchent de celui-ci, où il ne s'agissoit pas de creuser des fossés dans un terrain bas & uni, où l'eau se rend naturellement & sans peine; mais de faire monter les bâtimens par dessus des montagnes, & les en faire descendre aussi tranquillement qu'on les y a fait monter, de faire passer des bateaux, & l'eau qui les porte par dessous, & par dessus des rivieres qui le gêteroient par les sables qu'elles y apporteroient, si elles y entroient, de passer au travers d'une montagne considerable que l'on a creusée, de maniere que le canal occupe le milieu, & laisse une banquette de chaque côté pour la commodité des chevaux, & des gens de pied, en un mot de vaincre la nature par la force de l'art.

Canal de
Languedoc.

On trouve sur les bords de ce canal des Hôtelleries bien bâties & bien fournies aux endroits où l'on doit dîner, ou coucher, avec des Chapelles, où il

se rencontre toujours un Prêtre prêt à commencer la Messe quand il y a obligation de l'entendre, aussi-tôt que le bateau arrive. Il y a pour l'ordinaire assés bonne compagnie dans ces bateaux. Les filoux n'y manquent pas, & si on n'est pas sur ses gardes, il est rare de n'y pas laisser quelque chose du sien.

Une Dame de qualité s'étant trouvée dans un de ces bateaux, s'acosta d'une femme qui paroissoit une bonne Bourgeoise, fort proprement habillée, qui avoit un petit panier auprès d'elle, couvert d'une serviette bien blanche. Cette Dame plus curieuse encore que ne le sont les animaux de son espece, ne manqua pas de s'informer du voyage de celle qui étoit auprès d'elle, & enfin de ce qu'elle portoit dans son petit panier. Cette femme répondit de son mieux à toutes les questions que la Dame lui fit, mais elle éluda toujours adroitement de découvrir son panier. Cette résistance augmenta la curiosité de la Dame, & elle pressa si vivement la femme au panier, qu'elle fut contrainte de lui promettre de lui faire voir à la dînée. On y arriva enfin, la femme voulut s'échapper, parce qu'elle quittoit le canal, & le bateau en cet

endroit, mais il n'y eût pas moyen. La Dame la somma de lui tenir parole, & découvrit elle-même le panier, mais quelle fut sa surprise, quand elle trouva qu'il étoit rempli de cordes toutes prêtes à mettre au cou de quelques voleurs, que le mari de la femme en question alloit pendre en une Ville voisine.

J'arrivai à Besiers le Samedi vingt-sept sur le midi. Nous y avons un Couvent, où je fus reçu assez civilement, & logé dans une chambre dont la vûë ne se pouvoit payer; j'avois quelques affaires qui m'arrêterent trois jours en cette Ville. Quoiqu'elle soit grande & assez peuplée, j'eus du tems de reste pour la voir. Elle est située sur une hauteur au pied de laquelle passe la riviere d'Orbe, qui ne me parut pas fort considerable. La Cathedrale est ancienne & fort grande, & bien moins belle que le Palais de l'Evêque, qui a vûë sur la plaine, sur le canal, & jusqu'à la mer.

Je fus voir la mere d'un de nos Missionnaires que j'avois laissé à la Martinique. J'étois chargé de faire sa paix avec cette bonne femme, qui étoit très-fâchée que son fils eût pris le parti d'aller en Mission, au lieu de demeurer auprès d'elle, & de la consoler dans sa vieil-

Besiers.

lesse. Elle me dit tous ses griefs avec une vivacité si grande, & un torrent de paroles si extraordinaire, que je n'avois jamais entendu de babil qui en approchât. Le malheur étoit que je n'y entendois rien, elle parloit une Langue qui m'étoit inconnüe, & elle parloit si vite qu'on n'auroit pas pû placer une pointe d'éguille entre la fin d'une de ses periodes, & le commencement de la suivante. Je pris le parti d'attendre qu'elle fut lasse, & qu'elle cessât de parler. Cela arriva après un discours presque aussi long qu'une Passion. Alors je la priai de me faire expliquer par sa fille qui étoit presente, ce qu'elle m'avoit dit. Quoi, me dit-elle, vous n'entendez pas nôtre Langue ? Non, Madame, lui répondis-je. Eh, que Diable entendés-vous donc ! me repliqua-t'elle en colere. Il fallut pourtant que sa fille parlât. Elle fit un abregé du long discours de sa mere, j'y répondis de mon mieux, & je presentai à cette bonne mere une Lettre de son fils, elle pleura en la prenant, & puis se mit à rire en la lisant, peu à peu je lui fis entendre raison, & nous devinmes les meilleurs amis du monde, après que je lui eus promis que j'allois écrire à son fils, & qu'assurément il partiroit, & revien-

droit en France dès qu'il auroit reçu ma Lettre.

La Ville de Besiers étoit autrefois fortifiée, & on dit qu'on en pourroit faire une bonne Place. Il y avoit une Citadelle qui est à present démolie, L'esplanade est la promenade ordinaire de toute la Ville. On s'y assemble le soir pour prendre le frais, & on entend chanter de tous côtés; car les gens de Besiers ont tous communément la voix belle, & se piquent de bien chanter, comme ceux de Carcassonne se piquent de danser. Le chemin qui conduit de la riviere à la Ville est fort roide, je montai par cet endroit, & j'étois fatigué quoiqu'il ne soit pas bien long. Il y a une autre route plus longue, mais bien plus commode. L'air de cette Ville est pur, & semble donner de l'esprit, & de la vivacité à ceux qui y naissent. Ils aiment tous le plaisir & la bonne chere, & sont en lieu propre pour se satisfaire commodément à peu de frais. C'est le plus beau marché de tout le Languedoc, il se tient tous les jours, & se renouvelle plusieurs fois le jour. Les environs de la Ville sont charmants, & parfaitement bien cultivés. Le sexe y est extrêmement enjouié, & libre. On en juge peu avantageusement quand on ne le

connoît qu'à l'exterieur. Il est tout autre dans le fonds qu'il ne paroît au-dehors. On prétend que la fertilité du terroir, lui a fait donner le nom de terre double. *Bisterra*, c'est-à-dire, de terre qui porte deux fois, & un Ancien a dit que si Dieu vouloit demeurer sur la terre, ce seroit à Besiers qu'il établiroit son domicile.

L'Eglise de nôtre Couvent est assés jolie. Elle a quelques Chapelles incrustées de marbre avec des ornemens de bronze doré. Le Couvent est petit & propre, il en est sorti de sçavans hommes, & de bons Prédicateurs.

Je partis de Besiers le 30. Mars, & j'arrivai le même jour à Agde petite Ville, & riche Evêché, dont le Prélat voit tout son Diocèse de sa fenêtré, sans avoir besoin de lunettes d'approche. Le canal dont je viens de parler, passe à une petite distance de la Ville. Il y a entre lui & elle une petite riviere, appelée Lerraut, qui se rend à la mer, & qui forme un petit Port assés commode pour le commerce de bled, & autres denrées que la Provence tire du Languedoc. Je trouvai une Tartanne chargée de bled pour Marseille. Je donnai à dîner au Patron & à l'Ecrivain. Cette politesse adoucit l'humeur brusque, &

revêche de ces fortes de gens. Ils me donnerent un petit matelats qu'ils appellent strapontin, qu'ils mirent sur le bled dont leur Bâtiment étoit chargé, & me firent une petite tente au-dessus de l'écouïlle où je devois coucher. Nous partîmes le 31. Mars sur les trois heures après midi. J'avois été le matin dire la Messe à un Couvent de Capucins qui est à une petite demie lieuë de la Ville. L'Eglise est dédiée à Nôtre-Dame du Grau. La Chapelle de la Vierge est séparée de l'Eglise, il a d'affés bonnes Hôtelleries auprès du Couvent, où logent les gens qui y viennent faire des neuvaines. C'est une des grandes dévotions du Pais. Il y a quinze Oratoires, ou petites Chapelles depuis la porte de la Ville jusqu'à ce Couvent, dans lesquelles on a représenté en figures grandes comme le naturel les Mysteres de la Vie, & de la Passion de N. S. Ceux qui ont de la dévotion font ce pelerinage pieds nus, & s'arrêtent pour prier à toutes ces Chapelles.

Nous arrivâmes le premier Avril au Port de Cette sur les neuf heures du matin. C'est un petit Port artificiel, qui étoit très-necessaire dans ce Pais, où les petits Bâtimens ne trouvent aucun endroit pour se mettre à couvert des

Ceste.

tempêtes, qui sont fort ordinaires dans ce parage, & sur toute la côte de Languedoc. Il n'y peut entrer que des Galeres & des Barques. Il est d'un grand entretien, parce que la mer y apporte sans cesse des sables qui l'auroient bientôt comblé, si on ne travailloit pas continuellement à le nettoyer. Il y a quelques fortifications, & une petite Garnison.

L'Officier qui y commandoit m'envoya chercher pour sçavoir des nouvelles, je lui en dis peu, parce qu'il me les demanda d'un air qui ne me plût pas. La Ville, ou le Village consistoit en quarante ou cinquante maisons, avec une Eglise toute neuve bâtie sur la hauteur. J'y donnai à dîner à mon Patron & à son Ecrivain. On y vit à très-bon compte. Nous partîmes sur les quatre heures du soir, & nous arrivâmes à Marseille à une heure après midi le Vendredi Saint 2. Avril 1706.

Jamais je n'avois tant vû de cérémonies qu'il en fallut pour débarquer, après avoir effuyé celles du Bureau de la Santé, il fallut aller parler à l'Officier qui commandoit la Garde. Celui-là m'envoya avec deux Soldats au Commandant de l'Etendart des Galeres. Nous le trouvâmes fumant dans un Caffé, il me fit cent questions inutiles. A la fin je

je me lassai, & je lui demandai s'il avoit dîné, il me dit que oui, & moi lui dis-je, Monsieur, je suis encore à jeun, je m'en vais au Couvent, si vous voulés sçavoir des nouvelles, prenés la peine d'y venir dans deux heures, & je vous en dirai. Il me dit qu'il falloit aller trouver M. le Gouverneur avant toutes choses, & ordonna à un Sergent de m'y conduire. Par malheur pour le Sergent, il prit son chemin le long du Quay, & passa devant l'Hôtel de Ville, où il y a toujours un très-grand monde, j'y trouvai des gens de ma connoissance, qui m'arrêterent, & qui me firent prendre un autre chemin, & me conduisirent au Couvent, pendant que le Sergent continuoit sa route, ou qu'il me cherchoit, il n'y avoit pas une heure que j'étois arrivé, quand on vint m'avertir qu'on apportoit mes malles. C'étoit l'Ecrivain de la Tartanne qui les conduisoit. Je crûs qu'il venoit chercher ce que je devois pour mon passage, & comme j'avois été fort content de lui & du Patron, je lui ouvris ma bourse, & je le pressai de prendre ce qu'il jugeroit à propos; il ne voulut rien prendre ni recevoir, me disant que j'en avois agi trop genereusement avec eux pendant le voyage. Je payai

grassement les Matelots , qui avoient apporté mon bagage , & je le priai avec le Patron à dîner pour le Lundi suivant.

CHAPITRE II.

*Remarques que l'Auteur a faites à
Marseille. Son embarquement, &
son voyage jusqu'à Genès.*

JE demeurai à Marseille depuis le deuxième Avril jusqu'au quatorze, tant pour les affaires particulieres que j'y avois, que pour attendre un embarquement, ce tems étoit trop court pour voir une Ville d'aussi grande étendue, mais j'y ai fait d'autres voyages, & j'y ai demeuré assés long-tems pour y faire des remarques, qui ne seront peut-être pas indignes de la curiosité du Lecteur.

Marseille. Sa
situation.

On ne peut nier que Marseille ne soit une Ville très-ancienne, elle a été fondée par les Grecs environ cent cinquante ans après Rome; & elle est devenuë dans la suite une des Alliés, & une des plus fidelles amies de la République Romaine. Quoiqu'on y voye des monumens très-anciens, je ne voudrois pas assurer qu'ils fussent aussi anciens que les Marseillois le voudroient faire croire.

L'Eglise Cathedrale qu'ils appellent la Majoure est sans contredit fort ancienne, & peut avoir été un Temple dédié aux Idoles ; mais il n'y a rien qui nous montre en quel tems, & à quelle occasion on a élevé cet édifice. Il est sur la pente de la hauteur, sur laquelle l'ancienne Ville est bâtie. Cette Eglise n'a rien de beau, elle est même encore aujourd'hui peu ornée, il est surprenant qu'une Ville aussi riche, n'ait pas encore songé à détruire cette vieille mesure, & à bâtir en sa place une Eglise plus digne de Dieu qu'on y revere, & plus proportionnée au reste de la Ville, dont les bâtimens nouveaux, & beaucoup des anciens sont très-beaux. Si cette piece étoit recommandable par quelque autre endroit, que par sa vilaine structure, & la barbarie du siecle où elle a été faite, je leur pardonnerois le soin qu'ils ont de la conserver ; mais comme personne ne conteste à leur Ville son ancienneté, les Colonies qu'elle a envoyée au-dehors, ses Alliances avec les plus puissans Princes du monde, la perfection où elle a portée l'Art de la Navigation, son commerce qu'elle a étendu par tout le monde, les sciences mêmes, & la politesse qu'elle a répandues par toutes les Gaules avec tant de profu-

sion , qu'on l'accuse à present d'en manquer. Toutes ces illustres marques , ne sont-elles pas plus respectables que des mesures dont l'âge , l'usage , & les Fondateurs sont des plus équivoques.

Au reste , quand je dis que les Marseillois ont fait une si grande profusion de leur politesse , qu'il leur en reste peu à present , il ne faut pas prendre mes paroles précisément au pied de la Lettre. Premièrement , parce que je ne rapporte que ce que disent bien des gens à la verité , mais qui peuvent être mal instruits ; car pour moi je suis obligé d'en parler d'une toute autre maniere. Secondement , parce que les voyages sur mer , & le commerce continuel qu'ils ont avec les Levantins , dont les manieres sont diametralement opposées aux nôtres leur ont fait prendre beaucoup de choses des mœurs Asiaticques & Africaines , qui sont polies dans ces Pais-là , & très-impolies dans celui-ci.

L'ancienne Marseille n'a rien , ou presque rien de beau. Les ruës sont étroites , très-peu unies , mal pavées , fort sales. On risque d'être couvert d'ordures , quand on y passe de grand matin , ou dès que la nuit commence. Il n'y a presque point de maisons qui ayent des commodités , & sans autre cérémo-

nie que de crier. *Passerés*, c'est-à-dire, ne passe-t'il personne ; on jette tout par les fenêtres, & vous vous trouvés avant d'avoir fait dix pas inondé d'ordures.

Il n'y a point d'Eglise à Marseille, qu'on puisse dire belle, on en trouve de grandes, & fort fréquentées ; car les Marseillois sont devots, & on le voit pas leur assiduité au service divin, & aux exercices des Confrairies, dans lesquelles ils sont presque tous enrrollés. L'Eglise de nôtre Couvent est une des plus grandes & des plus fréquentées de toute la Ville. Entre autres Chapelles, il y en a une à gauche en entrant dans le fond de laquelle on a pratiquée une arriere-petite Chapelle assés basse & voûtée, le milieu du pavé est occupé par une grosse tombe de pierre fermée avec une bonne barre de fer & un bon cademat, dans laquelle repose le corps d'un particulier, qui a acheté le fond de cette Chapelle, qui a fait bâtir cette Grotte avec quelque fondation de Messes & de prieres. A condition expresse, que qui que ce soit que lui seul ne fera enterré dans cette Chapelle, & sur tout sa femme. On peut juger par cet échantillon, à quel point étoit arrivé l'amour conjugal dans cet heureux ménage.

Eglise des
Jacobins.

Fondation
particuliere
dans cette
Eglise.

Nôtre Couvent est riche, mais il n'est pas beau, il s'en faut bien. Il est vrai qu'il se trouve entre quatre ruës qui le gênent beaucoup, & qui l'empêchent de s'étendre, mais il est vrai aussi que ses bâtimens faits à diverses reprises, sans ordre & sans dessein, sont très-mal executés. La Sacristie & le Refectoire, sont les seuls endroits qui méritent d'être regardés. Je trouvai dans ce Couvent un bon nombre de Religieux de mérite, la plûpart Docteurs de la Faculté de Paris, qui me firent toutes sortes d'honnêtetés, & avec lesquels je liai dès ce tems-là un commerce d'amitié, qui a toujourns duré depuis.

La Ville-Neuve, c'est ainsi qu'on appelle la partie qu'on a ajouté depuis cinquante ou soixante ans à l'ancienne Ville, est très-belle. Sa principale ruë qu'on nomme le Cours, parce qu'il y a une rangée d'arbres de chaque côté, est droite, longue, & fort large; les maisons des deux côtés sont à quatre étages, avec des façades uniformes, & toutes de pierre de taille fort blanche. C'est dans cette ruë que tout le peuple de Marseille s'assemble le soir pour prendre l'air, sçavoir des nouvelles, & danser. Les Provençaux comme tout le monde

Les Provençaux aiment la danse.

fait aiment extrêmement la danse, leur instrument est le tambourin & le fifre. Le même homme fait raisonner ces deux instruments tout à la fois. Le tambour, ou tambourin, n'a que neuf à dix pouces de diametre, & environ quinze à dix-huit de longueur, il est attaché au côté gauche, avec un cordon assés court, on ne le bat que d'une baguette, qu'on tient de la main droite, pendant que la gauche est occupée à soutenir le fifre, & à en regler les tons; il ne faut pas grande cérémonie pour assembler des danseurs; à quelque heure que ce soit, le premier qui s'avise de donner un coup de baguette sur un tambourin fait sortir toute la jeunesse des maisons, filles & garçons, tous quittent la table, & le travail s'ils y font. Rien ne peut les retenir, il faut qu'ils dansent. J'ai eu souvent le plaisir d'aller à la porte d'Aix, pour voir la vaste étendue du Cours, pleine de gens qui dansoient de toutes leurs forces, & qui font en cadence les plus plaisantes postures du monde. La gayeté est leur caractere, elle paroît dans leurs discours, dans leurs chansons, dans leurs jeux, jusques dans leurs Sermons. Ils sont idolâtres de leur langage; il y a cinquante ou soixante ans, qu'on y entendoit le

Instrumens
de la danse.

François à peu près comme le haut Allemand, on l'entend mieux à present, & même on le parle, & ceux qui s'en mêlent le parlent fort correctement; cependant un Prédicateur bien au-dessous des plus mediocres qui prêche en Provençal, effacera à coup sûr les plus éloquents qui prêcheront en François. J'ai été le plus souvent qu'il m'a été possible entendre un Pere de l'Oratoire, qui prêchoit en Provençal à l'Eglise S. Nicolas. Il n'étoit pas nécessaire de sonner le Sermon, l'Eglise étoit pleine deux ou trois heures avant qu'il songeât à monter en chaire; pour mon malheur je n'entendois pas assés la Langue pour découvrir toute la beauté du discours; mais le Prédicateur joignoit à ses paroles des gestes si naïfs & des tons si expressifs, que je perdois peu de choses de ce qu'il disoit. J'ai apporté à Paris un Livre de Prônes en cette Langue, dont les expressions & les manieres de tourner l'Évangile, sont d'une vivacité & d'un goût où il n'y a que les Provençaux qui puissent arriver. Avec l'amour de leur Langue, ils ont conservés l'idée de leur ancienne liberté, & ne se disent jamais François, mais Marseillois, & ils ont attaché à cette qualité une idée si flateuse, que pour toutes choses vous

ne les obligeriés pas de s'avoüer François. En voici un exemple des plus singulier. Lorsque les bombes obligerent les Tunefiens de rendre tous les esclaves François, le Commissaire du Roy ayant rencontré un esclave qui lui paroissoit François, lui demanda s'il n'étoit pas François; non, lui dit l'esclave, & qui es-tu donc, repliqua le Commissaire? Je suis Marseillois, dit l'esclave, le Commissaire se mit à rire, & ne laissa pas de le faire délivrer.

La Ville n'est pas fortifiée. Elle est ceinte de murailles à la verité, mais elles ne lui seroient d'aucune utilité, si elle étoit attaquée. Je crois que ses Citoyens, qui sont en très-grand nombre, & tous bien agueris, sont des murailles vivantes, infiniment meilleures que celles qu'on y pourroit faire de briques, & de pierres. On dit pourtant que M. le Maréchal de Vauban avoit proposé de la fortifier, & prétendoit en faire une Place imprenable du côté de la terre. Elle est très-bien fortifiée du côté de la mer, outre le Fort de S. Jean qui est à l'entrée du Port du côté du Couchant, il y a de l'autre côté une grande Citadelle très-forte avec quantité de canons, de sorte que l'entrée du Port qui se ferme avec une chaîne est impraticable,

à ceux qu'on n'y veut pas laisser entrer. Le Port est grand, c'est un ovalle dont le côté Occidental est formé par un Quai bordé de maisons de Marchands, au milieu desquelles est l'Hôtel de Ville, bâtiment très-beau, dont le façade est superbe. L'Arsenal des Galeres occupe le fond du Port, & la plus grande partie du côté Oriental. On trouve ensuite les Chantiers de construction des Barques, & des Bâtimens Marchands. Les gros Bâtimens de guerre ne peuvent pas entrer dans le Port, il n'y a pas assés d'eau, & c'est un bonheur pour le commerce de la Ville; car les gens de guerre, & les Marchands ne s'accordent jamais bien ensemble. J'ai entendu dire à de gros Négociants, que si les Gale-res étoient autre part, le commerce de la Ville en iroit beaucoup mieux. Les Arsenaux du Roy répandent à la verité de l'argent dans les lieux où ils sont, mais ils ne font du bien que dans les endroits où il n'y a point d'autre commerce; ils nuisent infiniment aux Villes où le commerce est établi & considerable. La Ville de Toulon est pauvre, & son commerce est entierement tombé, depuis qu'on y a fait un Arsenal pour les Vaisseaux de guerre du Royaume.

Les Marseillois aiment le commerce, & l'entendent en perfection. Ils y sont nés, ils le cultivent, ils le portent de tous côtés & y sont fort attachés. J'avois une Lettre de créance sur un Marchand, qui me combla d'honnêteté, mais quand ce vint à me compter de l'argent pour mon voyage d'Italie, il voulut me faire un compte en piastres avec des réductions de monnoye, dont je n'avois jamais entendu parler, & sur lesquelles je voyois une perte réelle de plus de quarante-cinq pour cent. Je le remerciai, & j'eus recours à M. Maurellet frere de celui qui m'avoit ramené des Isles, j'en avois une Lettre de créance des plus amples, & des plus obligeantes. Ils me donnerent des Lettres sur Livourne, avec ordre à leur Correspondant de m'en donner sur les autres lieux où je voudrois aller. Je leur payai un change raisonnable, comme il étoit juste, & j'eus lieu d'être bien content de toute cette famille.

Je m'embarquai enfin le 13. Avril sur le soir dans la Barque du Patron Jean Baudœuf, à qui j'étois fortement recommandé. C'étoit un bon homme, accommodant, & plus poli que ne se font ordinairement les gens de son métier. Il le sçavoit en perfection, & étoit si heu-

Départ de
Marseille.

reux qu'il n'avoit jamais été pris, quoique la mer fut pour ainsi dire toute couverte de Corsaires grands & petits. J'avois pris à Marseille un jeune Chirurgien du Comtat d'Avignon, que je devois mener avec moi aux Isles, si j'y fusse retourné. Il parloit un peu Italien, & m'a toujours servi avec beaucoup de fidélité & d'affection. J'étois avec deux Religieux de mon Ordre, nous trouvâmes dans la Barque huit Minimes François, qui alloient relever ceux de leurs Confreres, qui avoient achevés leurs six ans de residence à Rome. Des Prêtres Bretons & grands buveurs, qui alloient au concours des Benefices, un Augustin peu chargé d'argent, deux Capucins qui n'en avoient point, quatre Cordeliers de grand appetit, un Hermite, cinq Prêtres Espagnols interdits, suspendus, irréguliers, qui alloient chercher la remission de leurs *peccadilles*; un Ecclesiastique qui vouloit instituer un nouvel ordre Apostolique dans toute la rigueur de la vie des Apôtres, il avoit une foutane violette à grand collet, à peu près comme celui des Jesuites, avec un manteau de même couleur doublé de blanc, un chapeau noir sans cordon & des sandalles, il n'avoit ni sac, ni besace, pas même de poches,

en pas un endroit de son habit, & par consequent point d'argent, il mettoit son Breviaire & son mouchoir dans son sein, & avoit laissé à la Providence le soin de payer son passage & de le nourrir. Nous trouvâmes dans un coin de la chambre deux Peres Jesuites. Quatre ou cinq Juifs sur le pont, & deux Banqueroutiers qui se retiroient à Livourne, refuge ordinaire de ces sortes de gens. Jamais je n'avois vû un tel assemblage. Je ne sçai si l'Arche de Noé en approchoit. Le Patron nous offrit la chambre de fort bonne grace, mes compagnons l'accepterent, pour moi je fis tendre mon hamac sous le gaillard, & bien m'en prit de l'avoir, sans lui je crois que les poux & les punaises m'auroient dévoré.

Nous avions fait de bonnes provisions à Marseille, nous en fîmes part au Pere Augustin & au Prêtre Apostolique. Les Capucins étoient sans contredit les mieux pourvûs. Outre les grandes besaces dont leurs manteaux sont doublés qui étoient bien remplies; ils avoient un grand panier plein de grosses bouteilles. Ils mangeoient à petit bruit, & buvoient sec & souvent. Je ne pus jamais sçavoir de quel Pais étoit le Prêtre Apostolique, il m'en fit un

mistère ; mais il me dit qu'il alloit à Rome, pour avoir permission d'instituer une Congregation de Prêtres, qui vivroient dans la pauvreté exacte dont les Apôtres avoient fait profession, qui prêcheroient de tous côtés, aideroient les Curés qui voudroient les employer, n'accepteroient point de Benefices, ou si on les obligeoit d'en recevoir, ils en abandonneroient entierement les revenus, & vivroient, & s'entretiendroient du travail de leurs mains ; aussi un des Statuts de sa Congregation, étoit de n'y admettre personne qui ne sçût un métier. Quant à la couleur & à la façon de son habit, il me dit qu'il avoit des raisons, & des preuves incontestables, que c'étoit l'habit que les Apôtres avoient porté. Il comptoit que cette nouvelle maniere de vivre, ou plutôt pour me servir de ses termes, ce renouvellement de la vie Apostolique seroit bien-tôt répandu par tout le monde Chrétien, & que par ce moyen, on ne pourroit plus reprocher aux Ecclesiastiques leurs richesses, & la mollesse de leur vie. Je lui prédis qu'il seroit le Phenix de son Institut, & qu'il ne seroit pas à plaindre s'il échappoit des mains de l'Inquisition, après avoir bien promis & donné caution de ne plus songer à son projet.

Projet d'une
Congregation
de Prêtres A-
postoliques.

Nous arrivâmes le 16. après midi à S. Remo. C'est le premier lieu du Domaine de la République de Genes, dans la partie de leur côte, qu'ils appellent la riviere du Ponent. C'est une petite Ville située sur le penchant d'une colline mediocre. L'Eglise Paroissiale est au lieu le plus élevé, & fait la pointe, ou l'angle d'un triangle dont le côté opposé est sur le bord de la mer. Les ruës sont étroites, & presque toutes parallèles à la mer, il y a d'assés jolies maisons Bourgeoises, & quelques Palais couverts en terrasse, & peints en dehors.

Nos Banqueroutiers commencerent à respirer en cet endroit : Ils avoient toujours crainit d'être poursuivis & arrêtés, ils étoient alors en assurance. Nous eûmes toutes les peines du monde à trouver à nous loger, il fallut employer le credit du Consul de France, qui nous trouva enfin une chambre, & puis ce fut à nous à nous pourvoir de vivres. La mer étoit si rude qu'il n'y avoit pas moyen d'aller chercher nos provisions à la Barque ; c'étoit en partie le gros tems, qui avoit obligé nôtre Patron à mouïller en cet endroit, & en partie pour prendre langue, & être informé si les Corsaires d'Oneille étoient en mer.

San Remo
premiere Ville
du Domain-
ne de Genes.

Ceux qui n'étoient pas accoûtumés aux manieres lentes des Italiens, & sur tout de ceux de San Remo se desespoient. Nôtre hôte & toute sa famille se mirent en mouvement jusqu'à risquer de gagner une pleuresie, pour nous accommoder deux poules que nous avions achetées, & au bout de trois heures, elles n'avoient pas encore commencées à sentir le feu. Je vis bien qu'il falloit s'armer de patience avec ces gens-là, qui ne nous répondoient que par un *adesso*, c'est-à-dire, tout à l'heure, à tout ce qu'on leur pouvoit dire pour les presser. Je fis tendre mon hamac, je me couchai, & je m'endormis après avoir averti mon garçon de m'éveiller quand le souper seroit prêt. Il le fut enfin vers le minuit. On servit les deux poules enfevelies dans de certains petits morceaux de pâte, appelé *Macaroni*, qu'on disoit excellent, & dignes de la bouche d'un Cardinal, *boconi di Cardinale*. Je n'en pus pourtant manger, les poules avoient contractées une certaine odeur attachée ordinairement à cette pâte, qui me faisoit soulever le cœur. Le vin ne valoit rien, & étoit fort cher; le pain mal cuit & fort pesant, le fromage étoit dur comme du plâtre, & à peu près du même goût. Nôtre hôte nous apporta

enfin un plat de citrons crus, qui parut quelque chose à ceux qui n'étoient pas accoutumés à voir de ces fruits, & rien du tout à moi qui venois d'un País, où les chemins en sont pavés. Je regrettois fort mon sommeil que ce repas avoit interrompu. J'allai le reprendre, & je me levai au point du jour sans indigestion. Je cherchai si bien avec mon Chirurgien, que je trouvai une maison où je loüai une chambre, & où on me donna la commodité de faire, ou faire faire ma cuisine comme je le jugerois à propos. On me fournissoit le bois & le charbon, & les ustenciles nécessaires, je m'y établis, mais comme ces commodités étoient un peu cheres, je demeurai seul, & je n'en eu pas le moindre chagrin.

Je viens de parler de *Macaroni*, tout le monde ne sçait pas ce que c'est, il faut le dire, afin qu'on n'aille pas les prendre pour la patisserie, que l'on connoît en France sous le nom de *Macarons*.

Les Macaroni, Vermicelli, Andarini, Tagliolini, Fescucie, Mille fanti, & autres passent sous le nom generique de viande de pâte. C'est en effet une pâte de fleur de farine la plus fine, & la meilleure qu'on puisse choisir, qui

Viandes de
pâté.
Ce que c'est
& ses diffé-
rentes especes.

étant pétrie presque sans levain bien battuë, & d'une consistance raisonnable est mise dans les moules, qui ont des trous par lesquels on fait sortir la pâte en la comprimant fortement avec un levier, ce qui donne à la pâte la grosseur, & la figure des trous par lesquels elle sort. Il y a des trous ronds de la grosseur d'une petite plume à écrire, la pâte qui en sort est comme de petits bâtons, également gros dans toute leur longueur. C'est ce qu'on appelle *Macaroni*.

Macaroni.

Vermicelli.

Les *Vermicelli*, ou petits vers ne sont pas plus gros qu'un crin de cheval, plus ils sont fins, & plus ils sont estimés, il faut que les trous où la pâte passe soient bien petits. On fait de ces *Vermicelli* dans les maisons particulières, avec une seringue dont le canon est percé d'une quantité de petits trous, il faut que la pâte des *Vermicelli*, soit préparée avec beaucoup de soin, & moins ferme que pour les autres espèces de viande de pâte. On tourne en rond ces *Vermicelli*, à mesure qu'ils sortent du moule, & on en fait des tours d'environ une once chacun.

Tagliolini.

Les *Tagliolini* sont plats, & coupés en manière de lozanges.

estuc ic.

Les *Festucie*, ou rubans sont larges

de huit à dix lignes, de l'épaisseur d'une feuille de papier. Ils se roulent en différentes manières en sortant du moule.

Les *Andarini*, & les *Mille fanti* se font à la main. Les premiers sont ronds à peu près de la grosseur des anis de Verdun. Les seconds sont de la même grosseur, mais d'environ trois lignes de longueur, & pointus par les deux bouts. Il y en a en façon de pepins d'orange & de citrons. D'autres comme des graines de melons & de citrouilles, chacun en fait à sa fantaisie; mais c'est toujours la même pâte. On fait quantité de ces dernières espèces en Sardaigne, où les bleds sont excellents, & la farine d'une très-grande blancheur. C'est l'ouvrage des femmes, & sur tout des Religieuses; car cela ne demande pas grande attention, & ne les empêche pas de babiller, exercice ordinaire & favori de tout le sexe, & sur tout de celui qui est grillé.

Andarini & Mille fanti.

La consommation qui se fait de ces pâtes en Italie est surprenante. Ceux qui n'ont pas encore quitté l'ancienne manière de vivre se passeroient plutôt de pain que de *Macaroni*, ou autre pâte de ce genre. C'est le potage ordinaire. Voici comme on le prépare. On

fait un boüillon de viande fans herbes & avec le fel seul , & quand il est fait , on met dans un plat sur un peu de feu , la quantité de pâte que l'on juge à propos, à mesure qu'elle s'échauffe on l'arrose doucement de boüillon , la pâte s'imbibe , & se gonfle , & lorsqu'on la voit à un certain degré de grosseur , ou sans se dissoudre , elle est tendre , molle , & bien humectée, on la sert sur table.

On s'en sert encore fans boüillon de viande, on la met dans une bassine d'eau chaude pendant quelques momens pour l'amollir & l'humecter , on la retire avec une écumoire , & on la met dans un plat; on rappe dessus du fromage bien sec , & quelquefois on y jette un peu de canelle , ou de poivre en poudre. Les Genoïs & les Napolitains ont fait un festin royal , quand ils ont mangé un quart de boisseau de cette viande. Mais il faut y être accoûtumé pour la trouver bonne , à moins que ce ne soit des *Andarini* , ou des *Vermicelli* nourris d'un bon boüillon & sans fromage ; quelque bon qu'il soit , il donne un certain goût auquel je n'ai jamais pû m'accommoder. Cette pâte est très-nourrissante , & on dit malgré cela qu'elle est de facile digestion. Nous vîmes

à San Remo plusieurs Manufactures de *Macaroni* & de *Vermicelli*. On en use aussi considerablement en Provence, & l'usage commence à s'en introduire à Paris. Quand ces pâtes sont nouvelles, & bien faites, elles sont blanches, elles jaunissent en vieillissant, & prennent une odeur peu agreable.

La côte de Genes qui regarde la mer, est d'elle-même seche, pierreuse, escarpée & fort sterile. Le travail opiniâtre de ses Habitans l'a rendu agreable, & extrêmement fertile, ils ont coupé par des terrasses de pierres seches, c'est-à-dire, sans mortier tout le côté qui regarde la mer, depuis le bas jusqu'au sommet, & ces terrasses qui sont assés étroites, sont autant de jardins, de terres labourées & de vignes. Les arbres fruitiers sont en espaliers contre les murs des terrasses; les figuiers occupent les bords, les seps des vignes sont aux pieds des figuiers, & la largeur des terres est semée de froment, d'orge, ou de legumes. Comme ils ont très-peu de bestiaux qui puissent leur donner du fumier pour ameliorer leurs terres, ils suppléent à ce défaut par du fumier qu'ils font eux-mêmes. Ils ramassent les pailles, les feüilles, & toutes sortes d'ordures dans des trous qu'ils font au-

près des maisons, & y conduisent l'eau des pluies, & celle des couvertures, afin de faire pourrir toutes ces matieres, qui deviennent dans un an ou deux, un terreau merveilleux pour engraisser le peu de terre naturelle ou rapportée, qui est sur ces rochers pelés. C'est ainsi que l'industrie, & le travail de ces Républicains supplée à ce que la nature, & l'infertilité de leur terre leur refuse. Ils ont de l'huile, des fruits, du vin, des legumes, de la soye même, & bien d'autres choses, qui font le fond de leur commerce & de leur subsistance. Il leur manque du bled à la verité, ils y pourvoyent par leur industrie. Il fait cher vivre chés-eux. La République est pauvre en elle-même, mais les particuliers sont riches, & le Pais est peuplé. Il y a peu de gens plus laborieux, plus industrieux, plus attentifs à leurs intérêts, plus œconomes que les Genoïs, On dit que cela va jusqu'à la lezine, & souvent même à une avarice sordide, & qu'ils étranglent leurs paroles de peur d'user leurs langues, s'ils les proferoient entierement, & comme ils devroient faire pour être entendus.

Nous demeurâmes à San-Remo jusqu'au 21. à la fin le mauvais tems passa, & les Espions de nôtre Patron lui

rapportèrent que les Barques Corfaires d'Oneille que nous apprehendions avoient été battuës du mauvais tems, & qu'elles étoient rentrées à Oneille pour se raccommoier.

Cependant comme l'avis pouvoit être sujet à caution, nôtre Patron dit hautement qu'il seroit bien aise de voir quel seroit le tems le lendemain à six heures du matin. Mais il nous fit donner avis en secret que nous nous rendissions sur le bord de la mer à une heure sonnante, parce qu'il leveroit l'Ancre à deux heures précises sans attendre personne.

Nous suivîmes exactement l'ordre qu'on nous avoit donné, nous mîmes à la voile à deux heures sonnantes le Mercredi 21. Avril 1706. Nous passâmes devant Oneille avant minuit, & nous nous trouvâmes devant Final au point du jour, & à Savonne vers les trois heures après midy le Jeudy vingt-deuxième.

On sera peut-être surpris quand je dis, qu'étant parti à deux heures nous passâmes devant Oneille après minuit; il semble qu'il y ait de la contradiction, il y en auroit en effet, si je n'avertissois pas les Lecteurs, qu'on compte en Italie les heures d'une autre ma-

Départ de
San-Remo
& arrivée à
Savonne.

niere qu'on ne les compte dans le reste du monde.

Maniere de
compter les
heures chés
les Italiens.

Nous commençons en France, & par tout le monde bien raisonnable à compter les heures d'un minuit à l'autre; c'est ce qu'on appelle les heures Astronomiques. Les Babyloniens commençoient à compter les heures au lever du Soleil. Les Italiens les commencent à son couché. Il arrive de là que le lever, & le couché du Soleil n'étant jamais fixes, le commencement, le milieu, & la fin du jour artificiel ne sont aussi jamais fixes chés ces peuples: je croi que c'est de là qu'est venu le Proverbe, de chercher midi à quatorze heures pour marquer une entreprise impossible; on le pourroit pourtant trouver dans de certaines hauteurs du Pole.

Les Italiens comptent vingt-quatre heures de suite, en commençant la premiere heure après que le Soleil est couché. Leurs horloges sonnent differemment, les unes sonnent jusqu'à douze coups; mais la plûpart n'en sonnent que six. C'est à ceux qui veulent sçavoir l'heure d'ajuster ces comptes. Ainsi on connoit qu'il est neuf heures quand on entend sonner trois coups après les six premieres heures, quinze heures après que l'horloge a déjà sonné

sonné deux fois six heures. Le point du midi , & de minuit qui font le commencement & le milieu du jour chés les autres hommes ne se trouvent d'accord chés les Italiens avec eux qu'au jour des Equinoxes , où le milieu du jour que nous appellons midy arrive à dix-huit heures , & la fin ou le couché du Soleil à vingt-quatre heures, qui sont six heures de chés nous. Ceux qui arrivent en Italie sont bien embarassés de cette maniere de compter les heures , on s'y fait à la fin , & on s'y accoûtume.

On demandoit un jour à un Cardinal d'un grand merite , quelle étoit la meilleure maniere de compter les heures, del'Italienne, ou de laFrançoise: on pourroit me faire la demande , la réponse de ce Prince de l'Eglise servira pour nous deux. Il demanda de quelle maniere se servoient les Espagnols & les Allemands , & comme on lui eût répondu qu'ils comptoient les heures comme les François. C'est donc, repliqua-t'il, la meilleure maniere. Car autrement il seroit impossible que des Nations si antipatiques convinssent dans le même point.

Nous fûmes reçûs fort civilement chés nos Peres. C'est une regle gene-

rale dans tous les Couvents d'Italie de bien recevoir ceux qui vont à Rome, & de ne les pas regarder quand ils en reviennent. La raison de cette différence est qu'on se pourroit plaindre, si on avoit été mal reçu, au lieu qu'on n'a plus rien à craindre de vous quand vous retournés en deçà des Monts. Quoi qu'il en soit, nous eûmes lieu de nous louer de la politesse de nos Confreres, ils nous logerent fort proprement, & nous traiterent avec beaucoup de charité. La Chambre où j'étois logé avoit une porte double, celle de dehors qui répondoit sur le Corridor étoit composée d'un assemblage de planches dont les deux montans avoient cinq pouces de largeur, aussi bien que le haut & le bas, & le vuide étoit rempli par des traverses de six pouces de largeur distantes de cinq pouces les unes des autres, & posées en pente, de maniere qu'elles se couvroient assés les unes les autres pour empêcher qu'on ne pût voir de dehors ce qui se passoit dans la Chambre sans qu'elles empêchâssent l'air d'y entrer. Je trouvai cette maniere de porte fort singuliere, & en même tems fort commode; J'en donne ici le dessein.

Porte d'une
façon parti-
culiere.

Nous trouvâmes dans nôtre Cou-

vent de Savonne un Religieux François qui y demeuroit depuis bien des années. Il nous fit tous les plaisirs imaginables. Comme il étoit connu & très-consideré dans la Ville, il nous conduisit par tout, son nom faisoit ouvrir toutes les portes, & nous vîmes par son moyen tout ce qu'il y avoit de plus rare, ce qui est pour l'ordinaire inaccessible aux étrangers, & sur tout aux François dont l'indiscretion, & les manieres peu reservées & méprisantes les fait haïr par tout, & les prive des connoissances qu'ils acquereroient dans les voyages, s'ils pouvoient ou vouloient s'accommoder un peu davantage aux manieres de ceux chés qui ils se trouvent. Aussi ai-je souvent remarqué que des François après avoir fait un voyage en Italie, en revenoient aussi peu instruits que s'ils n'avoient pas sorti de leurs Païs. Ils avoient vû les pavés des ruës, les murailles des maisons, & les tableaux des Eglises, & rien plus, quoi qu'il y ait dans ce beau Païs une infinité de choses très-dignes de la curiosité d'un homme d'esprit.

Savonne est la plus considerable Ville de la République de Genes après la Capitale. Les gens du païs au lieu de dire *Savona*, se contentent de dire

Mauvaise maniere des François qui voyagent.

Description
de Savonne.

Sana, ils gagnent une syllable par cette abbreviation, & c'est autant de gagné. Elle est grande, bien bâtie, les ruës sont assés larges, & la plûpart droites, & bordées de belles maisons, entre lesquelles il y a des Hôtels, qu'on nomme Palais en ce país-là, qui sont d'une Architecture très-belle, aussi bien en dedans qu'au dehors. Ils avoient mis par une conduite qu'on ne peut assés blâmer, leur magasin à poudre dans une grosse & forte tour, qui étoit presque au milieu de la Ville. Le Tonnerre y tomba il y a 50. à 60. ans, la fit sauter, & avec elle près de deux cens maisons des environs. Tout ce quartier est à present rebâti, & on nous disoit que cet accident avoit rendu la Ville plus belle en ce qu'il avoit donné occasion de faire les ruës plus larges & plus droites.

Il y a un grand nombre d'Eglises qui sont la plûpart belles, ou du moins bien propres, & bien ornées. Le marbre n'y est pas épargné, non plus que les ornemens de stuc, & les dorures. Je croi que tous les Ordres Religieux y ont des Couvents, ou des Maisons riches pour la plûpart, & bien bâties.

Ce que c'est
que Stuc,

Le stuc est un mortier d'une extrême

blancheur composé d'un tiers de poudre de marbre blanc, ou D'albâtre passée au tamis fin avec deux tiers de chaux choisie bien éteinte. On se sert de ce mortier pour faire des ornemens, & des figures qui prennent une dureté, & un poli très - approchant de celui du marbre même le plus blanc. Il faut se connoître en marbre pour n'y être pas trompé.

Les pas des portes, les marches des escaliers, les pieds-droits & jambages des portes & des fenêtres, & les ouvertures des maisons sont faites la plupart d'une pierre bleuë obscure qui se trouve en quantité dans tout ce país, qui se leve aisément par planches de telle épaisseur que l'on juge à propos pour l'ouvrage que l'on veut faire, c'est une espece d'ardoise, mais qui ne se delite pas comme l'ardoise ordinaire. Cette pierre est commode, elle se taille aisément, & n'est pas chere. On la trouve belle dans le país par ces endroits-là ; pour moi, il me semble qu'elle rend les entrées des maisons, & les fenêtres trop tristes, je ne blâme pourtant pas ceux qui s'en servent. On l'appelle *Lavagna*.

Pierre appelée Lavagna.

Il y a des Manufactures de soye à Savonne, outre celle qui vient dans

Commerces de Savonne.

leur païs; ils en tirent encore beaucoup du Piémont, de la Sicile, du Royaume de Naples, & du Levant. On y fait aussi beaucoup de confitures. Les environs de la Ville sont extrêmement bien cultivés. Les fruits de toute espece y viennent en perfection, & en quantité, les limons sur tout, les limes, & les bergamottes.

La Ville paroît avoir été autrefois plus forte qu'elle ne l'est à present. Elle est commandée de tous côtés, il coûteroit beaucoup pour remedier à cet inconvenient. Elle a eu un Port qui étoit bon, & qui y attiroit le commerce. La République l'a détruit, ou ne l'a pas empêché de se gâter entièrement, afin que tout le Négoce allât à Genes sans être partagé avec cette Ville, & afin que le Duc de Savoye, à present Roi de Sardaigne qui y a de grandes prétentions, ne songeât plus à s'emparer d'une Place qui ne lui seroit d'aucune utilité. Il ne reste plus à present qu'une flaque d'eau, où les Barques peuvent être à flot, elle se gâte & se remplit de jour en jour.

Il y a une Citadelle qui défendoit le Port, quand il y en avoit un, elle sert à present à défendre la Rade, & à empêcher qu'on ne puisse insulter la

Port & Ci-
adelle.

Ville du côté de la mer. J'avois fort envie d'en voir le dedans, mais ma qualité de François m'en fit refuser l'entrée. Je m'en consolai aisément, parce que j'en ai vû un grand nombre d'autres plus belles, & mieux entretenues que celle-là ne paroïssoit l'être.

Il y avoit sur la Plage devant la Citadelle les restes des carcasses de cinq Corallines du Duc de Savoye. On appelle Corallines les Bâtimens dont on se sert pour allet à la pêche de Corail sur les côtes de Sardaigne, & de Barbarie, ce sont des especes de Felouques longues de trente à trente-six pieds, & environ quatre à cinq de large dans leur milieu. Elles portent deux mats avec des voiles quarrées, ou Latines selon le tems; elles vont à voiles & à Rames. On y met pour l'ordinaire vingt-quatre à vingt-cinq hommes armés chacun d'un fusil avec quatre pierriers, deux à l'avant, & deux à l'arriere. Elles ne sont point pontées, & par consequent peu propres à tenir la mer dans les gros tems. Le Duc de Savoye en avoit armé cinq qui étoient commandées par le Chevalier Palavicini qui trouvant des retraites assurées tout le long de la côte, traversoit

Corallines du
Duc de Sa-
voye.

beaucoup le commerce que la Proven-
ce fait avec Genes, Livourne, & Ci-
vita-Vechia. On se plaignoit même
qu'il en ufoit très-mal avec les petits
Bâtimens qui avoient le malheur de
tomber entre ses mains. Les plaintes
qu'on fit de ce Corfaire, obligerent
la Cour de faire armer six Corallines
à Toulon. Elles rencontrèrent bien-
tôt Palavicini, & lui donnerent la chaf-
se si vivement qu'il fut obligé de s'é-
choüer devant la Citadelle de Savon-
ne. Celui qui commandoit les Coral-
lines François fit la même chose,
mais avec moins de précipitation, &
de telle maniere, qu'il mit les Sa-
voyardes au milieu des siennes.

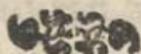
Le Gouverneur de la Citadelle en-
voya dire qu'il feroit tirer sur le pre-
mier qui attaqueroit. Le Commandant
François répondit qu'il n'attaqueroit
pas, mais que si Palavicini, ou ses gens
faisoient la moindre insulte aux siens,
il les chargerait, & puis qu'on ver-
roit ce qui en arriveroit, & qu'il avoit
ordre de demeurer là tant que Pala-
vicini y demeureroit. On peut croire
que des gens si voisins, & si opposés,
ne furent pas long-tems sans chercher
noise, & sans la trouver. Les querel-
les, & les batteries étoient fréquentes

& les Savoyards avoient toujours le dessous , & le Consul François selon les ordres du Commandant alloit aussitôt porter ses plaintes aux Magistrats, comme si les Savoyards eussent été les agresseurs , & dressoit des procès verbaux dont les Genoïis avoient peur de payer les frais , quand la guerre seroit finie. Palavicini prit enfin le parti le plus sage , & le seul qui lui restoit. Il désarma ses Corallines , qu'il laissa sous la protection de la Citadelle , & dispersa ses gens : mais en deux ou trois nuits les François mirent les Corallines Savoyardes en état de ne plus jamais pouvoir servir. Le Commandant de la Citadelle eut la prudence de ne s'en appercevoir que quand il ne fut plus tems d'y remédier , & telle fut la fin des Corallines du Duc de Savoie.

Nous partîmes de Savonne le 30. Route de Savonne à Gènes.
 Avril sur les quatre heures après midi.
 Nous allions terre à terre afin de profiter des risées du vent qui en venoit. Rien n'auroit été plus agreable que cette route si le jour avoit duré plus long-tems. Car on ne voit que des maisons de campagne tout le long de cette côte toute coupée en terrasses , avec des Villages , ou Bourgs qui semblent

se tenir les uns les autres pendant trente mille ou dix lieües que l'on compte de Savonne à Genes. Le premier Village en quittant Savonne s'appelle Varagio. Il en est à huit mille, Cogoneto est à cinq milles de Varagio, Alfonso à deux milles de Cogoneto, Il y en a encore trois autres avant d'arriver à saint Pierre d'Arrennes qui est le magnifique Fauxbourg de Genes, mais la nuit nous empêcha de les voir.

Nous arrivâmes à Genes le Samedi premier jour de May 1706. sur les trois heures après minuit. Il fallut achever de passer le reste de la nuit dans la Barque & attendre qu'il fût jour, & que le Bureau de la Santé fût ouvert pour vérifier nos Lettres de Santé avant que de pouvoir entrer dans la Ville. Il est vrai que les Ceremonies de ce Bureau ne coûtent rien, parce que les Officiers sont gagés par la Republique; mais comme ils n'ont rien à esperer ils ne se pressent pas de rendre service, & le font d'assés mauvaise grace.



CHAPITRE III.

Description abrégée de la Ville de Genes , & arrivée de l'Auteur à Livourne.

J'Ai été plusieurs fois à Genes , & je pourrois mettre ici tout à la fois ce que j'y ai remarqué. Maistant de gens ont fait la description de cette Ville, qu'on voudra bien me dispenser d'une aussi ample description que celle que j'en pourrois faire , & qu'on se contentera d'une très.abrégée. Les gens du pais disent *Gena* , au lieu de *Genoa* , telle est leur œconomie. Ils rognent tout jusqu'aux paroles.

Cette Ville a été très-long-tems sujette aux François depuis Charlemagne qui s'en empara , & qui y tint toujours garnison , Charles VI. & Charles VII. en furent aussi les maîtres. Loüis XI. se lassa à la fin d'avoir des sujets si remuans qui se revoltoient quand ils en trouvoient l'occasion , ou quand ils n'avoient pas besoin de saprotection , & qui la venoient rechercher , & rentrer sous son obéissance , quand ils ne pouvoient plus faire tête à leurs

Histoire de
Loüis XI. au
sujet des Ge-
nois.

ennemis. Ce manège ayant recommencé plusieurs fois poussa à la fin à bout la patience de ce Prince. Il les abandonna, & ils alloient devenir la proie de leurs ennemis, quand leurs députés étant encore venus lui demander pardon de leur révolte, & l'assurer qu'ils lui seroient à jamais fidèles, s'il vouloit bien les recevoir au nombre de ses Sujets. Le Roi leur demanda si c'étoit tout de bon, & s'il pouvoit à l'avenir compter qu'ils seroient véritablement à lui, & sans réserve. Oüi Sire, répondirent les Députés. Nous avons ordre d'assurer Vôtre Majesté que nous nous donnons à elle, ames, corps, & biens, & pour toujours. Puisque cela est, dit le Roi, je vous donne au Diable, méchante Canaille que vous êtes; vous ne mérités pas un autre maître. Je n'étois pas présent lorsque Loüis XI. fit ce beau présent au Diable, & je ne le rapporte que sur la foy de bien des gens à la vérité, mais qui n'en ont pas été témoins. Mais si le fait est véritable, il n'en faut pas davantage pour effacer la tache d'avarice que l'on a reproché à ce Prince. Son fils Charles VIII. n'eut garde de ratifier cette donation, il fit valoir le droit qu'ont les Rois d'être toujours

Mineurs. Il se faisit de Genes en allant à la conquête du Royaume de Naples, & en fut toujours le maître aussi bien que Louis XII. & peut-être que nos Rois en jouïroient encore sans la perfidie d'André Doria Genoïis qui quitta le service du meilleur de tous les maîtres mortels le grand Roi François I. pour se donner à son ennemi l'Empereur Charles Quint. Il est vrai que cette action rendit la liberté à sa Patrie, qui pour en éterniser la memoire & lui marquer sa reconnoissance a fait mettre sa statuë à l'entrée du Palais de la Republique avec cette inscription, *Liberateur de la Republique*, on en voit vis-à-vis une autre pour un illustre de la même Maison à qui on a donné la qualité de *Conservateur de la République*.

Histoire
d'André Doria.

Genes est assurément une belle Ville. Les Italiens l'appellent Genes la Superbe. Je voudrois qu'ils en parlaissent plus modestement. Cette Épitete est sujette à être prise de deux manières dont l'une est odieuse. Je crois qu'on lui rend suffisamment justice, en l'appellant belle & riche. Si elle se contente de cela, nous effacerons ce qu'on dit communément d'elle, que ses montagnes sont sans bois, sa mer sans poisson, ses Citoyens sans foi, & les fem-

mes sans pudeur. Je dirai à ces medifans qu'il y a de très-beau, & bon poisson à Genes, beaucoup de chênes verds, de châtaigniers, & d'autres arbres dans les revers de ses montagnes qui regardent la Lombardie, que j'y ai connu de très-honnêtes gens, & d'un bon commerce, & que le très-grand nombre de femmes de tout étage, qui sont sous la conduite des Peres Jesuites, sont très-sages, & peuvent passer pour des modèles d'une vertu des plus austeres, quoi que pour s'accomoder à l'usage du pais, elles ayent des Sigisbées.

Ce terme demande explication, & je n'ai garde de la refuser à ceux qui en ont besoin, de peur qu'ils ne le prennent en mauvaise part.

On appelle à Genes *Sigisbées*, de jeunes Cavaliers & même d'assés âgés, qui tiennent auprès des Dames le rang d'ami, de confident même, & quelquefois d'amant. Ces Messieurs se trouvent chés leurs Dames quand elles doivent sortir. Ils l'aident à monter en litiere, ils l'accompagnent à pied, & l'entretiennent la main sur la portiere. Quand elle est en chaise à porteurs, ils font la même chose, mais on a soin que les porteurs ne marchent pas plus vîte que les Galants. Il est encore de leur devoir

de donner la main à sa Dame, & de lui presenter de l'eau-benîte en entrant dans l'Eglise, de la remettre en chaise ou en litiere, de l'accompagner chés-elle, de l'aider à se rendre à son appartement. Voilà les devoirs extérieurs de la civilité des *Sigisbées*, je ne sçai pas les autres. Dans d'autres Païs, & sur tout en France, on y penseroit du mal, & cependant il n'y en a point; car s'il y en avoit, les Genoïs qui sont aussi jaloux pour le moins que les autres Italiens y mettroient ordre, il faut donc qu'ils soient bien assurés de la sagesse de leurs femmes, & de la probité de ces Galants privilégiés, puis qu'ils les voyent tranquillement rendre ces bons offices à leurs épouses, & qu'ils ont la politesse de les en remercier.

Quelque mauvais esprit s'imaginera peut-être que ce cérémonial est une politique des maris, pour écarter de leurs femmes ceux qui leur pourroient faire ombrage, & qu'ils se rendent ce bon office les uns aux autres, & se servent reciproquement de surveillants. Si cela est, la chose n'est pas mal inventée; mais en amour comme en intérêt, peut-on compter sur la bonne foi des autres?

Quoiqu'il en soit, personne ne se

scandalife de cet usage. On est persuadé qu'il n'y a rien contre les regles. Les Etrangers de distinction s'en accommodent. Nous avons vû l'Amiral de l'armée Navale d'Angleterre en 1720. c'étoit si je ne me trompe l'Amiral Herbert, ou Brussel, qui faisoit le Sigisbée à une des plus belles Dames de Genes, sans que personne y trouvât à redire le moins du monde. Il avoit si bien pris les manieres de Genes, qu'il sembloit un Genois naturel depuis la tête jusqu'aux pieds. C'est-à-dire, qu'il étoit vêtu de noir à la mode du Pais, avec le manteau de même couleur, la grande perruque, & sans épée, n'ayant qu'un seul Laquais à sa suite; car les trains sont réglés à Genes de quelque qualité que l'on soit, & quelques immenses que soient les richesses des nobles, ils ne peuvent avoir qu'un seul Laquais à leur suite. Il n'y a que les huit Sénateurs actuellement en Charge, qui en ont deux pendant qu'ils sont en exercice, après quoi il en faut retrancher un, de maniere que quand on rencontre un homme avec deux Laquais, on peut dire à coup sûr, que c'est en Sénateur en Charge, ou un Etranger. Les Dames ne sont point exemptes de cette Loi, elles ne peuvent avoir qu'un Laquais, outre les Mule-

tiers qui conduisent leur litiere, par grace seulement, on leur permet, ou on tolere qu'elles ayent un *Ragatzo*, c'est-à-dire, un enfant qui ne doit pas passer quatorze ans, outre le Laquais. Je crois bien que la République n'a rien statué pour le dedans des maisons, & qu'on peut avoir tel nombre de Domestiques, qu'on juge à propos. Mais à quoi serviroit cette foule de faineants que l'on voit dans les autres Etats, si on ne peut pas s'en faire honneur au-dehors, qui est le seul endroit, où ils puissent être de quelque utilité. Ainsi on ne voit point de Suisses aux portes, comme on en voit à toutes celles de Paris. On ne peut pas dire que ce soit le défaut d'argent. Tout le monde sçait que les Genoïis sont très-pécunieux. Ainsi le proverbe point d'argent point de Suisses, ne peut pas avoir lieu chés-eux, mais c'est qu'ils sont sages, œconomes, réglés dans leur domestique, & accoutumés quand ils font quelque dépense, à la faire d'une maniere qui leur fasse honneur, & à leur posterité. Peut-être aussi que les Suisses ne se pressent pas beaucoup de s'introduire dans un País où les vivres sont chers, & le vin surtout, il leur en faut pourtant & beaucoup; point de vin, point de Suisses;

Genes n'est pas leur affaire par cet endroit, & pourquoi le vin y est-il si cher ? C'est qu'on en recueille peu dans tout le Domaine de la République, qu'il vient de dehors, & qu'il paye de gros droits, & que tout celui qui se vend & se consume dans la Ville, soit dans les maisons qui n'en ont point en cave, soit dans les hôtelleries, sort de la cantine, ou de la cave de la République. On en trouve de toutes les façons en bouteilles cachetées. Les Aubergistes ne peuvent rien gagner dessus, ni l'augmenter par quelque mélange. Le prix est fixé, imprimé, & affiché dans toutes les hôtelleries. Il ne s'agit que de sçavoir la qualité du vin qu'on veut boire, on l'envoie chercher. L'hôte a pour sa peine les bouteilles, si on les lui laisse, mais s'il ne gagne rien sur le vin, il se récompense abondamment sur tout le reste. Les Hôtelleries sont de véritables écorcheries. Il est vrai qu'on y est assez bien servi, & le moyen sûr de l'être très-bien, c'est de donner d'abord quelque chose au Camerier. C'est ainsi qu'on appelle le Domestique qui a soin des chambres, & du service. Tous les gens de cette espèce sont après au gain, & à Genes plus que par tout ailleurs.

On vit à Genes dans une très-grande

On ne trouve du vin à vendre que dans la cave de la République.

liberté. Les Nobles ne s'appellent entre eux que par leurs noms de Baptême, souvent sans y mettre aucune qualité, cela donne un air d'égalité, & de République qui ne peut déplaire qu'à ceux qui n'en connoissent pas les agrémens. Quoique très-riches, & d'une Noblesse qui peut aller de pair avec celles qu'on estime le plus dans les autres Païs, ils sont tous dans le commerce, cela ne déroge point chés-eux, & ne devrait pas déroger dans les autres endroits. Cela ne veut pas dire qu'ils ayent des boutiques ouvertes, où ils vendent à la livre, ou à l'aune, point du tout, mais ils font le commerce en gros, & sur tout le change de l'argent, & la banque. Ils ont leurs Bureaux ouverts dans leurs Palais, & vous voyés les plus gros Seigneurs aussi assidus à Banchi, que s'ils n'avoient point d'autre ressource pour faire subsister leurs familles.

Banchi est la Bourse, la place du Change, en un mot le lieu où tous les Négocians s'assemblent sur les neuf ou dix heures du matin pour y traiter de leurs affaires. C'est un grand bâtiment quarré, long, isolé, formé par des colonnes, & presque tout ouvert, il y a si je ne me trompe une petite Chapelle à un coin. Cela est dans les re-

Bourse & place du change appelée Banchi.

gles. L'usurier de Madrid, ne commençoit jamais les affaires de son négoce qu'il n'eût entendu la Messe. On est trop devot à Genes pour faire autrement. Ce lieu est toujours rempli d'une infinité de gens, on y parle de négoce, de change, d'embarquement: on y vend des pierreries, des tableaux, des médailles, des statuës qui parlent & qui mangent. Il se trouve des Courtiers de toute espee, & des filoux; il faut prendre garde à soi & à sa bourse. On m'y a fait remarquer bien des fois M. Durasso riche à millions, qui a des Principautés & des Duchés en Espagne, & dans bien d'autres endroits, qui avec son petit habit noir, étoit d'une attention merveilleuse à son négoce, & plus assidu aux heures du Change que le Chanoine le plus pauvre, & le plus chargé de famille ne l'est aux assistances du chœur.

Habilemens
des hommes
& des fem-
mes à Genes.

Les Genoïis sont tous habillés de noir. Ils portent du drap en Hyver & une étoffe de soye en Eté. Leurs habillemens anciens étoient assés extraordinaires. On les voit sur leurs sepultures, & dans des tableaux; ils consistent à present en un juste-au-corps, & une culotte à la Françoisé, une cravate & un manteau, une belle perruque, sur la-

quelle on n'a garde de mettre le chapeau, de peur d'en gâter l'œconomie, des bas de soye noire, & des souliers de maroquin, & toujours sans épée. Cet habillement est modeste, commode, grave, & coûte peu, parce qu'il dure long-tems.

Les femmes de qualité, ou qui veulent passer pour telles, sont toutes habillées d'étoffe de soye noire d'une manière qui approche beaucoup de la Françoisise. Je ne sçai si elles auront pris les paniers après avoir quitté les vertugadins. Je doute que la République leur ait permis l'usage d'un ajustement si propre à cacher les suites d'une galanterie. Il n'y a que les nouvelles mariées à qui il est permis de porter des habits de couleur, des broderies, des dentelles d'or, & autres semblables colifichets. Cette permission dure la première année toute entière du mariage, après quoi il faut qu'elles prennent l'habit noir comme les autres.

Nous arrivâmes comme je l'ai remarqué ci-devant à Genes le premier jour de Mai. Dès que nous eûmes la liberté de mettre pied à terre, nôtre troupe se sépara, chacun prit son parti, en attendant qu'il fallut se rembarquer. Pour nous qui avions deux Couvents dans la

Ville, nous crûmes qu'il étoit plus décent d'y aller loger que dans un cabaret. Le plus ancien de ces deux Couvents s'appelle S. Dominique, l'autre est Nôtre-Dame de Castello, ou du Château. Ils reçoivent alternativement les Etrangers. Nous fûmes à Castello, on nous y reçût courtoisement à la manière du País, quoique nous fussions François. Ce Couvent est à côté du Port sur le bord de la mer. Il est assés petit & resserré par les ruës qui l'environnent de trois côtés, & la muraille de la Ville de l'autre. Il est cependant fort propre. Une bonne partie des vûës sont du côté de la mer. Ce que j'y trouvai de plus agreable, étoit une grande salle voûtée, dont les fenêtrés sont percées dans le mur du Port. L'Eglise n'est pas des plus grandes, mais elle est propre, & fort bien ornée; il y a un Crucifix que l'on dit avoir parlé. Nous dûmes la Messe dès que nous eûmes salué le Superieur, après quoi on nous dit que le Doge tenoit ce jour-là Chapelle dans une Eglise de Religieuses, & qu'il sortoit en cérémonie avec la Seigneurie. Il y eut deux Religieux qui s'offrirent de bonne grace de nous accompagner si nous le voulions voir. Nous acceptâmes leurs offres.

Les Jacobins
ont deux
Couvents à
Genes,

On dit que la République entretient à son service environ mille hommes de troupes étrangères, Suisses, Italiens, & Corfes, fans compter les Milices Nationales, qu'elle met dans quelques Villes, où elle est obligée d'avoir Garnifon, & dont elle augmente le nombre, quand le befoin de l'Etat le demande.

Toutes les troupes Etrangères étoient fous les armes en bon ordre, bien armées & bien vêtues. Elles bordoient les deux côtés des rues où le Doge devoit paffer, & le refte étoit en bataille dans les places qui fe rencontroient fur fa route.

La marche de la Serenité & de la Seigneurie, commença par quelques Officiers fort bien mis qui donnoient leurs ordres à leurs Subalternes, afin qu'il n'y eût perfonne outre les files des Soldats. Après ces Officiers, & à quelque diftance venoit un gros d'Officiers du Sénat en habit, & manteau de foye noire avec de très-belles perruques. Les Pages du Doge les fuivoient, ils avoient le pourpoint & les chauffes de velours rouge, & le petit manteau de même tout chamarré de dentelles d'or. Le grand bas de foye couleur de perles, de belles perruques, le chapeau à plumes blanches, des gands blancs. Il me femble qu'il y

Marche de
Doge allant
tenir Chapel-
le.

en avoit douze. Ceux qui étoient jeunes avoient fort bon air, mais il y avoit deux ou trois barbons, qui ne me parurent peu propres à paroître sous ce habit. Un gros de Noblesse en habit de foye, & manteau noir venoit ensuite, & puis un Officier portant l'Epée de l'Etat entre deux autres, qui portoient des masses de vermeil doré. L'épée étoit large dans un foureau de velours rouge, garni de plaques d'or, ou dorées. L'Officier la portoit appuyé sur son épaule, comme les Massiers portoient leurs masses. Ils marchoit tous trois de front, & précédoient le Doge de quelques pas.

Habillement
du Doge &
des Sénateurs.

C'étoit un grand homme bienfait, & d'une très-belle physionomie, il étoit vêtu d'une soûtanne de satin cramoisy, avec une robe par dessus de même étoffe, & de même couleur, fort ample à grandes manches froncées. Il n'avoit ni cravatte, ni rabat, mais une petite fraise à deux rangs, qui n'avoit gueres qu'un pouce de faillie. Il avoit une très-belle perruque, & portoit à la main un bonnet quarré de même étoffe, & couleur que son habit. Ce bonnet differe de ceux que les Prêtres portent, en ce que les cornes de celui-ci ne sont point séparées, mais unies par l'étoffe qui le
ferme

ferme, & vont se terminer à un bouton élevé qui en fait la pointe, au lieu où les bonnets des Prêtres ont une houppe de soye. Il a outre cela un petit bord sur le devant terminé en pointe, & relevé avec un bouton.

Le Doge marchoit seul, & derriere lui venoient deux à deux les huit Sénateurs actuellement en Charge, vêtus de robes semblables à celle du Doge, mais de satin noir, parce que nous étions en Eté. En Hyver le Doge est habillé de velours cramoisy, & les Sénateurs de velours noir. Après les Sénateurs, il y avoit un grand nombre de Nobles des deux Colleges, qui marchoient sans ordre tous vêtus de soye noire, avec de très-belles perruques.

Les Religieux qui nous conduisoient ayant dit aux Officiers que nous étions des Etrangers, qui souhaitoient de voir, & de saluer sa Serenité, ils eurent l'honnêteté de nous faire placer à côté d'eux, de sorte que le Doge passa fort près de nous. Nous lui fîmes une profonde reverence qu'il nous rendit fort gracieusement.

Les mêmes Officiers nous firent entrer dans la petite Eglise des Religieuses, où sa Serenité, & la Seigneurie entendirent la Messe. Cette Eglise étoit

fort décorée de stuc, de marbres, de peintures, & de dorures, & tapissée aux endroits, où elle pouvoit l'être de damas rouge avec des galons, & des franges d'or. Les arceaux étoient ornés de festons de taffetas rouge avec des rubans, & des ornemens d'or, qui faisoient un très-bel effet. L'Autel étoit chargé d'une très-belle argenterie, entre mêlée de bouquets de fleurs posés sans confusion & d'une manière noble, & galante. On brûloit des parfums, qui sans faire de fumée du moins fort sensible remplissoient l'air d'une odeur charmante; & d'autant plus estimable, qu'elle n'incommode point le sexe qui étoit autrefois seul sujet aux vapeurs, mais qu'il a communiqué depuis quelques années aux hommes avec tant de libéralité, qu'on ne sçait à présent lequel des deux sexes y est le plus sujet. On m'a donné la manière de faire ce parfum, si je m'en souviens, j'en ferai part au Public à la fin de ce volume.

La Messe fut chantée en Musique, ceux qui ne sont pas accoutumés à la musique Italienne, ont d'abord de la peine à s'en accommoder. On dit pourtant qu'elle est très-sçavante, & si on en croit les gens du País, c'est d'eux que les François l'ont apprise. Il est vrai

que Lully qui étoit Italien, l'a porté à une très-haute perfection. Il ne s'agit plus que de sçavoir, s'il avoit apporté de son País tout ce qu'on a admiré de lui dans le nôtre.

Quoiqu'il en soit, celle de Genes ne me plût pas, peut-être parce que je n'étois pas accoutumé à ces voix qui ne paroissent, ni voix d'enfans, ni voix d'hommes, ni voix de femmes. A force de chercher d'où venoient ces sons, je découvris quatre ou cinq de ces Musiciens, qui avoient la face large, qui étoient gras comme des chapons, & qui ouvroient une grande bouche, pour laisser sortir une voix grosse comme un filet, en faisant mille contorsions, pour former ou pour donner plus de grace à leurs roulades. Il y avoit nombre d'autres voix fort bonnes. Mais ce qui me parut de meilleur, ce fut la symphonie. Des connoisseurs la trouvoient excellente, je me range avec joye de leur côté. La Messe fut assés longue. Sa Serenité, & la Seigneurie l'entendirent assés devotement. Certains Officiers qui se promenoient dans l'Eglise avoient soin d'empêcher qu'on ne parlât, ou du moins qu'on ne parlât trop haut, cela me donna une bonne idée du País.

Le Doge, & la Seigneurie s'en re-

tournerent au Palais par un autre chemin que celui qu'ils avoient pris en venant, & toujours par le plus long quand le tems le permet. Nous en dirons la raison toute à l'heure.

Le Doge sort
très-rarement
du Palais.

Le Doge ne sort jamais qu'avec tout cet appareil, veut-on sçavoir pourquoi? C'est qu'il sort très-rarement, & qu'il faut un Decret du Sénat, & des causes très-legitimes pour qu'on le rende. Telles sont la procession solennelle du S. Sacrement, quelque Jubilé quand il en arrive, ou quelque Fête marquée dans l'étiquette du Palais. Hors ces cas privilégiés, il ne sort point du Palais de la République, il y est magnifiquement, & commodément logé avec les huit Sénateurs qui gouvernent avec lui la République, & qui composent ce qu'on appelle la Seigneurie. S'il sortoit de la Ville il ne seroit plus Doge, & une des grandes mortifications qu'eût la République, quand son Doge vint demander pardon au Roy en 1685. fut d'être obligée de reconnoître pour Doge celui qui fit ce voyage pendant qu'il fut en chemin, & après qu'il fut de retour contre la Loi qu'elle a toujours observée à cet égard. Les Sénateurs peuvent sortir, rarement pourtant, & à des heures qui n'apportent point de retardement aux

affaires. Ils sont alors en habit noir ordinaire ; ce qui les fait reconnoître & distinguer, c'est qu'ils ont deux Laquais, au lieu que les autres Nobles n'en ont qu'un : on est toujours assuré de trouver le Doge chés-lui, depuis qu'il y est entré, il ne met plus le pied dans sa propre maison, jusqu'à ce que les deux ans de son Gouvernement soient expirés. Le Chancelier de la République lui en donne la permission en ces termes. Votre Serénité a achevé le tems de son Gouvernement, ainsi vôtre Excellence peut se retirer à sa maison. Voici deux termes, & deux qualités bien différentes qu'on donne à la même personne dans le même compliment quoique très-court.

On appelle Serénité, le Chef de la République. Ce titre l'égalé en quelque façon aux Rois, aussi la République est-elle en possession du Royaume de Corse, qu'elle a conquis dans les siècles passés sur les Rois Sarrasins. On dit que ce Royaume lui fait plus d'honneur que de profit. Ce qu'elle en retire de plus réel, est de pouvoir mettre une Couronne Royale fermée sur l'écusson de ses armes, & quand elle a besoin de Soldats d'en lever tel nombre qu'elle juge à propos. Pour l'ordinaire

Pourquoi on donne le titre de Serénité au Doge.

elle n'entretient que cent Soldats Corfes, encore ne les employe-t'elle que pour prêter main forte à la Justice, & aider les Sbires, ou Archers dans les captures des voleurs de grands chemins qu'on appellent Bandis en Italie, & qu'on condamne aux Galeres, plutôt qu'à la mort quand ils se laissent prendre. Les Corfes font d'autant plus propres à ces fortes d'executions, que la plupart ont fait le métier de Bandis dans leur País, & qu'ils font accoûtumés à grimper les montagnes les plus rudes, & à tout risquer pour gagner la somme promise pour la capture d'un Bandit. On dit qu'ils font très-attachés à la République. C'est assurément ce qu'ils ont de meilleur; car on leur reproche de si grands vices, & sur tout la dissimulation, la cruauté, & le manque de foi, ce qui fait que peu de gens se veulent fier à eux.

Titres qu'on
donne aux
personnes à
qui on parle.

On donne le titre d'Excellence aux Sénateurs, & quand on a besoin des autres Nobles, auxquels dans la rigueur on ne doit que celui de Seigneurie Illustrissime, on leur donne de l'Excellence sans qu'ils s'en fâchent. Tel étoit le conseil d'un Noble Venitien, à qui un bon Bourgeois demandoit, comment il devoit traiter un Noble de Terre-Ferme à qui il avoit affaire. Si tu as besoin

de lui, dit le Venitien, donne lui de l'Excellence. Si tu n'en as pas besoin, donne lui, *del Baronne*, c'est-à-dire; traite le comme un gueux.

On fait une prodigieuse consommation de superlatifs en Italie. Ces manieres de parler fatiguent ceux qui n'y sont pas accoûtumés. On s'y fait à la fin, je l'ai éprouvé moi-même; car quoique je sois ennemi de la cérémonie, j'entendois sans peine qu'on m'appelloit Reverendissime, quand on voyoit que j'avois un domestique, ou que je payois un peu grasement les services qu'on me rendoit.

La République de Genes est composée de trois sortes de personnes, de Nobles qui seuls gouvernent la République. De Bourgeois qu'on appelle Citadins, & de menus Peuples. Ces deux dernieres classes sont les plus nombreuses, mais elles ne sont pas les plus riches. Il faut des services, des richesses, de la protection. Il faut faire jouïr bien des ressorts pour passer de la seconde classe dans la premiere. Encore cette premiere est-elle divisée en deux, c'est-à-dire, en Noblesse ancienne, & en nouvelle. Quoique le Doge & les huit Sénateurs soient pris alternativement de ces deux classes. La premiere s'estime infiniment plus que la seconde, ne

Les divers États des sujets de la République.

s'allie point avec elle, & dans les cercles que ces Messieurs font en certaines rues de la Ville, où ils ont des fauteuils pour s'entretenir de nouvelles, ou d'affaires, ou prendre le frais, on ne remarque point qu'ils se mêlent les uns avec les autres.

C'est la Noblesse seule qui gouverne, & qui a toute l'autorité. Le Doge, & les huit Sénateurs qui sont avec lui au Palais jugent toutes les affaires courantes; mais lorsqu'il s'agit de celles d'une très-grande importance, comme de faire la paix, ou la guerre, & autres de cette nature, on assemble le grand Conseil, où tous les Nobles ont droit de suffrage, dès qu'ils ont vingt-deux ans accomplis. On dit que ce Conseil est composé de quatre à cinq cens personnes. Je ne sçai s'il y a beaucoup de secret dans une si grande assemblée, mais je crois qu'on y doit prendre des résolutions bien sensées. On ne peut leur reprocher que celle qu'ils prirent de laisser bombarder leur Ville, plutôt que de faire au Roi la soumission qu'il demandoit, & qu'ils furent contraints de faire ensuite.

Le Palais où s'assemble en corps la République, est le même qui sert de logement au Doge & à son épouse, quand

il est marié, & aux huit Sénateurs qui composent son Conseil, & sans lesquels il ne peut rien faire.

Description
du Palais du
Doge.

Ce Palais est quarré, fort grand, fort élevé, & tout isolé. Il y a sur la grande porte du côté du Port, un marbre noir avec ces mots en gros caracteres dorés.

Nulli certa domus, c'est-à-dire, que cette maison n'est affectée à personne en particulier. C'est le sort qui décide de ceux qui y doivent demeurer, ils n'en ont l'usage que pendant deux ans, il faut après ce terme faire place à d'autres. On y peut pourtant revenir au bout de cinq ou six ans. Les appartemens de ce Palais sont grands, en grand nombre & magnifiques. Il y a plusieurs Salles où s'assemblent différens Tribunaux qui jugent en dernier ressort toutes les affaires. La Salle du grand Conseil à une frize dont on admire les peintures. Il y a une Chapelle, un Théâtre particulier pour le divertissement de sa Serenité, des Loges très-propres pour jouïr de la vûe de la mer, & prendre le frais, en un mot tout ce qui peut rendre agreable, magnifique & commode la demeure d'un Prince qui y est comme en prison.

S'il étoit vray, comme bien des gens le croyent sur le rapport d'autres, mal

informés, ou mal informans, que Genes est toute bâtie de marbre, ce seroit assurément le Palais du Doge qui le seroit, ou qui le devrait être. Il n'est pourtant que de pierres, & de briques, aussi bien que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du reste de la Ville. Excepté sept ou huit Palais qui sont dans la strada Nova, ou rue Neuve, & quelques autres en très-petit nombre qui sont dans la Ville, toutes les maisons sont de pierres & de briques. On en voit qui sont peintes en dehors. Cela fait un assés bon effet, & sert du moins à cacher des murs qui ne presenteroient rien que de fort désagréable à la vûë.

Les ruës de Genes sont fort étroites; c'est la raison pourquoi on ne s'y sert point de carosses, mais seulement de Litieres, de chaises à Porteurs, ou de petites calèches que ceux qui sont dedans conduisent eux-mêmes. Cela ne veut pas dire que les gens riches n'ayent pas des carosses pour aller en campagne, mais la plûpart ne les prennent qu'à la porte de la Ville; ils seroient assés embarrassés, s'ils vouloient faire autrement. La Ville fait une espece d'amphitheatre, les Maisons sont extrêmement hautes, il est fort ordinaire d'en

trouver qui ont six étages , cela rend les ruës plus fraîches , mais en même tems plus tristes , & les maisons sombres , sur tout les rés de chauffées & les premiers & les seconds appartemens , qui par cet endroit ne sont que les appartemens d'honneur , pour recevoir les compagnies , pendant que ceux qui sont plus élevés servent à la demeure la plus ordinaire du maître & de sa famille.

Les appartemens bas n'ont pour l'ordinaire que des tapisseries de cuir doré. On garde celles de Damas pour les appartemens hauts. J'ai vû dans bien des maisons de conséquence des meubles & des lits à la Françoisise d'une grande magnificence , mais on en voit beaucoup davantage dans le goût Antique ; ils ne laissent pas d'être riches quoique peu commodes pour les usages que le luxe a introduit de nos jours.

Avant que j'eusse vû Rome , je trouvois les Eglises de Genes magnifiques : mais quand on a vû celle de Saint Pierre au Vatican , tout le reste ne paroît plus rien , ou tout au plus peu de choses. Il faut pourtant convenir qu'il y a de belles Eglises à Genes. Celle que l'on estime davantage pour la richesse & les ornemens est celle de l'An-

Eglise de
Genes.

nonciade. Elle est au coin d'une grande place quarrée longue, d'où l'on entre dans la *Strada Nova*, où sont les plus beaux Palais de la Ville. Cette Eglise est desservie par les Franciscains. Elle a été bâtie par la Famille des Lomellini nobles, & très-riches Négocians Genoïis, qui y employoient à ce qu'on dit le tiers du profit qu'ils faisoient dans leur commerce, il falloit qu'ils en fissent beaucoup pour avoir été en état de faire une pareille dépense. Elle est incrustée de marbre par dedans, avec des peintures, des dorures, & des sculptures magnifiques. Pour le dehors du moins le côté qui est sur la rue qui conduit au Couvent, il n'est que de briques, & même d'une assez mauvaise maçonnerie. Les Italiens se défient tellement de la solidité de leurs murs, qu'ils mettent des tirans de fer aux couffinets, & naissances de leurs voûtes pour les empêcher de s'écarter quoi qu'ils les fassent en plein ceintre, qui sont pourtant celles dont on doit moins craindre la poussée. On me fit voir un de ces tirans dans l'Annonciade qui s'étoit rompu avec un très-grand bruit peu de jours avant que je fusse à Genes, la première fois. On craignoit qu'il en arrivât quelque disgrâce à la voûte, & on cher-

Tirans que
l'on met aux
voûtes.

choit le moyen de le raccommoder, mais la chose n'étoit pas aisée, tant à cause de la hauteur des échaffauts qu'il auroit fallu faire pour forcer les deux pieces du tiran, & les rapprocher avec une chaîne à vis ou pour les ôter tout à fait. J'aurois assurément pris ce dernier parti; car ces tirans m'ont paru toujours fort inutiles, & je n'en ai jamais voulu mettre aux voutes des bâtimens dont j'ai eu la conduite, quelque instance qu'on m'en ait faite, m'étant toujours appliqué à faire des murs bons & solidement fondés, sans m'embarasser de la poussée des voûtes qui ne peut être que très-peu considerable quand elles sont en plein ceintre.

Les Genoïis, les Florentins, & ceux de leur genie œconome font les voûtes des lieux qui n'ont pas une grande largeur d'une maniere fort legere, & qui coûte peu. Ils ne les composent que de briques mises de plat avec un enduit de mortier de pouffolane, de maniere que ces voûtes n'ont gueres que deux pouces d'épaisseur. J'ai vû des corridors de Couvent de quinze pieds de large, & des chambres encore plus larges voûtées de cette façon. Cela est propre, mais cela ne peut porter aucune charge considerable. J'ai pour-

Voûtes à la
Genoise, ou à
la Florentine.

tant marché sur ces voûtes, sans qu'elles se soient enfoncées. Mais quand on veut faire des chambres au dessus on est obligé de faire un plancher soutenu par des soliveaux qui ne doivent point porter, ni toucher sur ces foibles voûtes; on les appelle à Genes des voûtes à la Florentine, & à Florence on les nomme des voûtes à la Genoïse, comme si ces deux Nations avoient honte de la lezine qu'ils font voir en cette occasion.

J'en ai vû dans ces mêmes Villes & en d'autres endroits de l'Italie, d'une façon encore plus legere, & que je croi qu'on doit estimer davantage que les premieres parce qu'en faisant le même effet qui est de faire paroître le lieu voûté comme s'il l'étoit d'une voûte réelle, & bien solide, on n'a rien à craindre de leur chute si elle arrivoit par quelque cas extraordinaire.

Voûtes de
Cannes.

On les appelle voûtes de cannes ou de roseaux. Effectivement elles en sont composées. On fait une armure de menu bois à laquelle on donne telle forme que l'on juge à propos, & on cloué sur les arrêtes des roseaux fendus en deux dont on a eu soin de gratter toute la pulpe, on laisse d'autres roseaux fendus en quatre, & bien gratés dans

Maniere de
faire des voûtes
de Cannes.

ces premiers en forme de claye sur laquelle on jette du mortier tiercé de chaux & de poufolanne, & quand cette premiere couche est presque seche on y en applique une seconde d'une matiere de même espece ; mais plus fine, & bien passée. On l'unit avec la truelle, & quand il est sec on passe dessus un lait de chaux pour achever de le blanchir.

Ces voûtes qui n'ont rien à porter, & que l'on fait dans œuvre, & seulement pour embellir les lieux, & empêcher la chute de la poussiere qui est ordinaire dans les endroits qui ne sont pas plafonnés. Ces voûtes, dis-je, sont fort jolies, coûtent peu, sont très-legeres, & ne laissent pas de durer fort long-tems pourvû qu'on ait soin de choisir des roseaux vieux & bien secs, & dont la pulpe ait été exactement gratée.

En matiere d'œconomie, il n'y a que les Florentins qui le puissent disputer aux Genoïs. Jene suis pas assés habile pour juger laquelle des deux Nations doit avoir le dessus ; il faudroit pour cela les voir faire un assaut de lezine. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils se moquent les uns des autres, & font sur cela des contes les plus réjouiissants ; En voici un entre mille. Un Genoïs disoit qu'un

Conte de le-
zine d'un
Florentin.

Florentin entrant dans une Hôtellerie pour dîner, l'hôte lui demanda ce qu'il souhaitoit. As-tu du poisson, dit le Voyageur? Cui, répondit l'hôte, & sur le champ lui en montra de plusieurs especes. Le Florentin, n'en trouva pas un à son goût; les uns étoient coriaces, d'autres de difficile digestion, ceux-là étoient bilieux, ces autres n'étoient pas allés frais. Rien ne l'accommoda. Que voulés-vous donc, dit l'hôte en colere, une omelette dit le Florentin d'œufs bien frais, mince, & bien cuite, & de combien d'œufs répartit l'hôte. Belle demande, répondit fierement le Voyageur de six œufs au moins. L'hôte alloit casser les œufs, lorsque le Florentin se tournant vers lui. Regarde-moi en face, lui dit-il, & aussi-tôt étendant un doigt sur son front. Fait, dit-il, ce que tu vois, & ne me fais pas attendre; de sorte que le dîner splendide de cet homme, qui avoit visité toutes les provisions de l'Hôtellerie se termina à une omelette d'un œuf.

Si le conte n'est pas vrai; car je n'en veux pas être garant, il est très-sûr qu'il n'y a gueres de Nation au monde plus œconome, pour ne pas dire plus chiche que la Florentine & la Genoïse.

On dit que la raison pourquoi il y a

très-peu de chiens à Genes , c'est parce qu'il coûteroit trop à les nourrir. On souffre les chats , parce qu'ils pourvoyent eux-mêmes à leur nourriture ; mais il n'en est pas de même des chiens. Les os qui leur appartiennent de droit dans tous les Païs du monde , sont employés à de meilleurs usages dans celui-là. On les brise , on en tire tellement la substance à force de les mettre au feu , & les y remettre , que ceux des cimetières secs depuis trois ou quatre cens ans , ont encore autant de suc que ceux qui ont passé une ou deux semaines dans une cuisine Genoïse.

On dit qu'un Sénateur avoit fait marché avec un Boucher , pour lui fournir de la viande à tant la livre. Le Boucher étant venu au bout de l'année pour recevoir son paiement , le Sénateur lui demanda s'il n'avoit pas fait son marché à tant la livre de viande ; oui , dit le Boucher , & je crois que vôtre Excellence ne peut pas se plaindre , il est vrai , dit le Sénateur , & j'ai eu aussi un soin tout particulier de tes intérêts. J'ai fait tirer des os tout ce qu'on en a pû tirer , mais je n'ai pas fait marché des os , comme tu en dois convenir , puisque de ton propre aveu , nous n'avons parlé que de viande , aussi je

t'ai fait conferver les os que tu reprendras , & dont on défalquera le poids sur celui du total de la fourniture. Le Boucher eut beau représenter que la chair n'alloit pas sans os , le Noble répondit qu'il n'avoit pas acheté de la chair vivante, mais morte, & qu'ainsi les os lui étoient inutiles, & il fallut en passer par là.

On doit inferer delà , que les cuisines de ce Pais-là sont peu échauffées , & fort propres aussi-bien que les habits des Cuisiniers. Ce seroit un crime d'y voir de la graisse. Un tel Cuisinier pourroit s'attendre à être chassé comme un prodigue , ou à voir rabattre sur ses gages le prix de l'huile , & de la graisse qu'il auroit répandu sur lui. On peut juger de la magnificence de la table du Doge , par le peu que la République lui donne pour l'entretenir. Il ne reçoit que cinq cens écus , est-ce de quoi faire des profusions ?

Le commerce des Genoïs est fort étendu, & les oblige par conséquent d'écrire beaucoup, les ports de Lettres sont chers, & au bout de l'an font une somme considérable. On pese les Lettres, le poids en regle le prix. Les Genoïs ont trouvé le secret d'écrire beaucoup, & de payer peu pour le port,

Ils se servent d'un papier aussi fin que nôtre papier à la serpente, écrivent menu, ferré, & laconiquement ne font ni complimens, ni enveloppes, & comme les cachets quelques minces qu'ils soient ne laissent pas de peser, ils se servent d'une certaine pâte rouge & dure, on l'humecte avec un peu de salive, & on en touche legerement l'endroit du papier, où l'on applique sur le champ le cachet, & la Lettre se trouve fermée, comme si on y avoit mis un peu de colle. J'ai apporté de cette pâte. Rien n'est meilleur, & ne pese moins.

Papier à Lettres & pâte à cacheter.

J'ai dit que l'Ordre des Freres Prêcheurs avoit deux Couvents à Genes, j'ai fait en abrégé la description de celui qui est auprès du Port appelé Sainte Marie de Castello. L'autre s'appelle S. Dominique, il est fort ancien, fort grand, & très-bien bâti. Le Cloître est magnifique. L'Eglise est presque toute de marbre, avec de très-belles Chapelles. Une argenterie nombreuse, & très-riche. Des tentures de tapisseries de Damas, avec des galons & franges d'or. La plûpart des Religieux étoient des meilleures maisons Nobles, ils jouissoient de bonnes pensions, & avoient des appartemens de trois ou quatre pieces, fort propres, & fort bien meublés.

Couvent de S. Dominique.

J'avois fait amitié avec quelques-uns de ces Religieux, dans les differens voyages que j'ai fait à Genes, & quand eux-mêmes se sont trouvés à Rome, ou à Civita-Vefchia, où j'ai demeuré quelques années, & j'ai toûjours été très-bien reçu dans ce Couvent. Ils m'ont introduits chés leurs parens, & chés leurs amis, & c'est par leur moyen que j'ai connu Genes mieux que les Voyageurs, qui ne font que passer dans un endroit, fans s'y arrêter, & fans faire d'habitudes ne la peuvent connoître. Presque toutes les anciennes familles de la Ville ont leurs sepultures dans l'Eglise, & dans le Cloître. C'est-là où j'ai vû les differens habits des hommes, & des femmes, selon la difference des siecles, où ils ont vécu; si je retournois jamais dans ces Pais-là, je ferois dessigner tous ces differens habillemens, les armes dont on se servoit, & autres antiquitez que l'on trouve sur ces monumens; & je suis sûr que les curieux recevraient avec plaisir mes recherches.

Ce Couvent se ressentoit encore du bombardement de 1684. mais bien moins que beaucoup d'autres endroits qui avoient été entierement ruinés, & qui n'étoient pas encore réparés. Tout le quartier de Carignan, n'étoit encore

En 1706. qu'un monceau de ruines, & il y avoit encore dans le centre de la Ville plus de cinq cens maisons qui n'étoient pas réparées. Nos Religieux avoient soin de me montrer les dommages que les bombes avoient faites dans nôtre Eglise, dans le Couvent, & dans les maisons voisines qui nous appartiennent; & quoique tout ce qui leur appartient, soit bien réparé; ils avoient eu soin de laisser en quelques endroits les trous que les bombes avoient faites, afin d'en conserver la mémoire, apparemment pour s'empêcher de retomber dans les fautes, qui leur ont attiré un si terrible châtement.

La Bibliotheque de nôtre Couvent est assés bonne. Il y a des manuscrits anciens, & des Relations des guerres, & des voyages que les Genoïis ont faits dans l'Orient & dans la Terre-Sainte, qui meriteroient bien de voir le jour. Il y a encore les originaux des premiers voyages d'Americ Vespuce, & quantité d'autres pieces curieuses, dont j'aurois pû avoir des copies, si j'avois été en état de les copier, ou de les faire copier.

On mange d'assés bon pain dans les Hôtelleries à Genes, mais celui que l'on fait dans les Couvents, & dans les

Pain de Ge-
nes.

maisons particulieres se ressent de l'économie du País. On y observe scrupuleusement les regles de l'Ecole de Salerne, & comme la repletion de pain est très-mauvaise; on en donne de si petits à chaque Religieux, qu'il semble que ce soit des pains de S. Nicolas le Tolentin pour guérir de la fièvre. Il est vrai qu'en faveur des Etrangers, on presente encore du pain vers la fin de la table, mais on a soin de couper ces petits pains en morceaux à peu près comme les Bedeaux des Paroisses coupent le pain beni qu'ils distribuent au menu peuple. Le reste est à proportion, & en aussi petite quantité, de sorte qu'il n'y a point d'indigestion à craindre après un repas à la Genoise, je crois qu'on accôûtime les enfans à ne point manger. C'est une belle économie.

Eglise de S.
Laurent.

L'Eglise Archiepiscopale de Genes est dédiée à S. Laurent. Elle est très-belle, grande, incrustée de marbre presque entierement pavée de marbre blanc & noir, enrichie de dorures, de très-beaux tableaux, & d'un Jubé porté sur quatre colonnes de marbre, où l'on conserve précieusement une relique de S. Jean-Baptiste, qui est le Patron de la Ville. J'ai vû porter cette relique en Procession, le Doge y assistoit

avec la Seigneurie, le grand & le petit Conseil, en un mot toute la Ville. Les Dames étoient aux fenêtres, & recevoient quantité de profondes réverences de ceux à qui elles jettoient des fleurs selon la coutume. La monnoye de Genes porte la figure de S. Jean. On dit que ses écus sont du meilleur titre qu'il y en ait en Italie. On les appelle Genoïines, elles valent douze Jules & demi, au lieu que les Livournines, ou écus de Florence, n'en valent que neuf, & ceux du Pape dix & demi, & les écus ordinaires, c'est-à-dire, ceux qui n'existent que dans l'imagination, seulement dix.

J'ai eu la curiosité de voir plus d'une fois le prétendu bassin fait d'une seule émeraude, dans lequel on dit que N. S. mangea l'Agneau Pascal. Cela passe pour une vérité si constante à Genes, qu'il ne seroit pas sûr d'aller proposer quelque doute là-dessus. Plus je l'ai vû, & moins j'ai crû ce qu'on en disoit. Premièrement, il n'est pas assés grand pour mettre un Agneau. Secondement, ni Nôtre Seigneur, ni celui qui lui avoit prêté la maison pour faire la Cène, n'étoient pas assés riches pour avoir de la vaisselle de cette conséquence. Troisièmement, comment cette piece qu'on suppose

Bassin d'émeraude.

avoir servi au buffet de Salomon, seroit-elle venuë au maître de la maison, sans que les Romains maîtres alors de Jerusalem, & avides comme ils étoient, ne l'eussent pas scû, & n'eussent pas trouvé moyen de faire une querelle d'Allemand à cet homme, pour lui enlever une piece qui convenoit mieux à un Prince qu'à un particulier. Comment auroit-elle échappée aux pillages tant de fois réitérés de la Ville de Jerusalem depuis la mort de Salomon ? Pour quoi la faire servir à l'Agneau Pascal, cérémonie légale que J. C. abrogeoit dans ce souper ? Il me semble qu'il seroit plus honorable pour ce plat de dire, qu'il a servi pour mettre le pain que J. C. consacra, & changea réellement & substantiellement en son Corps précieux, qu'à l'Agneau Pascal, qui n'étoit que la figure de l'Eucharistie. Le bassin seroit bien plus respectable, si on supposoit qu'il eût servi à la réalité, qu'à la figure.

Mais c'est Baudouïn Roy de Jerusalem, qui a fait present de ce bassin aux Genoïs, en reconnoissance des services importants qu'ils lui avoient rendu. Cela est bien, les Princes doivent être magnifiques dans leurs presens, mais où Baudouïn l'a-t'il pris, comment une piece

ce si fragile a-t'elle échappée toute entière au sac de Jerufalem par Titus, & comment après tant de siècles a-t'on scû qu'elle avoit eu l'honneur de servir à J. C. & à tout le Sacré College Apostolique.

D'ailleurs est-il bien vrai que ce plat soit d'une véritable émeraude, qui se soit trouvée si unique en son espece, qu'on n'en ait pas trouvé une autre, ou même plusieurs pour faire le reste du service. Salomon étoit assés riche, & assés magnifique pour avoir un service entier de pareille vaisselle, & si cela est, que sont devenues les autres pieces.

On répond à Genes que cette piece a été conservée par miracle, pour servir à l'auguste cérémonie du dernier souper de J. C. Je ne dis plus rien dès qu'on parle de miracle. Il ne s'agit que d'être persuadé qu'il y en a eu un. J'en puis douter avec d'autant plus de raison, que bien des Auteurs Ecclesiastiques en ont douté, & que quelques-uns ont assuré que le plat dans lequel l'Agneau Pascal a été servi, étoit seulement d'argent. Pour moi, je crois qu'ils en scavent autant les uns que les autres. Il est bon cependant de laisser le bassin aux Genoïs, en attendant que le tems & le hazard nous apportent le calice.

Ce n'est pas la seule piece rare, & riche qui soit dans ce tresor, il y en a beaucoup d'autres, mais je n'ai jamais eu le tems d'en faire l'Inventaire.

S. Ambroise.

L'Eglise de S. Ambroise appartient aux Jesuites. Elle est belle & très-riche, on y voit des marbres précieux excellentement travaillés, & des tableaux des meilleurs maîtres. Les connoisseurs disent qu'elle est trop courte pour sa largeur, c'est un défaut je l'avouë; mais il est bien récompensé par l'avantage qu'elle a d'être jointe au Palais de la République, par une gallerie qui donne au Doge, & aux Peres la commodité de communiquer ensemble à toute heure, & autant de fois qu'ils en ont besoin, sans que le public par tout enclin à mal penser & à mal parler y puisse trouver à redire.

Port de Gènes.
mes.

Le Port de Gènes est grand, il est profond, mais il est n'est pas sûr. Il est exposé au Lebuë, c'est-à-dire, au Sud-Oüest, qui y fait souvent de grands desordres. On a coupé par un mur assés épais un acul dans ce Port, & on a fait un petit Port resserré, qui se ferme avec une chaîne, pour y mettre les Galeres de la République, on appelle cet endroit la *Darce*, ou *Darsena*. Les Barques & les autres plus petits Bâtimens s'y retirent dans les gros tems.

Depuis le bombardement de 1684. Le Molenou-veau.
 on a fait un nouveau Mole, sur lequel on prétend placer assés d'artillerie, pour empêcher les Galliottes à bombes de s'approcher autant qu'il est nécessaire pour incommoder la Ville. Les Genoïs sont louïables de prendre leurs précautions. Mais je crois que la meilleure qu'ils puissent prendre, c'est de se ménager avec la France, & de ne pas s'attirer par leurs mauvaises manieres un second châtiment qui pourroit être pire que le premier.

La Lanterne qui sert à diriger les La Lanterne.
 Vaisseaux pendant la nuit, & à découvrir pendant le jour ce qui se passe à la mer, est une Tour très-haute & très-belle, elle est au centre d'un petit Fort irrégulier, que les François avoient bâti pour brider les Genoïs, & les retenir dans le devoir. C'est à ce Fortin que commence l'enveloppe de la Ville. Elle est composée de bastions, & de courtines, sans fossés, ni ouvrages extérieurs, excepté aux portes de S. Thomas & de Carignan, où il y a des fossés, & où les bastions sont bien meilleurs que dans le reste de l'enveloppe.

Outre cette enveloppe, qu'on peut appeller interieure, il y en a une autre sur la hauteur qui unit tous les som-

mets des montagnes, qui met à couvert des incursions des Bandits les terres & les maisons de campagne qui sont entre la Ville, & les sommets de ces montagnes; c'est à mon avis le seul avantage qu'on en peut tirer: car lorsqu'on voudra assiéger Genes, cette foible fortification, ne pourra pas en retarder les approches cinq ou six heures, encore faudra-t'il que tous les Genoïs s'y assemblent, pour en garnir très-médiocrement l'étenduë, & s'exposent à être coupés avant de pouvoir se retirer dans la Ville. Ils doivent s'en tenir à leur rempart Macedonien, c'est-à-dire, au nombre, & au courage de leurs Citoyens; mais peut-on beaucoup compter sur des Marchands, & tout au plus sur des Marrelots?

Le Gouvernement de l'Etat est absolument entre les mains de la Noblesse. Le Peuple n'y a rien à voir. C'est d'entre les Nobles qu'on prend au fort tous les Officiers dont la République a besoin. Ces élections par la voye du hasard ont produit un Jeu, ou espece de Banque, où je crois que la République a la meilleure part, & dont elle retire tous les ans des sommes très-considerables. Il s'agit de deviner les noms que le sort amenera pour remplir les Char;

ges, on marque dans un billet les noms de deux, de trois, de quatre, ou plus de Nobles, & on consigne là-dessus telle somme qu'on juge à propos. Si le hazard veut que les quatre marqués dans le billet soient extraits de la boîte, on gagne alors une somme des plus considérables, & elle pourroit débanquer les teneurs de ce Jeu; mais en cent ans cela n'arrivera pas une fois, de sorte que l'avantage est toujours du côté des Banquiers. Cependant il y a une telle fureur dans presque toute l'Italie, pour risquer son argent à ce Jeu, que l'on y met comme à une lotterie toujours ouverte, & pour un qui gagne quelque bagatelle, il y en a un million qui s'y ruinent. L'extraction de ces noms se fait avec cérémonie, on expose le S. Sacrement, on chante une grande Messe, les prétendans aux Emplois y sont presens. Les maîtres du Jeu plus attentifs que tous les autres, y sont avec leurs Livres. Les Joüeurs ne manquent pas de s'y trouver, & chacun le cœur palpitant attend ce que la fortune décidera. On dit que l'on mêle quelquefois à cette cérémonie de piété, & de Religion des cérémonies où le Prince des ténèbres a part, & que le desir de gagner de l'argent, a souvent engagé des gens

Jeu de Genes.

à perdre leurs ames. C'est ce qui a engagé le Pape, & d'autres Souverains d'Italie à proscrire ce jeu de leurs Etats, mais l'avarice a trouvé & trouve encore tous les jours de nouveaux moyens pour éluder des Ordonnances si sages, & pour se ruiner dans ce Jeu si désavantageux.

J'ai entendu dire qu'un Joïeur ayant pris une quinte, eut le bonheur de voir sortir de la boîte quatre des noms qu'il avoit choisis. Les Maîtres du Jeu obtinrent quelques momens de délai pour composer avec cet heureux Joïeur, qui les alloit débanquer si le cinquième nom arrivoit; ils lui firent des offres considérables qu'il ne voulut jamais accepter. On continua de tirer, & la cinquième boulette ne lui ayant pas été favorable, il ne fit qu'un saut du lieu de l'Assemblée à la mer, où il se précipita, & se noya.

Il ne faut pas croire que le Peuple de Genes souffre sans murmurer le Gouvernement des Nobles. Il a tâché plusieurs fois de le partager avec eux, mais comme il est pauvre, & peu uni, la Noblesse a toujours découvert les desseins qu'il a formé contre elle, les a fait échoïer, & s'est conservée dans l'autorité, & dans le système qu'elle a toujours

suivi, depuis que par la trahison de Doria, elle a secoué le joug d'une domination étrangere.

Cependant malgré sa politique, & la sagesse de son Gouvernement, elle s'est vuë plus d'une fois à deux doigts de sa ruine; mais on peut dire que le plus grand risque qu'elle a couru a été en 1547. lorsque Jean-Louis Fieschi Comte de Lavaigne un des plus Nobles, & des plus riches de ses Citoyens, entreprit de se rendre maître de la Ville, & d'opprimer la liberté de sa Patrie. L'Histoire de cet événement a été écrite en Italien par Augustin Mascardi, & imprimée à Rome en 1608. sous le titre de *Conjuration du Comte Fieschi*. L'Auteur de cette Histoire, prétend que ce fut principalement le Maréchal Trivulce, qui jeta dans le cœur du Comte Fieschi les semences de cette conjuration. Il est vrai que ce Maréchal attaché au service de la France, comme il le devoit être, cherchoit les moyens de faire retomber Genes sous la domination du Roi son Maître, qui en avoit besoin pour la conservation, ou le recouvrement du Milanois, mais il étoit bien éloigné de vouloir faire une Monarchie nouvelle, qui auroit pû porter plus de préjudice à la France qu'une Républi-

que. Aussi n'inspira-t'il jamais au Comte Jean Louïs que de la jalousie contre Doria, & son neveu Jannetin qu'il avoit adopté, parce qu'ils s'étoient tellement rendus maîtres des affaires, qu'ils gouvernoient la République avec un pouvoir absolu. Mais comme il n'y avoit plus moyen de gagner Doria, qui s'étoit livré entierement à Charles-Quint, ce qui rendoit cet Empereur maître de Genes, & en excluoit François I. Roy de France, il convenoit aux interêts de la France d'abattre la puissance excessive de Doria, ou du moins de la diminuer de maniere qu'on put diviser la République, & en attirer une partie dans les interêts de la France, si on ne pouvoit pas en détacher tous les membres de ceux de l'Empereur.

Tel étoit le projet du Maréchal Trivulce, & il étoit d'autant plus juste & plus raisonnable, qu'il importoit infiniment au Pape, que la puissance de l'Empereur ne s'augmentât pas davantage par son union avec les Genoïs. Elle n'étoit déjà que trop grande, c'est ce qui fit que le Pape même, & les autres Princes Italiens entrèrent dans le Traité qui fut fait avec le Comte Fieschi. Ils firent semblant de lui vendre six Galeres, dont le Roy de France lui paya l'entre-

rien, on lui fournit un nombre de troupes choisies, on en tenoit un plus grand nombre toutes prêtes pour le soutenir au besoin. On convint de tout ce qui parut nécessaire, pour que Genes balançât la puissance de l'Empereur, qui devenoit formidable à toute l'Italie; & on lui promit de le rendre tellement puissant dans sa République, que personne n'en partageroit plus l'autorité avec lui.

Il semble qu'il n'y avoit rien que d'honnête dans ce projet. On n'en vouloit point à la liberté de la République, au contraire on la rendoit comme l'arbitre entre deux grands Princes, qui se feroient efforcés de l'attirer dans leurs intérêts, par le besoin qu'ils auroient eu de son Port, & du passage sur ses terres pour pénétrer dans le Milanois par la voye de la mer.

Mais le conseil du Comte lui inspira d'autres desseins, & lui fit prendre d'autres mesures. Il étoit composé de trois personnes. Vincent Calcagno de Varese ancien domestique de la Maison de Fieschi y tenoit le premier rang. Il avoit élevé le Comte, & s'étoit acquis & conservé beaucoup d'autorité sur son esprit. Le second étoit un Jurisconsulte de Savonne, nommé Raphaël Sacco,

Conseillers
du Comte
Fieschi.

homme d'esprit & d'intrigue, plus brave que ne le sont pour l'ordinaire les gens de sa profession, qui aimoit les grandes entreprises, que rien n'étonnoit, qui trouvoit sur le champ des expédiens, qui avoit une fermeté à toute épreuve, éloquent, populaire, en un mot plus propre que tout le reste des hommes à former de grands desseins, à les conduire avec sagesse, & à les soutenir avec courage. Il étoit ennemi personnel des Doria, & ne voyoit qu'avec un extrême dépit qu'ils exerçoient sur la République un pouvoir despotique, dont à peine ils laissoient quelques foibles apparences dans ceux qui la gouvernoient sous leurs ordres. Le troisième étoit un Citoyen de Genes, nommé Jean-Baptiste Verina, homme violent, & emporté, haïssant naturellement, & implacablement la Noblesse, & surtout les Doria, soit parce qu'il en avoit reçu quelques mauvais traitemens, soit parce qu'il esperoit trouver dans le bouleversement de l'Etat, l'occasion de s'élever à une meilleure fortune. Comme il étoit à la tête d'une famille fort nombreuse, qu'il étoit homme de tête, & de résolution, qu'il déclamoit continuellement contre le Gouvernement, il s'étoit fait un parti considerable de

gens de son espece, qui pouvoient en attirer bien d'autres avec eux, & faire soulever toute la populace dans une occasion, & c'étoit justement ce dont le Comte Fieschi avoit le plus besoin.

Quoique d'abord ces trois hommes fussent de sentimens opposés pour ce qui regardoit l'exécution du Traité, où ils ne trouvoient peut-être pas assés leurs interêts particuliers, soit pour d'autres raisons dont ils n'ont pas jugé à propos d'instruire le Public, ils convinrent à la fin, que la ruine des Doria n'étoit pas un objet assés considerable, pour meriter le danger auquel leur maître s'alloit engager, que ce seroit peu pour lui d'être à la tête d'une République, dont la Noblesse ne le regarderoit jamais de bon œil, & chercheroit sans cesse à lui faire ce qu'il vouloit faire aux Doria, qu'il valoit bien mieux s'en faire Souverain, que le Peuple le verroit avec plaisir sur le Trône, qu'il l'y soutiendrait, & aimeroit bien mieux avoir un Roy à sa tête, que d'être accablé comme il l'étoit par la multitude des Tyrans dont le Sénat étoit composé.

On peut croire qu'ils n'oublieroient rien pour réveiller dans ce jeune Comte, toute l'ambition dont il n'étoit déjà que trop enflammé. Ils lui firent une in-

finité de creatures parmi le peuple ; & feignant toujours de n'avoir d'autre vûe que celle dont il étoit convenu avec les Confédérés , ils conduisirent l'affaire de maniere qu'il toucha presque au Trône , sur lequel il avoit resolu de s'asseoir.

La nuit du premier au second jour de Janvier de l'année 1547. fut choisie pour l'execution de ce grand projet. Le Comte Jean Louïs trouva moyen de rassembler chés-lui toute la jeune Noblesse de la Ville , sous prétexte de leur donner à souper. Mais quand il les tint dans son Palais , dont les portes étoient si bien gardées , que personne n'en pouvoit sortir , il leur déclara qu'il falloit mettre la République en liberté , & la délivrer de la tyrannie des Doria , & de ceux qui gouvernoient sous leurs ordres. Comme il étoit éloquent , il eût bien-tôt persuadé ces jeunes gens. On presenta des armes , ils les prirent , & l'heure étant arrivée , ils sortirent avec lui.

Les Conjurés se rendent maîtres des Galères.

Le bonheur les accompagna d'abord. Ils se rendirent maîtres de la porte du Port , entrèrent dans la Darse , où étoient les Galeres de Doria , & celles de la République , & dans un moment elles se declarerent en faveur du Comte.

Jean netin

Jeannetin Doria ayant appris qu'il y

avoit du bruit sur les Galeres, sortit de chés-lui avec deux de ses domestiques pour y aller donner ordre. Les gardes que le Comte avoit postés à la porte, lui ayant demandé son nom, il n'eût pas plutôt dit qui il étoit qu'il fut arquebuzé, & le Comte alloit se rendre maître de la porte de S. Thomas, & du Palais de Doria, où le vieux Doria rongé de la goutte, auroit été égorgé sans faire de résistance, lorsque passant sur une planche en sortant d'une Galere, il tomba dans la mer sans que ses gens s'en aperçussent, & se noya à cause de la pesanteur de ses armes.

Sa mort ne fut pas plutôt annoncée que tout son parti se dissipa. Ses principaux complices monterent sur une de ses Galeres, & se retirerent en France, & la République appaisa par sa prudence, & par une amnistie generale qu'elle fit publier, une tempête qui alloit ou changer entierement sa face, ou la ruiner de fonds en comble.

Il y a eu depuis ce tems-là quelques mouvemens entre la Noblesse & le Peuple; mais il s'en faut du tout au tout qu'ils ayent été si vifs, ni si dangereux que celui dont je viens de parler.

J'aurai occasion de parler de Genes

Doria est mort.

Mort du
Comte Jean
Louis de Fieschi.

dans la suite de ce Journal, & d'en rapporter d'autres particularités. En voilà assez pour une fois. Il faut suivre ma route, que cette longue digression m'a fait interrompre.

Je vis bien que le Patron Baudœuf ne se presseroit pas de sortir de Genes, tant qu'il y auroit des Corsaires sur la côte. C'est pourquoi j'engageai quelques-uns de ma compagnie de prendre une Felouque pour nous porter à Livourne.

Sestri di Levante,

Nous partîmes de Genes le 3. Mai de grand matin, & nous arrivâmes le même jour à *Sestri di Levante*, petite Ville du Domaine de la République distante de trente mille ou environ de Genes, c'est-à-dire, de dix lieuës; car en ce País on ne connoît plus les lieuës. On compte par mille pas géométriques, dont trois mille font une lieuë de vingt au degré. On appelle cette petite Ville *Sestri di Levante*, pour la distinguer d'une autre Sestri, qu'on nomme *Sestri di Ponente*, qui est à six mille à l'Occident de Genes. Cette Ville a été autrefois plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui. Elle sert pourtant encore de résidence à l'Evêque de Brugnano, qui selon les apparences est bien mal logé chés-lui, puisqu'il est obligé de se reti-

rer dans un si petit endroit.

Nôtre Ordre y a un Couvent, petit à la verité, mais très-joli & très-propre. Nous y fûmes reçûs à merveille. Il s'y trouva un Religieux Flamand qui avoit demeuré en France, & qui n'oublia rien pour nous donner des marques de son affection, & de son bon cœur. En me promenant autour du Couvent, qui est presque environné de la mer, je trouvai un petit acul, où je me baignai, mon garçon s'avisa de tendre mon hamac dans la chambre qu'on m'avoit destinée. La nouveauté du lit y attira tous les Religieux de la Maison, tous s'y vouloient mettre, & tous tomboient les uns après les autres, il fallut m'y mettre en leur presence, & leur montrer à se servir de ce meuble, & avoir la complaisance de leur laisser pratiquer les leçons que je venois de leur donner, de sorte que ce qu'on avoit préparé, afin que je pusse dormir à mon aise, fut cause que je passai une bonne partie de la nuit sans dormir.

Je dis la Messe le lendemain, & on nous donna à déjeûner avec la même honnêteté qu'on nous avoit donné à souper. Après quoi, il fallut employer l'autorité de ce bon Religieux Flamand, qui en avoit beaucoup en cet endroit, &

même à Genes pour faire partir nôtre Felouque, parce que le Patron, & tout l'Equipage étant de ce lieu, ils auroient été bien aises d'y demeurer la journée entiere; il fallut pourtant qu'ils partissent. Nos Peres eurent la politesse de nous accompagner jusqu'au bord de la mer, & nous trouvâmes que nôtre bon Flamand, nous avoit fait apporter des provisions pour nôtre dîner.

Dangers.

Nous eûmes une allarme assés vive en doublant une pointe. Nous vîmes une Barque dans le fond de l'ance, que nous prîmes d'abord pour une Barque de Barbarie. Je dis au Patron de virer de bord, il le fit, & nous nous mîmes proche de terre prêts à y sauter, si nous étions poursuivis. La Barque s'aperçût de nôtre erreur, & mit pavillon Genoïse, mais cela me paroissant équivoque, je ne voulus point laisser avancer nôtre Felouque. A la fin on se reconnut, on s'approcha, on se parla, & le Patron de la Barque nous assura que la côte étoit nette, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit rien à craindre, & que nous rencontrerions bien-tôt une Tartane, dont il nous nomma le Patron.

Nous nous remîmes en route avec ces bonnes nouvelles. Nous rencontrâmes la Tartane, qui vint nous reconnoître

de si près, que peu s'en fallut qu'elle ne nous passât sur le corps. Après avoir échappé ces dangers, nous obligeâmes nos conducteurs de nous débarquer sur un rocher dans le fond d'une anse à couvert d'une haute falaise, qui nous donnoit de l'ombre, & du frais, où nous dinâmes plus à nôtre aise, que nous n'eussions fait dans nôtre Felouque. Nous en partîmes sur les trois heures, & ayant vent large & la mer unie nous arrivâmes d'assés bonne heure à *Porto-Venere*, distant de *Sestri di Levante* de vingt-cinq milles ou environ. C'est un Bourg qu'on a honoré du nom de Ville, petite, mal bâtie, pauvre, elle est située à la pointe Occidentale du Golfe de la Specia, ou Spezza. Elle a quelques restes de vieilles murailles sur le bord de la mer, avec une porte qu'on fermoit quand il y avoit des Ventaux. Peut-être qu'on les raccommoioit quand j'y passai. Elle est sur le penchant d'une hauteur, dont le sommet est occupé par une espece de Forteresse, au pied de laquelle on rebâtissoit l'Eglise Paroissiale, dont la porte donnoit sur une esplanade, qui avoit une très-belle vûe sur la mer, sur l'Isle *Palmaria*, ou *Palmacia*, qui est vis-à-vis, & sur tout le Golfe. Il y a un petit Couvent de Zoco-

Description
de Porto-Venere & du
Golfe de la
Specia.

lanti, ou Recolets hors de la porte de la Ville, où nous dûmes la Messe. Nous logeâmes dans la meilleure Hôtellerie de la Ville, qui ne valoit pas la plus mauvaise du plus pauvre Village qu'il y ait en France; & nous ne laissâmes pas d'y être écorchés. Mes compagnons pensèrent être mangés des puces, & des punaises. Graces à mon hamac, je n'eus aucune incommodité, mais je payai le lit que j'aurois dû occuper, sans quoi l'hôte n'auroit pas été content.

Le Golfe de la Specia est formé par la pointe sur laquelle est la Ville de Porto - Veneré, & par une autre pointe qui avance en mer un peu plus que la première qu'on appelle *Capo di Corvo*, ou le Cap du-Corbeau. Il y a environ quatre milles entre ces deux pointes. Entre les deux, mais plus près de celle de Porto - Venere que celle de Corvo est l'Isle de Palmaria d'environ demi mille de large & de trois milles de longueur parfaitement bien cultivée, on dit qu'on y voit encore les ruines du Monastere de Saint Venerée que l'Abbé Baudrand prétend avoir donné le nom à la Ville, mais il se trompe, on l'auroit appelée *Porto-Venero*, & non pas *Porto-Venere*, qui signifie le Port de Venus.

Cette petite Isle couvre en partie l'entrée du Golfe, qui seroit le plus beau Port de la Méditerranée, & le plus sûr si on vouloit faire des forts sur un Cap en dedans de la pointe de Corvo & un sur la pointe du Nord-est de Palmaria, & un troisième au Sud-Ouest de la même Isle. On voit un gros rocher, ou petit Islet à sa pointe Nord-Est, sur lequel il y a une Tour ancienne que l'on dit habitée par les Diables, & où par conséquent il n'est pas sûr de s'aller promener. Je n'en parle que par ouï dire, quoique j'aye fait dans un autre voyage tout ce que j'ai pû pour m'en éclaircir; mais je n'ai jamais pû trouver de Matelot qui m'y ait voulu conduire, tant ils sont entêtés que le Diable y demeure, & qu'il ne veut pas qu'on l'y aille visiter.

Tour des
Diables.

Le Golfe de la Specia a huit à neuf milles de profondeur, on voit dans le fond la petite Ville dont il porte le nom qui n'a rien de considérable, elle est pourtant dans un assez beau terroir, chose rare dans le domaine de la République de Genes.

Lericé est un autre Bourg, ou petite Ville sur la côte orientale du même Golfe. Il y a devant la Ville un enfoncement, qui est regardé comme un

Lericé.

Port naturel avec un vieux petit Château, où il y a quelques canons pour donner l'allarme, & faire connoître aux Corsaires de Barbarie qui viennent s'y promener, qu'on est sur ses gardes.

Sarzane.

Sarzane est à trois milles au Levant de Lericé, & autant de l'embouchure de la riviere de Magra, sur laquelle elle est située. C'est un Evêché qui dépend encore de la République de Gènes. On dit qu'il y a une Forteresse, cela est juste, car c'est une Ville frontiere qui étoit autrefois du Domaine de Toscane, & que le Grand Duc a cédé aux Genoïis en échange de Livourne, je croi qu'ils ne font pas à s'en repentir.

Via-Regia.

Nous quittâmes Porto-Venere sur les huit heures du matin & arrivâmes de bonne heure à Via-Regia, autrement dit Via-Regi, Village de vingt ou trente maisons appartenant à la République de Lucques. C'est le seul Port de Mer qu'elle ait, si on peut appeller Port de Mer l'embouchure de deux petites rivieres qui se joignent ensemble à un demi mille au-dessus du Village. Il ne laisse pas d'y avoir dans ce trou un Bureau de Doüanne avec des Commis à griffes crochuës, & aiguës, un Bureau de Santé, & une Hôtellerie.

Après avoir commandé nôtre souper, nous fûmes nous promener le long de la riviere, où il y a de grands arbres, qui font une promenade fort agréable pour ceux qui sont à l'épreuve des piqueures des cousins qui nous eurent bien-tôt chassés de leur domicile. Nous retournâmes à nôtre Hôtel-lerie, où nous soupâmes très-mal, & comme je me doutai de ce qui arriveroit, je pris une chambre pour mon domestique & pour moi, j'y fis tendre mon Hamac, & après avoir brûlé du papier & de la paille pour écarter les cousins par la fumée, je me couchai & je dormis parfaitement bien. Mes Compagnons de voyage n'eurent pas le même bonheur. Les cousins se joignirent aux puces & aux punaises, dont leurs lits étoient remplis, & ne leur donnerent pas un moment de repos. Ils passerent toute la nuit à crier & à se plaindre, & l'hôte à jurer. Par bonheur j'avois payé mon écot dès le soir; car l'hôte rançonna mes Compagnons à merveille, & leur fit payer je ne sçai combien pour les chandelles qu'ils avoient brûlées, & pour le bruit qu'ils avoient fait. La chose auroit été bien plus loin, s'il se fût apperçû qu'ils avoient accommodé les draps de leurs

lits d'une manière à avoir besoin d'être mis à la lessive.

Ce tintamarre produisit pourtant quelque chose de bon; ce fut que nôtre hôte alla éveiller les Officiers de la Santé, pour nous faire donner des billets, & qu'il força nos conducteurs de partir plus d'une heure avant le jour. Jamais je n'ai vû un homme plus empressé pour se débarasser de ceux qui avoient logés chés lui. Nous partîmes, & de crainte de mauvaises rencontres, nous rangeâmes la côte le plus près qu'il nous fut possible, & nous arrivâmes à Livourne avant midi le Jeudi six Mai 1706. On compte de Porto-Verdere à Livourne soixante mille, je n'en compte pas tant. Mes Compagnons en comptoient beaucoup davantage, & ils avoient raison, parce que le chemin les avoit extrêmement ennuyés.

Ce fut là nôtre point de Partage. Tous alloient à Rome, j'allois seul à Bologne. Ainsi nous nous séparâmes. Ils prirent dès le lendemain le chemin de Pise, je ne pus partir que le huit. Je les trouvai encore en cette Ville, où nous nous dûmes les derniers adieux.

Il ne faudroit pas attendre grande chose d'un séjour de deux jours en une Ville comme Livourne, où j'avois de

l'argent à recevoir & des lettres à écrire, mais j'y ai été plusieurs autres fois, j'y ai fait des séjours assés considérables, ainsi je vais mettre ici tout de suite ce qui est répandu en différens en droits de mon Journal.

CHAPITRE IV.

Description de Livourne, de Pise & du país jusqu'à Florence.

Livourne est une Ville toute nouvelle & si neuve que la vieille n'a pas encore imprimée la moindre ride sur le front de ses édifices. Elle appartenoit cy-devant aux Genoïs. Comme premier Grand Duc de Toscane, l'eût d'eux en échange de Sarzane qu'il leur ceda. Chacun trouvoit son compte dans cet échange quand il fut fait. Ce n'est plus la même chose aujourd'hui. Les Genoïs le voyent, & s'en repentent, mais il n'est plus tems.

Elle n'étoit que très-peu de chose autrefois; disons mieux, elle n'étoit rien, au plus un mauvais Village au milieu d'un marais infect, & puant, qui sans le secours des Medecins & de leurs Suppôts tuoit autant de gens qu'il

s'en trouvoit d'assés fous pour y venir faire quelque séjour. Ce n'étoit pas aussi en vûë seulement d'avoir cette Ville que Cosme premier ceda aux Genoïs une Ville Episcopale assés considerable d'elle-même , & qui lui donnoit une entrée dans leur país ; mais il connoissoit la bonté du Port de Livourne , & ce qu'on en pourroit faire dans la suite pour introduire dans son país la meilleure partie du commerce de l'Italie , & ce fut la vraie raison qui l'obligea à un échange dont tout l'avantage paroïssoit être du côté des Genoïs. Il commença aussi-tôt ce que ses successeurs ont achevé depuis. Je veux dire l'enceinte d'une Ville considerable , & un Mole double avec un retour contenant plus d'un mille & demi de longueur qui renferme deux Ports. L'exterieur est très-grand , & fait presque un quarré. L'interieur appellé la Darce qui est fermé avec une chaine attachée d'un côté à un fort triangulaire dont deux bastions regardent la mer , le grand Port , & la rade , & le troisiéme regarde la Ville. L'autre bout est attaché à l'extremité du Mole interieur près d'un corps de garde fortifié de bonnes barrieres doubles , auprès duquel est le bureau de la Santé , & celui de la Doïanne.

ne. C'est dans cette Darce que sont les Galeres de l'Etat. Pour l'ordinaire le Grand Duc en entretient quatre, & quelquefois cinq. Ce sont les Chevaliers de Saint Etienne qui les montent, qui y font leurs Caravanes, & qui ont fait avec elles de belles actions que l'on voit peintes à Pise dans leur Maison conventuelle & dans leur Eglise, avec les étendarts qu'ils ont gagnés sur les Infideles. Il est vrai qu'il y a un nombre d'années qu'ils laisserent prendre leur Reale dans un combat où ils remporteroient beaucoup de gloire, & un avantage considerable, mais qui fut terriblement contrebalancé par cette perte, dont la Galere qui a remplacé cette Reale porte encore aujourd'hui le petit deuil. On dit que pendant un nombre d'années sa Poupe étoit toute peinte en noir, à present il n'y a plus qu'un gros trait noir qui l'environne, & qu'elle portera jusqu'à ce que les Chevaliers ayent le bonheur de prendre une autre Reale sur les Infideles. Cette Darce est plus longue que large; & comme il seroit incommode d'en faire le tour pour aller gagner la porte de la Ville, on l'a coupé par une double digue dont l'entrée n'a de largeur que ce qu'il en faut pour laisser passer une

Les Cheva-
liers de S. E-
tienne per-
dent leur Ga-
lere Reale.

Galere les rames hautes , & il y a fu ce passage un ponton qu'un Esclave fait aller d'un bord à l'autre pour la commodité de ceux qui veulent passer.

On voit à côté du ponton une Fontaine qui seroit d'un grand soulagement pour la marine si l'eau en étoit meilleure , mais la bonne eau manque à Livourne , & les gens aisés en font venir de Pise , où elle est excellente. On s'accoutume pourtant à celle du País , & pourvû qu'on n'en boive qu'après avoir mangé , elle ne fait pas grand mal.

Il y a au même endroit une statue pedestre du Grand Duc Ferdinand I. plus haute que le naturel, parfaitement bien faite. Elle est sur un pied d'estal de marbre cantonné de quatre figures de bronze une fois plus grandes que le naturel , qui representent quatre Esclaves Turcs , le pere & ses trois enfans qui eurent la hardiesse d'enlever une Galere pour se sauver , mais qui furent repris , parce qu'une autre Galere alla après eux à voile & à rames , & les atteignit aisément. Tel est le conte qu'on en fait , la politesse veut qu'on l'écoute , & la raison qu'on n'en croye rien. Ceux qui sçavent ce que c'est qu'une Galere , sçavent fort bien que quand elle a ses voiles , elle

a aussi sa Chiourme, ses Officiers, & ses Soldats, c'est-à-dire plus de quatre cents hommes. Or comment quatre hommes, quand nous les supposerions quatre Hercules, viendront-ils à bout d'un si grand nombre d'autres hommes, à moins de les supposer assés ennemis d'eux-mêmes, ou enchantés au point de se laisser tuer, ou jeter à la mer, ou se laisser conduire dans l'esclavage parmi des Infideles. Si on la suppose armée, comment a-t'elle pû être reprise par celle qui la poursuivit à voiles & à rames, puisque dans ce cas, elle avoit le même avantage? Mais c'est le genie des hommes, ils veulent du merveilleux, sans s'embarrasser s'il y a de la vraie-semblance.

Je viens de dire que le Port extérieur, c'est-à-dire, celui qui est renfermé entre les trois branches du Mole étoit très-grand, mais il a un défaut auquel on n'a pû jusqu'à present trouver aucun remede. Son milieu est plein de hauts fonds, qui n'empêchent pas à la verité le passage des Barques, mais qui feroient périr les Vaisseaux qui risqueroient de passer dessus. Le mouillage sûr pour les Vaisseaux & pour les Galeres, qui n'entrent pas dans la Darce, est derriere la branche extérieure du Mo-

Fausseté de l'Histoire des quatre Escaves de bronze.

Défaut du grand Port.

le. L'eau y est profonde, le fond net, & il y a sur le Mole de petites colonnes, & dans le mur des anneaux de fer pour amarrer les bâtimens. Tout le Mole est pavé de grandes pierres unies, & bien cimentées, les murs sont de briques avec des chaînes de pierre de taille. Ce sont des briques faites exprès. Elles ont douze pouces de longueur, & huit de large, & dès qu'il y en a quelques-unes qui se mange, les Entrepreneurs ont un soin merveilleux d'en faire remettre une autre, après avoir coupé la mauvaise à coups de ciseau, & de masse. Je n'ai point vû de muraille, & de pavé mieux entretenus, aussi peut-on se promener sur les Moles & dans les rues de la Ville sans craindre de se croquer.

L'enceinte de la Ville est composée de bastions, & de courtines avec des fausses brayes, & des chicannes dans le milieu du fossé qui est fort large, & toujours plein d'eau. Les chemins couverts sont fort beaux, & bien entretenus. Les palissades sont soutenues par un mur avec des banquettes de briques. Il y a presque par tout un avant fossé à l'extrêmité du glacis.

Les bastions qui donnent du côté de la campagne, ont des cavaliers dans

leur centre & sont fort garnis de canons. La Ville n'a que deux portes, celle de la Marine qui donne sur la Darce, & celle de terre qu'on nomme aussi Royale. Celle-ci est très-belle, elle est accompagnée d'un gros pavillon voûté, où sont les corps de garde, avec des aîles où sont des casernes, le tout très-bien bâti, d'un grand goût, très-propre, & très-bien entretenu.

Outre le Fort triangulaire qui est à l'entrée de la Darce dont j'ai déjà parlé, il y a une Citadelle à la droite de la porte de terre, composée de deux bastions de l'enceinte de la Ville, & de trois bastions assés réguliers avec une demie-lune, & un fossé plein d'eau du côté de la Ville. On voit assés par cette disposition que cette piece n'est destinée que pour arrêter un soulèvement des Habitans, s'il en arrivoit quelqu'un, & pour ruiner la Ville à coups de Canons & de bombes.

Citadelle.

Il y a encore au côté Oriental du Port une autre espece de Forteresse, dans laquelle je n'ai pû entrer. Il me semble que sa principale destination est pour couvrir le Lazaret. C'est-à-dire, le lieu où l'on renferme pendant quarante jours les hommes, & les marchandises qui viennent des Pais suspects de peste, afin

de les aërer, & de les parfumer avant de leur donner l'entrée de la Ville.

Fort du Lazaret.

Ce Lazaret est grand, il y a des logemens, des cours, & des hangards sous lesquelles on expose les marchandises, on y garde un très-grand ordre, & une discipline severe pour ceux qui y sont renfermés, parce que le salut de l'Etat, & de tout le reste de l'Europe en dépend.

La Ville est grande, & bâtie très-régulièrement. Le milieu est occupé par une très-grande place quarrée, longue, du milieu de laquelle on voit les portes de terre, & de la Marine. Le bout Oriental est occupé par la façade de l'Eglise Paroissiale, & principale de toute la Ville qui est belle, bien décorée, & qui meritoit d'être une Cathedrale. L'extrémité opposée est occupée par trois maisons très-belles & uniformes, que des Marchands Anglois ont fait bâtir. Le Palais où loge le Grand Duc, quand il vient à Livourne, occupe une grande partie du long côté, qui regarde la porte de la Marine. Ce bâtiment a été fait par un Seigneur Turc qui s'étoit retiré à Livourne. Il étoit tout à fait dans le goût des Orientaux, quand il en fit present au Grand Duc. On y a fait quelques changemens depuis sa mort, qui l'ont

Grande place de Livourne.

accommodé à nos usages. C'est une très-belle maison, & richement meublée, quand le Prince s'y trouve. L'autre côté, & tout le reste est rempli de très-belles maisons, qui sans être entièrement uniformes, ne laissent pas d'être fort belles, & de faire un très-bel effet.

Toutes les ruës de cette Ville, trois ou quatre exceptées sont tirées au cordeau, & d'une largeur raisonnable. La plupart des maisons, & sur tout celles qui sont depuis la place jusqu'aux environs de la porte de Terre sont toutes belles, bâties de briques avec des chaînes, & des chambranles, des entablemens, & des corniches de pierre de taille, & même de marbre. Les portes sont décorées, les dedans très-beaux, & on voit reluire par tout le bon goût, & la magnificence. Les ruës sont d'une propreté enchantée, pavées de grandes pierres, ou de briques posées de champ.

Tout le quartier depuis la place, jusqu'au bout Occidental de la Ville, s'appelle la petite Venise, à cause que toutes les ruës ont un canal au milieu, renfermé par des quais magnifiques, accompagnés d'espaces en espaces de ponts, ou entièrement de marbre, ou presque

entièrement. Ces canaux sont d'une très-grande commodité. Les Chaloupes chargées apportent les marchandises jusqu'aux portes des magasins. On met celles qui ne craignent pas l'humidité dans les caves, dont les entrées sont dans les murs des quais, à une hauteur, où l'on est sûr que les plus hautes marées ne sçauroient arriver. Cette commodité pour le transport des marchandises, en produit encore une autre, qui est de délivrer la Ville des chevaux, & des charettes qui y apporteroient beaucoup d'ordures, & de bruit. On n'y voit au plus que des traînaux, pour les endroits où il n'y a point de canaux tels que sont le derriere Oriental de la place, & quelques-unes entre la place, le port, & le quartier des Juifs.

Il ne laisse pas d'y avoir des carosses, & des chaises roulantes très-propres; mais à moins d'être incommodé, c'est un plaisir d'aller à pied dans des rues si belles & si nettes.

Le cours interieur de Livourne est le Mole, les Dames y vont en carosse, ou en chaise, en font le tour aisément, & ont le plaisir de voir les Bâtimens qui sont dans le Port, & ceux qui sont en rade. Le cours que j'appellerai extérieur, est hors de la Ville sur le bord de

la mer, où la promenade est unie & fort agreable, ou à côté du canal qui conduit à Pise, où on avoit commencé un plan d'arbres.

La rade est belle & sûre, le mouillage depuis demi mille jusqu'à deux milles au large est très-bon. Les gros Vaisseaux & sur tout les Corsaires s'y arrêtent, afin d'être parés à tout événement.

Le Sieur de Laigle Armateur de Marseille, qui s'étoit acquis dans la dernière guerre une si grande réputation de valeur & d'honnête homme, venant un jour conduire à Livourne une prise de conséquence qu'il avoit faite, fut aperçû & reconnu par deux Armateurs Anglois, qui étoient mouillés à la grande rade, qui résolurent d'aller au-devant de lui, & de l'enlever avant qu'il fut en rade. Dès que le Commandant du Fort, & celui du Fortin de la Lanterne s'aperçurent de leur dessein, ils leur tirent quelques coups de canons, pour les empêcher de lever l'ancre, parce que c'étoit abuser de l'asile que le Prince leur donnoit, d'attendre ainsi les Vaisseaux qui venoient au Port. Malgré les canonades, ils filerent leurs cables, & ils appareillerent. M. de Laigle que les coups de canons de la Ville

Belle action
de M. de l'Aigle
Armateur
Français.

avoient averti suffisamment du dessein de ces deux Vaisseaux, broüilla ses voiles pour les attendre, & les laissa approcher de lui jusqu'à la demie portée de fusil, sans tirer un seul coup; quoique les Anglois fissent un très-grand feu; mais quand il les tint à cette distance, il tomba sur le premier qui avoit cinquante canons d'une maniere si brusque, & si vive, qu'après sa premiere bordée qui fut très-meurtriere, il l'enleva à l'abordage en moins d'un quart d'heure de tems. Le second qui avoit quarante canons, & qui s'étoit approché de la prise pour l'enlever voulut prendre le chemin de la rade. M. de Laigle le lui coupa, l'aborda sans lui tirer un seul coup, & les ramena au bout de deux heures mouiller aux mêmes endroits d'où ils étoient partis, mais sous un autre pavillon. La coûtume de cet Armateur qui avoit soixante canons en deux batteries, étoit de tirer peu de canon, & de fort près. Il mettoit d'ordinaire double charge de poudre dans ses canons pour la premiere décharge avec un boulet de calibre, & sur celui-ci autant de boulets d'une livre, que le boulet de calibre en pesoit. C'étoit un moyen sûr, & qui ne lui a jamais manqué de désemparer tout le Vaisseau qu'il

attaquoit, ou qui le venoit attaquer.

Le Port de Livourne est franc, & libre aussi-bien que la Ville. Tout le monde y est bien venu. Quoiqu'il n'y ait exercice publique que de la Religion Catholique Romaine, on ne recherche personne sur ce sujet, pourvû qu'on se tienne dans les bornes du respect, & qu'on n'insulte point nos Saints misteres ni leurs Ministres. Toutes sortes de Communions y sont tolerées, & jouïssent d'un profond repos. Les Grecs ont une Eglise, où ils font leur service selon leur Rit. Les Juifs y ont une Synagogue dont nous parlerons ci-après, & quoiqu'il y ait un Tribunal de l'Inquisition, il ne se mêle que de ce qui regarde les Catholiques domiciliés dans la Ville.

Franchise du
Port de Li-
vourne

La franchise du Port paroît encore dans le peu de droits que le Grand Duc prend sur les marchandises qui entrent dans la Ville. On ne les visite jamais, les droits se prennent par balles, ou par futailles, sans se mettre en peine de ce qu'elles contiennent. La balle paye deux piastres d'entrée, qu'elle soit de soye, ou de papier, qu'elle pese cent livres, ou quinze cens, c'est toujours le même droit. C'est aussi le Pais des grosses balles. Les Marchands ont soin d'aller à bord, & de ne faire qu'une balle

Droits d'en-
trées des mar-
chandises.

de deux, de trois & de quatre balles. On les compte en passant à la Doiianne, & sans les peser, sans estimer ce qu'elles renferment, & sans aucunes de ces visites importunes, qu'on ne voit que trop dans les autres endroits, on sçait au juste ce qu'on doit payer, on le paye, & on est quitte.

Rien n'est plus prompt, & mieux réglé que la justice qu'on rend aux Négocians, quand il y a entre eux quelque difficulté. Les Officiers du Prince ont une telle attention merveilleuse, que les affaires ne traînent point en longueur, & que rien ne traverse le commerce. Ils y apportent toutes les facilités imaginables, & les Négocians de toutes sortes de Nations ont si bien goûtés le plaisir, & l'avantage de faire leur commerce dans cette Ville, que celui de Genes est extrêmement tombé, & que Livourne devient de jour en jour l'échelle de toute la Méditerranée la plus riche, & la plus florissante. Les écus du Grand Duc appellés Livournines, portent d'un côté le buste du Prince, & de l'autre le Port de Livourne, & une vûe de la Ville avec ces mots, *Et patet, Et favet*, pour faire connoître qu'il est ouvert à tout le monde, & qu'on jouit de la protection du Prince.

La Ville est fort peuplée, cela ne peut pas être autrement vû qu'il y aborde à tous momens des Etrangers, & que le trafic y attire une infinité de gens de toute espece qui s'y établissent. Je n'ai jamais pû sçavoir au juste le nombre des Habitans. Les uns le faisoient monter à cinquante mille, d'autres à plus, d'autres à moins. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1710. il y avoit vingt-deux mille Juifs. Ces gens regardent Livourne, & le reste des Etats du Grand Duc, comme une nouvelle terre de promesse. En effet, ils y sont libres, ne portent aucune marque qui les distingue des Chrétiens, ne sont point enfermés dans leur quartier, sont riches, font un commerce très-étendu, ont presque toutes les Fermes du Prince, & sont protégés de maniere, que c'est un proverbe en Toscane, qu'il vaudroit mieux battre le Grand Duc qu'un Juif. Ils n'en sont que plus odieux à tout le reste du monde, mais ils s'en moquent, & je ne crois pas qu'il y ait d'endroit au monde, où ils soient plus arrogants, & plus fiers.

Juifs de Livourne.

Leur quartier comprend trois ruës, les maisons y sont belles, mais les ruës y sont plus sales, que dans tout le reste de la Ville. Il semble que la saleté soit l'ap-

panage de cette malheureuse Nation. On sent une odeur fade, & désagréable dans leurs maisons, & quoique la plupart soient très-bien meublées, on n'a que faire de demander en y entrant si elles sont habitées par des Juifs, l'odorat le découvre aisés. J'ai souvent entendu disputer sur l'origine de l'infection qui sort de ces gens-là. Les uns disent qu'étant par tout pauvres & misérables, se nourrissant très-mal, & de mauvaises viandes, étant extrêmement ferrés dans leurs maisons, où souvent un méchant trou renferme toute une famille très-nombreuse, il arrive par une suite nécessaire que l'air se corrompt, s'infecte & se remplit des odeurs mauvaises que la mal-propreté ne manque jamais de produire. Mais cette raison ne devrait pas avoir lieu à Livourne, ils sont logés aussi au large qu'il leur plaît. Ils étendent leur quartier tant qu'ils veulent. On se plaignoit en 1716. quand je passai par cette Ville, que leur nombre croissoit à vûe d'œil, qu'ils loüoient des maisons qui n'avoient jamais été habitée que par des Chrétiens, & que si le Prince n'y mettoit ordre, ils rempliroient bien-tôt toute la Ville. D'ailleurs ils sont tous ou presque tous riches, bien vêtus, s'ils se nourrissent

Infection des
maisons des
Juifs.

mal, c'est leur faute, & c'est dont je ne suis pas assés bien informé. D'où vient donc cette mauvaise odeur? Bien des gens croyent qu'elle est attachée à leurs corps, & quelques-uns soutiennent que c'est une partie de la punition qu'ils ont meritée par le déicide execrable, qu'ils ont commis, & dont jusqu'à present on ne voit point qu'ils se repentent. Je n'aime pas à décider, il suffit que j'aye rapporté ce que j'ai entendu dire là-dessus. Je laisse au Public la liberté d'en porter tel jugement qu'il voudra.

La Langue Portugaise est fort en usage parmi eux. Ils ont des Ecoles, où ils envoient leurs enfans pour l'apprendre. Ils s'en servent entre-eux dans leur commerce, ils tiennent leurs Livres, & font leurs écritures en cette Langue. Il me semble que cela ne fait pas honneur à la Nation Portugaise, & que le Prince qui la gouverne, qui est si puissant dans les quatre parties du monde, & si jaloux de la gloire de ses Sujets devroit tout mettre en œuvre, pour les empêcher de se servir de sa Langue, & de se dire Portugais, dans tous les endroits, où ils n'ont point la liberté de demeurer sous le nom de Juifs. Cette tolerance ne fait pas hon-

Les Juifs
parlent tous
Portugais.

neur à une Nation Chrétienne , qui n'oublie rien pour conferver chés-elle la Foi dans toute fa pureté.

La Langue
Hebraïque
n'est pas en
usage chés
eux.

La Langue Hebraïque au contraire n'y est pas fort en usage. Excepté les Rabins , & un affés petit nombre d'autres , peu la fçavent expliquer , quoique presque tous le fçachent lire. Il le faut bien , car leurs prieres font en Hebreu. De dire si c'est le veritable Hebreu , tel qu'on le parloit du tems de David & de Salomon , c'est ce que je ne puis dire. Il y a raison de ne le pas croire , puisque dès le tems de J. C. la Langue Hebraïque étoit presque oubliée , ou si corrompuë qu'elle n'étoit plus qu'un mélange du Syriaque & du Caldéen. Ils ont des Ecoles où les enfans vont apprendre à lire l'Hebreu , & à dire leurs prieres en cette Langue.

Pour ce qui est du commerce , les Peres ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes pour l'enseigner à leurs enfans. Ils ont raison. Où trouveroient-ils des Maîtres , plus éclairés , plus fins , plus fourbes , plus fripons ? Car c'est ainsi que les Juifs font le commerce , on dit qu'un des plus vieux Diabes seroit trente ans à l'Ecole d'un Juif , & n'y perdrait pas son tems. J'ai été bien des fois me promener dans la ruë qui sert de Bourse ,

où tous les Négocians s'assemblent sur les dix heures du matin, pour avoir le plaisir de voir des peres Juifs enseigner leurs enfans, & leur faire prendre le goût du négoce. Si on leur presentoit une Lettre de change, ils la montroient à leur fils, la lui faisoient examiner, lui demandoient s'il falloit l'accepter, s'ils ne pouvoient, ou ne devoient pas faire discompter quelque chose à celui qui la presentoit. S'il se trouvoit quelque pierrerie à vendre, ils la faisoient examiner par ces enfans, leur en montroient le défaut, & ainsi de tout le reste du négoce, dont selon les apparences ils leur faisoient les leçons plus étenduës à la maison, & leur montroient à les mettre en pratique à la place.

Attention
des Juifs pour
instruire leurs
enfans dans le
commerce.

Ils ont une très-belle Synagogue, il me semble que l'étage du rez de chauffée, qui n'a point d'ouverture sur la rue, est destinée pour les purifications légales auxquelles ils sont obligés. La Synagogue occupe le dessus, c'est une très-grande salle quarrée soutenüe par deux rangs de colonnes avec deux aïles, le plat-fond est beau, & fort exhaussé. Toute l'aire est remplie de bancs sans dossier, assés simples, fort pressés, qui ne laissent entre-eux que des passages fort étroits, & un passage dans le milieu.

Synagogue
des Juifs.

des quatre côtés d'environ six pieds de large. Il y a plusieurs lustres fort beaux attachés au plat-fond, qui est tout blanc aussi-bien que les murailles, sur lesquelles ceux qui sçavent lire, lisent quelques passages de la Bible en Hebreu. Au milieu d'un des quatre côtés, il y a une table enfermée d'une belle balustrade à hauteur d'appui, & sur la table une espece de tabernacle, ou armoire couverte de rideaux de damas rouge, qui renferme les Tables de la Loi. Ils appellent cet endroit Moïse; on ouvre cette armoire le jour du Sabat, on expose à la vûë de tout le monde les Tables de la Loi. Le Rabin les porte en procession autour de la Synagogue, & à mesure qu'elles passent, on leur fait de profondes reverences sans se découvrir.

Le Rabin, son Aide, & quatre Chantres se mettent dans une tribune élevée d'environ cinq pieds au-dessus du plancher, soutenuë de quatre colonnes, couverte en dôme, mais toute ouverte. Le Rabin se place en un coin à la droite, habillé d'une robe longue rouge, avec un éphod de toile d'or sur les épaules, & un bonnet couvert de même étoffe, fait comme un mortier de President sur la tête. Son Aide, ou Vicaire a une robe, & un éphod de même façon, mais

il n'a point de bonnet, & porte son éphod sur son chapeau. Il y a un pulpitre sur le devant de la tribune, devant lequel les quatre Chantres chantent, & lisent chacun à leur tour, & quelquefois tous quatre ensemble. Leur chant est désagréable, ils parlent durs, & chantent à peu près comme les gueux qui se servent de leur nés pour contrefaire les orgues.

La première fois que j'entrai dans cette Synagogue, je pris le Rabin pour une statuë tant il étoit immobile. A la fin il parla, & tous ceux qui étoient assis sur les bancs lui répondirent vingt-cinq ou trente paroles sans aucun ton réglé, sans se lever, sans se découvrir, & sans donner la moindre marque d'attention. Ce manége recommença neuf ou dix fois pendant que je fus présent & toujours aussi immodestement. Dès qu'ils avoient finis de parler à Dieu, ou au Rabin, ils reprenoient le discours qu'ils avoient interrompu avec leurs voisins : car ils parloient ensemble, & même assez haut. J'en ai toujours été scandalisé, ils sont couverts & portent tous un éphod, c'est-à-dire, une piece d'étoffe de soye, ou de toile d'environ demie aulne de large, & de plus d'une aulne de longueur. Les devots, & ceux qui veulent passer pour

Immodestie
des Juifs dans
leurs Synago-
gues.

tels mettent l'éphod sur leur chapeau, & le font tomber en partie sur leur visage, comme s'ils avoient envie de se recueillir, en s'empêchant de voir ce qui se passe autour d'eux. Les autres le mettent négligemment sur leurs épaules, comme les femmes mettent leurs écharpes.

Habits des
hommes &
des femmes.

Les femmes ne sont point avec les hommes. Elles sont placées dans des galeries fermées de jalousies, qui sont au-dessus des aîles dont j'ai parlé ci-devant. J'ai vû bien des fois les Juifs & les Juives sortir de la Synagogue. Elles sont communément habillées de noir à la Française, avec des coliers de perles & quantité de pierreries. Les hommes sont habillés de noir à la Florentine, ou à la Genoïse, c'est-à-dire, qu'ils ont un juste-au-corps, une veste, & un manteau, avec une perruque.

Le commerce, & leur vie mesquine les rend fort riches. Ils aiment pourtant à paroître, sur tout à l'occasion de leurs mariages. Un des plus riches de Livourne Fermier du Prince, pria le grand Duc, & toute sa Maison d'honorer de sa présence les nôces de son fils. Le Grand Duc eut des raisons pour ne s'y pas trouver, mais il permit au grand Prince de Toscane son fils aîné d'y aller. Le Prince n'y mangea pas, mais

il fit l'honneur aux mariés de se trouver au bal qui suivit le festin, il fut surpris aussi bien que toute la Cour, de la magnificence dont la maison se trouva ornée en tapisseries de damas, & de velours, en lits superbes tout en broderie, en vaisselle d'argent, en tapis, & sur tout quand on lui fit remarquer que la chambre des époux, leur anti-chambre, & la grande salle où l'on dançoit étoient pavées de briques d'argent d'un pouce d'épaisseur, que le pere du marié avoit fait faire exprès, & mettre en la place des carreaux de fayence dont ces lieux étoient garnis avant le mariage.

Magnificence au mariage d'un Juif,

Voilà un échantillon de la richesse de cette Nation, & de son insolence.

J'en ai vû qui étoient en pénitence, ou excommuniés. Ils se tenoient sur les degrés de la Synagogue sans oser y entrer, & sembloient prier avec plus de devotion, & d'attention que ceux qui étoient dedans. Je ne sçai s'il est de l'essence de leur pénitence d'être en linge sale, & en habits déchirés; ou s'il n'y a que les gueux qui soient obligés à la pénitence publique, mais tous ceux que j'ai vû étoient très-mal en ordre, & très-mal vêtus.

Les Grecs ont une Eglise dans Livourne. Elle n'est pas fort grande, aussi

ne sont-ils pas en fort grand nombre, mais elle est très-belle, bâtie à leur manière, & accommodée pour y faire le service selon leur Rit.

Les Cordeliers y sont établis, leur Eglise est assés grande, fort propre & fort fréquentée; mais celle qui m'a paruë la plus jolie est celle des Trinitaires Déchauffés. Elle est dans le quartier de la petite Venise, bâtie, ornée, enrichie, & fondée par un honnête homme, qui avoit eu le parti des Galeres du Grand Duc. Je ne pus m'empêcher en voyant ce bâtiment, de louer le Seigneur de ce qu'il se trouvoit des Alydors en Italie, aussi-bien qu'en France. Ce nom est fameux dans une Satyre de Boileau. Voici l'endroit:

*On demande pour quel secret mystere
Alidor à ses frais bâtit un Monastere;
Alidor, dit un fourbe, il est de mes
amis,
Je l'ai connu Laquais avant qu'il fut
Commis;
C'est un homme de bien, de pieté pro-
fonde,
Qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a
pris au monde.*

Les bons Peres Trinitaires, nous dirent l'Histoire de leur bienfaicteur, sa genealogie, & de quelle maniere il employoit en œuvres pieuses les biens qu'il avoit amassé par son travail. Ils n'avoient garde de convenir que leur Eglise, & leur Couvent fut une restitution que leur Fondateur faisoit à tout le monde. Cela n'auroit pas été bien, & je n'ai garde de le dire, mais peut-on avoir lû Boileau, & s'empêcher de penser comme lui, quand on trouve tant de rapport entre deux sujets.

Au reste bien en a pris à cet homme, de disposer de son bien étant vivant; outre que l'aumône, ou la restitution est plus agreable à Dieu quand on le fait étant en vie, que quand on n'y pense qu'à la mort, & qu'on s'en décharge sur des heritiers. On a encore le plaisir de voir accomplir les dispositions qu'on a faites, & de ne pas craindre qu'on les change.

Ce malheur est arrivé à un autre particulier de Livourne, Alidor de son métier comme le précédent. Il laissa en mourant une somme considerable pour bâtir, & pour fonder un Monastere de Religieuses, chés lesquelles on pourroit mettre les filles de la Ville pour les instruire, & les élever comme on fait

dans les autres Monasteres d'Italie. La Ville avoit d'autant plus besoin de cet établissement, qu'il y a grand nombre de filles que les parens étoient bien aises de faire élever auprès d'eux, sans être obligés de les envoyer dans les Villes voisines.

On mit la main à l'œuvre, dès que le testateur fut enterré, le Monastere fut bâti avec assés de diligence; mais quand les Religieuses nommées pour le remplir, se presenterent pour en prendre possession, on leur dit de la part du Grand Duc, que Son Altesse Royale avoit fait réflexion, que ce lieu étoit trop voisin de la place où l'on vend le poisson, qu'elles entendraient sans cesse mille sottises, qui saliroient leurs chastes oreilles, & que le Prince faisant en cette occasion ce que le défunt auroit dû faire, s'il avoit pensé à cet inconvenient, il changeoit par cette raison, & par son autorité Souveraine la destination qui avoit été faite, & donnoit l'Eglise, le Couvent, & les revenus qui y étoient attachés aux Peres Jesuites, qui y auroient un College, y instruiroient les garçons qui en avoient autant de besoin que les filles, & seroient moins exposés que des Religieuses à se scandaliser des bruits, & des mauvais discours de la place au poisson.

Monastere
de Religieuses
donné aux Je-
suites.

Et pour calmer un peu le chagrin que ce changement donnoit aux Religieuses, & aux parens du testateur, on promit aux uns & aux autres, que s'il se trouvoit dans la suite quelque autre Alidor qui eût le même dessein, le Grand Duc contribueroit à une si bonne œuvre, & prendroit le Monastere sous sa protection particuliere.

Les Religieux de la Charité ont un Hôpital, & un Couvent dans la même Ville. C'est un des plus utiles établissemens que l'on y pouvoit faire. Outre la necessité que l'on avoit d'eux pour les troupes de la Garnison qui est assés nombreuse, ils y reçoivent les Matelots de toutes les Nations, & generalement tous ceux qui s'y presentent, du moins autant que ces bons Religieux ont de lits.

Les Religieux
de la Charité.

Les Freres Prêcheurs que l'on connoît en France sous le nom de Jacobins, ont commencé à s'établir à Livourne en 1704. C'est aux Peres de la Congregation Réformée de S. Marc, que le Grand Duc a donné une place auprès de la porte Royale, pour y bâtir une Eglise, & un Couvent. Aidés des liberalités du Prince, & des secours des autres Couvens de leur Congregation, ils avoient bâtis en 1706. quand j'y passai, la pre-

Etablissement
des Jacobins.

miere fois, une des aîles de leur Couvent, ils ont continué depuis avec tant de succès, qu'en 1716. le Couvent étoit presque achevé & l'Eglise commencée. Nous fûmes reçûs chés ces bons Religieux avec une charité toute particulière. Le Prieur étoit un homme de condition de Florence, qui avoit demeuré quelques années dans nôtre Couvent de la ruë S. Honoré à Paris; cela joint à sa politesse ordinaire, l'obligea d'avoir pour moi des égards dont je lui serai obligé toute ma vie. Il a toujours eu les mêmes bontés pour moi toutes les fois que j'ai passé à Livourne. La pauvreté de cette nouvelle Maison avoit obligé le General de l'Ordre, d'ordonner que tous les Religieux qui y viendroient loger payeroient deux Jules, qui font environ quinze sols par jour pour leur dépense, quoique ce fut peu dans une Ville, où les vivres sont affés chers, ils ne pressoient pourtant jamais ceux qui venoient loger au Couvent de payer, ou de continuer leur voyage, quand ils les voyoient hors d'état de payer leur dépense, ou qu'ils remarquoient, qu'ils ne s'y portoit pas d'eux-mêmes.

Je dois dire à leur loüange, & pour rendre témoignage à la verité qu'ils é-

toient infiniment estimés dans toute la Ville, & même chés les Nations séparées de la Communion de l'Eglise Romaine. Leur vie réguliere, est tout à fait exemplaire, & leur charité à secourir les malades le jour & la nuit, & leur désintéressement, leurs prédications sçavantes & frequentes, en un mot, leur conduite entierement conforme à leur Regle, & à l'esprit de nôtre saint Fondateur, les faisoient cherir, estimer & respecter de tout le monde. Je leur disois quelquefois en riant, qu'il leur manquoit un Alidor pour les fonder, à quoi le Prieur me répondoit qu'ils ne craignoient pas de manquer pendant qu'ils s'efforceroient de bien servir Dieu, & que la pauvreté sied bien mieux à des Religieux Mendians que les richesses, & qu'elle les retient davantage dans les bornes de leurs obligations.

Les Forçats des Galeres du Grand Duc ne demeurent dans les Galeres, que quand elles sont armées. Dès que la campagne est finie, & que les Galeres sont désarmées, les Esclaves & les Forçats, c'est-à-dire, les Chrétiens condamnés aux Galeres pour crimes, ou qui s'y sont engagés de bonne volonté, & les Turcs qu'on a pris sur mer, sont renfer-

més dans un lieu, à qui on a donné le nom de Bagne à l'imitation des Turcs, qui appellent ainsi les prisons, où ils enferment les Esclaves Chrétiens.

La Bagne des
forçats & des
esclaves.

La Bagne de Livourne est un grand bâtiment isolé, fermé de bonnes murailles hautes, & fortes, au milieu duquel est la principale cour environnée de bâtimens, comme des galeries, où les Forçats d'un côté, les Bonavogles de l'autre, & les Turcs dans un lieu séparé ont leurs lits. J'expliquerai dans un autre endroit, ce que c'est que ces gens qui se mettent aux Galeres de bonne volonté, & qu'on appelle à cause de cela Bonavogles. Ces lits sont les uns sur les autres jusqu'à six de hauteur, distants les uns des autres d'environ cinq pieds supportés par des planches, soutenus par des bouts de soliveaux scellés dans les murs. On monte à ces différens étages par une échelle de corde, les Forçats y sont ainsi séparés les uns des autres, & n'oseroient se trouver deux dans un même lit, sous peine d'une rigoureuse bastonnade. Il y a des lampes allumées toutes les nuits dans ces galeries, & des Gardiens qui veillent, & qui se promènent sans cesse pour empêcher le bruit, les querelles, & les désordres qui pourroient arriver. Ils

ont en dedans des cordes qui répondent à des clochettes qui sont dans la cour, qui servent à appeller les Gardes, qui sont au-dehors, quand les Gardiens de dedans ont besoin de leur secours, pour reprimer les insolences des Forçats. Il y a dans la même enceinte une Chapelle pour les Chrétiens, une Infirmerie pour les malades, des Fontaines, des Lavoirs, en un mot tout ce qui est nécessaire pour le spirituel, & le temporel de ces misérables. Les Turcs ne sont point mêlés avec les Chrétiens. On a un très-grand soin que tous ces lieux soient propres. On les lave & balaye tous les jours, & on les parfume toutes les semaines avec du vinaigre qu'on verse dans des poëles de fer toutes rouges, la fumée que cela cause est excellente pour chasser le mauvais air. Tous les Forçats qui ont des métiers peuvent s'en servir dans le Bagne, ou même en Ville, pourvû que ceux chés qui ils travaillent répondent d'eux corps pour corps, & moyennant une petite reconnaissance pour les Argousins qui les conduisent le matin, où ils doivent travailler, & les vont chercher le soir pour les renfermer dans le Bagne; car il n'est pas permis de les laisser coucher en Ville.

Les Forçats se loïoient beaucoup de la charité, que le Grand Duc a soin qu'on ait pour eux tant fains que malades, & de la justice qu'on leur rend, quand ils se plaignent avec raison de leurs Officiers. Dès que le tems de leur condamnation est expiré, ils n'ont pas besoin de protecteurs, ou de placets pour obtenir leur liberté. Ils n'ont qu'à s'adresser à l'Ecrivain principal, & l'avertir quelques jours auparavant. Il examine son Registre, fait son rapport aux Directeurs, & autres Officiers du Bureau, & dès que le terme est arrivé, on leur ôte l'anneau qu'ils ont aux pieds, & on leur ouvre la porte en leur donnant une attestation comme ils ont achevé le tems de leur condamnation, & assurance d'y être reçûs, quand ils trouveront à propos de s'y faire renvoyer. Car il est rare que ces sortes de gens n'y reviennent pas une autrefois.

Il aborde à Livourne tant de gens du Levant, ou d'autres qui y ont été, & qui y ont contracté l'habitude de se servir des étuves, & des bains à la Turque, que cet usage s'y est introduit aussi bien qu'à Marseille. Ainsi en faisant la description des étuves, & des bains à Livourne, je m'épargnerai la peine de décrire ceux de Marseille, puisqu'ils sont à peu près les mêmes.

La principale piece de ces bains est l'étuve. C'est une chambre quarrée de dix à douze pieds voûtée en dôme avec quelques petites ouvertures fermées de cloches d'un gros verre double bien scellées, qui donnent le jour dont on a besoin dans ce lieu. Le plancher de cette chambre est soutenu par une voûte, où sont les fourneaux qui l'échauffent, & ces mêmes fourneaux échauffent des reservoirs d'eau, dont les robinets donnent dans l'étuve, qui étant plus éloignés du feu les uns que les autres fournissent de l'eau chaude, tiède, ou seulement dégourdie, selon les besoins que l'on en a.

On pratique autour de l'étuve trois ou quatre petits cabinets qui ont chacun deux robinets d'eau chaude, & tiède, & au-delà de ces cabinets des chambres à un, ou deux lits.

C'est dans ces chambres qu'on se déshabille entièrement. On met sur ses reins une grande piece de toile comme une double serviette, une robe de chambre sur ses épaules, & des sandalles de bois aux pieds.

On quitte la robe de chambre à la porte du cabinet, dans lequel on entre avec un serviteur du bain, qui est pour l'ordinaire un Turc, parce que ces gens-

là font plus adroits, & plus accoutumés que les Chrétiens à ce service, là on se laisse mettre sur tous les endroits dont on veut ôter le poil, une certaine pâte qui en moins d'un demi quart d'heure fait tomber le poil. On lave soi-même, ou se laisse laver ces mêmes endroits avec de l'eau tiède ou plus que tiède, après quoi on remet son linge autour de ses reins, & on entre dans l'étuve.

Il n'y a pour tout meuble que des planches cloïées sur des tringles de bois de deux à trois pouces d'épaisseur, & de petites selles de bois de sept à huit pouces de hauteur, sur lesquelles on s'assit quand on ne veut pas se coucher sur les planches; car le plancher est trop chaud pour s'y mettre, & c'est pour cela qu'on a des sandalles de bois.

Le Turc se retire, & vous avertit qu'en cas de besoin, il ne s'éloignera pas de la porte, & qu'il n'y a qu'à appeller, & cette précaution n'est pas inutile, parce que la chaleur pourroit faire tomber en foiblesse, quand on n'y est pas accoutumé. Il vient de tems en tems voir en quel état on est, & quand il voit que la chaleur de l'étuve a excitée une sueur abondante, & qu'elle a duré un

bon quart-d'heure, il vous étend sur une planche le ventre en haut, & ayant sa main droite dans un petit sac, ou poche de baracan, il vous frotte depuis le côté, jusqu'à la plante des pieds, de manière que dans un moment le corps se couvre d'une écume épaisse, comme si on vous avoit couvert de savon. Rien au monde n'ouvre les ports déjà dilatés par la chaleur comme ces frictions. La première écume est épaisse & brune, & d'assés mauvaise odeur. De tems en tems le Turc prend de l'eau chaude avec une gamelle de bois, & la jette sur les parties qu'il a frottées, & recommence à frotter jusqu'à ce que l'écume devienne blanche, claire, & peu épaisse. Alors il vous met sur le dos, & frotte la partie antérieure du corps, comme il a frotté la postérieure. Il vous lave après cela d'eau aussi chaude qu'on la peut souffrir, & puis il vous laisse quelques momens en repos, afin que la chaleur excite une sueur plus abondante, & fasse sortir de nouvelle écume, quand on est plusieurs ensemble, il prend le tems du repos qu'il donne à celui qu'il a frotté le premier pour en frotter un autre, après quoi il revient au premier, le frotte de nouveau dos & ventre, lui renverse les bras & les jambes en arri-

re, comme s'il lui vouloit donner l'estrapade, & ce qu'il y a de merveilleux, c'est que les jointures deviennent si souples, que tous ces mouvemens qu'on n'auroit pû faire auparavant sans souffrir des douleurs extrêmes, se font sans qu'on les sente. Il vous fait lever & vous fait plier le corps, de maniere que le front touche les doigts des pieds, & vous renverse en arriere presque de la même façon, ces mouvemens dégourdisent les jointures, font évanouir les obstructions, il n'est point de rhumatisme, de douleur froide, de tressaillement de nerfs, ni d'engourdissemens qui puissent tenir contre.

Après ces cérémonies, le Turc prend du savon de Naples dans sa main, & en frotte legerement tout le corps, & puis le savonne avec un morceau de ratine, ou de drap, il vous lave après cela d'importance. Ensuite il vous jette par tout de la farine de fèves pour achever de vous dégraisser, & après vous avoir lavé une dernière fois, il vous répand sur tout le corps de l'eau-de-vie, ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, vous met votre robe de chambre sur vos épaules, & vous donne la main pour vous conduire dans la chambre où sont vos habits, où vous trouvez un lit bien bassiné,

dans lequel on vous étend, & l'on vous couvre de trois ou quatre couvertures. C'est-là que la sueur recommence de plus belle, quand elle a duré une bonne heure, on tire adroitement le matelas sur lequel on étoit couché, & on en trouve un second avec un linceüil sec, on change aussi le linceüil de dessus & la première couverture, & on diminuë le nombre des autres. Ceux qui veulent faire dans les formes de la délicatesse, que les François ont jugés à propos de joindre aux manieres simples des Turcs prennent alors un boüillon; d'autres se contentent d'un petit verre de ratafia. La sueur diminuant, un Turc vient couper les ongles des pieds, & enleve les cals, les durillons, & les cors si on en a. Il vous frotte les pieds avec une éponge trempée dans de l'eau-de-vie; après quoi on se leve, & on s'habille, mais comme il seroit dangereux de prendre l'air ayant encore les pores ouverts, on se promene pendant quelque tems dans une salle avant de sortir, à moins qu'on ne se fasse reporter en chaise chés soi.

Les gens qui en ont la commodité font apporter avec eux des linges, & les couvertures dont ils doivent se servir. Ce manège dure environ quatre

heures , & coute cinquante sols pour le maître de l'Etuve , & dix sols pour le Turc qui vous a servi.

On se trouve si leger quand on sort de cet endroit, qu'il semble qu'on ait laissé son corps dans l'Etuve, & qu'on est devenu tout esprit. Je m'étonne que cet usage de ces Etuves ne soit pas encore introduit à Paris, ou qu'il n'y en ait pas un assés grand nombre pour contenter tout le monde. Il est certain que cela ôteroit bien de la besogne aux Medecins, puisqu'il est certain que la plûpart de nos maux ne viennent que parce que les canaux de la transpiration sont fermés, outre la propreté que cet usage procure, on préviendroit quantité de maladies, & peut-être les morts subites, qui sont à present si à la mode, & qui constamment ne sont que les suites funestes du défaut de la transpiration. Les gouteux, trouveroient de très-grands soulagemens, supposé qu'ils ne reçeussent pas une guerison entiere, comme on peut raisonnablement l'esperer d'une pratique qui fait transpirer les humeurs acres, & fereuses qui sont les principes de cette douloureuse maladie.

Le Dépilatoire dont j'ai parlé est composé de deux parties de chaux vi-

ve en poudre avec une partie d'orpiment détrempés dans autant d'eau qu'il en faut pour donner à ces deux matières la consistance de colle ou d'empoix. Il faut avoir soin de toucher de tems en tems le poil sur lequel on a étendu la pâte, & de laver avec de l'eau chaude la partie, dès que le poil commence à quitter, parce que si la pâte restoit trop long-tems, elle pourroit brûler, & écorcher la peau.

Livourne dépend pour le spirituel de l'Archevêché de Pise. Le Prélat a un grand Vicaire residant dans la Ville, & les autres Officiers qui sont nécessaires pour composer une Cour Ecclesiastique. Car en Italie tous les Evêques ont une Jurisdiction, où bien des gens ont leurs causes commises. Tels sont les Clercs mariés, les Officiers des Tribunaux Ecclesiastiques, ceux des Eglises, & des Hôpitaux & bien d'autres.

Ce grand Vicaire jugea à propos il y a quelques années de demander à son Prélat une Mission extraordinaire, pour porter les peuples de Livourne à la penitence, & à la réformation de leurs mœurs, que la communication continuelle avec des gens de Religions différentes avoit extrêmement corrompues. Le Prélat en parla

Mission des
Jesuites à Li-
yourne.

au Grand Duc , & ce Prince qui a toujours été très-zelé pour le salut de son Peuple , nomma aussi-tôt pour Chef de cette Mission un Père Jesuite fameux Prédicateur qui choisit ceux dont il crut avoir besoin dans cet important ministere , & se rendit avec eux à Liyourne. Le Grand Duc s'y rendit aussi avec le Cardinal de Medicis son frere , & l'Archevêque de Pise , afin de donner plus de poids aux Sermons du Prédicateur. Comme il étoit très-habile , & extrêmement éloquent , la grande Eglise se trouva bien-tôt trop petite pour le prodigieux nombre d'Auditeurs qui y accouroient. Il fallut prêcher dans la grande place qui est devant l'Eglise. On planta des mats pour soutenir les toiles dont on en couvroit la moitié , & on dressa à une distance raisonnable de la porte de l'Eglise un theatre couvert de drap avec un fauteuil , & un grand Crucifix à côté. C'étoit là le Tribunal d'où le Prédicateur tonnoit contre les vices. Le Grand Duc, le Cardinal son frere, l'Archevêque de Pise , & toute la Cour du Souverain, se trouvoient regulierement à tous les sermons , aux Conferences mêmes , & aux Instructions familiares , qui se faisoient à différentes heures du jour.

Cette assiduité du Prince, outre le mérite personnel du Prédicateur attiroit tout le monde aux exercices de piété, & on s'appercevoit déjà d'un changement considerable dans la Ville, lorsque le Prédicateur s'avisa mal à propos de damner tout le monde, à la reserve de trois personnes, qu'il assura très-positivement devoir être sauvés seules de toute son Auditoire. Je sçai que cette pensée n'est pas nouvelle, & que d'autres l'ont employée avant lui pour intimider les pecheurs, mais ils ne s'en sont jamais servis d'une maniere aussi décisive, aussi absoluë, & comme si ç'eût été un décret du Ciel irrevocable. Tout le monde demeura consterné, comment, disoit-on ? Qui sont ces trois heureux ? Selon les apparences il n'est pas assés fou pour se damner, & il est trop politique pour damner le Grand Duc, & le Cardinal son frere qui sont des Princes si pieux, & si sages. Il faudra donc que l'Archevêque aille en Enfer à la tête de son Clergé & de son Peuple. Cela nous jette dans le desespoir. En effet depuis ce Sermon fatal, l'Auditoire diminua chaque jour de telle sorte qu'on n'y alloit plus que par respect pour le Prince, & qu'on vit en moins de rien

la triste fin de ce qui avoit été commencé avec de si belles espérances d'un heureux succès. Les Prédicateurs Italiens sont sujets à donner dans des excès de zele qui leur font pour l'ordinaire perdre tout le fruit de leurs prédications.

J'aurai occasion de parler plus au long de ces sortes de Missions, m'étant trouvé dans des lieux, où il y en avoit & en ayant une connoissance très-particuliere.

Je partis de Livourne le huit May 1706. sur le midy dans un de ces bateaux couverts qu'on appelle Navicelles, qui vont à Pise par un des canaux qu'on a fait pour dessécher les marais qui étoient aux environs de Livourne, & qui en rendoient l'air si mal sain.

Je trouvai dans le bateau où j'entrâi avec mon domestique & mes hardes, neuf hommes d'assés mauvaise mine, dont huit étoient armés de fusils & de pistolets, ils me saluerent civilement, & le plus apparent d'entre eux me fit place auprès de lui, je m'y mis, & nous liâmes conversation ensemble, parce qu'il me parloit en François. Le bateau fut quelque tems avant de partir, & je remarquai que plusieurs personnes qui venoient pour s'y

Avanture
qui arriva à
l'Auteur en
allant à Pise.

embarquer s'en retournoient , dès qu'ils avoient envisagés la compagnie.

A la fin celui avec qui je m'entretenois parla au Batelier d'un ton de maître , & sur le champ nous partîmes. Je m'apperçûs ensuite qu'un de ces hommes avoit des menottes de fer sous sa Casaque. Je me doutai que c'étoient des Archers qu'on appelle Sbires en ce pays , & pour m'en éclaircir je dis à mon domestique de le sçavoir du Batelier. Il le fit , & sçut que c'étoit le Barrigel , ou Prévôt de Pise avec sept Archers qui reconduisoient le Boya, ou Bourreau de la même Ville, qui étoit venu pendre un homme à Livourne. Je compris alors pourquoi personne ne s'étoit voulu embarquer avec nous.

Il y a quinze à seize mille de la Ville de Livourne à Pise. Le Canal est beau, la voiture commode , & on voit des deux côtés du Canal un terrain uni cultivé avec de beaux arbres tout le long de la route.

Nous arrivâmes à Pise sur les six heures du soir. Les Commis de la Doüane purent s'empêcher de rire me voyant sortir du bateau si bien accompagné. Je fis venir des *Faquini* , ou Portefaix pour porter mes valises , & je de-

mandai si le Couvent de mon Ordre étoit éloigné. Le Barrigel s'offrit de m'y conduire, il envoya sa troupe devant, il eut l'honnêteté de m'accompagner chapeau bas jusqu'à la porte du Couvent, où il me laissa avec de profondes reverences. Je ne demeurai qu'un jour à Pise, & j'aurois à cause de cela peu de choses à en dire, mais j'y ai fait quelques autres voyages, qui m'ont donné lieu de bien connoître cette grande Ville, autrefois si fameuse. Je ferai donc à son égard, ce que j'ai déjà fait pour Genes, & pour Livourne, & je vais mettre ici tout de suite ce que j'y ai remarqué.

Description
de Pise.

Cette Ville est très-ancienne. Elle étoit la Capitale d'une République qui s'étoit renduë fameuse par ses conquêtes en Afrique, & dans la Méditerranée où elle avoit emporté les Isles Baleares & celles de Corse & de Sardaigne sur les Sarrasins. Son port à deux lieues de l'embouchure de la riviere d'Arne dans la mer, étoit un lieu d'un très-grand commerce. La République a entreteñuë jusqu'à cinquante Galeres, mais les guerres civiles de ses habitans & leurs divisions domestiques les ayant à la fin extrêmement affoiblis, les Florentins assiègerent la Ville, & après un

long siege, ils la prirent en 1406. & de Ville libre qu'elle étoit en firent une Ville sujette, qu'ils humilièrent de telle maniere qu'elle ne s'est jamais pû relever.

Elle est encore à present fort deserte, & malgré les soins que le Grand Duc se donne pour augmenter le nombre de ses habitans, ses belles ruës presque toutes au cordeau, & bordées de très-belles maisons sont couvertes d'herbes comme un pré.

C'est dans la vûë d'y attirer du monde, que le Prince y a fait l'Arcenal de construction de ses Galeres, qu'il y a mis le Chef d'Ordre des Chevaliers de saint Etienne, qu'il a augmenté le nombre des Professeurs de l'Université, & qu'il n'épargne rien pour y attirer d'habiles gens & un plus grand nombre d'écoliers. Cette attention du Grand Duc a déjà commencé d'y attirer du monde, de sorte qu'on y comptoit en 1715. environ seize à dix-huit mille ames. Mais qu'est-ce que cela pour une Ville si grande, que cent mille ames ne rempliroient pas suffisamment.

La Cathedrale qu'on appelle le Dôme est d'une grande beauté, quoiqu'elle soit bâtie dans le goût Gothique, qu'on appelle à la *tedesca* en Italie. Elle

Eglise Cathedrale de Pise.

a des proportions si justes , elle est si claire , les ornemens sont distribués si à propos , elle est si propre , & entretenüe avec tant de soin, que j'ai toujours eu un plaisir infini d'y demeurer long-tems toutes les fois que j'ai passé à Pise. Ses portes sont couvertes de bas reliefs de bronze qui représentent plusieurs Histoires de l'Ancien , & du Nouveau Testament d'une goût exquis. Le pavé de l'Eglise est de pierres rapportées de marbre de différentes couleurs. Il y a quelques tombeaux magnifiques , des statues, des Peintures des meilleurs Maîtres avec un grand nombre de colonnes de marbre qui séparent la grande nef des bas côtés , qui aussi-bien que l'Eglise sont incrustées de marbre. Je le dis parce que je l'ai vû. Car je ne crois pas, comme les gens du país le disent, que les murailles soient entierement de marbre.

On dit que les Chanoines du Dôme, étoient autrefois vêtus de rouge comme les Cardinaux , pour moi je ne les ai jamais vû qu'avec le Camail violet. Cela est encore assés raisonnable , & me paroît plus modeste.

Tout de
Pise.

C'est au côté droit du Chœur de l'Eglise , & en dehors qu'est ce fameux Clocher , ou Tour ronde penchante ,

celebre chés tous les Voyageurs. Elle est de marbre avec une rampe spiralle, pratiquée dans l'épaisseur du mur par laquelle on monte sur la platte forme. Bien des gens s'imaginent que le hazard ou la négligence d'avoir bien affermi les fondemens de cet artifice sont cause qu'il panche considerablement d'un côté. Si cela étoit tout l'édifice pancheroit, & cependant il n'y a que le côté qui regarde la Ville qui a ce défaut. Celui qui regarde l'Eglise est bien à plomb, le vuide qui est au milieu, & qui ressemble à un puits est à plomb de tous côtés, de sorte qu'on ne doit taxer l'Architecte qui l'a bâti, ni d'ignorance, ni de négligence, mais convenir qu'il a voulu donner par là une preuve de son habileté, & faire voir qu'il pouvoit faire un édifice hors de son aplomb sans l'exposer à tomber; & cela n'est pas si difficile qu'on se l' imagine, sur tout quand on se sert de pierres assés longues pour faire par pain, comme j'ai remarqué qu'étoient la plûpart de celles de cette Tour. Car de dire comme un Auteur moderne, que c'est la figure ronde qui l'empêche de tomber, c'est se mocquer du monde. Combien est-il tombé de Tours rondes qui étoient bien à plomb? Et pourquoi

la Tour de Boulogne appellée la *Cavendish* ne tombe-t'elle pas, elle qui est carrée, assés menuë, plus haute que celle de Pise, & pour le moins aussi penchante.

Le Campo-Santo ou Cimetiere de Pise.

Le Cimetiere de toute la Ville est au bout de l'Eglise, on l'appelle le *Campo-Santo*, comme dans tout le reste de l'Italie. C'est un tres grand terrain quarré, environné de Portiques comme un Cloître soutenu de colonnes de marbre, couvert de plomb, & dont les murs sont peints à fresque par d'habiles Peintres. On voit dans ces Cloîtres, étant dehors dedans le preau, où l'on enterre les corps morts quantité d'Epitaphes, d'Inscriptions & de Tombeaux & autres antiquités dont on pourroit faire un Livre. On prétend que cinquante Galeres de Pise qui étoient allées au secours de l'Empereur Frideric Barbe-rouffe à la Terte-Sainte, se lestèrent, & se chargerent de la terre de Jerusalem à leur retour, & que cette terre qui fut mise dans le preau du *Campo-Santo* avoit la propriété de consumer entierement en 24. heures les corps qu'on y mettoit. Je n'ai garde de revoquer en doute que les Galeres de Pise se soient chargées de terre, trop de gens le disent, & d'ailleurs, il ne faut

pas affliger par une critique, peut-être très-juste, une Ville qui est depuis plusieurs siècles dans l'affliction. Apparemment que les gens de ces tems avoient des dévotions qui ne sont plus à la mode aujourd'hui, ou qu'ils ne trouverent rien de meilleur pour charger leurs bâcimens. Mais ce n'est pas cette terre Sainte qui avoit la propriété de consumer les corps, qui ne l'a plus à present, & à qui on la pourroit rendre si on vouloit. C'est la quantité de chaux vive qu'on mêla avec cette terre. Elle a produit très-necessairement cet effet, & l'a produit toujours de même façon tant que la chaux a conservée les principes de son action, mais à mesure qu'ils se sont affoiblis, diminués, & enfin aneantis, elle a aussi dû diminuer son operarion, & à la fin elle n'a pas eu plus de force sur les corps que les terres ordinaires. Il n'y a qu'à mettre de nouvelle chaux bien faite, & de bonne qualité, comme celle de marbre & de cailloux, & le Cimetiere de Pise consumera de nouveau les corps en 24 heures. Mais à quoi bon une dépense si inutile. Le *Campo - Santo* est très-grand, la Ville est encore très-mal peuplée, & quand ses habitans mourroient dans le cours

d'une année, on trouveroit de la place de reste pour les enterrer. Il faut plutôt songer à augmenter leur nombre qu'à leur sepulture. Je conseillerois volontiers au Grand Duc d'y faire venir cinq ou six mille familles Suisses & Allemandes. Ces gens-là peuplent beaucoup, ils s'y plairoient, parce que le pais est fertile & produit du vin en quantité. L'air grossier & épais convient merveilleusement à leur temperamment, & en peu de tems on verroit Pise repeulée, & l'Etat pourvû de bons soldats.

L'Arne qui est une riviere considerable, passe dans le milieu de la Ville, & la partage en deux parties presque égales qui sont jointes par trois ponts, dont le plus grand est de marbre blanc.

C'est sur ce pont que se donne tous les ans le combat de Massuës, entre le peuple de deçà & celui de delà la riviere. C'est une coûtume très-ancienne dans cette Ville, dont il n'est pas aisé de démêler la véritable origine, parce qu'on la rapporte de trop de façons différentes. Peut-être est-ce une imitation du combat qui se donne à Venise sur le pont de *Rialto* entre les Nicoletti & les

quoiqu'il
en

Combat des
Massuës sur le
pont de mar-
bre de Pise.

en soit, celui de Pise est plus sérieux, & a souvent des suites fâcheuses, que les Grands Ducs, & même la République, n'ont pû ou n'ont pas jugé à propos d'empêcher, pour des raisons dans lesquelles il n'est pas permis d'entrer.

Les combattans sont armés de bonnes cuirasses avec les brassarts & les cuissarts, le casque en tête & la visière baissée. Ils ont pour armes de grosses massuës de bois très-dur, & qui outre cela sont garnies de fer. Ils les tiennent entre leurs bras, & sous des peines grieves il n'est pas permis de les prendre avec les mains. En cet état ils s'approchent les uns des autres au son des trompetes, & des tambours, se poussent rudement, & se frappent la tête avec leurs massuës, & tâchent de faire reculer le parti contraire, & de se rendre maîtres du pont. L'animosité est si grande entre les deux partis, que les femmes s'en mêlent. Elles exhortent leurs maris, & leurs enfans à tenir ferme, & à soutenir la gloire du parti; elles chantent injures aux autres, & souvent la fureur les emporte au point de se jeter les unes sur les autres, & de se déchirer à coups d'ongles & de dents. Cela ne manque jamais

d'arriver, quand elles voyent que ceux qui leur appartiennent ont la tête ou les bras cassés; car malgré les casques & les brassarts, & la maniere gênée dont ils sont obligés de se servir de leurs massues, la pesanteur en est si grande & les coups qu'ils se portent si furieux, qu'ils se cassent la tête, & se rompent les bras, & souvent il y a des morts de part & d'autre. A la fin le parti le plus foible est obligé de céder, les vainqueurs demeurent maîtres du pont, y mettent des gardes, & les vaincus sont obligés de s'accorder avec les vainqueurs pour avoir la liberté d'y passer.

Je croi que ce combat est un reste de ceux que les Citoyens de cette malheureuse Ville se livroient les uns aux autres lorsqu'ils étoient divisés en plusieurs Factions, & sur tout quand une partie eût pris le parti du Pape, & l'autre celui de l'Empereur, sous le nom de Guelphes, & de Gibelins. Leur acharnement fut si grand qu'ils détruisirent enfin leur République & devinrent la proye des Florentins beaucoup plus foibles qu'eux, mais alors plus unis.

On prétend que l'Architecte qui a bâti leur Tour panchante l'avoit fait

desssein de leur faire connoître que leur République étoit aussi prête à tomber à cause de ses divisions, qu'une maison qui panche est prête à se renverser, & à écraser ceux qui s'y trouvent, ou qui en sont proche.

Le mauvais air dont on se plaint à présent à Pise, & qu'on regarde comme la cause principale de ce qu'elle est si fort dépeuplée, n'est qu'une suite de cette dépopulation. Car quoi qu'elle soit dans un país assés plat, & uni, il n'est pourtant pas marécageux. Les marais de Livourne en sont bien éloignés; mais l'air s'y corrompt, parce qu'il est trop en repos, qu'il y a peu de feu & de mouvement dans la Ville. En un mot, parce que le grand nombre de ses maisons est inhabité, ou presque inhabité, & cela parce que les Grands & le Peuple de cette malheureuse République, se voyant privés de leur liberté, aimèrent mieux abandonner leur patrie, que de la voir dans la servitude; ils se retirèrent dans tous les Etats voisins, & jusqu'en France, & en Espagne. Il est facile de justifier ce que j'avance ici, par les Epitaphes du Campo-Santo, où l'on voit les noms de quantité de familles établies dans ce tems-là à Pise, que l'on trouve à

présent à Rome, à Naples, à Genes, à Turin, à Marseille, où elles portent les mêmes armes que l'on voit sur les monuments du Campo-Santo.

La plûpart des maisons considerables de Pise ont des Tours ; on remarque la même chose dans bien d'autres Villes d'Italie bien moins considerables que Pise. M. Misson qui nous a donné un Voyage d'Italie si bien écrit, & qui que fait presqu'en courant la poste, s'est trompé quand il a dit que les Tours que l'on voyoit en plusieurs Villes étoient des récompenses que les Villes donnoient à ceux de leurs Citoyens qui s'étoient distingués par quelque service signalé qu'ils avoient rendu à leur Patrie. Si cet Ecrivain avoit demeuré long-tems dans le païs, il auroit appris que les Villes ne faisoient point bâtir ces Tours à leurs Citoyens, mais qu'elles permettoient seulement à ceux qui avoient exercé la Magistrature d'en bâtir sur leur propre fonds, & à leurs dépens. C'étoit une marque que le maître de la maison où il y avoit une Tour, jouïssoit de la qualité de Patricien, ou que ces ancêtres en avoient jouï, qu'il étoit du corps du Sénat, & qu'il avoit les Privileges & la Noblesse attachée à cette dignité. Dans quelques

Raisons des
Tours qui
sont dans les
maisons à
Pise.

Villes, comme à Cornetto qui est à dix milles de Civita-Vecchia, ceux qui avoient exercé avec honneur les emplois de Tresoriers de la Ville, ne pouvoient prétendre aux Dignités supérieures, qu'ils n'eussent fait bâtir une Tour sur leur fonds. La Tour étoit en ce pais-là, la marque qu'on briguoit les dignités, comme la robe blanche chés les Romains étoit celle qu'on briguoit le Consulat. Je n'ai point entendu dire qu'on obligéât ceux qui avoient élevés une Tour à l'abatre quand ils ne venoient pas à bout d'obtenir la premiere dignité. Cela auroit plus coûté à ces Bourgeois, qui vouloient devenir Nobles, qu'il n'en coûtait aux Sénateurs qui vouloient devenir Consuls, qui en étoient quittes pour quitter leurs robes blanches, quand l'Élection des Consuls étoit faite; mais il y a apparence que ceux qui faisoient bâtir des Tours étoient assurés du succès de leur entreprise avant que de commencer leur édifice.

Les Tours des maisons des particuliers de Pise servoient dans le tems de leurs divisions, comme autant de forteresses où ils renfermoient leurs armes, où ils se retiroient quand leur parti n'étoit pas le plus fort. C'étoit du

Usage de
ces Tours.

haut de ces Tours qu'ils se barroient à coups de trait & de pierre. Elles servent à present à prendre l'air & le frais, & à jouir de la vûë du païsage des environs qui est charmant & bien cultivé.

Le Ville de Pise a encore ses anciennes murailles défenduës par quantité de Tours hautes & fortes avec un fossé. Les Florentins s'en étant rendus maîtres désarmèrent les habitans, prirent nombre d'ôtages, ruinerent les murailles en quelques endroits, & firent trois Forteresses. La plus considerable qu'on peut regarder comme une Citadelle de conséquence, a été fortifiée presque de nos jours à la moderne par Julien de S. Gal excellent Architecte & médiocre Ingenieur. Elle est près la Porte S. Marc, qui conduit à Florence. L'autre fort est près de l'Arcenal, & le troisieme sur le bord de la riviere. Ces deux derniers sont petits & ne valent pas grande chose.

L'Ordre de
S. Etienne.

Le grand Duc a établi à Pise la maison Chef d'Ordre des Chevaliers de S. Etienne Pape, il en est le Grand Maître. Ces Chevaliers portent sur leurs habits une Croix à huit pointes de Sartin rouge, & une petite d'or sur leur poitrine. Ils ne sont pas obligés au ce-

libat, ni par une suite nécessaire au vœu de pauvreté. Ils n'ont que celui d'obéissance, & de faire la guerre aux Infideles, il y a de bonnes Commanderies dans cet Ordre. Ceux qui ne sont point mariés, (il y en a même peu qui le soient) ont droit de demeurer dans le Palais de l'Ordre à Pise, où ils sont nourris & logés magnifiquement. Ils sont preuve de Noblesse à peu près comme les Chevaliers de Malthe, & sont obligés à faire leurs Caravannes avant de pouvoir avoir des Commanderies. On voit dans leur Eglise quantité d'étendarts qu'ils ont enlevés aux Infidelles. Ils n'ont plus qu'à prendre une Galere Reale pour qu'on n'ait plus rien à leur reprocher.

L'Université de Pise est considérable, les Chaires des Professeurs ont de bons revenus qui y sont attachés, & qui sont payés régulièrement. Les Professeurs n'ont pour l'ordinaire en entrant que cent ou six vingt piaftres d'appointement, ils augmentent tous les ans, & arrivent enfin à quatre cens piaftres qui est la haute paye, sans compter les honoraires, & le logement dans le College. Il y a cinq Colleges. Celui des Loix, & celui appelé de la Sapience, sont les plus fameux,

c'est le Grand Duc qui nomme à toutes les Chaires.

Je partis de Pise le 10. Mai 1706. j'avois pris une calèche pour mon domestique, pour moi, & pour mes hardes, dont j'avois diminué la quantité, en ayant envoyé la plus grande partie à Rome, où je comptois d'aller faire quelque séjour, après que j'aurois assisté au Chapitre General de mon Ordre, qui se devoit tenir à Boulogne.

Rien n'est plus beau que cette route; c'est une plaine parfaitement bien cultivée, coupée par la riviere d'Arne, & remplie de Bourgs, de Villages, & d'une infinité de maisons de plaisance, dont il y en a qui sont très-belles.

San Miniato-

10.

Nous dinâmes à San Miniato petite Ville Episcopale, à vingt mille de Pise, & environ autant de Florence. Elle est située sur une colline, qui lui donne une vûë très-étendue, & un air très-pur, mais le chemin pour y arriver de la plaine est rude & long, du moins me parut-il tel, parce que je fus obligé de le faire à pied, mon Voiturin ou Postillon, m'étant venu dire que la coûtume étoit de descendre, parce qu'autrement il ne pourroit pas monter la montagne. Comme j'étois alors peu instruit des coûtumes, & que je ne connoissois pas

encore la méchanceté de ces Voiturins, qui sont les plus indignes coquins de tout le reste du monde, je descendis sans me faire beaucoup prier, mais j'eus ensuite lieu d'être fâché de ma complaisance. Parce que je trouvai pendant que je montois la montagne à pied des gens qui la montoient dans leurs calèches, qui eurent la charité de me plaindre, & de m'avertir de n'être pas si bon une autrefois. J'ai bien retenu cette leçon, & le Postillon m'ayant voulu faire la même chose dans un autre voyage au même endroit, je levai le bâton, & je l'allois étriller d'importance s'il eût continué à me presser de descendre.

J'appris dans la suite à ces coquins, que je sçavois leur faire monter les montagnes. Voici une Histoire arrivée à un de nos Religieux, qui ne me paroît pas indigne de la curiosité du Lecteur.

Ce Religieux avoit fait marché avec un Voiturin de Perouse, pour le porter avec sa valise à S. Marin, petite République dans l'Etat de l'Eglise assés voisine d'Urbain. Cette Ville est située sur une montagne haute, & escarpée. Le Voiturin étant arrivé au pied de la montagne, obligea le Religieux de mettre pied à terre, & non content de cela, il

Histoire d'un
Voiturin à
San Marin.

déla la valise & la mit à terre, & lui dit de la porter lui-même, s'il en avoit besoin dans la Ville. Les prieres, les offres, les menaces du Religieux ne firent aucune impression sur ce coquin, qui le planta-là, & acheva de monter la montagne sans s'en embarasser, parce qu'il étoit payé d'avance. Le Religieux qui ne pouvoit porter sa valise, & qui ne vouloit pas la laisser dans le chemin, où elle auroit pû être volée, attendit qu'il passât quelqu'un qui pût l'aider. A la fin il passa un Païsan avec un âne. Le Religieux fit marché avec lui pour porter sa valise, & arriva enfin à la Ville, bien las, bien fâché contre le Voiturin, qui lui avoit joué un si vilain tour, & bien résolu d'en avoir justice. Il vit un Savetier qui travailloit dans sa boutique, il s'adressa à lui pour sçavoir où étoit le Palais de la Justice. Le Savetier s'informa du sujet qui l'obligeoit d'y avoir recours, & quand il l'eût appris, il lui montra une grande maison, & lui dit de sonner une cloche dont il trouveroit la corde auprès de la porte, & qu'il auroit bien-tôt satisfaction. Le Religieux le remercia, trouva la corde, sonna, & s'assit en attendant qu'il vînt quelqu'un. Il n'eût pas le loisir de s'ennuyer. Deux hom-

mes vêtus de casaques bleuës avec quelques galons de soye, le firent entrer dans une salle, où il trouva le Savetier, à qui il avoit parlé revêtu d'une grande robe de damas noir, avec une belle perruque, & une toque de velours, assis sur un Tribunal, ayant un Greffier, ou comme ils disent un Chancelier la plume à la main à deux pas de lui, & quelques Officiers.

Le Magistrat le salua civilement, lui fit donner un siege, & voyant que sa metamorphose l'étonnoit, il lui dit qu'il étoit l'ouvrier à qui il avoit parlé en entrant dans la Ville, & qu'il n'avoit qu'à dire de quoi il s'agissoit, & qu'on lui rendroit justice. Le Religieux conta toute son affaire, & conclut à ce que le Voiturin fut obligé de lui rendre ce qui lui avoit coûté pour faire apporter sa valise du bas de la montagne jusqu'à la Ville. Cette demande étoit modeste, & le Magistrat témoigna qu'il en étoit édifié, & ordonna au Barigel qui étoit présent d'aller à l'Hôtellerie, de prendre le Voiturin, & de l'amener. Cela fut executé dans le moment. Le Voiturin ne put nier ce que le Religieux objecta. Le Magistrat conféra un moment avec son Greffier, prononça & condamna le Voiturin à rendre au Religieux le

tiers de la somme qu'il avoit reçûe, & à avoir *tre tratti di corda*, c'est-à-dire, trois traits d'estrapade, aux dépens, & à tenir prison jufqu'à ce qu'il eût payé. Cet Arrêt fut executé fur le champ. Le malheureux eut l'estrapade, il fut obligé de rendre le tiers de l'argent qu'il avoit reçû, & de payer les dépens du procès. On peut croire que le Religieux ne manqua pas de remercier le Magistrat d'une si bonne & si prompte justice. A quoi ce bon Juge répondit, vous voyés mon Pere que la République de S. Marin, fçait rendre à un chacun ce qui lui est dû, quoiqu'elle foit pauvre, & qu'elle ait aujourd'hui à fa tête un pauvre Savetier.

J'étois presque aufli fâché que mon Confreere l'étoit, quand il arriva à S. Marin, mais je ne fongeai pas à demander justice; d'ailleurs on dit qu'elle n'est pas par tout aufli exacte que dans cette petite République, & qu'on l'a représentée à Florence fur une colonne fort haute, les yeux bandés avec une balance à la main, & la droite étendue en posture de montrer, ou de demander quelque chose, ce qui selon les Italiens signifie qu'elle est inaccessible aux petits, qu'elle tend la main pour recevoir des deux parties, & que fans regarder de

qui vient l'argent qu'on met dans la balance, elle juge toujours en faveur de celui qui la fait pancher.

La République de S. Marin est très-petite, elle ne consiste que dans la Ville, qui porte ce nom, trois Châteaux, ou petites Forteresses, qui sont dans l'enceinte de ses murailles, & autant de Villages qui sont à quelque distance du pied de la montagne. On dit qu'elle ne fait que huit à dix mille ames. Elle est sous la protection du Pape, & de l'Empereur quand il est plus puissant en Italie que le Pape. Elle se vante d'avoir conservée sa liberté depuis mille ans & plus. Le peu de commerce que font ces Républicains les rend pauvres; mais ils ne laissent pas de se croire aussi gros Seigneurs que les Venitiens, & les Génois, on dit que quand cette République écrit à celle de Venise, elle l'appelle *Carissima Sorella*, ma très-chère Sœur.

Je trouvai mon Voiturin à la porte d'une Hôtellerie dans la place; il me dit que c'étoit la meilleure de la Ville, & qu'il y avoit du vin excellent. Cela se trouva véritable, & aida à me faire oublier le chagrin d'avoir monté la montagne à pied.

Je dînai avec les Messieurs que j'a-

Vins de Flo-
rence rouge
& blanc.

vois rencontré en calèches sur le chemin. Nous fûmes fort bien traités, moyennant trois Jules par tête; c'est environ vingt-deux sols six deniers monnoye de France. On presente toujours deux sortes de vins, du rouge qui est couvert, & qui a de la liqueur. Les François ne le trouvent pas bon au commencement, parce qu'ils sont accoutumés à des vins qui ont de la pointe; mais quand ils en ont un peu usé, ils reconnoissent leur erreur, & trouvent que ces vins sont excellens pour la poitrine, & d'une délicatesse veloutée, qu'on ne trouve pas même dans les vins de Bourgogne les mieux choisis, & les plus vieux. Les meilleurs vins blancs se nomment Verdée, ils ont en effet une petite pointe qui les rend extrêmement agreables. On peut dire que l'Italie produit d'excellens vins, & qu'ils ne manquent en quelques endroits que la maniere de les faire, pour en avoir de meilleurs qu'en aucune autre partie de l'Europe.

La regle qu'on doit observer dans les Hôtelleries est d'y être toujours à *pasto*, c'est-à-dire, à table d'hôte. On est sûr d'être bien traité, & de n'avoir point de difficulté pour le paiement. Le dîner est réglé à trois Jules, & le souper à

quatre à cause du lit; au lieu que si on se met en tête de marchander par piéces ce que l'on veut manger, à la *mercantile*, à la maniere des Marchands, il en coûte toujours plus cher, on est plus maltraité, & plus mal servi.

Le chemin depuis San-Miniato jusqu'à Florence est très-beau, on passe par quantité de Bourgs bien bâtis, & on voit beaucoup de maisons de plaisance très-belles. J'arrivai à Florence sur les cinq heures après midi, c'est-à-dire, environ à vingt-deux heures d'Italie.

CHAPITRE V.

Description de Florence, & voyage de l'Auteur jusqu'à Bonlogne.

L'Ordre des Freres Prêcheurs a deux Couvents considerables dans cette Ville. Le plus ancien s'appelle Sainte Marie la Nouvelle, parce qu'il y avoit déjà une Eglise de la Sainte Vierge avant qu'on bâtit celle de ce Couvent.

Le second est S. Marc, il a été bâti, ou réparé de liberalités de Côme de Medicis, surnommé le Magnifique. Le

Couvent des
Jacobins, ap-
pellé S. Marc.

fond où il est bâti, avoit appartenu à des Moines Sylvestrins, à qui on donna autre chose en échange. Ce Couvent a été une pepiniere de Saints, & de grands hommes. L'Observance reguliere que Jérôme de Savonarolle y avoit établie, ne s'éteignit point par la mort funeste qu'il souffrit, pour avoir repris les vices de son tems avec une vigueur Apostolique, sans épargner même la Cour Romaine, & encore à cause de l'attachement qu'il avoit pour le parti de la France. Elle y dura près de deux siècles après sa mort. S'étant enfin rallentie, elle s'est renouvelée presque de nos jours d'une maniere éclatante, & le Couvent de S. Marc, est devenu le Chef d'une Congregation fameuse composée de quelques anciens Couvents de la Province Romaine, & de quelques autres nouvellement bâtis, dans lesquels on admire la ferveur de l'observance reguliere, jointe à une application merveilleuse à l'étude. Il est surprenant combien il est sorti de grands hommes de toute espece de cette celebre Congregation.

J'allai descendre à ce Couvent, & j'y fus reçu avec cette cordialité qu'on ne trouve que dans les maisons, où fleurit l'observance reguliere. Quoique ces

saints Religieux en usent de même avec tous les Religieux, qui vont leur demander l'hospitalité, je remarquai quelque chose de plus, quand ils scûrent que j'étois du Couvent de la rue S. Honoré à Paris, fort uni au leur par la pratique de la même observance régulière, ils ne voulurent jamais que mon domestique allât loger en Ville, & comme ils virent que ce surcroit de dépense me faisoit de la peine, & pouvoit m'engager à continuer mon voyage plutôt qu'ils n'auroient désiré, le Prieur me dit qu'il ne me laisseroit point partir, que je ne fusse entièrement rétabli des fatigues d'un aussi long voyage que celui que je venois de faire, qu'il regarderoit comme un affront si je faisois la moindre attention sur la dépense de mon domestique. Je ne pûs pourtant demeurer que quatre jours avec ces saints Religieux, parce que j'étois obligé d'arriver à Boulogne, quelques jours avant l'ouverture du Chapitre. Il fallut pour avoir la liberté de partir, que je promisse au Prieur de revenir par Florence, & de m'arrêter au Couvent tant qu'il voudroit. Je ne pûs cependant executer ma promesse, je fus obligé de prendre le chemin de la Lombardie, comme je le dirai dans un autre endroit; mais j'ai

fait un séjour considerable dans cette belle Ville, dans le second voyage que j'ai fait en Italie, & c'est principalement pendant ce second voyage que j'ai fait les remarques dont je vais faire part au Public.

La Ville de Florence est très-considerable, par sa grandeur, par ses richesses, par le nombre de ses Habitans, par ses édifices sacrés & prophanes, par les grands hommes qui en sont sortis, par le commerce qu'elle fait, & les Manufactures qui y sont établies, par les exercices de pieté & de charité, qui s'y pratiquent chaque jour, par l'abord de tous les curieux, par la Cour du Grand Duc qui y fait sa residence, comme dans la Capitale de ses Etats.

Mon dessein n'est pas de donner une description détaillée de cette belle Ville, le travail seroit long, d'autres l'ont fait avant moi. Il est vrai que tous ceux qui l'ont entrepris, n'ont pas eu le bonheur de réüssir, ils n'ont pas tout vû, ou n'ont pas vû comme il falloit voir pour bien écrire, parce qu'il faut un tems considerable pour être assés instruit de ce que renferme une si grande Ville, afin d'en instruire les autres, & ce tems manque presque toujours aux Voyageurs.

De crainte de tomber dans le même inconvénient, je ne rapporterai ici que ce qui a échappé à ceux qui m'ont précédé; mais afin que le Public ne soit pas privé de la connoissance de tant de belles choses renfermées dans cette Ville celebre, je donnerai à la fin de ce Voyage une Traduction Françoisse du Livre Italien, qui a pour titre *Ristretto delle Cose piu notabili della Citta di Firenze*, &c. par ce moyen on aura une connoissance entiere, & exacte de tout ce que contient Florence & ses environs.

Outre le grand nombre de Chanoines, de Prébendiers, & de Musiciens entretenus pour le service de l'Eglise Cathedrale, il y a encore un nombre très-considerable de jeunes enfans destinés à l'état Ecclesiastique, que l'Eglise entretient, qu'elle élève, & qu'elle fait instruire. C'est un Seminaire nombreux d'où il est sorti d'excellens sujets. Ils assistent regulierement à tous les Offices. Ils sont sur des bancs disposés des deux côtés du chœur, au-dessous des stales des Prébendiers & des Chantres. Il y a de grosses fondations pour leur entretien, & quand ils ont servi dix ans, & qu'ils veulent recevoir les Ordres sacrés, c'est l'Eglise qui leur fournit leur

Cleret de l'Eglise Cathedrale.

titre, ou en Benefices, ou en pensions viagères payées régulièrement, jusqu'à ce qu'ils soient pourvus d'un Benefice. J'en ai compté une fois jusqu'à cent quatre-vingt, on me dit qu'ils étoient alors deux cens, mais que ceux qui manquoient étoient malades, ou légitimement empêchés. Car on leur fait observer une discipline fort exacte. Ils portent une soutane, & une robe à manches pendantes de drap violet, jusqu'à ce qu'ils soient dans les Ordres sacrés.

Le S. Sacrement exposé
tous les jours.

Il y a peu de Villes au monde qui approche de Florence pour la pratique de la piété, & de la charité. Le S. Sacrement est exposé tous les jours de l'année dans deux Eglises. On donne au commencement de chaque année le catalogue des Eglises, & les jours de ces pieuses stations, & comme l'exposition se fait dès la pointe du jour & dure, jusqu'à une heure de nuit, tout le monde a la commodité d'y aller faire ses prières aux heures qui lui sont les plus commodes.

Le Grand Duc qui joint à une haute sagesse, & à toutes les autres vertus royales une véritable & sincère piété, donne en cela un rare exemple de dévotion à ses peuples, à moins qu'il ne soit malade à ne pouvoir sortir de son Palais, il ne manque jamais de visiter

chaque jour l'Eglise où le Saint Sacrement est exposé, celle de nôtre Couvent de S. Marc, où repose le corps de S. Antonin Religieux de nôtre Ordre, & Archevêque de Florence, & une autre à sa dévotion.

Je l'ai vû plusieurs fois dans ces saints exercices. Quelques Religieux l'alloient recevoir à la porte de l'Eglise, & le Superieur lui presentoit l'eau-benîte. Les Religieux qui étoient en haye des deux côtés le saluoient, & Son Altesse Royale leur rendoit le salut fort gracieusement. Il s'entretenoit avec le Superieur, lorsque le S. Sacrement n'étoit pas exposé, jusqu'à ce qu'il fut arrivé au Prié-Dieu qui lui étoit préparé devant l'Autel, où le S. Sacrement repose. On le reconduisoit avec la même ceremonie, excepté qu'on ne lui presentoit point d'eau-benîte, parce que la coutume d'Italie est de n'en point prendre en sortant de l'Eglise, coutume très-raisonnable établie sur la raison qui oblige d'en prendre en entrant.

On ne prend point d'eau-benîte en sortant de l'Eglise.

Le Grand Duc connoît au moins de vûë tous les Religieux du Couvent de S. Marc, & quand il en voit quelqu'un qui lui est inconnu, il s'informe qui il est. Cela ne manqua pas d'arriver à mon sujet, il me regarda fixement, &

jugeant à mon habit, & à mon teint hâlé que j'étois Etranger, il demanda au Pere Prieur qui j'étois, & d'où je venois, & comme il scût que j'étois François, & que je venois de l'Amerique, où j'avois demeuré assés long-tems, il ordonna de me conduire au Palais le lendemain avant son dîner.

Portrait &
marche du
Grand Duc.

Ce Prince étoit de belle taille, & assés remplie, sa lèvre de dessus, & son regard étoit à l'Autrichienne, la moustache retrouffée, blanche & épaisse. Sa physionomie marquoit beaucoup d'esprit, de grandeur & de bonté, il avoit un juste-au-corps de drap noir entièrement boutonné, un rabat un peu plissé, qui faisoit une espee de cravate unie, une épée assés longue, des bas de soye, des souliers de maroquins, un manteau de drap noir, & une grande calotte qui couvroit ses cheveux blancs, il n'avoit que huit ou dix Gardes, ou Officiers à cheval, environ autant de Valets de pied, & quatre petits Pages, & deux carosses à deux chevaux. Il étoit seul dans le premier, il y avoit quatre Officiers dans le second, & douze Suisses avec des hallebardes, marchoient sur les aîles. Les Suisses, les Valets de pied, & les Pages sont à pied, & n'ont pas de peine à suivre, ou à précéder les ca-

rosses qui vont fort doucement. On ne crie point vive le Grand Duc, quand il passe, mais ceux qui se trouvent en carrosse dans les endroits de son passage descendent, & le saluent, & il leur rend le salut d'une manière fort gracieuse, les gens de pied s'arrêtent aussi & le saluent, & quand ce sont des Ecclesiastiques, des Religieux, ou des personnes de quelque distinction, il ne manque jamais de les saluer. Les Dames ne descendent point, elles le saluent, & sont assurées de recevoir leur salut avec usure. On m'assura qu'il avoit un soin particulier de tous ses domestiques, & sur tout de ses Pages. Ce sont des enfans des premières Noblesses de ses Etats, & même des Pais Etrangers, Son soin pour l'éducation de ses Pages. il leur fait rendre compte de leurs études, & se trouve quelquefois à leurs exercices, il les entretient magnifiquement, & il n'épargne rien pour leur procurer des maîtres excellens, & leur donner toute l'éducation convenable à leur naissance; il les prend fort jeunes, & les retient à son service jusqu'à ce qu'ils soient en état d'entrer dans les Emplois qui leur conviennent, & alors il les récompense en grand Prince. S'il arrive quelquefois qu'il survienne de la pluie pendant qu'il est en marche, pour

lors il a la bonté de faire entrer ces enfans dans son carosse, & de les faire placer aux portieres.

Ce Prince a beaucoup voyagé du vivant de son pere, & il a vû toutes les Cours de l'Europe, & en a appris les Langues; c'est un avantage pour les Etrangers qui vont lui rendre leurs respects. Il les reçoit selon le rang qu'ils tiennent dans le monde, & toujours avec une extrême politesse, & se sert de la Langue de leur Pais avec une merveilleuse facilité. Il est sçavant & curieux, il aime les Relations des Pais éloignés, il sçait parfaitement bien distinguer les bonnes d'avec les mediocres. Il donne Audience très-facilement, il n'y a qu'à s'adresser à son Maître de Chambre, qui est à peu près ce que nous connoissons en France sous le nom de premier Gentilhomme de la Chambre, & on est introduit auprès du Prince avec beaucoup d'honnêteté.

La coûtume du Pais n'est pas qu'on se trouve sur son passage, dans ses anti-chambres pour lui demander Audience, ou pour lui presenter des placets. Il y a des tems pour cela. Il est bien aise de ne trouver rien sur sa route qui l'arrête, & qui l'empêche de faire à l'heure qu'il s'est prescrit, ce qu'il s'est proposé.

proposé de faire. Aussi dès que le Maître de Chambre demande. *Il servizio di sua Altezza Reale*, c'est-à-dire, le carosse, & le train de son Altesse Royale, tous ceux qui se trouvent dans les anti-chambres, & qui ne doivent pas accompagner le Prince se retirent aussitôt. C'est un congé honnête qu'on leur donne. Il seroit contre le respect d'en agir autrement.

A propos de cette coûtume, je crois pouvoir rapporter ici ce qui arriva à un Evêque de Toscane, sur le compte duquel on avoit fait plusieurs plaintes au Grand Duc : Quoiqu'il fut homme de bien, & qu'il veillât soigneusement sur son troupeau. Il avoit le malheur d'aimer les nouveautés, & de chercher sans cesse à substituer de nouveaux usages bons à la vérité, mais differens des anciens. Quoique bons ils étoient nouveaux, & l'Italie est plus en garde que tout le reste du monde sur les nouveautés. Le Grand Duc lui fit écrire de venir en Cour, résolu de le mortifier un peu, afin de lui apprendre la pratique des anciens usages. En effet, dès qu'il paroissoit dans l'anti-chambre la plus honorable, le Maître de Chambre ne manquoit point de demander tout haut.

Histoire d'un
Evêque de
Toscane.

Il servizio di sua Altezza Reale. C'est-
Tome II. I

toit un commandement honnête à tout le monde de se retirer, & il falloit que l'Evêque obéît comme les autres. Il n'y avoit pas moyen de faire autrement, c'étoit un usage ancien auquel on n'auroit pas souffert que qui que ce soit donnât atteinte. Cela dura près de six semaines. A la fin, quand on crut que l'Evêque avoit bien appris par la pratique, que les usages anciens devoient être observés religieusement, le Maître de Chambre feignit de l'appercevoir pour la première fois, vint à lui, s'informa de l'état de sa santé, depuis quand il étoit arrivé, & quelles affaires l'amenoient à la Cour. L'Evêque lui rendit civilités pour civilités, & lui dit qu'il étoit en Cour depuis six semaines par ordre de Son Altesse Royale, sans avoir pû avoir l'honneur de son Audience. Cela est fâcheux, dit le Maître de Chambre; car je sçai combien Son Altesse Royale vous estime, & qu'il aura un plaisir infini de vous voir, un moment de patience, & je vous introduirai. En effet, il appella l'Evêque un moment après, & le fit entrer. Le Grand Duc le reçût avec sa politesse ordinaire, & même quelque chose de plus; & après l'avoir entretenu de choses indifférentes, il lui demanda s'il avoit lû la

Vie de S. Eloy. L'Evêque après avoir un peu rêvé, répondit qu'il ne l'avoit pas lûë. Je m'en étonne, dit le Prince, car il y a de très belles choses dans la Vie de ce Saint, qui étoit Evêque comme vous, & qui outre cela étoit Maréchal, & on admire particulièrement en lui, qu'il n'encloüa jamais aucun cheval en le ferrant. Voudriez-vous m'en dire la raison? L'Evêque qui ne voyoit pas à quoi ce discours se devoit terminer, lui répondit qu'étant habile homme dans son métier, & joignant à la pratique de son Art, les lumières de son esprit, ses réflexions & la pratique continuelle où il étoit, il n'étoit pas surprenant qu'il ne tombât pas dans les fautes, qu'on reprend dans les ouvriers moins spirituels & moins habiles. Ce n'est pas-là la raison, lui dit le Prince, je vais vous l'apprendre, afin que vous en fassiez vôtre profit, c'est qu'il mettoit toujours les cloux nouveaux dans les anciens trous, par ce moyen il ne couroit aucun risque de mal faire. Faites de même, Monsieur, dans vôtre Diocèse, & tout le monde sera content, vous pouvez vous en retourner quand il vous plaira.

Le Prieur du Couvent ne manqua pas de me conduire le lendemain au Palais

Audience que
le Grand Duc
donne à l'Au-
teur.

à l'heure qui lui avoit été marquée. Je l'avois consulté sur la pensée qui m'étoit venuë, de presenter à Son Altesse Royale quelques remedes naturels du crû du País d'où je venois. Il approuva mon dessein, & me donna une boëte fort propre, dans laquelle je mis six verges de tortuës vertes, une douzaine de noix de serpent, & un demi cent de pepins de sapottes. Nous fûmes introduits dès que nous parûmes dans la derniere anti-chambre. Le Prince nous salua, & me demanda si j'avois vû toute l'Amerique. Je lui rendis un compte exact de tous les endroits que j'avois vû, & comme je m'apperçûs que mon discours lui faisoit quelque plaisir, je lui dis tout ce que je crus de plus propre pour exciter ou pour contenter sa curiosité. Il me fit force questions auxquelles je répondis de mon mieux. A la fin je le suppliai d'agrëer le petit present, que je prenois la liberté de lui faire, j'ouvris la boëte, & je mis sur une table ce qu'elle renfermoit. Le Prince accepta avec bonté ce que je lui presentai, & me demanda les propriétés, & l'usage de ces trois choses, heureusement pour moi, elles lui étoient encore inconnuës, & lui furent par consequent plus agreables. Il me chargea

de mettre par écrit ce que je venois de lui dire, & de le donner au P. Prieur si j'étois si pressé de partir, que je ne pusse pas le venir entretenir une autrefois. J'avouë que je fis une grande faute en cette occasion, je devois revenir à Florence après le Chapitre, & m'y arrêter, j'y aurois trouvé plus d'avantage, & moins d'embaras que dans les autres Païs, où j'ai été depuis ce tems-là, mais j'ai le peché originel de ma Nation, j'aime mon Païs. Le Grand Duc nous congedia après une Audience qui avoit duré près d'une heure & demie. Il eut même la bonté de me dire qu'il me verroit avec plaisir, quand je repasserois à Florence. On nous avoit fait civilité dans les anti-chambres, quand nous étions entrés, mais ce fut toute autre chose en sortant. Ceux qui dans une autre circonstance ne m'auroient peut-être pas regardé, me faisoient de profondes reverences, jugeant que j'étois un homme d'importance, puisque le Prince nous avoit donné une si longue Audience, tel est le génie des Cours.

A peine étois-je arrivé au Couvent que je reçûs des marques de la generosité du Prince; c'étoit un present magnifique, de vin, de poisson, de chocolat, de Parmesan, de Mortadelles, &

Present que
le Grand Duc
fait à l'Au-
teur.

d'une cassette des plus excellens remèdes de sa Fonderie. Nos Peres tout accoutumés qu'ils sont aux liberalités de Son Altesse Royale furent surpris de ce present, qui sembloit plutôt être pour un grand Seigneur, que pour un pauvre Religieux Missionnaire Etranger. Je me dépêchai de mettre par écrit ce que le Prince m'avoit recommandé, & j'eus l'honneur de lui presenter le soir, quand il vint faire sa priere dans nôtre Eglise.

Fonderie ou
Laboratoire
du Grand
Duc.

On appelle Fonderie un bâtiment spacieux & magnifique, avec de très-belles galleries, où sont les laboratoires les plus beaux du monde, dans lesquels les Grands Ducs font travailler les plus excellents Artistes qu'ils ont pu attirer à leur service de toutes sortes de Païs. Ils y travaillent en Chimie, & font des huiles, & des baumes précieux, des contrepoisons assurés, des poudres, en un mot tout ce qu'on s'imagîne pouvoir conserver la santé, ou la rétablir quand elle est altérée. Il sort de cet endroit une infinité de drogues les plus parfaites, dont le Prince fait des presens à ceux qu'il veut honorer, & qu'il donne liberalement à ceux qui lui en font demander.

Ce n'est pas en cela seul que ce Prin-

ce est magnifique, il l'est en tout, & l'a toujours été. En voici un exemple.

Dans le tems qu'il voyoit les Cours de l'Europe du vivant du Grand Duc son pere, il se trouva inopinément sans argent à Londres, soit qu'il eût joié de malheur, soit par quelque autre accident. Il en fallut chercher, & en trouver promptement; ses gens lui dirent qu'il y avoit un Florentin établi à Londres, qui passoit pour un des plus riches négocians du País. Il l'envoïa chercher, & lui dit le besoin où il étoit, & qu'il ne vouloit pas que l'Agent que le Grand Duc son pere entretenoit en cette Cour, sçût son besoin. Le Marchand le pria de vouloir accepter sa maison, & lui presentant la clef d'un coffre fort, il le supplia de ne point épargner ce qui étoit dedans, l'assurant que quand celui-là seroit vuide, il en trouveroit d'autres. Le Prince usa comme il devoit de la generosité de son sujet, & ayant reçu de grosses remises quelque tems après, il fit remettre dans le coffre ce qu'il en avoit tiré, & promit à ce genereux Marchand en partant qu'il se souviendroit de lui. Il n'y manqua pas dès qu'il se vit assis sur le Trône après la mort de son pere, il écrivit au Marchand de revenir à Florence, & que

Le Grand Duc
récompense
magnifique-
ment un Mar-
chand.

quand il seroit aux Frontieres de ses États, il lui en donnât avis, & y attendît ses ordres. Le Marchand executa ponctuellement ce que son Souverain lui avoit prescrit. Le Grand Duc lui envoya ses carosses, & le fit défrayer magnifiquement sur sa route. En arrivant à la porte de la Ville, on lui presenta des Lettres de Bourgeoisie, un peu plus avant il reçût une épée, & des Lettres de Noblesse. On fit arrêter le carosse devant le Palais de la Justice, & on lui annonça avec cérémonie que le Prince l'avoit nommé Sénateur, & on lui en donna les marques avec la Patente. Enfin mettant pied à terre dans la Cour du Palais, le Maître de Chambre du Grand Duc, lui declara que le Prince l'avoit créé Marquis, & lui en presenta la Patente. Le Grand Duc le reçût avec une politesse extraordinaire, le fit loger, & traiter pendant quelques jours dans le Palais, & à la fin lui donna une très-belle maison, & une terre érigée en Marquisat. Tout le monde sçait, que c'est le Marquis ***. dont je parle, quoique je le croye trop sage pour se piquer, s'il étoit vivant, de ce que je developpe ici son origine, je dois craindre que le mauvais exemple de nos Américains, n'ait fait impression sur

ses descendans, & qu'ils ne se fâchent comme eux de ce que j'ai fait connoître leur extraction, quoique je n'aye eu en cela d'autre but que de relever la vertu de leurs peres, & exciter leurs enfans, ou leurs semblables à suivre de si beaux exemples.

L'air de Florence est extrêmement pur & vif. On dit avec raison, que c'est ce qui fait que les Florentins sont spirituels, qu'ils ont la conception vive & aisée, & qu'ils réüffissent à merveille en tout ce qu'ils entreprennent. Leur Langue est la plus pure de toute l'Italie, mais il faut qu'ils écrivent ce qu'ils veulent dire; car ils ont une prononciation tirée du gozier qui la gâte absolument, d'où est venu le proverbe Italien. *Lingua Toscana in bocca Romana*, la Langue Toscane doit être dans une bouche Romaine.

C'est pour porter cette Langue au plus haut degré de perfection, où une Langue vivante puisse arriver, qu'on a établi une Academie celebre, composée des plus habiles gens dans les belles Lettres & dans les Sciences, qui a pris le nom d'Academie de la *Crusca*, c'est-à-dire, du son. Est-ce par humilité? Est-ce par caprice? Il est difficile de le deviner. Ils nous reveleront ce

Academie des
la Crusca.

myſtere quand il leur plaira. On doit ſçavoir en attendant, que le lieu où ils ſ'afſembent eſt orné de ſculptures, qui representent les differens meubles d'une Boulangerie.

J'avois crû pendant long-tems que le but de cette Academie, étoit de rapprocher le langage Italien de la Langue Latine, plus noble comme je le penſois, & plus étenduë que l'Italien. Mais on m'a bien fait voir mon bec jaune. Ces Meſſieurs prétendent, & on me l'a presque démontré, que la Langue Latine n'eſt qu'un jargon tiré de la Langue Toſcane, par ces Païſans premiers fondateurs de Rome, qui ayant eu le bonheur de s'élever au-deſſus de leurs voiſins, & d'être à la fin les vainqueurs de presque tout le monde, ont introduits par tout leur langage, & détruit autant qu'ils ont pû les Langues des autres Nations, & ſur tout la Toſcane; il eſt donc ſelon eux de la derniere confequence, de l'honneur de la Nation, & de celle du grand Prince qui en eſt le chef, de rétablir cette Langue ſi ancienne dans toute ſa pureté en la purgeant des mots barbares, c'eſt-à-dire, des mots Latins qui ſ'y ſont introduits par le malheur des tems. C'eſt à quoi cette celebre Aſſemblée travaille avec

Origine de
la Langue La-
tine.

un succès merveilleux, comme il est aisé de le voir par le fameux Dictionnaire, qui porte le nom de leur Academie, & par quantité d'excellens Livres composés dans la pureté de cette Langue, dans lesquels on remarque le soin extrême que les Academiciens ont de s'éloigner de la corruption de la Langue Latine, & même de cet Italien vulgaire dérivé en partie du Latin, & composé de quelques mots Toscans.

Or ce n'est pas une petite affaire d'entendre, ou de parler la Langue de la *Crusca*. C'est la fleur la plus fine de la plus excellente farine; Un très-grand Seigneur Italien à qui je me plaignois des difficultés que je trouvois à entendre cette Langue, me répondit en ces termes. Vraiment vous êtes bien à plaindre, d'avoir peine à entendre & à parler la Langue de la *Crusca*, pendant que moi qui suis Italien je ne l'entend pas. Je m'y suis pourtant à la fin accoûtumé, je l'entend, & j'y remarque des beautés & des expressions si parfaites, que si mon suffrage lui pouvoit être de quelque utilité, je me ferois honneur de le lui donner.

J'ai dit que les Florentins étoient pleins d'esprit, il faut ajoûter qu'ils sont bienfaits, & que le sexe est très-

beau ; les femmes sont spirituelles , en-
 joiées , elles aiment la liberté. Elles
 avoient si fort avancées leurs affaires
 sur ce point il y a quelques années ,
 qu'elles auroient bien-tôt mis leurs ma-
 ris sur le pied François , si ces Messieurs
 sages & fort éclairés sur leurs interêts ,
 n'y avoient apporté les remedes conve-
 nables.

Dès que les filles ont dix à onze ans ,
 elles sont séparées de toute société , que
 celles de leurs meres & de leurs gou-
 vernantes , quand elles sont de condi-
 tion , ou qu'elles ont le moyen d'en
 avoir , leur appartement est fermé , sou-
 vent même la Gouvernante n'en a pas
 la clef , si elles ont des freres , elles ne
 leur parlent qu'en cachette au travers
 de la porte , ou par la chatiere. Elles ne
 sortent plus de la maison. Elles enten-
 dent la Messe chés-elles , c'est pour ce-
 la que presque toutes les maisons ont
 des Chapelles domestiques.

Educaton &
 retraite des
 filles à Flo-
 rence.

Le seul Jeudy Saint est un jour de li-
 berté pour ces pauvres prisonnières. Je
 crois que si elles en étoient maîtresses ,
 elles feroient plusieurs semaines Sain-
 tes dans une même année. Ce jour-là
 elles sortent , & vont visiter les Eglises
 pour gagner les Indulgences des Sta-
 tions. Elles sont vêtues de violet , avec

de grands voiles de gaze blanche, qui leur couvrent presque tout le corps, & sur tout le visage. Lorsqu'il n'y a qu'une fille ou deux dans une maison, les parentes, ou voisines de condition égale s'assemblent pour faire ce devot pelerinage en plus grosse compagnie. Elles vont deux à deux, un ou deux Laquais chapeau bas les précédent de quelques pas pour leur montrer le chemin, & elles sont suivies de leurs meres, ou de leurs gouvernantes, & souvent de toutes les deux. Elles entrent au retour dans l'appartement de leur pere & mere, leur souhaitent la bonne Pâque, leur baissent la main, & puis se retirent dans le leur.

On dit que c'est cette retraite gênante, qui fait prendre le parti du Cloître à quantité de filles. Il est vrai qu'elles y sont prisonnières, aussi-bien que chéselles; mais elles voyent du monde, leurs parloirs sont fréquentés sans qu'on y trouve à redire, & prison pour prison, celle du Cloître leur paroît plus agreable, outre que les Ecclesiastiques, & les Religieux de ce Pais-là, plus raisonnables que ceux de France, les conduisent d'une maniere plus douce & plus accommodée à la foiblesse de leur sexe; & leur permettent tous les divertisse-

station de la
semaine Saine
te.

mens innocens qui ne peuvent pas porter préjudice à leurs vœux, & à la régularité dont elles ont fait profession, & sur tout à la clôture. On n'entend point de raison sur cet article, & il n'y a ni bains, ni eaux à esperer que ceux, ou celles qu'on peut prendre dans le Cloître. Il faut qu'elles n'ayent de maladies, que celles qu'on peut guérir sans sortir du Couvent. Très-loüables en cela, de se soumettre à une observance qui sied si bien à des épouses de J. C. & dont la pratique contraire scandalise furieusement les Etrangers, qui se trouvent en France, qui voyent des Religieuses hors de leurs Couvents sous prétexte des bains, ou eaux mineralles, qui ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont plus éloignées de leur demeure, & qu'elles donnent occasion d'en être plus long-tems absentes.

Le grand nombre de personnes des deux sexes qui embrassent l'état Ecclesiastique, ou Religieux, n'empêche pas que les Etats du Grand Duc ne soient fort peuplés. Les uns l'attribuent au bon air dont on jouït par tout, excepté dans les Marenes de Sienne. Les autres aux travaux differens auxquels ces Peuples sont accoûtumés. Je crois que l'un & l'autre y contribuent. On doit dire à la

loüange des Florentins, qu'ils font pour le moins aussi laborieux que les Genoïs, & c'est beaucoup dire. Rien n'est mieux cultivé que la Toscane. Je ne crois pas qu'on y voye un pouce de terre en friche. Le proverbe ancien, qui disoit que le Pape avoit la Chair de l'Italie, & que le Grand Duc n'avoit que les os, est à présent bien changé, ou s'il est encore le même, il faut convenir que ces os sont à présent couverts de beaucoup de chair, pendant que la chair qui est le partage du Pape est d'une maigreur effroyable.

Les peuples se plaignent d'être trop chargés d'impôts. Si c'est un mal, & qu'il soit réel, il a produit un grand bien, il les a rendus laborieux, & industrieux; & ils ont aux impôts la même obligation, que les Francs - Comtois ont à la France depuis que leur pays y a été uni par la conquête que le Roi défunt en a faite. Avant ce tems ils étoient gueux, & miserables, à peine avoient-ils une chemise, & du pain, quoi qu'ils ne payassent aucun droit au Roi d'Espagne leur Souverain. En changeant de maître, il a fallu changer d'état, & payer tous les droits qui sont levés sur les autres Provinces du Roïaume; cela leur a ouvert l'esprit,

& délié les bras. Ils ont trouvés dans leurs terres bien travaillées de quoi payer ces droits , & de quoi s'enrichir.

On dit que le Grand Duc est obligé assez souvent de lever des sommes considerables sur ses Peuples pour les exempter de passages , & des quartiers d'hiver des troupes Imperiales , & de certaines impositions onereuses appellées *Mois Romains* , que l'Empereur exige des Etats qui relevent de lui. Si c'est un malheur pour les peuples d'être soumis à des taxes extraordinaires, c'est un bonheur pour eux d'avoir un Prince qui prend toutes les mesures imaginables pour les rendre les moins onereuses qu'il est possible , mais qui sçait se faire obeir quand il trouve des gens entêtés, & défobéissants. Le moyen le plus ordinaire qu'on y employe est de doubler la somme à laquelle on a été taxée , & après un tems raisonnable de la doubler encore une fois , & quand on voit que l'opiniâreté à ne point payer continuë alors on fait vendre les biens au prorata de la dette.

J'ai dit cydevant que la plûpart des Fermes du Grand Duc étoient entre les mains des Juifs. Je le crois parce que des gens d'honneur me l'ont as-

Maniere de
faire payer
les taxes.

furé , mais comme les Juifs ne portent aucunes marques qui les distinguent des Chrétiens , je ne puis pas assurer de quelle Religion sont les Commis qui sont aux portes de la Ville & dans les Bureaux. Ce que j'ai remarqué , c'est qu'ils sont fort honnêtes & sur tout pour les Ecclesiastiques , & pour les Religieux. On en jugera par ce que je vais rapporter.

Un Maître des Novices d'une des plus celebres Communautés de Florence ayant conduit ces jeunes Religieux à une maison de campagne pour leur faire prendre l'air , acheta un gros rouleau de tabac à un prix bien au-dessous de ce qu'il auroit vallu dans la Ville à cause des droits d'entrée qu'il auroit payé qui sont considerables ; il en donna quelques brasses à chacun de ses Religieux , qui s'en firent des ceintures sous leurs robes , & lui-même s'en chargea comme les autres , & s'en fit une ceinture, malheureusement la sienne se délia & quand il entra dans la Ville à la suite de ses Enfans qui marchaient deux à deux avec beaucoup de modestie, un Commis apperçût le bout du Tabac qui traînoit à terre. Dans tout autre país les Commis auroient fait du vacarme , la troupe Religieu-

Histoire d'un
Maître des
Novices.

se auroit été arrêtée, & fouillée, le Tabac auroit été enlevé, on auroit fait des procès verbaux, & le moins qu'il en seroit arrivé, auroit été d'employer beaucoup d'amis, & d'argent pour appaiser cette affaire. Rien de pareil n'arriva à Florence, le Commis Chrétien, ou Juif s'approcha du Pere Maître, & le saluant respectueusement lui dit tout bas que sa jartiere traînoit à terre, le Religieux en le remerciant de son avis se baissa pour raccommoder sa jartiere, & fut bien surpris quand il vit que c'étoit le bout de son Tabac, il rougit, mais le Commis poussant la politesse jusqu'au bout lui fit une seconde reverence & rentra dans son Bureau, afin de lui donner le moyen de passer outre, & de ne plus rien craindre.

Car c'est une loy dans les Etats du Grand Duc que les Commis des Portes ne sont plus en droit de rien exiger, ou de confisquer quand on a passé sans violence les barrières des Portes. Voici un fait qui le prouve.

Il se devoit faire un mariage de conséquence à Florence pour lequel on avoit acheté à Livourne les pierreries qui étoient nécessaires pour la mariée, ce qu'on appelle en Italien un *forni-*

mento di Spofa. Mais comme ces fortes de choses payent de gros droits à l'entrée de la Ville, on cherchoit les moyens de les éviter. Un Cordelier ami de la maison se presenta, & promit de tromper la vigilance des Commis. On auroit douté de la reüffite de ce projet en toutes autres mains qu'en celles d'un Cordelier, mais ils sont par tout gens d'esprit, d'expedition, & de reffource. On lui confia les pierreries renfermées dans un étuit de maroquin rouge de neuf a dix pouces de long, & on lui donna une chaise roulante pour le porter à Florence, les Commis furent avertis par leurs Espions que les pierreries avoient été données à un Cordelier qui étoit dans une caleche attelée de deux chevaux de telle couleur conduite par un postillon que les Commis connoiffoient comme eux-mêmes. Il paroiffoit impossible à ces Messieurs que les pierreries puffent entrer gratis. Cela arriva pourtant. Le Cordelier étant à un mille de la Ville, attacha la boëte précieufe au bouton de fa culotte & en dedans, mit pied à terre, & dit à son postillon de l'attendre, & qu'il viendroit le retrouver dans une demie heure. Ainsi à pied, le bâton à la main & marchant à petit

Histoire
d'un Corde-
lier.

pas comme un homme qui vient de la promenade il se présenta à la porte. Les Commis qui étoient alertes ce jour-là plus que tous les autres jours, ne voyant point la caleche qu'ils attendoient, n'avoient garde de soupçonner que le Cordelier qu'ils voioient à pied fût celui qu'ils attendoient. Cependant comme tous les Cordeliers leur étoient suspects, ils arrêterent celui-ci, & lui demanderent s'il avoit quelque chose qui dût payer les droits d'entrées, oùi Messieurs, répondit le Cordelier, & qu'est-ce que c'est, dit le Chef de ces Commis. Le Cordelier mettant alors la main à sa robe à l'endroit où étoit la boîte attachée, lui dit en riant, *un fornimento di Sposa*. Ce geste indécent avec ces paroles qu'on pouvoit prendre dans un sens très-obscène scandaliserent les oreilles chastes de ces Messieurs, qui lui dirent avec indignation, passe vilain Moine, ton Supérieur en fera averti. Le Cordelier ne se le fit pas dire deux fois, il continua son chemin, & quand il fut à 20. ou 30. pas du Bureau, il s'arrêta, défit sa boîte, & la leur montra en disant : *Eccolo Signor, no son Burgiardo*. Le voilà, Messieurs, je ne suis point un menteur.

Le Grand Duc qui est exactement

averti de tout ce qui se passe chez lui, ne manqua pas d'être informé de cette scene, & d'en railler le Fermier de ses droits, comme il avoit fait le P. Maître des Novices, à qui il avoit dit d'avoir plus de soin de ses jartieres une autre fois.

De crainte de l'oublier, je vais mettre ici l'usage des choses que j'eus l'honneur de presenter au Grand Duc.

Usage des
Verges de
Tortuës.

On ne prend que les verges des Tortuës franches, Tortuës vertes, & bonnes à manger. On prétend que celles des Tortuës appellées Caret, & des Caovannes ne sont pas bonnes, je ne veux rien décider là-dessus, il est aussi aisé d'en avoir des junes que des autres. Ces Verges étant sechées, ne sont guères différentes d'un moyen nerf de bœuf. Elles ont pour l'ordinaire douze à quatorze pouces de longueur.

C'est un remede assuré, & éprouvé contre les retentions d'urine, on estime l'extrémité de la Verge, & cinq ou six pouces au-dessus plus que le reste. On ratisse cette Verge bien seche avec un morceau de verre ou de cristal, & on acheve de mettre en poudre impalpable ces ratissures, en les roulant entre les doigts. On en prend autant qu'il en peut tenir sur une de

nos pieces de quinze sols anciennes, & on le met infuser pendant deux ou trois heures dans un verre de vin blanc que l'on doit prendre à jeun tout entier, c'est-à-dire le vin & la poudre qui s'est précipitée au fond. Ce remede a tant soit peu le goût de poisson. On peut le réiterer de douze en douze heures, pourvû qu'on ait été au moins quatre heures sans rien prendre. Quand on n'a pas de vin blanc, on peut se servir d'eau commune mêlée d'un quart d'eau de vie.

Le Sieur Richard Ligon Anglois qui nous a donné en sa langue l'Histoire de l'Isle de Barbade en 1657. est le premier qui ait fait connoître en Europe la vertu de ces Verges, mais la découverte ne lui en est pas dûë comme il le reconnoît lui-même. Ce remede étoit en usage à la Barbade avant qu'il y fût, & c'est selon les apparences des Caraïbes qu'on l'a appris, qui au lieu de vin blanc, ou d'eau de vie qu'ils ne connoissoient point avant l'arrivée des Européens, & qu'ils ne connoissent que trop à present, se servoient d'eau, ou de ouycou qui étoient alors leurs boissons ordinaires.

Nous appellons simplement noix de Serpent ce que les Botanistes connois-

sent sous un autre nom, plus sçavant à la verité, mais qui n'exprime peut-être pas mieux la propriété de ce fruit. Sa figure le devoit plutôt faire appeler Amande que Noix. On verra bientôt si j'ai raison ou non. J'en ai vû deux ou trois arbres qui portent ce fruit à la Martinique qui n'y étoient point originaires. La nature y a produit d'autres simples pour la guerison des morsures des Serpens du pais, qui n'en déplaisent à de certaines gens, sont en dépit d'eux des viperes veritables, quoi que d'une taille que l'on pourroit appeller Gigantesque en comparaison des viperes d'Europe.

Cet arbre est originaire de l'Isthme de Darien dans la terre ferme de l'Amérique. Ce pais est rempli de Serpens à sonnetes ainsi appellées à cause que leur queuë est terminée par plusieurs petits corps unis ensemble, & couplés, composés d'une membrane transparente, mince & seche, qui renferme quelques petits corps durs qui frappant contre les parois de cette membrane, font du bruit, pour peu que le Serpent se donne de mouvement, ce bruit les fait découvrir & donne lieu de les éviter. Leur morsure est infiniment dangereuse, & jusqu'à

Description
de l'Arbre de
noix de Serpent.

present on n'y a point trouvé d'autre remede que cette amande. On en a l'obligation aux Indiens de cet endroit, qui se trouvant alors mécontents des Espagnols, leurs très-fâcheux Maîtres, découvrirent le secret aux Flibustiers qui passoient cet Isthme pour gagner la mer du Sud, dont une bonne partie seroit perie s'ils n'avoient pas eu ce remede, car le venin de ces Serpens est beaucoup plus vif que celui des Viperes de la Martinique, & il faut appliquer le remede dès qu'on se sent mordu. Le plus petit retardement est mortel.

L'Arbre est à peu près de la grandeur & grosseur de nos abricotiers de France. Son écorse est grise, assez vive. Le bois autant que je l'ai pû voir en coupant une branche médiocre, m'a paru de la même couleur, assez tendre, & médiocrement humide. Il est fort branchu, & fort chargé de feüilles. Elles sont comme des oualles allongées, dentelées à l'extrêmité, qui est terminée en pointe. Ces feüilles sont assés épais, charnuës, souples, d'un vert gai; elles rendent un peu de liqueur onctueuse d'une odeur aromatique, & penetrante quand on les froisse. L'arbre dans les deux saisons pousse de pe-
tits

tits scions qui se chargent de fleurs rougeâtres, composées de cinq petites feuilles veloutées avec quelques étamines autour d'un petit bouton verd qui se change en un fruit de la grosseur de nos plus belles amandes de Provence. Il est couvert de deux enveloppes, la première est verte, épaisse d'une ligne & demie, assés forte, peu adhérente, qui se seche aisément, & se détache de la seconde dès que le fruit est détaché de l'arbre. Cette première enveloppe renferme une coque ligneuse ovale plus platte que ronde, pointuë & mince par les deux bouts, environnée d'un trait enfoncé, qui détermine l'endroit par lequel elle doit être ouverte & partagée en deux dans sa longueur, ou son plus grand diametre. Cette ligne est coupée à angles droits par un autre un peu moins enfoncée, qui partage la coque en deux parties égales dans sa longueur.

Cette coque renferme une amande de la même figure, couverte d'une pelliculle grise. Elle est blanche, de la consistance de nos amandes ordinaires, mais d'un goût bien différent, car elle est d'une amertume extrême, & contient beaucoup d'huile. Deux choses qui marquent qu'elle est extrême-

ment chaude. Il faut auffi qu'elle foit beaucoup attractive , comme l'effet qu'elle produit le marque d'une maniere à n'en point douter.

Dès qu'on se fent mordu , il faut caffer une ou deux de ces coques, en tirer les amandes, les mâcher, & après avoir fait quelques legeres fcarifications fur les lieux que les crocs du Serpent ont percés , y appliquer le marc de l'amande mâchée , mettre par dessus une compresse , retenuë par une bande serrée suffisamment pour tenir la compresse en état , & pas davantage.

Au bout de deux heures , on leve cet appareil & on en remet un second comme le premier , on voit alors , & souvent dès le premier appareil qu'il s'éleve de petites vessies pleines d'une eau rouffâtre , & claire, qui est le venin introduit dans la playe que les crocs du Serpent avoient faite. On perce les vessies pour en faire sortir le venin , & on continuë de mettre de nouveaux cataplasmes , jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de nouvelles vessies , ou qu'il ne paroisse plus de matiere virulente sur le cataplasme , pour l'ordinaire il n'est pas besoin d'un troisieme appareil. On peut cependant en mettre un pour plus grande sûreté. On

met sur les scarifications une emplâtre d'onguent rosat, ou divin, & à leur défaut une compresse trempée dans l'eau de vie.

J'ai vû l'experience & le succès de ce remede sur un de nos Esclaves, qui fut mordu d'une Vipere à la Martinique, & je sçai que bien d'autres ont appliqué le même remede avec le même succès.

Dès que le venin est introduit dans quelque partie du corps que ce soit, il coagule le sang, il empêche le mouvement des esprits, & il endort la personne. Il faut necessairement interrompre ce sommeil, & on a souvent bien de la peine. Ces amandes qui doivent être mâchées par la personne qui a été morduë ont cette propriété. Elles lui causent un grand picotement dans la bouche avec une si abondante salivation, qu'elle n'a pas le tems de fermer les yeux.

La Sapotte est le fruit d'un arbre que les Indiens de la nouvelle Espagne appellent *Cochez Exapotl*, & que nous connoissons aux Isles Françoises de l'Amérique, sous le nom de Sapotier; ou Sapotilier, comme leur fruit s'appelle Sapotte, & Sapotille, c'est à dire petite Sapotte, à cause qu'elle

est beaucoup plus petite que la première.

Propriétés
& usages des
pepins de
Sapotes.

Le Sapotier vient de la grandeur d'un Oranger ordinaire, ses feüilles ressemblent assés à celles de cet arbre, mais elles sont plus charnuës, plus maniables, elles viennent trois à trois éloignées les unes des autres. Le tronc de l'arbre est marqué de points blancs sur un frond plus brun. Ses fleurs sont rouges, composées de cinq feüilles qui font un calice du milieu duquel s'éleve un pistille rond & ovale, couvert d'une peau grise dans le commencement, & qui rougit dans la suite, à tête ronde, qui se change en un fruit, la chair est rougeâtre, tendre, aqueuse, d'un goût un peu mielé, & sucré, agreable, & d'une bonne odeur.

On trouve aux environs du centre des capsules qui renferment les graines, ou coques qui servent à la production de l'arbre. Ces pepins sont ovales, plus plats aux extrêmités qu'au milieu. Une des pointes est entierement couverte de la peau, l'autre a une cicatrice comme s'il avoit été attaché au fond de sa capsule, & qu'on l'en ait détaché avec effort. Ils ont dix à douze lignes de longueur. Cinq lignes ou environ dans leur plus grande largeur, & deux lignes d'épais-

feur dans le milieu. Ils sont couverts d'une peau brune qui renferme une substance blanche, aussi ferme, compacte & huileuse que nos amandes ordinaires, d'un goût qui n'a rien de desagréable qu'une legere pointe d'amertume.

Je ne sçai où Jean de Laet a trouvé que ces pepins qu'il a appelé noyaux étoient un poison mortel, il le dit pourtant dans sa description des Indes Occidentales, Livre cinquième, page 192. & il se trompe très-fort. Il peut sur ma parole en manger, & il n'en fera pas plus incommodé que moi qui ne l'ai point été du tout, après quoi il sera obligé de leur faire réparation d'honneur.

Erreur de
Jean Laet.

Bien loin d'être malfaisant, ils sont un remede souverain pour la rétention d'urine. On en prend six pepins, on les monde de leur peau brune, & on les réduit en poudre la plus fine qu'il est possible, on la met infuser dans un verre de vin blanc pendant trois heures, & on en fait avaler au malade la liqueur, & la poudre, & si la premiere dose ne produit pas l'effet qu'on en attend, on lui en donne une seconde six heures après. Il est rare qu'on ait été obligé d'y revenir jusqu'à trois

fois. Ceux qui souffrent cette incommodité souvent, n'ont qu'à prendre ce remede une fois ou deux chaque mois, ils en éprouveront la bonté par un soulagement considerable, & enfin par une entiere guerison.

C'est dommage que M. Misson qui a si bien écrit le Voyage qu'il a fait en Italie, n'ait pas fait un plus long séjour à Florence, cette belle Ville le meritoit bien, mais que peut-on voir depuis le dix-sept, jusqu'au vingt-trois May de la même année? D'autres que cet Auteur verroient peu, & ne diroient presque rien, mais il voit d'une maniere differente des autres hommes, il voit par les yeux d'autrui, & pourvû qu'il trouve là déchirer la Religion Catholique, ses Mysteres & ses Ministres, il ne lui en faut pas davantage pour remplir ses belles Lettres.

Il part de Rome le cinq May 1688. il voit Viterbe; il compte les Tours que les anciens Habitans élevoient près de leurs maisons, pendant les guerres des Guelfes & des Gibelins. Il copie les inscriptions & les Epitaphes, il les critique, il voit des tableaux, & nous instruit de leur sujet, sans oublier ses reflexions favorites.

Il passe à Montefiascone, il voit l'E-

pitaphe du Gentilhomme Allemand. Il la copie exactement, il marque ses armes, & comme il est plus réjouiſſant pour lui que ce ſoit un Eccleſiaſtique qui ſoit crevé à force de boire, il en fait un Abbé, ou un Evêque, lui met la mitre en tête & deux verres à boire à ſes côtés.

Il nous décrit enſuite le lac de Bolsene, les Iſles qu'il renferme, les ſcenes qui s'y ſont paſſées, la tranſlation de l'Evêché qui y étoit à Orviette, & de celui de Caſtro à Aquapendente, & ſans un orage furieux qui l'obligea de coucher à Radicofani, & qui, ſelon les apparences, l'empêcha de ſe promener, que d'Inſcriptions & d'Epitaphes n'auroit-il point copiées.

Il arrive à Sienne, & ſans nous avertir du ſéjour qu'il y a fait, il nous donne une deſcription de la Ville, & de l'Egliſe Cathedrale, comme s'il y avoit demeuré un tems conſiderable. En effet il faut du tems pour compter toutes les têtes des Papes qui ſont dans un corridor de cette Eglife, remarquer celles qui ont de la barbe, & autres ſemblables minuties. Ce qui le fâche, c'eſt de n'y avoir pas rencontré celle de la Papeſſe Jeanne. Il la cherchoit pourtant avec ſoin. Le Docteur Launoi aſſuroit

en 1634. qu'elle y étoit. Si on en croit M. Misson Baronius a dit qu'elle y a été, mais qu'on l'a ôtée & mise en poussiere. Le Ministre Blondel convient du fait, & le P. Mabillon le circonstancie. Mais il dit que sous le Pontificat d'Innocent VIII. on lui changea les traits du visage, & le nom, & on l'appella Zacharie. Enfin par un surcroît de malheur pour cet Antiquaire, l'Eglise ayant été réparée, on a meslé toutes ces têtes par affectation, ou par ignorance, & la Papesse Jeanne ne se trouve plus, tout est renversé, quel malheur, car il lui importoit infiniment de trouver cette tête, & de renouveler une fable dont les Ministres de sa Secte les plus accredités se sont mocqués; mais afin qu'il ne lui reste aucun doute là dessus, il n'a qu'à lire le livre que Blondel Ministre fameux fit imprimer en 1647. à Amsterdam chez Blaeu, il verra que la Papesse Jeanne est un conte fait à plaisir, & une invention de Martinus Polonus, & de quelques autres Ecrivains du parti de l'Empereur, qui répandirent ces faussetés pour deshonnorer le S. Siege.

M. Misson doit se souvenir que le Ministre Blondel n'est pas le seul de Ministres François qui ont pris le par-

ti de l'Eglise Romaine contre les inventeurs de cette calomnie. Messieurs Chamier, du Moulin, & Bochart en ont fait autant, & il est étonnant qu'un aussi habile homme que M. Misson, n'ait pas pris garde qu'il se deshonoroit en écrivant ces faussetés, & qu'il se rendoit méprisable à ceux mêmes dont il tâchoit de meriter l'estime & les assistances par ses discours, & ses recherches indignes d'un homme d'esprit qui doit au moins chercher à passer pour avoir quelque reste de probité & d'honneur, s'il n'a point de Religion.

De la Papesse Jeanne il passe à sainte Catherine de Sienne, il nous donne à sa maniere l'étimologie de son nom, il nous fait son histoire, il a vû sa chambre, où Nôtre Seigneur la visitoit, & la fenêtré par laquelle il entroit quand il ne vouloit pas être vû. C'est dommage que cette chambre qui est depuis long-tems une Chapelle, n'ait pas une cheminée, il n'auroit pas manqué de le faire venir par cet endroit, afin de répandre du ridicule sur l'impiété de son narré. La question de la Conception de la Sainte Vierge mere de Dieu n'entre dans cette lettre, que pour en grossir le

volume. Car sans ces railleries froides que pourroit dire un voyageur qui court presque la poste, supposé même qu'il ait fait le voyage, qu'il décrit autrement que dans les Livres de ceux qui l'ont précédé.

Qu'il nous donne, à la bonne heure *l'Allegro Maggio* des jeunes Payfanes de la campagne de Sienne, & de Pise, & qu'il leur fasse faire des souhaits proportionnés à leur âge, & à la portée de leurs esprits, où trouve-t'il le mot pour rire. Si elles l'avoient connu, elles auroient souhaité que saint Antoine de Padouë que l'on invoque pour les choses perduës, lui fît retrouver son bon sens qui paroît fort égaré dans une infinité d'endroits de ses lettres, ce qu'on peut dire pour l'excuser, c'est que dans la triste situation où se trouve un réfugié dans un pays étranger, il a crû devoir se ménager l'esprit de la populace, ne pouvant pas esperer l'approbation des honnêtes gens. *Paupertas cogit ad turpia.*

La petite dissertation que M. Misson fait sur l'origine des coquilles, qu'on trouve auprès de Certaldo lui fait honneur, & s'il avoit toujours écrit de pareilles choses, il ne m'obligeroit pas à le reprendre, comme je ne manquerai

pas de faire dans la suite de cette Relation.

Suivons si nous pouvons la course rapide de ce célèbre Voyageur. Il est déjà à Pise, il a mesuré l'Eglise, la Tour, le Baptistere, mais il s'y arrête peu, parce qu'il ne trouve rien qui puisse plaire à ceux pour qui il écrit, il n'y a point de capuchon de S. François, ou d'autres bagatelles qu'il appelle & qu'il veut faire passer pour des reliques chés les Catholiques, afin de faire rire une populace ignorante dont il a besoin. Il va de Pise à Livourne, & revient de Livourne à Pise pour continuer sa route vers Florence en passant par Lucques, où il trouve une plus abondante moisson de choses à critiquer, le Crucifix que l'on y revere, l'Image de Nôtre-Dame, la table de marbre de S. Fredien, & le changement du lit de la riviere le récompensent de la sterilité de Pise; il en raille en libertin, & après avoir visité l'Eglise de Pistoye, & avoir copié du moins en partie l'Oraison qu'on adresse à S. Jacques, il finit sa Lettre par des étymologies, qui ne font pas grand honneur à ceux à qui il en fait present. Il arrive à Florence, après avoir fait en onze jours plus de deux cens trente milles, qui sont au moins sept

journées de calèches, par la route qu'il dit avoir prise. C'est-là voir bien des choses, & faire bien des remarques en peu de tems.

Comme M. Misson n'a demeuré que six jours à Florence, il ne faut pas s'étonner, s'il n'en dit pas beaucoup de choses. Il y a long-tems que ce qu'il rapporte est imprimé, je pourrois en dire plus que lui, parce que j'y ai été plusieurs fois, & que j'y ai fait des séjours considérables, cependant pour ne pas tomber dans la faute dont je le reprends, je me contenterai de donner en François le petit Livre Italien, qui contient la description de cette belle Ville, & je vais mettre ici tout de suite ce que j'ai remarqué, & que je ne trouve point dans M. Misson, & autres Voyageurs qui soient venus à ma connoissance.

Les libertins publient qu'on souffre en Italie les femmes débauchées, & que leurs déreglemens n'y causent aucun scandale, parce que les Princes les regardent comme une chose nécessaire à leurs Etats, & utile à leurs intérêts. Il ne me sera pas fort difficile de détruire cette calomnie, je le ferai amplement dans un autre endroit. En attendant je dois rendre cette justice aux Florentins,

& au Prince qui est leur Souverain, qu'il n'y a rien au monde qu'ils ne mettent en usage pour retirer du crime celles qui s'y sont abandonnées. Sans parler de l'infamie dont elles sont couvertes, qui les empêche de se trouver dans aucun lieu, ou assemblées avec les femmes d'honneur, & de mille autres choses encore plus diffamantes, on les oblige de se trouver dans de certains tems à des exhortations publiques, où les plus célèbres Prédicateurs leur font des discours pathétiques pour les porter à la pénitence, & à quitter leur mauvaise vie. Le Jeudy Saint est le plus célèbre de ces jours. On les oblige de se trouver dans une Eglise qui leur est marquée, & le Prédicateur après leur avoir fait une exhortation des plus pathétiques, & des plus touchantes leur presente à toutes les unes après les autres un Crucifix. Celles qui le prennent déclarent par cet acte, qu'elles sont prêtes à changer de vie, & aussitôt on les conduit dans un Couvent destiné à recevoir ces sortes de pénitentes, où elles sont entretenues le reste de leurs jours, & d'où elles ne sortent que quand il se trouve occasion de les marier honnêtement, & pour lors on leur donne une somme pour leur tenir lieu de dot.

Soit qu'on
a pour con-
vertir les fem-
mes debau-
chées.

Une des plus grandes dévotions de Florence, est l'Eglise de l'Annonciation, ou *Nunziata*, desservie par les Religieux Servites. Cette Eglise est parfaitement belle, & très-richement ornée, mais sur tout la Chapelle où est le tableau peint à Fresque, qui represente la Sainte Vierge. Le concours des Citoyens, & des Etrangers est très-grand dans cette Eglise, qui a un privilege bien particulier touchant la retribution des Messes qui s'y disent. C'est que toutes les aumônes qu'on donne pour la retribution des Messes, se mettent en commun pour tous ceux qui les ont offertes. De maniere que les Messes dites en un jour, sont appliquées pour tous ceux qui ont donné leurs aumônes sans distinction, & satisfont pour tout ce qu'on a reçu ce jour-là. Ce privilege est écrit en très-gros caracteres au-dessus de l'endroit destiné à recevoir les retributions pour les Messes. Je m'étonne que M. Missonne s'en soit pas apperçu.

Il y a une cour quarrée assés grande environnée de portiques en forme de cloître, avant d'entrer dans l'Eglise. Les murailles sont peintes à Fresque par de très-bons Peintres. C'est dommage qu'elles sont toutes couvertes des vœux, que ceux qui ont reçu de Dieu des gra-

Privilege particulier de l'Eglise de l'Annonciation.

ces particulieres, par l'intercession de la Sainte Vierge ne manquent pas d'y mettre. Ces vœux ne sont point de simples tableaux, comme on le pratique en bien des endroits. Ce sont des figures grandes comme le naturel de bois ou de carton, qui representent les personnes, & les maux dont elles ont été délivrées. Ceux qui ne sont pas accoutumés à voir des vœux de cette espece, n'ont qu'à prendre la peine d'aller à l'Eglise de Nôtre-Dame à Paris, & ils y verront la statuë de Philippe le Bel à cheval armé, & caparaçonné comme il étoit le 18. Aoust 1304. lorsqu'il défit les Flamans. Ce Prince y fit mettre cette statuë comme une marque de sa reconnaissance envers la Sainte Vierge.

Je partis de Florence le 17. Mai 1706. en cambiature, c'est-à-dire, en changeant de chevaux à toutes les postes qui font de huit en huit milles. Je payai à Florence la somme entiere dont j'étois convenu jusqu'à Bologne. J'en tirai un reçu & un billet adressant à tous les maîtres des postes pour me fournir trois chevaux, & un Postillon. Malgré cette précaution, je fus obligé de payer les deux dernieres postes; les maîtres disant qu'ils n'avoient point de compte courant avec celui de Florence, & ne

Friponnerie
qu'on fait à
l'Auteur.

m'ayant point voulu donner de chevaux sans payer. Il est vrai que j'aurois eu raison de cette friponnerie, si j'étois retourné à Florence, comme je comptois de le faire; mais ayant été obligé de m'en retourner par la Lombardie, mon argent a été perdu. Ceux qui liront ces Memoires apprendront à mes dépens à ne jamais payer d'avance, mais seulement à chaque poste.

La route de Florence à Bologne est rude, parce qu'il faut passer les Monts Appennins, où l'on est contraint de faire une partie du chemin à pied quand on est en calèche. J'avois encore sur le cœur la montagne de San Miniato, & c'étoit ce qui m'avoit obligé de prendre le parti d'aller à cheval plutôt qu'en calèche, ou en litiere.

J'arrivai le même jour de bonne heure à Fiorenzuola, je crois que cela veut dire la petite Florence. Elle est un peu plus d'amoitié chemin de Florence à Bologne sur la Frontiere de l'Etat du Grand Duc. On compte soixante milles ou environ de Florence à Bologne. C'est une petite Ville, ou gros Bourg presqu'au pied des montagnes sur une riviere qui n'est pas considerable. On dit qu'elle a été autrefois quelque chose, elle n'est presque rien à present. J'y fus

Fiorenzuola
petite Ville.

très-mal, parce que le *Procaccio*, c'est-à-dire, le Messager, s'étant rencontré dans la même Hôtellerie, les meilleures chambres, & ce qu'il y avoit de meilleur fut donné à ceux qu'il conduisoit; bien m'en prit d'avoir mon hamac, sans lui les puces & les punaises m'auroient dévoré. Cette Ville ne consiste qu'en une rue assez large & assez longue, au milieu de laquelle il y a une place presque carrée, une Eglise Paroissiale assez propre, & quelques rues de traverse, les maisons de ce petit lieu ne laissent pas d'être bien bâties, les dehors sont riants, pour les dedans je n'en puis rien dire. Les Marchands de cotons de Scaperia, qui est entre les deux Florences, sont encore plus importants que ceux de Blois & de Châtelleraut; car ils vinrent me tourmenter quelques dans Fiorensuola, & il fallut acheter de leurs marchandises sans besoin, & contre ma volonté pour me débarrasser d'eux.

Je partis de Fiorensuola au point du jour avec le *Procaccio*; mais je le laissai bien-tôt derrière, parce que changeant de chevaux à chaque poste, & n'ayant point d'intérêt de les ménager, je leur faisois gagner l'argent que leurs Maîtres me voloient, de sorte que j'ar-

rivai à Bologne sur les trois heures, après midi le lendemain de mon départ de Florence.

CHAPITRE VI.

Description de la Ville de Bologne.

LEs François disent ordinairement Boulogne, au lieu de Bologne, ils font mal, & ne distinguent pas assés cette grande Ville d'une autre beaucoup plus petite, & moins considerable qui est sur la côte de la Picardie, que l'on appelle Boulogne sur mer.

On donne à Bologne d'Italie, l'épithete de grasse, parce qu'elle est située dans un País extrêmement fertile, aussi bien cultivé que les Etats du Grand Duc. Elle est après Rome la plus grande, la plus peuplée & la plus considerable de tout l'État Ecclesiastique. On dit qu'elle est plus ancienne que Rome. Après la décadence de l'Empire Romain, elle a eu bien des Maîtres; elle se mit enfin en liberté, mais les guerres intestines de ses principaux Citoyens la déchirerent si cruellement, que les plus sages crurent que pour les faire cesser & vivre en paix, il n'y avoit

point de moyen plus sûr que de se donner au Pape, c'est ce qu'ils firent en 1278. sous des conditions avantageuses, que l'on observe encore aujourd'hui très-religieusement, entre lesquelles sont d'avoir un Auditeur dans la Rotte, ou Parlement de Rome, & un Ambassadeur à la Cour du Pape, ce qui marque une espece d'égalité.

C'est aussi parce qu'elle s'est soumise volontairement à l'Empire de l'Eglise, qu'elle n'a point de Citadelle, moyen usité, mis en pratique & presque toujours nécessaire, pour retenir dans l'obéissance les Villes que l'on soupçonne d'humeur de s'en écarter. Son enceinte n'est que de murs assés bien entretenus à la vérité, mais sans fossés ni autre sorte de fortifications. On prétend qu'elle a cinq milles de circonference, deux milles de longueur, & plus d'un mille de largeur, & qu'elle contient près de quatre-vingt mille ames. C'est dommage qu'elle ne soit pas sur une riviere considerable, elle seroit une des plus marchandes d'Italie, puisqu'elle ne laisse pas de faire un bon commerce, quoiqu'elle n'ait qu'une petite riviere, appelée *il Reno*, ou le Rhin. Il est vrai qu'elle en retire toute l'utilité dont elle est capable, par la quantité de moulins de dif-

Grandeur de
Bologne.

ferentes especes qu'elle a bâtie sur les bords.

Cette petite riviere se joint presque aux portes de la Ville, à une autre appelée la *Savona*, & toutes deux font un canal qui va à Ferrare, & qui sert à transporter les marchandises jusques dans le Pô.

L'Ordre des Dominiquains n'a qu'un Couvent d'hommes dans cette Ville; mais il en vaut bien quatre ou cinq; il est composé de quatre cloîtres, dont il y en a un très-grand & très-magnifique, les autres le sont un peu moins; cela renferme un enclos vaste, & si c'étoit la mode en ce Pais-là d'avoir des jardins, & qu'on les voulût proportionner aux bâtimens, & au nombre de gens qui les habitent, il faudroit qu'ils fussent bien grands, mais les Religieux Italiens se promènent peu, ils sont accoutumés aussi-bien que les Seculiers à dormir, après qu'ils ont dîné, ce qu'ils appellent faire la meridienne, de maniere qu'un quart-d'heure après le repas, ils sont tous retirés dans leurs chambres. Ils commencent à se rendre visibles sur les deux heures, & c'est alors qu'on peut traiter avec eux si on a quelques affaires à leur communiquer.

Vie des Italiens.

Il y a pour l'ordinaire cent cinquante

te Religieux dans cette Maison dont plus de la moitié étudient, & font leur cours pour arriver au bonnet de Docteur, ce qui n'est pas une petite affaire. J'aimerois mieux être obligé de le prendre deux ou trois fois en Sorbonne, qu'une seule fois à Bologne. Aussi un Religieux de dix-sept ou dix-huit ans, qui entre aux études à dessein de gagner ce bonnet, est heureux quand il y arrive à cinquante ans, encore faut-il pour cela que rien ne l'ait arrêté dans sa carrière.

Je ne crois pas qu'il y ait de Ville au monde, où il y ait de plus beaux Couvens, de plus grands, & de plus magnifiques, & en plus grand nombre qu'à Bologne. On est charmé de la grandeur, & de l'exhaussement des voûtes des cloîtres, des vestibules, des dortoirs, les escaliers sont grands, bien éclairés, les marches fort basses & par conséquent aisées à monter. On voit par tout des ornemens distribués sagement, & sur toutes choses une extrême propreté; mais il semble que les Architectes qui ont bâti ces Couvens, & sur tout celui de S. Dominique ayent presque oubliés qu'il falloit des chambres pour les Religieux, & que tous les endroits dont je viens de parler étoient bien moins

Description
du Couvent
de S. Domi-
nique.

nécessaires que des chambres : car la plus grande partie de celles de ce grand Couvent, & sur tout celles du grand cloître sont petites, étranglées, & sans presque aucune commodité, quoi qu'à voir leurs portes ornées de magnifiques chambranles avec de grands médaillons, ou des figures en relief au-dessus, il semble qu'elles vont donner entrée dans des appartemens les plus beaux.

Il est vrai que ces chambres ne sont ordinairement occupées que par des Religieux étudians, qui n'en ont pas besoin de plus grandes, & qu'il y en a un bon nombre d'autres parfaitement belles, très-commodes, & disposées de manière, qu'on en peut faire des appartemens spacieux de plusieurs pièces, quand il faut recevoir des Cardinaux, ou autres grands Seigneurs qui choisissent plutôt les Couvents que les Palais de leurs amis, quand ils passent, ou qu'ils ont quelque séjour à faire dans la Ville.

Que les Allemans vantent leurs caves, & leurs tonneaux tant qu'ils voudront, il faut qu'ils le cedent en toute manière aux Bolonois. Je vis avec étonnement les caves de nôtre Couvent, j'en admirai la grandeur, l'exhaussement, la propreté, la clarté, la fraî-

cheur, & le grand nombre de tonneaux prodigieux qui y étoient, mais on me dit que celles des Francisquains étoient toute autre chose. Deux de nos Peres m'y conduisirent, & après avoir vû le Couvent, qui est très-grand, & très-magnifique, on nous conduisit aux caves, effectivement plus grandes & plus belles que les nôtres, & on nous y servit une ample collation avec des vins de plusieurs sortes excellens, & très-vieux. On nous en fit boire de trente-cinq ans, qui conservoit encore dans cet âge toute la force & la vigueur d'un vin nouveau avec une couleur vive, & une liqueur délicieuse.

Caves & vins
des Francis-
quains.

Ce vin étoit pur, & il faut qu'il le soit pour conserver si long-tems les qualités dont je viens de parler.

On s'étonnera peut-être que je dis que ce vin étoit pur, cela veut dire qu'on n'y avoit point mêlé d'eau en le faisant; car la coutume du Pais est de mettre un tiers, ou au moins un quart d'eau dans les cuves où l'on doit fouler le raisin. Sans cette précaution, les vins seroient trop violens & trop fumeux, & par ce moyen on s'épargne la peine d'y mettre de l'eau en le buvant. Tout le monde boit du vin en ce Pais, les femmes, & les enfans comme les hom-

Maniere de
faire le vin.

mes, & quoiqu'ils soient sobres, & qu'on ne puisse gueres leur rien reprocher sur cet article, ils ne peuvent s'en passer. Franchement ils auroient grand tort de se gêner là-dessus. Les vins sont excellens, les vignes produisent beaucoup, il n'y a point d'impôts qui les rendent chers, pour quoi ne pas boire dès qu'on le peut faire sans incommoder sa bourse, sa santé, & sa réputation.

On fait du vin particulier dans toutes les Communautés pour le sacrifice de la Messe, dans lequel il n'y a point d'eau. Ce sont les Sacristains qui en font les dépositaires, & comme on en fait toujours une quantité bien plus considérable qu'on n'en peut consommer à l'Eglise, ils n'en refusent jamais aux Religieux, & sur tout aux Etrangers qui en veulent goûter. Ce vin pour être entièrement potable doit être de trois feüilles, avant ce terme il est excessivement violent.

On ne sert point d'eau sur les tables dans les Communautés, & on ne donne point le vin par mesure aux Religieux. Il y a devant chaque Religieux un goblet de verre assés grand & fort propre, que les serviteurs remplissent autant de fois qu'on l'approche du bord de la table, & cela m'a paru fort raisonnable ;

Vin de Sacristie.

nable ; car la mesure qu'on donneroit à chaque Religieux devant être égale, il arriveroit presque toujours qu'elle seroit trop grande pour les uns, & qu'elle ne suffiroit pas aux autres. Les premiers par inadvertance, ou pour ne pas paroître singuliers la boiroient entiere, & elle leur feroit mal, & ceux à qui elle ne suffiroit pas souffriroient la soif pour n'avoir pas la peine d'en demander, ou la honte de paroître plus grands buveurs que les autres.

La Bibliotheque de nôtre Couvent est une des meilleures de la Ville. Elle est nombreuse, fort bien éclairée, les armoires qui renferment les Livres sont d'une très-belle menuiserie, elles sont doubles, les premieres ont neuf à dix pieds de hauteur. Elles soutiennent un corridor en faillie, où il y a d'autres armoires un peu moins hautes que les premieres. Ce qui m'a déplû, c'est que presque tous les Livres sont reliés en parchemin, qu'ils appellent *carta pectora*, ils prétendent que cette relieure conserve mieux les Livres. Il me semble qu'ils se trompent, mais cette relieure est à beaucoup meilleur marché, & pese moins, ils ont raison par ces deux endroits. Il y a un cabinet de manuscrits, où l'on en conserve de très-

anciens , & sur tout une Bible qu'on suppose écrite de la main d'Esdras, comme le Bibliothequaire nous l'affura.

Bibliothèque
de S. Domi-
nique.

On trouve avant d'entrer dans la Bibliothèque , un vestibule magnifique partagé en trois parties , par deux rangs de très-belles colonnes , qui portent au-dessus de leur entablement un plat-fond fort décoré , les fenêtres sont séparées par des pilastres de même ordre que les colonnes , & les vuides sont remplis de cadres , qui contiennent des inscriptions qui ont rapport à la fondation de ce Couvent , par nôtre Patriarche S. Dominique , & aux grands hommes qui sont sortis de cette illustre Maison. On peut croire que S. Pie V. du nom Souverain Pontife n'est pas oublié. Sa genealogie , & un abrégé de l'Histoire de sa Famille , & de son Pontificat. La genealogie de nôtre Patriarche S. Dominique , y est aussi assés au long. Mais ce que je n'ai jamais vû dans aucune Maison Religieuse de quelque Ordre que ce soit qu'en celle-là , c'est un Inventaire de tous les revenus , & de tous les biens du Couvent , soit en maisons , en terres , en rentes , & un état de la dépense annuelle dans les années ordinaires. J'y vis entre autres choses un article qui m'édifia beaucoup , c'est que le Couvent

fournit en espèces tous les ans pour la nourriture, entretien, & logement de vingt-deux filles qui ont embrassées nôtre tiers-Ordre. Elles en portent publiquement l'habit, & viennent à la Messe, & aux Offices Divins à nôtre Eglise. C'est en cela seul qu'elles ne sont pas cloîtrées. Car elles ne peuvent aller autre part qu'en ce seul endroit, & de retour chés-elles ne parlent à personne qu'à travers d'une grille comme les Religieuses Professes des vœux solennels. Elles sont dans une grande maison qui appartient au Couvent qui est dans la place, ou grande cour extérieure, par laquelle on entre dans l'Eglise. Cette cour spacieuse étoit autrefois un cimetière. On y voit encore quelques tombeaux anciens, entre lesquels il y en a un fort magnifique. Ces bonnes filles ont soin des ornemens & du linge de l'Eglise, & s'en acquittent parfaitement bien.

Filles du
Tiers-Ordre.

L'Eglise de S. Dominique est une des plus grandes de la Ville. Elle est bâtie & voûtée dans le goût gothique, que les Italiens appellent à la *Tedesca*, la nef est accompagnée de deux bas côtés avec des Chapelles. La croisée a ses Chapelles particulières. Le grand Autel est dans le milieu de la croisée, & le chœur des Religieux est derrière

Eglise de S.
Dominique
à So.ogne.

l'Autel qui est de marbre à la Romaine, orné ou chargé d'une nombreuse & très-riche argenterie. Le chœur est grand, & peut contenir plus de deux cens Religieux. Les stales sont d'une excellente menuiserie, dont les derrières sont de bois de rapport, qui imitent si parfaitement la peinture en Camayeux que l'Empereur Charles-Quint pour s'assurer de la verité, en ôta une piece avec la pointe de son poignard; on ne manqua pas de nous faire remarquer cet endroit, qu'on a laissé vuide pour memoire de cet événement. Ces tableaux representent des Histoires de l'Ancien Testament. On les regardoit avec justice, comme des chefs-d'œuvres dans le tems qu'ils ont été faits. Ils sont à present moins estimés, parce que cet Art s'est perfectionné depuis qu'on a trouvé le secret de donner au bois les couleurs, & les teintes dont on a besoin. Les deux plus belles & plus grandes Chapelles de cette Eglise, sont celles du Rosaire, & de S. Dominique. Elles sont vastes, bien voûtées, toutes incrustées de marbres choisis, avec des ornemens de bronze doré, des peintures, des bas reliefs, & generalement tout ce que l'Art a pû inventer pour les rendre magnifiques. L'Autel de la Chapelle de S.

Dominique est isolé ; le corps de ce saint Patriarche , est dans un tombeau de marbre , qui fait une partie du derrière de l'Autel , on admire les bas reliefs qui sont sur le tombeau , les connoisseurs disent qu'il n'y a rien de plus correct, & de plus fini, & que l'antiquité la plus sçavante se feroit honneur de cet ouvrage.

Je ne sçai par quel caprice nos Sacristains couvrent les murs précieux de cette Chapelle avec des tapisseries dans les jours de Fêtes. Il est vrai que ce sont des tapisseries de velours , & de damas chargées de larges galons d'or avec des franges , & des crépines très-riches ; mais l'incrustation & ses ornemens si beaux , si recherchés & placés si à propos, me paroissent infiniment plus convenables que ces tapisseries , j'ai pris quelquefois la liberté de leur dire que leurs tapisseries ne devoient y être tendues que les jours ordinaires, & pour empêcher la poussière de gâter des ornemens si précieux ; l'argenterie particulière de cette Chapelle est très-riche ; on ne met point de lampes au-dedans , de peur que la fumée ne gâte les peintures , & les ornemens dorés de la voûte. Elles sont suspenduës devant la Chapelle, & dans le bas côté. Il y en a plusieurs. J'en

comptai un jour quinze, dont celle du milieu est d'une grandeur excessive. Elle a été faite au Mexique. C'est un présent que les Indiens ont envoyé à la Chapelle de nôtre Patriarche, en reconnoissance du soin que ses enfans ont eu de les instruire des verités de la Religion. On doit croire sans que je le dise qu'elle est d'argent, & du plus pur. La matiere n'y a pas été épargnée, la chaîne qui la suspend est d'argent & très-grosse. On attache quelquefois à cette maîtresse lampe, huit autres lampes qui ont un bon pied de diametre, qui ne paroissent encore que très-petites en comparaison de celle qui les souûtient.

Je vis sur l'Autel quatre figures d'argent entre les chandeliers, qui avoient des reliques dans leurs bases. Ces figures ont près de cinq pieds de hauteur, & on prétend qu'elles sont massives. Il y en avoit autrefois douze, mais nos Religieux en firent fondre huit dans un tems de famine, & les convertirent en monnoye pour assister les pauvres. Ces pieces qui étoient des gros ou demis Jules, avoient d'un côté un S. Dominique, avec ce mot *Bononia*, & de l'autre ces paroles, *Pietas Fratrum Prædic. tempore famis*, avec l'année. Ces pieces sont à present extrêmement rares. J'en

ai vû deux, ou trois dans le cabinet d'un Curieux, qui ne voulut pas m'en céder une.

Comme elles étoient d'un grand poids, & d'une matiere très-pure, les Juifs les ont ramassées avec empressement, & les ont vendues aux Princes voisins, qui les ont converties en monnoye à leur coin.

La Chapelle du Rosaire est vis-à-vis celle de S. Dominique, elle est aussi grande, & à peu près aussi ornée; mais ce qu'elle a de particulier, c'est une quantité prodigieuse d'argenterie, qui est exposée nuit & jour, sans pouvoir être transportée hors de la Chapelle, sous quelque prétexte que ce puisse être, pas même pour aider à orner un autre Autel, dans une solennité extraordinaire, c'est la clause qu'ont attachée à leurs presens ceux qui les ont faits, de maniere que si on transportoit quelques-unes des pieces de cette nombreuse argenterie en quelque autre Chapelle, seulement pour quelques heures, elle appartiendroit dès ce moment de plein droit à l'Eglise Cathedrale, à qui elle est substituée. C'est un moyen sûr d'empêcher qu'on ne donne atteinte à la Loi, qui dit qu'il ne faut pas découvrir un Autel pour en couvrir un autre. Aussi

Chapelle du Rosaire.

Clause particulière pour l'argenterie de cette Chapelle.

peut-on dire, que le *Palladium* de Rome n'étoit pas gardée avec plus de soin que l'est l'argenterie de cette Chapelle. Je n'en ai pas fait l'inventaire, & je ne l'ai pas pesé, mais je puis assurer qu'il y en a pour de très-grosses sommes.

On fait à Bologne mieux qu'en aucun autre lieu d'Italie, des bouquets à fleur d'argent parfaitement approchantes du naturel. Ces bouquets durent bien plus que nos bouquets artificiels de parchemin, & il est plus aisé d'en ôter la poussière sans les gâter. Il est vrai que ces bouquets ne peuvent représenter que des fleurs blanches comme sont les lis, les jasmains, les tubereuses, les fleurs d'orange. Ils font les étamines, & les pistelles de vermeil, aussi bien que les feuilles.

La garde de cette argenterie donne bien de l'exercice à nos Sacristains, quoique la Chapelle soit fermée d'une bonne grille de fer, & que les fenêtres soient bien grillées avec des contrevents, que l'on ferme en-dedans. On est obligé de prendre de grandes précautions pour que ce trésor toujours exposé, ne soit pas enlevé, ce qui ne seroit pas absolument impossible, parce que la Chapelle & un des côtés de l'Eglise, se

trouvent dans une place publique, & que la Ville de Bologne est remplie d'Écoliers alertes & ingénieux, qui sont sans cesse aux expédiens pour trouver de quoi fournir à leur libertinage; aussi y a-t'il toujours un homme de garde dans l'Eglise jour & nuit, qui outre ses armes a pendant la nuit trois ou quatre dogues, & en cas de besoin, il n'a qu'à sonner une cloche qui répond aux chambres où couchent les Sacristains, qui ont des fenêtres qui donnent dans l'Eglise, vis-à-vis cette riche Chapelle, & le secours ne tarde pas à venir.

J'ai dit ci-devant que le corps de notre Patriarche S. Dominique, repose dans un sepulchre de marbre qui fait partie de l'Autel de sa Chapelle. Ce sepulchre ne s'ouvre jamais, on l'a fermé lorsqu'on y a mis ces sacrées dépouilles, & les clefs de bronze ont été sciées; à l'égard de la tête, elle est dans une Chapelle placée derrière l'Autel de la croisée de l'Eglise, du côté de la Sacrificie, on voit au travers d'une grille le tabernacle qui renferme cette précieuse relique, mais on n'en approche qu'avec peine, & difficilement. La Chapelle est fermée à quatre clefs, dont l'une est entre les mains du Cardinal Legat, qui a toute l'autorité du Pape dans le Gouver-

La tête de S.
Dominique.

vernement, ou Legation de Bologne, & du Bolonois. L'Archevêque de la Ville la seconde, la troisième est au Sénat de la Ville, & la quatrième entre les mains du Prieur du Couvent.

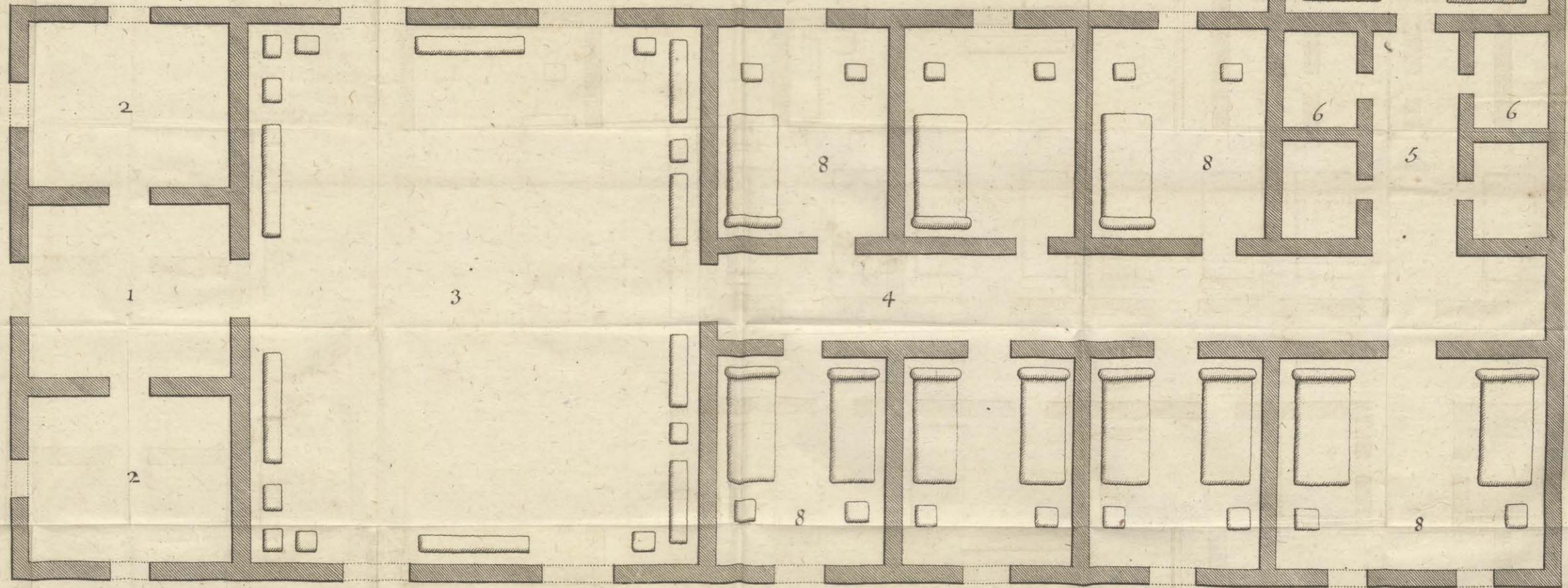
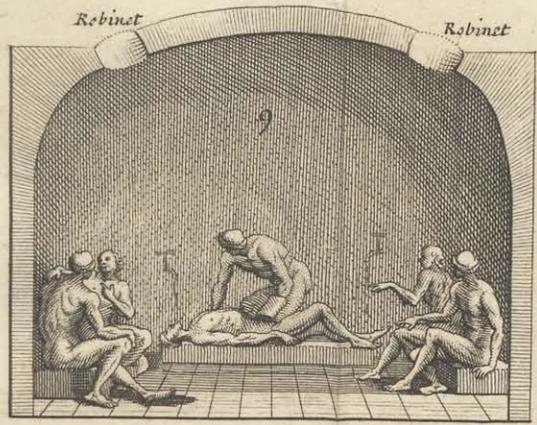
Comme la Ville reconnoît S. Dominique pour un de ses Patrons, on ne peut s'imaginer quelles sont les précautions pour conserver cette précieuse relique, & pour empêcher qu'on n'en enleve quelque chose. Ces Messieurs portent leur défiance jusqu'à l'excès, depuis que le Cardinal de Medicis frere du Grand Duc, ayant été introduit dans la Chapelle, & la Chasse lui ayant été ouverte, il presenta aux Officiers qui étoient presens un Bref du Pape, qui lui permettoit d'en enlever une dent, ce qu'il fit sur le champ, malgré les oppositions des Officiers du Legat, de l'Archevêque, du Sénat, & des Religieux, il la mit dans une boîte d'or, & sortit aussi-tôt de la Ville. On dit qu'il fit sage-ment, parce que le Peuple ayant sçû ce qui s'étoit passé, s'attroupa, prit les armes, & l'auroit obligé à rendre ce qu'il avoit enlevé.

Quoiqu'il n'y eût rien à craindre des Religieux de l'Ordre assemblés pour le Chapitre General, on eut toutes les peines du monde à obtenir que nous vis-

Le Cardinal
de Medicis
prend une
dent.



*Plan
des Etuves
à la Turque.*



- 1... Demi Salon d'entrée. 2... Logement des gens de service. 3... Grand Salon pour se promener devant et après qu'on est sorti du lit. 4... Corridor des Chambres. 5... Corridor qui conduit à l'Etuve. 6... Cabinets vaultés qui n'ont du jour que par une Lucarne fermée d'une Cloche de verre où l'on depille. 7... Etuve vaultée qui n'a du jour que par deux Cloches de verre. 8... Chambres à lits où l'on achève de suer après qu'on est sorti de l'Etuve, et où on se deshabile. 9... Coupe de l'Etuve.

Echelle de 11. T.

humblot f.

fions la tête de nôtre Pere, on l'obtint à la fin. Le Vice-Legat envoya soixante Suiffes, qui se faifirent des clefs des portes du Couvent & de l'Eglise, & qui ne laiffèrent entrer que les Officiers des Puiffances qui gardent les clefs de la Chapelle, & les Ouvriers dont on pourroit avoir besoin. Cette précaution ne fut pas inutile, comme nous le verrons bien-tôt. On ouvrit donc la porte de la Chapelle, & enfuite le tabernacle où repose la relique, & on fit un procès verbal de l'état auquel on avoit trouvé les ferrures. On tira la relique, & on reconnut les sceaux appofés fur les vis qui ferment la Chaffe, & on se mit en devoir de les ouvrir. Il y en avoit huit, les cinq premières vinrent parfaitement bien, l'Ouvrier mal-adroit rompit la fixième, il fallut la forcer pour achever de la tirer, & cela confomma un tems confiderable, à la fin on en vint à bout, la Chaffe fut ouverte, & la relique fut élevée, de maniere qu'elle paroiffoit toute entiere au-deffus de la Chaffe.

Cette Chaffe est une tour de vermeil doré à huit angles, d'environ vingt pouces de hauteur, furmontée d'une pyramide ronde d'un pied, ou quinze pouces de hauteur. C'est cette pyramide qui est attachée avec des vis à la

tour, que l'on leve quand on veut faire voir la relique. La tour, & la pyramide sont très-bien travaillées, les ornemens d'or n'y font pas épargnés, ni les pierres. Après qu'on eût achevé le procès-verbal de reconnoissance, les Suisses formerent deux hayes depuis la porte de la Chapelle, jusques devant un Autel, où tous les Religieux étoient assemblés. Un Officier nous introduisit les uns après les autres dans la Chapelle, dont on faisoit sortir aussi-tôt que nous avions satisfait nôtre curiosité & nôtre dévotion. Il n'y avoit dans la Chapelle que nôtre Pere General, le Vice-Legat, un Vicaire General de l'Archevêque, trois Sénateurs députés, trois Notaires, quatre Officiers Suisses l'épée à la main à côté de la relique, & le Prieur du Couvent avec deux Religieux revêtus des ornemens sacrés qui tenoient la Chasse.

Je remarquai que la tête de nôtre S. Patriarche étoit fort petite, ce qui me fit connoître que les portraits que j'en avois vû à Toulouse, en Espagne, & en d'autres endroits ne lui ressembloient pas du tout. En effet, le portrait qu'on en conserve à Bologne est tout différent.

Cette cérémonie fut fort longue, il

étoit plus de minuit quand les procès verbaux furent achevés, & les portes fermées, après quoi nous remerciâmes ces Messieurs, & les reconduisîmes à leurs carosses.

J'ai dit que l'Eglise de S. Dominique étoit fort grande, & qu'elle avoit une croisée, deux bas côtés, & un chœur fort grand; par là on peut juger de la quantité de tapisserie, qui est nécessaire pour couvrir les murs d'un si grand Vaisseau. J'en ai pourtant vû trois tentures différentes, une de damas rouge & jaune, une autre de velours rouge, & de damas, & une troisième de damas rouge faite exprès, dont toutes les côtures sont couvertes de galons d'or très-larges, le bas chargé de grandes franges d'or, avec des campanes de la même matiere. Cette dernière tenture est appliquée sur des cadres de bois, taillés pour les endroits qu'ils doivent couvrir, de maniere que ces tapisseries étant toujours tendues, ne se coupent point comme il arrive en les pliant, & en les dépliant. On conserve tous ces cadres dans une chambre bien sèche, & on les attache aux murs de l'Eglise avec des crampons de fer.

Cette riche tenture est un present d'un Religieux de la Maison, qui s'é-

Les Religieux
heritent en
Italie.

tant trouvé heritier de sa famille, employa les effets mobiliers, & les revenus des fonds à orner l'Eglise. La Coutume d'Italie est de conserver aux Religieux le droit qu'ils ont aux successions qui leur peuvent arriver, à moins qu'ils n'y ayent renoncé par un Acte exprès avant de faire profession. Il est vrai que ce droit d'heredité ne s'étend qu'à l'usufruit des fonds, & à la propriété de tous les effets mobiliers, & cela me paroît très-juste, & très-conforme à la raison.

On raisonne autrement en-deçà des Monts, c'est-à-dire en France, il ne s'agit que de sçavoir si on raisonne plus juste, cela ne me paroît pas; car pourquoi priver un homme de ce que la nature lui a donnée. C'est, dit-on, que cela est contraire au vœu de pauvreté qu'il a fait; mais si cela étoit, il faudroit dépouiller absolument les maisons de tous leurs biens. Car quand le Monastere est riche, les particuliers le sont aussi, sans cesser pour cela d'être dans l'exacte observance de leur vœu de pauvreté. La pauvreté Religieuse ne consiste pas à n'avoir rien, mais à n'être maître de rien sans la permission expresse de ses Supérieurs; ainsi quelque riche succession qui tombe à un Religieux, il n'en est

pas plus riche, ni moins pauvre, parce que ce n'est pas proprement lui qui hérite, mais son Monastere, suivant la regle du Droit, qui dit que tout ce que le Religieux acquiert, il l'acquiert pour son Monastere. *Quidquid acquirit Monachus acquirit Monasterio.* Il n'est donc pas en état de disposer de rien, il n'est maître de rien, il ne possède rien qu'autant que son Superieur lui en permet l'usage, il est par conséquent pauvre.

La condescendance qu'ont quelquefois les Superieurs d'agréer que les acquisitions d'un Religieux soient employées à une chose plutôt qu'à une autre ne rend pas le religieux propriétaire. Son Superieur a jugé bon, utile, & honnête l'emploi qu'il a proposé qu'on fit de l'héritage qui lui est arrivé. Ce n'est plus le Religieux qui dispose, & qui fait l'emploi, c'est le Superieur, & en voilà assez pour que le Religieux soit dans les bornes les plus étroites de son vœu de pauvreté. C'est ainsi qu'en usoient les anciens Peres du Désert, ces modeles de la pauvreté, & de toutes les vertus Religieuses. Ils héritoient de leurs parens, ils partageoient les successions qui leur venoient avec leurs Coheritiers, & avec l'agrément de leurs Superieurs,

ils dispofoient de ce qui leur étoit échû. Peut-on dire qu'ils n'étoient pas pauvres, qu'ils n'étoient pas Religieux ? Il n'y a rien de plus injufte que ce fentiment.

Cependant comme il pouvoit arriver que tous les fonds d'un Etat pafferoient dans les mains des Religieux, on a réfolu avec autant de fageffe que de juftice, que les fonds après la mort des Religieux heritiers, retourneroient aux heritiers Collateraux ou autres habiles à fucceder à ces mêmes Religieux s'ils fuflent demeurés dans le monde.

On fait voir dans le preau d'un des Cloîtres de ce Couvent un Cyprès que la tradition constante affûre avoir été planté par nôtre Patriarche S. Dominique. Si M. Miffon l'avoit vû, il n'auroit pas manqué d'en faire une relique, & une hiftoire pour divertir les bateliers de la Tamife. Je dois avertir le public que nous ne confiderons cet arbre que parce qu'il a été planté par un homme pour qui nous avons une finguliere veneration, & parce qu'il y a peu d'arbres qui ayent plus de cinq fiècles d'ancienneté comme celui-là.

Outre le Cyprès on montre encore la chambre où S. Dominique eft mort. Je ne dis pas celle où il logeoit étant

Cyprès de S.
Dominique.

vivant, il n'en avoit point, l'Eglise lui en tenoit lieu, & quand le besoin pressant l'obligeoit de prendre du repos, le marche-pied de quelque Autel étoit son lit. On a fait une Chapelle de cette petite chambre. Elle est au rès de chauffée du grand Cloître. Les premiers Peintres des plus celebres Ecoles de Bologne y ont travaillé à l'envie. C'est dommage que ces excellents morceaux ne soient pas dans un lieu plus éclairé.

La Maison de l'Inquisition est dans l'enceinte du Couvent. C'est un Religieux de l'Ordre qui est Inquisiteur, il y a son logement, & celui de ses Officiers nécessaires. Les prisons y sont jointes, elles ne sont ni sombres, ni affreuses, comme certaines gens mal intentionnées, ou mal informées le publient. Je les ai vûes, & j'ai été témoin du grand ordre de la charité, & de la justice qui s'y observe. Tous ceux qui sont criminels seroient heureux de tomber en des mains aussi charitables que celles des Officiers du Saint Office. On n'y veut point la mort du pecheur, mais sa correction, & quoi qu'en ait dit l'imposteur Dellon dans sa relation de l'Inquisition de Goa, j'espere justifier aisément ce Tribunal

Palais de
l'Inquisition.

devant les personnes sages dans un Ouvrage qui suivra celui-ci , si Dieu me donne la vie , & assez de santé pour l'achever.

Je ne finirois point si je voulois faire une description un peu détaillée de ce célèbre Couvent. On y voit des tableaux des plus excellens Maîtres & en quantité. L'Eglise , le Refectoire , les Salles , les Cloîtres , les Classes , tout est rempli de peintures des fameuses Ecoles des Caraches , du Guide , du Titien & de quantité d'autres qui se sont signalés à l'envi les uns des autres dans ce bel Art. Sur tout je ne pouvois me lasser d'admirer ce fameux tableau du Guide qui represente le massacre des Innocens. Ce n'est pas une peinture , ce n'est pas un morceau de Sculpture ; ce sont des personnages vivants , animés , les passions parlent , le sang coule , on y entend le cri des enfans , tout y est en mouvement.

Les Florentins se vantent que la Peinture est ressuscitée chez eux , & que c'est leur Compatriote Cinabue qui l'a tirée du tombeau , où l'ignorance & la rusticité des barbares qui avoient inondé l'Italie , l'avoit enseveli ; mais les Bolonois leur contestent hautement cette gloire , & font voir

Contestation
des Bolonois
& des Florentins
sur la
Peinture,

par des témoignages éclatans que la Peinture fleurissoit chez eux avant que Cinabué scût manier le pinceau. Je ne suis pas capable de les mettre d'accord, mais quand je le ferois, je m'en garderois bien. Ces contestations ne produisent point de guerres sanglantes. La mort, les ruines & la désolation ne les accompagnent point. Les Etats en tirent même des avantages considérables, puisqu'elles servent d'éguillon pour exciter les uns & les autres à soutenir l'honneur de leurs Ecoles, en tâchant à se surpasser.

Mais la peinture n'est pas la seule chose qui rend la Ville de Bologne recommandable, son Université est fameuse par tout le monde. Elle doit son établissement à Charlemagne. Il y a bien des Ecrivains qui prétendent qu'elle fut établie par l'Empereur Theodose en 425. & quatre siècles de plus ou de moins sont un objet qu'on ne doit pas négliger. Les Empereurs qui ont succédé à Charlemagne se sont fait un devoir, & un honneur d'imiter ce Prince incomparable, en conservant ou en augmentant les Privileges de cette sçavante Ecole. Les Papes y ont donné toutes leurs attentions depuis qu'ils sont maîtres de cette Ville, & il y a

tant de siècles que toutes les sciences y fleurissent, & qu'elles y sont enseignées par les premiers hommes du monde, que ce n'est pas sans raison que la Ville prend la qualité de maîtresse de toutes sortes de Sciences, & qu'elle est en possession de mettre ces mots sur les monnoyes d'argent, *Bononia docet*. Bologne enseigne.

Outre les Ecoles particulieres des Religieux, où les Seculiers peuvent aller étudier, parce que les Professeurs Reguliers doivent être Docteurs de l'Université, il y a plusieurs Colleges, où l'on enseigne les Humanités, & la Philosophie. Mais ceux qui veulent prendre les degrés dans l'Université, doivent faire leur cours au grand College de l'Université, on l'appelle *Le studio*. C'est un bâtiment magnifique, d'une grandeur prodigieuse. L'on n'a rien oublié de tout ce qui pouvoit l'ornier, & le rendre propre aux exercices qui s'y font. C'est l'ouvrage du fameux Architecte Jacques Barocci, surnommé Vignolle, c'est tout dire, il a taillé en plein drap, Saint Charles Boromée étant alors Legat de Bologne, & neveu de Pie IV. Le Vestibule est spacieux soutenu par de très belles colonnes de marbre. L'escalier principal

Le Studio ou
le grand Col-
lege.

répond à la grandeur & à la magnificence du Vestibule. Il est peint à fresque par les plus habiles Peintres du XVI. siècle. Une chose qui m'a étonné est que ces Peintures exposées en tout tems au grand nombre d'Ecoliers de toutes sortes de Nations qui y sont à toute heure, ne sont ni égratignées, ni effacées. Cette moderation m'a fait croire qu'il n'y avoit jamais eu de François dans cette Université. Car c'est leur pratique invariable de gâter tous les endroits qu'ils fréquentent, d'y écrire leur nom, & souvent d'autres choses plus mesléantes, en un mot de n'avoir aucun respect pour les endroits, & les choses les plus respectables.

Il est impossible de trouver autre part des Classes plus belles & plus décorées que celles de ce vaste College. Les Salles où l'on soutient les Actes publics sont ornées de peintures à fresque, & même de tableaux de prix. Il y a des Professeurs de Rhétorique, de Philosophie, de Langues Orientales, d'Ecriture Sainte, d'Histoire Sacrée & Prophane, de Theologie, de Medecine, de Botanique, d'Anatomie, d'Astronomie, de Geometrie, du Droit Civil & Canonique. En un mot de toutes les Sciences. Les honoraires des Professeurs

font considerables , & payés bien exactement. Quelques uns ont des appartemens dans le College.

C'est l'Archidiacre de la Cathedrale qui donne le Bonnet Doctoral à ceux qui en sont jugés dignes après de longues études , & des examens très-rigoureux.

S. Pierre du
Dôme.

L'Archidiacre est la premiere Dignité de l'Eglise Cathedrale , qui est dédiée à Saint Pierre. Elle est presqu'au centre de la Ville , elle est allés grande , très-ancienne , bien bâtie , & ornée de quantité d'excellentes peintures , d'ornemens superbes , d'argenterie très-riche , de quantité de précieuses reliques. Le Chapitre de cette Eglise est nombreux , & riche , & toujours composé de gens d'une très-grande distinction. Il en est sorti un nombre considerable de Prélats , d'Evêques , de Cardinaux. On prétend même que Gregoire XIII. de la Maison Bon Compagno , & Innocent IX. de la Famille des Fachinetti avoient été de cet illustre Corps.

Il y a long-tems que cette Eglise est en possession de n'être gouvernée que par des Cardinaux. En effet c'est un bon morceau , & digne d'une Eminence , & comme disent les Italiens , un *Boccone*

di Cardinale. Le Palais de l'Archevêque est près de l'Eglise Cathedrale, il est bien bâti, bien orné, & meublé comme il plaît au Prélat qui l'occupe.

Palais Archevêque.

Outre le Chapitre de la Cathedrale, il y a encore deux Collegiales de consequence, Sainte Marie Majeure, & Saint Petrone, dont la plus considerable est celle de Saint Petrone Evêque & Patron de la Ville. Cette Eglise fut fondée par le Senat & le Peuple de Bologne en 1211. Elle est à present la plus grande & la plus magnifique de toute la Ville, la premiere Eglise qu'on avoit bâtie en l'honneur de ce Saint n'ayant pas paruë assez magnifique, on l'abbatit, & on en commença une autre en 1290. c'est celle qu'on voit à present à laquelle on a toujors travaillé depuis ce tems-là, & qui n'étoit pas entierement achevée en 1706. aussi faut-il avoier que c'est un grand ouvrage. Le frontispice est tout de marbre avec des statuës Colossales de la Vierge, de Saint Petrone, & de Saint Ambroise. Cette Eglise renferme vingt-quatre Chapelles grandes, ornées de marbre, de statuës de bas reliefs, & de quantité d'excellents Originaux des meilleurs Peintres, comme du Guide, des

Collegiale de S. Petrone.

trois Caraches, du Casta, du Cacciab
du Proccacio, du Sanfonin, de l'Alba-
rese, du Cignagni, du Parmesan, & de
quantité d'autres Heros de la Peinture,
de maniere qu'il semble qu'on ait ras-
semblé exprès dans ce même lieu ces
differentes pièces, afin que les connoi-
seurs pussent juger plus aisément de
leurs beautés, & du merite de ceux
qui les ont produites.

C'est dans cette Eglise que se font tou-
tes les cérémonies extraordinaires. La
Cathedrale est trop petite, au lieu que
la vaste grandeur de Saint Petrone peut
contenir aisément la multitude que la
curiosité, ou la dévotion ne manque
pas d'attirer aux grandes Fêtes.

Couronne-
ment de
Charles-
Quint à S. Pe-
trone le 5.
Novembre
1523.

Ce fut à Saint Petrone que Char-
les-Quint reçût la Couronne d'or de
l'Empire de Clement VII. le cinq No-
vembre 1523. On voit cette ceremonie
representée à la dixième Chapelle par
Brizio Peintre fameux qui s'est immor-
talisé par ce grand ouvrage que l'on
ne peut assés admirer. L'Histoire de ce
Couronnement est écrite sur une gran-
de plaque de cuivre attachée devant
le Palais du Pape dans la place de Saint
Petrone. Je rapporterois les termes de
cette inscription si d'autres Voyageurs
ne les avoient déjà rapportés.

Une

Une chose qui contribuë infiniment à la beauté de l'Eglise de Saint Petronne, c'est qu'elle est située entre deux grandes places. La principale est devant son frontispice, elle est plus longue que large & très-vaste en tout sens, son milieu est occupé par une fontaine de marbre qui renferme une statuë Colossalle de bronze qui represente Hercule, autour de laquelle il y a quatre figures de femmes qui jettent l'eau par les mamelles.

Le Palais du Pape est vis-à-vis cette fontaine. Il occupe presque tout le côté droit de la place, c'est où loge le Légat, qui a une garde de cent Suisses, & une Compagnie de Chevaux Legers. Il est si vaste que le Conseil, ou Sénat de la Ville y a ses Salles, & ses appartemens. Il y en a d'autres pour les Notaires, d'autres pour les Assemblées des Bourgeois, pour la police, pour les différentes Cours de justice. Le Légat y a ses appartemens d'hiver & d'été, aussi bien que son Auditeur General; & quantité d'autres Officiers attachés à sa dignité, & à sa personne. Le Gonfalonier, les Anciens qui gouvernent la Ville sous l'autorité du Légat, & qui en sont comme les Chefs, & à peu près comme le Prévôt des

Palais du
Pape.

Marchands & les Echevins de Paris. Ces cinq Messieurs ont leur table servie aux dépens du public, pendant qu'ils sont en charge ; & comme ce sont eux qui en réglent la dépense, on peut croire qu'elle est abondante & délicate. D'ailleurs la Ville est riche, & se picque de faire les choses avec grandeur.

Histoire de
Henri Roi de
Corse & de
Sardaigne.

En pourra-t-on douter quand on sçaura que ce Palais si grand & si magnifique a été bâti exprès pour servir de prison à Henri Roi de Corse & de Sardaigne, fils naturel de l'Empereur Henri II. qui ayant été envoyé par son pere avec des Troupes au secours des Modénois, qui étoient en guerre avec les Bolonois, eût le malheur d'être battu, & pris près le pont de Saint Ambroise. Les Bolonois ses vainqueurs le traitèrent toujourns en Roi, mais ils ne voulurent jamais lui rendre la liberté, quelque chose que l'Empereur son pere pût faire pour la lui procurer. Il offrit entre autres choses pour sa rançon d'environner la Ville de Bologne d'un cercle d'or. Quelque mince qu'il l'eût fait faire, il est certain qu'il auroit toujourns fallu une quantité bien considerable de matiere pour environner une Ville qui a cinq mille de tour. Ce

Prince mourut enfin après une prison de vingt-deux ans , neuf mois & seize jours , & fut enterré dans l'Eglise de S. Dominique , où les Bolonois lui firent des obseques dignes de son rang , & lui érigerent une statuë & un tombeau magnifique le 14. de Mars 1272. lorsque Jean-François Aldrovandus étoit Dictateur de la Ville.

Cette Histoire est écrite en Latin sur le Sepulchre de ce Prince. Il y a apparence que la table que la Ville entretient à son Gonfalonier , & à ses quatre Conseillers, est la même qu'elle entretenoit au Roi de Sardaigne , pendant sa prison , & qu'elle n'a pas voulu que les fonds destinés à cette dépense fussent employés à un autre usage , ce qui auroit pû faire oublier à la fin un événement qui lui fait tant d'honneur. Je voudrois qu'outre le tombeau, la table , & l'Epitaphe , on eût fondé un service annuel , & un Eloge funebre à l'honneur de cet illustre prisonnier.

On me fit remarquer une peinture sur la façade du Palais où François I. Roi de France, est représenté touchant, & guerissant les malades des écrouïelles, dans le voyage qu'il fit en cette Ville quand il conclut le fameux Concordat

François I.
Roi de France
représenté
touchant les
malades.

avec Leon X. Il falloit qu'il fût bien avec le Pape, puisque celui-ci souffroit qu'il fit des miracles en sa presence.

Ce palais est orné d'excellents tableaux sur bois & sur toile, outre les belles peintures à fresque que l'on voit par tout sur les murailles. Il y a à l'entrée deux statuës de bronze, l'une de Boniface VII. & l'autre de Gregoire XIII. Celle-ci est bien plus estimée que la premiere; on y voit quantité de Bustes de Papes & d'autres grands Hommes, & une statuë d'Hercule de terre cuite d'une prodigieuse grandeur, qu'on regarde comme un chef d'œuvre en ce genre.

Ligne meri-
dionale de
S. Petronne.

Il ne faut pas oublier la fameuse ligne méridienne que le sçavant M. Cassini de l'Academie des Sciences de Paris a tracé sur le pavé de l'Eglise de S. Petronne sur une large lame d'airain, un rayon du Soleil qui passe par un trou de la voûte marque les stations de cet Astre, & les heures Astronomiques, & Italiennes, depuis le Solstice d'été, jusqu'à celui d'hyver. Les Sçavants du pays disoient qu'on remarquoit quelque changement dans cet horloge, & ne convenoient point de la cause qui le produisoit. Ce point excitoit entre eux des contestations très-vives. Ceux

qui tenoient pour les nouveaux systêmes affuroient que le cours du Soleil n'étoit plus le même , & qu'il avoit changé sa ligne de direction , comme on a remarqué depuis quelques années que l'aimant a changé la sienne. Ceux qui sont prevenus pour l'ancien systême affuroient que le Soleil n'avoit point changé de route , ni de situation, mais que c'étoit le balancement de la terre qui caufoit ce désordre , dont les Cieux de trepidation étoient cause, pour avoir communiqué au globe de la terre, ce qu'ils devoient garder pour eux seuls. Quoiqu'il en soit, l'horloge ne marque plus aussi regulierement qu'elle faisoit, & je crois que ces Cieux de trepidation aussi bien que les Courans dans la mer, sont de merveilleuses ressources pour les Astronomes, & pour les Pilotes.

Un autre Astronome a tracé une Meridienne dans le Palais de la Ville. On la trouve juste , & je n'en suis pas surpris , il est vivant, & present. Celle de Saint Petronne seroit merveilleuse , si M. Cassini avoit toujours demeuré à Bologne, ou qu'il fût en vie.

Entre les Nations qui ont des Colleges dans cette celebre université pour

College des
Espagnols.

leurs compatriotes. Les Espagnols en ont un fondé, si je ne me trompe, par le Cardinal Albornas qui leur a laissé douze mille écus de rente pour l'entretien de cinq Chapelains, de vingt ou vingt-cinq Etudians, qui doivent être Espagnols naturels, Docteurs en Droit Civil & Canonique avant que d'être reçûs comme Etudians, & agregés dans ce College, où ils vont prendre leurs leçons, & faire leurs actes à l'étude generale. C'est dans cette celebre Ecole que ces Docteurs Espagnols viennent se perfectionner dans la science des Loix, & se rendre capables de remplir les charges de judicature de cette Monarchie, & c'est de là que les Conseils d'Espagne ont accoûtumés de tirer tous les Sujets dont ils ont besoin pour leurs Tribunaux. Quand l'Université de Bologne ne seroit reconnuë comme une des plus celebres de tout le monde, sur tout pour l'un & l'autre droit, un témoignage aussi authentique ne suffiroit-il pas pour établir par tout sa réputation. Car que ne doit-on pas penser d'une Ecole où les Docteurs Espagnols viennent se presenter comme Disciples, & étudier tout de nouveau après avoir été jugés dignes d'enseigner les autres dans leur propre pays.

Ces Messieurs conservent religieusement toutes les coûtumes de leur païs, ne se dispensant jamais de porter toutes les marques qui peuvent faire connoître aux Etrangers qu'ils sont Espagnols, ils sont toujourns habillés de noir, ils ont les cheveux plats, & partagés de côté. Le chapeau à forme plate, & à grands bords, les lunettes cloiées, ou scellées sur le nés, le pourpoint à basques pendantes sur la cuisse, la moustache, & la golille, les culottes étroites, le bas de soye, le soulier plat & rond, & sur tout le manteau piece essentielle à l'habillement Espagnol, & par dessus tout une gravité des plus grandes, & une morgue des plus fieres. Le College entretient ordinairement deux carosses, & on y reçoit tous les Cardinaux, les grands Seigneurs, les Evêques, & autres personnes de distinction de la Nation qui passent à Bologne.

Hab Hemens
des Espagnols.

Outre le College des Espagnols, il y en a encore d'autres qu'on appelle Nationaux, parce qu'ils sont établis & fondés pour certaines Nations comme celui de la Marche, fondé par Sixte V. pour ses compatriotes de la Marche d'Ancône, un autre pour les Piedmontois, un autre pour les Ultramontains,

Colleges &
grand nom-
bre d'Ecoliers.

un pour les Allemans, & d'autres encore. Ces Colleges & la réputation des Professeurs y attirent un grand nombre d'Ecoliers, on y en a compté jusqu'à dix mille; & malgré la misere des tems, les guerres & les Universités d'Italie & d'Allemagne, où les Princes ont soin d'avoir d'excellents Professeurs, afin d'y attirer les Etudiants, celle de Bologne étoit encore très-nombreuse, & très-florissante en 1706. lorsque j'y étois.

Aussi faut-il avoüer qu'il y a peu de Villes au monde aussi propres à l'étude que celle-ci. L'air y est pur, le climat doux, les eaux legeres, le vin excellent, aussi bien que les fruits, les grains, les viandes. On y jouit d'une paix profonde. Les droits qu'on doit payer au Souverain n'inquiètent personne, tant ils sont legers, la justice y est exactement renduë; on favorise en toutes choses les Sciences, & ceux qui s'y appliquent. Un des principaux soins du Légitat, & des Magistrats, est d'entretenir l'abondance. Je n'ai point vû de Ville où l'on vive plus délicieusement, & à meilleur marché, & où il y ait tant d'esprit, il semble que le climat en fournisse.

J'ai dit seulement que la Ville est fort

grande, il faut ajoûter qu'elle est fort belle. Les ruës sont presque toutes fort droites, & fort bien pavées. Il y en a de fort larges, & elles le seroient toutes si les portiques qui sont des deux côtés n'emportoient pas une partie du terrein qu'on auroit pû laisser pour augmenter leur largeur.

Ces portiques sont commodes, on peut aller en tout tems par toute la Ville sans être incommodé du Soleil, ou de la pluye. C'est un avantage pour ceux qui vont à pied, il me semble pourtant que cela gêne furieusement les maisons, & rend les rés de chauffée fort obscurs. Les Marchands s'en accommodent, parce que le faux jour est très-propre pour cacher les défauts de leurs marchandises, mais les acheteurs n'ont pas lieu d'en être contents. Ce n'est pas seulement à Bologne que les Marchands se trouvent bien de ces faux jours. Les Fripiers & autres Marchands des pilliers des Halles à Paris seroient bien fâchés d'être plus éclairés, & ceux qui ne joiissent pas de cet avantage par la maniere dont leurs maisons sont construites, se le procurent en fermant leurs fenêtrés avec des planches, n'y faisant entrer la lumiere que par des soupiraux qui

Les Porti-
ques des ruës
de Bologne.

font toujours un faux jour. C'est encore pour cela qu'on fait les auvents des boutiques les plus larges qu'il est possible, malgré les soins que les Magistrats se donnent pour les tenir d'une certaine largeur. Quand cela manque aux desseins des Marchands, ils y suppléent par des toiles colorées, qui écartent une bonne partie de la lumière, & par des montres de leurs différentes marchandises qu'ils étalent avec affectation, & toujours dans le dessein d'empêcher la lumière d'entrer dans leur comme ce.

Les Portiques des rues de Bologne ne sont ni également hauts, ni également beaux. Pour la largeur, ceux de même côté d'une rue sont également larges, ou à peu de chose près; ils sont soutenus par des piliers de pierre ronds pour la plupart. J'en ai vû de bois en quelques endroits qui faisoient un mauvais effet.

Il y a quelques hôtels que l'on honore en Italie du nom de Palais, dont les portiques sont d'une belle élévation, formés par des Colonnes, ou par des pilastres avec leurs bases & leurs chapiteaux, & parfaitement bien voûtés. Cependant il me semble que cela défigure toujours le frontispice d'une mai-

son, à moins qu'ils ne soient comme étoient ceux de la Place de Vendôme selon le premier projet qu'on avoit fait, ils servent alors d'ornemens, & ne cachent point ceux dont les portes des maisons peuvent être accompagnées.

Il y a peu de maisons à Bologne qu'on puisse dire très-belles. Je parle de celles des particuliers, les façades sont peu ornées, on n'y prodigue point le marbre comme à Rome, à Genes, à Florence, à Pise, à Livourne, & en beaucoup d'autres Villes. On le conserve pour orner les dedans; mais en échange, on n'épargne rien pour les meubler avec magnificence, & pour rendre les appartemens, les cours, les jardins d'un très-bon goût, & d'une plus grande beauté.

On m'a fait voir des maisons dont l'entrée ne promettoit pas beaucoup, & dont les dedans étoient charmans. Tout le monde aime la peinture, & tout le monde s'y connoît en ce Pais-là. Des gens très-médiocres, ont chés-eux des originaux de conséquence, & parlent des tableaux & des peintures, comme auroit pû faire M. Felibien. Ils sçavent distinguer les Ecoles, & les différentes manieres dont ces Ecoles se sont servies. Il ne faut pas penser à leur en imposer.

Bologne est depuis bien des siècles en possession d'avoir d'excellens Sculpteurs, & des Fondeurs très-habiles, aussi bien que des Peintres. On voit des pièces très-achevées du fameux Jean de Bologne Sculpteur & Fondeur, qui étoit d'une si parfaite correction & d'un si grand travail, que l'Italie est pleine de ses ouvrages.

A propos de cet habile Artiste, il m'arriva une petite aventure, qui m'apprit qu'il ne faut pas toujours dire ce qu'on pense. On me monroit dans le Palais du Comte Pepoli, si je ne me trompe, un Crucifix de bronze de grandeur naturelle qui a été modelé, & jeté par Jean de Bologne. Cette figure est si belle, si vivante, & représente si bien un homme souffrant sur le point d'expirer, que je ne pouvois me lasser de la regarder, & quoiqu'on me montrât d'autres choses très-belles & très-rares, qui étoient dans la même Chapelle, j'en revenois toujours au Crucifix, & je ne pouvois quitter, il est certain que sans la couleur du métal, il n'y a personne qui n'y fût trompé, & qui ne le prit pour un corps animé. Le garde-meuble qui nous monroit la maison, ne manqua pas de me dire que le Roi de France en avoit offert autant pesant d'or, &

que ses maîtres ne l'auroient pas voulu donner. Je l'aurois donné si j'avois été à leur place, lui répondis-je, un peu trop vite, & moi aussi, me dit-il, si j'avois été François; je compris aisément ce qu'il vouloit dire, & que c'étoit me reprocher mon ignorance, & mon peu d'attachement pour les belles choses; mais comme cela pouvoit signifier que les François n'ont rien qu'ils ne se croyent obligés d'offrir à leur Souverain, je le pris de cette maniere, & je ne jugeai pas à propos de me fâcher.

Réponse
qu'on fait à
l'Auteur.

C'étoit dans les appartemens du Comte Pepoli, que les gens de Lettres s'assembloient deux ou trois fois la semaine. Des Religieux de mon Ordre m'y ont introduit quatre fois, & j'y ai toujours été reçu avec beaucoup d'honnêtetés. Au défaut des belles Lettres, & de discours Académiques, dont je n'étois gueres chargé, je répondois aux questions qu'on me faisoit sur l'Histoire naturelle, les Manufactures & autres choses des Païs d'où je venois, & j'étois écoûté avec plus d'attention que ne meritoit ce que je leur rapportois de mes Voyages. Ces Messieurs s'assembloient dans quatre ou cinq grandes pieces de plein pied, & traitoient entr'eux avec beaucoup de franchise & d'égalité, &

avec beaucoup de retenuë & de politesse. Après Rome, c'est de toutes les Villes Papalines, celle où il y a le plus de Noblesse. Cela décore beaucoup la Ville, mais c'est ce qui lui a fait perdre sa liberté; car après l'extinction de l'Exarcat de Ravenne, elle s'étoit érigée en République, comme toutes les autres Villes de la Lombardie, & elle jouïroit encore de la liberté qu'elle s'étoit procurée, si elle avoit eüe moins de Noblesse, & assés d'autorité pour tenir ses Citoyens dans un juste équilibre; mais l'ambition, & les richesses ayant fait oublier aux Citoyens ce qu'ils devoient à leur Patrie, & à eux-mêmes, ils se partagerent en plusieurs factions, qui remplirent le País de ruines, de morts, & de désolation. Les Lambertazzi & les Geremei, familles considérables par l'ancienneté de leur Noblesse & par leurs richesses, se firent pendant bien des années une guerre sanglante, qui remplit la Ville & les environs de meurtres & de carnage. Les Lambertazzi avec leurs adherans furent à la fin chassés, & dépoüillés de leurs biens, mais la Ville n'en fut pas plus libre. Les Gisleri, les Pepoli, les Viscomti, les Bentivogli, s'érigerent de nouveau en Tyrans, & mirent tout en usage pour

opprimer la liberté de leur Patrie. Les Gissleri furent chassés, & on mura la porte par laquelle on les mit hors de la Ville, pour leur marquer qu'ils ne devoient jamais esperer d'y rentrer. Les Viscomti, & les Pepoli eurent le même sort les uns après les autres. Les Benti-vogli resterent les derniers, avec une autorité qui approchoit de la Souveraine ; mais les creatures de ceux qui avoient été chassés, firent jouir tant de ressorts, qu'à la fin ils furent aussi chassés, leur Palais rasé, & que la Ville reconnut le Pape pour Souverain à certaines conditions avantageuses, qui s'observent encore aujourd'hui fort religieusement, & qui font goûter à cette célèbre Ville la douceur d'un Gouvernement juste & équitable, à cette liberté prétendue près qu'elle avoit, & qui l'avoit remplie de factions, de tumultes & de défolations.

L'abondance du Pais est au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, & rend cette Ville très-riche, quoiqu'elle manque des commodités absolument nécessaires pour un grand commerce, je veux dire d'un Port de mer, ou d'une riviere considerable. Mais ses Habitans laborieux, & industrieux y ont suppléé, & ils ont tellement ménagé leur petite ri-

viere, qu'elle ne fait pas un pas sans rendre service à ses maîtres. On y voit des moulins à papier, d'autres à scier les bois qu'ils trouvent dans les Apennins, des martinets pour forger le fer, & pour polir les canons de fusils, pour piler les écorces & la valonée, pour tanner les cuirs, pour faire de l'huile, pour le chanvre & le lin, pour moudre toutes sortes de grains, pour filer la soye, la tordre, la devider, & pour une infinité d'autres travaux, qui demanderoient beaucoup plus de tems, & de dépenses s'il falloit y employer les hommes, ou les chevaux.

Il y a des Manufactures de soye, où l'on fait en perfection les taffetas, les fatins, les damas, les velours pleins & ciselés, & generalement toutes sortes d'étoffes de soye.

Le lin, & le chanvre viennent en perfection aux environs de la Ville, & fournissent de quoi travailler à un grand nombre de Tisserans. La République de Venise enleve autant qu'elle peut les chanvres Bolonois, parce qu'une longue experience l'a assurée de leur bonté. Elle en fait tous les cordages de ses Bâtimens.

On y fait des bouteilles, des tasses, des valises, & autres meubles de cuir

Differentes
Manufactures
de Bologne.

boïilli , mieux qu'en aucun autre lieu du monde.

Les chiens de Bologne ont été plus à la mode qu'ils ne le font aujourd'hui. On dit qu'on a le secret de les empêcher de croître. Je voudrois qu'ils trouvaissent aussi le moyen de faire des lapins, des lièvres, des cerfs, & des sangliers d'une taille proportionnée à celle de ces lévriers, il y auroit plaisir de voir des chasses de pareils animaux dans un jardin. Les Marchands de chiens ne manqueraient pas de m'en apporter de très-beaux, & de très-petits; mais ils n'eurent point de mon argent; ils paroïssent scandalisés quand je leur promettois d'en acheter, s'ils m'en apportent de grands comme des ânes. Ils n'auroient pas eu peu à faire, s'ils avoient voulu me contenter. Car les ânes de ce Pais-là, & ceux de la Marche sont de la plus belle taille qu'il y en ait au monde.

Chiens de Bologne.

L'on estime beaucoup les savonnettes de Bologne, & on a raison; car elles sont d'un savon très-pur, préparé avec soin, & rempli d'odeurs charmantes. Avec tout cela elles ne sont pas chères. J'en achetai, & je croyois qu'on ne pouvoit rien faire qui en approchât, mais j'ai été défabusé, quand j'ai vû celles

Savonnettes de Bologne.

de Naples, qui à mon avis surpassent autant celles de Bologne, que celles-ci surpassent les plus communes de Paris. Pour l'ordinaire celles de Naples ont peu de consistance, il faut les conserver dans des pots, mais elles moussent bien mieux, il n'en faut que gros comme un pois, pour remplir un bassin d'une mousse épaisse, blanche comme de la neige, qui amollit le poil, qui dégrasse à merveille, & qui laisse au visage une très-bonne odeur.

Barbiers de
la plus grande
partie de l'I-
talie.

C'est en Italie qu'il faut que tous les Barbiers du monde aillent apprendre leur métier. Les Barbiers Maîtres, ou Garçons sont habillés de noir avec le manteau, lorsqu'on les envoie chercher, ils ne portent jamais l'équipage de leur métier. C'est un jeune Garçon ou Apprentif, qu'ils appellent un *Fattore*, qui porte dans une toilette de foye deux bassins d'argent, ou du moins argentés, un miroir, des boîtes à savonnettes de diverses especes, des peignes, des ciseaux, des rasoirs, une pierre, de la poudre, de la pommade, une petite phiole de vinaigre rosat, & des linges très-propres avec le pot à l'eau.

Après qu'on est assis, celui qui doit travailler vous fait une profonde reverence, vous met autour du cou un ta-

blier à dentelle, qui vous environne entièrement, & pend jusqu'à terre; il met par dessus une ample serviette, qu'ils appellent un *Esucatorio*, & le Facteur se presente avec un bassin d'eau tiede, ou fraîche, comme on le veut. Le Maître vous demande quelle savonette vous voulez, & vous lave à merveille pendant que le Facteur tient le bassin. Quand il a achevé, & qu'il a pris le rasoir, il vous fait une seconde reverence au premier coup qu'il vous donne, en vous disant *con salute*, pendant qu'il travaille, le Facteur tient un miroir devant vous, & jamais le Barbier ne passe devant vous, quand il change de côté, il passe par derriere, & vous demande de tems en tems, si vous êtes content du rasoir. On vous lave avec de nouvelle eau pour faire le contrepoil, après quoi le Barbier vous coupe les poils du nez, accommode les sourcils, vous nettoye les oreilles, & vous change de serviettes. Le Facteur se presente avec le bassin, & de l'eau, & le Barbier après vous avoir prié de fermer les yeux vous savone tout le visage avec d'excellent savon, & dès qu'il a achevé, le Facteur prend un autre bassin avec de l'eau fraîche, dans laquelle on répand quelques gouttes de vinaigre rosat, & on vous

lave le visage. On vous presente encore une fois de l'eau froide pour vous laver, & on vous essuye avec soin, & d'une maniere très-polie. Le Barbier vous met un peu de pommade à la moustache, vous peigne, vous poudre si vous voulez, & après avoir ôté ses linges, il vous fait une profonde reverence. Qui ne croiroit qu'il faut payer bien cher toutes ces cérémonies? Il n'en coûte pourtant qu'un Jules, & quelque Bajoque que l'on donne au Facteur, quand on veut faire les choses noblement.

Saucissons
de Bologne.

Entre les Manufactures de Bologne, celle des saucissons n'est pas la moindre. On sçait ce que c'est, on en porte de tous côtés. J'en ai mangé en Amerique, il me semble pourtant qu'ils sont meilleurs sur le lieu, où on les fait, je me suis informé exactement de quoi ils sont composés, & comment on les fait, & on m'en a dit les choses si différentes que je n'ose les écrire ici, de peur de passer pour un menteur, quoiqu'en rapportant dans la sincerité, ce que j'en ai appris, mais on m'a peut-être trompé. Les uns disent que les meilleurs sont composés de chair d'asnon, les autres veulent que ce soit de la chair de sanglier; d'autres prétendent qu'on n'y employe que celle de cochon domesti-

que, & d'autres enfin soutiennent qu'on mêle cette dernière chair avec celle de bœuf, ou de veau par portions égales. Il résulte de tout cela, qu'ils sont tous assez sages pour faire un mystère de leur composition. Ils font bien, tout le monde les voudroit imiter, & à la fin le commerce qu'ils font de cette chair tomberoit entierement.

Pour moi je crois que la chair d'asnon est un conte fait à plaisir. Il est vrai que le País, & les environs produisent beaucoup d'asnon, mais la race en seroit éteinte depuis qu'on fait des saucissons. Je conviens que la chair de sanglier doit avoir plus de goût, & un certain fumet, que n'a pas la chair de cochon domestique, mais où prendre tant de sangliers? L'Amérique qui en est pleine, auroit peine à y suffire. Je conclus donc qu'on se sert de la chair de cochon domestique, & que l'on y peut mêler celle de bœuf, ou de veau. A l'égard des doses, je n'en dirai rien, je puis avoir été trompé, & je ne veux pas tromper les autres.

Les saucissons gros & petits, sont de même chair, ils ont le même apprêt, & ne différent que par leur volume. On coupe en tranches fort minces la chair qu'on y veut employer, soit cochon,

Maniere de
faire les saucissons.

soit veau, ou bœuf. On la met macerer dans un vaisseau avec de bon vinaigre, du sel, du poivre, du gerofle, des écorces de bois d'Inde, qu'on appelle en Italie canelle geroflée, & des feüilles de laurier. Quand cette chair a été un tems suffisant dans la liqueur, on la hache le plus menu qu'il est possible, & on la réduit en pâte. On y mêle alors le lard salé, avec les épices qu'on juge à propos & nécessaires pour lui donner le goût, & l'odeur qu'elle doit avoir, & on l'entonne dans les boyaux, ou vessies de cochon, qu'on a disposé pour la renfermer, & on la fait sécher modérément & à loisir.

La consommation qui se fait de ces viandes dans le País est presque incroyable, & outre cela, on en envoie de tous côtés, & quoiqu'on en fasse dans toute la Lombardie, on les fait toujours passer sous le nom de saucissons de Bologne, & on en fait un très-bon commerce.

Fromage de
Parme.

On contrefait de même à Bologne, & aux environs les fromages de Parme, & quoique les Parmesans prétendent que la Lombardie toute entière n'a jamais pû arriver au point de perfection, où ils ont porté leurs fromages, on s'en mocque à Bologne & dans bien d'au-

tres endroits, & on fait des fromages de Parme, comme ceux de Patme font des saucissons de Bologne.

La Ville de Bologne fait encore un commerce considerable de cotignac, ou gelée de coing. Ces fruits viennent à merveille dans tout ce territoire, & comme là, & dans aucun autre Païs, ils sont infiniment moins bons crus, que cuits, on a trouvé que la meilleure maniere de les accommoder, étoit de les mettre en gelée. Les Religieuses se piquent fort de se surpasser les unes les autres dans cette douce Manufacture, & dans la composition des pâtes de fruits, où elles n'épargnent pas le musc, & l'ambre. Elles font des eaux de fruits excellentes, & quand on me menoit dire ou entendre la Messe chés-eiles, ou leur rendre visite, elles ne manquoient pas selon l'heure qu'il étoit de nous presenter des rafraîchissemens.

On m'avoit averti que pour se divertir, & pour embarasser les Etrangers qui ne sont pas encore accoûtumés à leurs manieres, elles presentoient des liqueurs à la glace dans de certains vases de cristal fort larges, qui n'ont qu'un travers de doigt de profondeur, on les & gaudronnés, de maniere qu'il n'y a qu'un seul endroit par lequel on puis-

Verres à boire d'une façon extraordinaire.

se boire, sans s'exposer à renverser sur soi la plus grande partie de la liqueur. Un François Secretaire de nôtre Pere General, m'avoit recommandé à un Religieux du Couvent, qui avoit la bonté de me conduire par tout, de me faire voir tout ce qu'il y avoit de curieux, & de m'introduire dans les compagnies les plus qualifiées de la Ville. Ce Religieux me montra un de ces vases dans sa chambre, & m'enseignâ le côté dont il falloit se servir, de sorte que je ne tombai point dans l'inconvenient, où d'autres Etrangers tomboient devant moi, ce qui servoit à divertir ces bonnes Religieuses. Elles en querelloient quelquefois mon conducteur, & il leur répondoit qu'il falloit me ménager, parce que je venois d'un País, où j'avois appris des secrets terribles, & entre autres d'éveiller les personnes les plus endormies, sans les toucher ni leur parler. Il n'en falloit pas davantage pour réveiller la curiosité de ces Dames. Leur sexe est le même par tout, Italiennes, Françaises, Espagnoles, Americaines, libres, ou grillées, elles sont curieuses, babillardes, malicieuses, railleuses, &c. Elles ne different entr'elles que du plus au moins. Enfin quand je m'étois bien fait prier, je donnois à celles que je disois

fois être mes meilleures amies des pois à gratter, je les avertissois de la maniere de s'en servir, & du remede qu'il falloit apporter à la douleur qu'ils causent, quand on s'est suffisamment divertie aux dépens des personnes sur lesquelles on a répandu le duvet, qui couvre la silique de ces pois. J'en ai fait la description dans mon Voyage aux Isles de l'Amerique. Ceux qui ont le Livre peuvent y avoir recours. Je vais ici en dire deux mots en faveur de ceux qui ne l'ont pas.

Les pois à gratter, que les Scavans appellent *Phascolus Americanus*, *siliquis latis hispidis, & unguosis fructu nigro*. Les Brasiliens les nomment autrement, selon Margrave, Livre premier, chapitre vingt. C'est le fruit d'une plante, ou espece de liere, qui ne vient jamais assés forte pour se soutenir elle seule. Elle croît assés vite, elle pousse quantité de jets, & quand elle trouve à s'attacher à des halliers ou à des arbres, elles les environne, & les couvre en peu de tems, son bois est gris, souple, liant, & plein de seve; son écorce, ou sa peau est de même couleur & assés mince. Sa feüille a presque autant de largeur par le bas, qu'elle a de longueur, elle finit en pointe, & est patta-

Description
des pois à
gratter.

gée en deux parties inégales par sa principale nervure. Cette plante porte des fleurs bluâtres, dont le calice contient un pistille accompagné de quelques étamines jaunes. Le pistille se change en une filique de six à huit pouces de longueur, dont l'écorce est garnie par dessus d'un duvet, brun, fin, court & épais, qui se sépare aisément de la filique, quand elle est meure. Le dedans divisé en trois cellules contient autant de pois, ou fèves noirâtres, plates & dures, qui n'ont d'autre propriété que de multiplier l'espece de ce mauvais arbrisseau. On a donné à ce fruit le nom de pois à gratter, parce que le duvet dont il est couvert, cause une démangeaison extrême en tous les endroits, où il est répandu. Il suffit que le vent en porte quelques brins sur quelque partie du corps que ce soit, pour sentir aussitôt une démangeaison, & un feu qui vous désespere, & qui augmente à proportion que vous vous grattés, parce que vous le répandés en plus d'un endroit. Ses pointes imperceptibles entrent dans les pores, & piquent d'une manière infiniment sensible. On en met quelquefois dans des tuyaux de plume, pour les souffler sur les gens dont on veut se divertir, ou bien on en met dans leurs

lits. Il n'est pas nécessaire après cela de leur recommander de veiller, rien au monde n'éloigne plus le sommeil, & ne donne une occupation plus chagrinante & plus douloureuse.

Le premier remede qu'on peut apporter à cette démangeaison, est de s'abstenir de gratter & de souffler, ou faire souffler fortement sur l'endroit où l'on sent la douleur, afin d'en détacher le duvet, cela arrive infailliblement, si on n'a point fait entrer les pointes dans les pores en se grattant. La seconde, est de frotter promptement l'endroit avec un peu d'huile, ou d'eau tiède, & à faute de l'un ou de l'autre, avec de la salive. Cela émousse les pointes de ce duvet, le détache de la superficie de la peau, & le fait tomber.

On peut croire que des presens de cette espece, me firent bien-tôt bon nombre d'amies. Celles qui avoient été attrapées, vouloient se vanger, & en attraper d'autres, & quand j'allois voir nos Sœurs, ou d'autres Religieuses, on me faisoit cent honnêtetés, & des presens de pâtes ambrées, d'eau glacées, & d'ouvrages de cloître, qu'il falloit ensuite payer en pois à gratter, en ambrettes, ou graine de musc, noix d'Acajou, graine de Basilier, & autres choses que

j'avois apporté des Isles. Un Voyageur qui vient de loin ne scauroit trop se charger de graines, de plantes, de feuilles, de racine, & autres semblables baguettes.

Je m'en suis bien trouvé, je le conseille à ceux qui me suivront. Un gros de baume du Perou, ou de Capahu, vous procurera plus d'amis, & vous fera trouver des facilités infinies, pour voir tout ce qu'il y a de plus rare dans les cabinets des Curieux.

Presque toutes nos Religieuses, & celles des Ordres de S. François, sont filles de qualité, pour qui leurs parens ont une extrême considération. Ils se font un point d'honneur de recevoir avec politesse, & distinction les recommandations de leurs parentes. J'étois confus des honnêtetés qu'on me faisoit, quand je portois quelque recommandation de Religieuse, & avec combien d'exactitude on me montrait tout ce que je voulois voir. Bologne est un endroit, où un Curieux se peut contenter, il y a des Recueils de tableaux des meilleurs Maîtres, tant des Ecoles qui ont pris naissance dans la Ville, que de celles de Rome, de Venise, & de Florence. J'en ai vû de nos Peintres François Anciens & Modernes que l'on estimoit beau-

coup. L'Abbé Comte Malvesi, Chanoine de la Cathedrale, a écrit en deux volumes *in quarto*, la Vie des Peintres & Sculpteurs Bolonois, avec un détail de leurs ouvrages. On a imprimé le Cabinet du Commandeur Cospi, qui est à present joint avec celui du célèbre Aldrovrandi, on les conserve avec soin dans le Palais des Magistrats, j'ai vû tout à mon aise toutes les raretés qui y sont enfermées, & j'en ferois ici l'inventaire s'il n'étoit pas fait, ou ne pouvoit être entre les mains de tout le monde. Il y a de très-belles suites de Médailles, tout cela est imprimé en Italien.

Il y a un jardin de plantes derriere le Palais du Legat, il est grand & bien entretenu. Il fallut donner au Medecin qui en a la direction, des graines de l'Amérique, & lui en enseigner la culture. Avec cela nous fûmes les meilleurs amis du monde. Il me montra un aloës qui avoit poussé son jet, & ses fleurs, il étoit beau & bien haut. Il y a quelques Fleuristes Curieux chés lesquels je vis de très-belles tulippes.

Jardin des
plantes.

Le Dimanche 30. Mai, on fit la cérémonie de reporter au Monastere des Religieuses de S. Dominique au Mont de la Garde, le tableau de la Vierge, que l'on croit peint par S. Luc, on le

va chercher processionnellement toutes les années, on l'apporte dans l'Eglise de S. Petronne, où l'on fait une octave fort solennelle, en execution d'un vœu que la Ville fit il y a plusieurs siècles à la Sainte Vierge, dans le tems d'une peste furieuse qui ravageoit tout le Pais, & dont la Ville fut préservée, par l'intercession de la Mere de Dieu, dont on porta l'Image en procession pendant sept jours autour des murailles.

Misson n'a pas manqué de nous dire avec son effronterie ordinaire, que si on n'alloit pas chercher cette Image, elle viendroit elle-même du moins une fois par an à Bologne, mais qu'on lui épargne cette peine. Il est vrai qu'il raconte cette Fable sur un dit-on, c'est-à-dire, qu'il l'a inventé lui-même, pour répandre du ridicule sur une action toute sainte, qui perpeuë la memoire d'une grace reçüe de la bonté de J. C. par les merites & les prieres de sa très-sainte Mere. Je suis sûr qu'il est le seul inventeur de cette fausseté, & je le mets au défi lui & tous les autres Ecrivains de sa Secte, de citer une seule personne de bon sens, qui lui ait dit la sottise qu'il rapporte; on va tous les ans chercher ce tableau respectable, on l'expose à la veneration des Peuples,

Procession
du tableau de
Notre-Dame.

afin qu'ils se fouviennent de la grace qu'ils ont reçû de la bonté de Dieu par les prieres de la Sainte Vierge, & qu'ils l'en remercient. On respecte ce tableau, à cause de celle qu'il represente, mais on ne l'adore point; & quand on a donné à la Mere de Dieu des marques de la reconnoissance qu'on conservera éternellement, à cause de la grace signalée qu'elle a obtenuë de Dieu pour la Ville, on reporte le tableau au Monastere de nos Religieuses, qui en sont les dépositaires & les gardiennes.

Cette cérémonie se fait avec beaucoup de pieté, & de magnificence. Toutes les Confrairies de la Ville, tout le Clergé Seculier & Régulier y assistent. Le tableau couvert de quelques voiles précieux, étoit porté sous un dais fort riche. Le Cardinal Legat, & le Cardinal Archevêque marchoient derriere, & étoient suivis des Magistrats, & des Facultés en habit de cérémonie. Le Legat avoit la droite, & sa garde Suisse étoit à côté de lui. L'Archevêque avoit aussi à son côté ses Officiers. Un nombreux chœur de musique & de symphonie, marchoit devant le dais, & chantoient des Hymnes alternativement avec le Clergé, l'on tira force boëtes, quand le tableau parut hors de l'Eglise, le

Peuple qui remplissoit la grande place, étoit dans un grand silence, & donnoit des marques d'une profonde veneration.

Le Religieux qui avoit la bonté de me conduire me fit quitter la Procession, & me conduisit chés un de ses amis, où il s'étoit fait garder une fenêtre, afin que je pussé voir commodément toute la cérémonie; car pour voir une Procession il n'y faut pas aller. Je la vis effectivement fort à mon aise, & j'en fus fort édifié. L'ordre y étoit observé à merveille, & quoiqu'il n'y eût point cette foule d'Archers, & Officiers de Police, comme on en voit à Paris en pareilles occasions, où ils causent toujours plus de désordre qu'ils n'en empêchent, je ne vis rien qui troublât l'ordre, ou qui causât le moindre scandale. Le Peuple qui remplissoit les rues se rangeoit de lui-même, & laissoit le passage au Clergé, la sainte Image fut encore saluée par des boëtes & par le canon en sortant de la Ville, & fut reportée & remise aux Religieuses du Monastere, où elle repose depuis bien des siècles. On appelle ce Monastere la Madone de S. Luc, à cause du tableau célèbre qui y est conservé.

Quoiqu'il n'y ait point de carosses de

loüage à Bologne, on n'est pas pour cela obligé d'aller toujours à pied, pour peu qu'on ait d'habitude dans la Ville, ou d'amis dans un Couvent, on ne manque point de carosses. Les personnes de qualité qui sont en grand nombre, & qui entretiennent de gros équipages, permettent à leurs cochers de se servir une ou deux fois la semaine de leurs carosses, & de leurs chevaux, cela ne nuit pas aux domestiques, ni beaucoup à la bourse de ceux qui les employent, puisqu'il n'en coûte que six Jules pour avoir un carosse, depuis une heure après midi jusqu'à sept heures du soir. Il est vrai qu'ils ne peuvent sortir de la Ville, ni aller fort vite. Il ne seroit pas juste, qu'un cocher voulût pousser ses chevaux pour des Etrangers, plus que pour son Maître. Leur alleure n'accomode pas les François, & j'en ai vû qui aimoient mieux aller à pied, ils s'en repentoient ensuite, ils revenoient au Couvent las, alterés, tout en sueur, après avoir eu le chagrin de remarquer, qu'on les avoit regardé comme des *gredins*, dans les lieux où ils s'étoient trouvés avec de leurs Confreres qui étoient venus en carosses.

Facilité d'avoir des carosses.

J'ai appris des Italiens, qu'il faut demeurer à la maison, & n'entreprendre

aucun voyage, quand on ne le peut pas faire noblement.

Carosses de
loüage à Pa-
ris appellés
Fiacres.

Le bon marché de ces carosses, me fait souvenir d'avoir vû le premier carosse de loüage qu'il y a eu à Paris. On l'appelloit le carosse à cinq sols, parce qu'on ne payoit que cinq sols par heure. Six personnes y pouvoient être, parce qu'il avoit des portieres qui se baïsoient, comme on voit encore aujourd'hui aux coches & carosses de voiture, & comme il n'y avoit pas encore alors de lanternes dans les ruës, ce carosse en avoit une plantée sur une verge de fer au coin de l'imperiale à la gauche du cocher. Cette lumiere, & le cliquetis que faisoient ses membres mal assemblés, le faisoient voir & entendre de fort loin. Il logeoit à l'Image de S. Fiacre, d'où il prit le nom en peu de tems, nom qu'il a ensuite communiqué à tous ceux qui l'ont suivi, mais qui pour être tant soit peu meilleurs & n'avoir point de lanternes, sont incomparablement plus chers, & sont conduits par des cochers infiniment plus insolens que n'étoit le bon Fiacre.

Deux jours après la Procession dont je viens de parler, je voulus aller voir la sainte Image de plus près, & y mener deux Religieux François de mes amis,

qui étoient venus au Chapitre de Bologne. Mon conducteur ordinaire nous fit trouver deux calèches. Nous partîmes de Bologne au point du jour, parce qu'outre ce voyage de dévotion, nous voulions voir des maisons de campagne, & quelques Couvents un peu éloignés de la Ville qui meritent d'être vûs.

Nous trouvâmes à main droite en sortant de la Ville une suite de portiques qui conduisoit au Monastere, où l'on conserve la sainte Image. Il y a trois mille pas ou une lieuë, on fait les deux tiers du chemin dans une plaine unie & agreable, & le reste en montant le Mont de la Garde, au sommet duquel l'Eglise & le Monastere sont situez. Rien n'est plus commode pour les gens de pied qui vont visiter la sainte Image que ces portiques, on y est à couvert du Soleil & de la pluye. On est redevable de cet ouvrage à quelques personnes de pieté, qui ayant fait réflexion que cette Eglise étoit fort frequentée, & que la dévotion à la Sainte Vierge y attiroit quantité de gens, qui étoient souvent fort incommodés de la chaleur excessive qu'il fait affés souvent dans le Pais, ou des pluyes, & des mauvais chemins qui en sont les suites, résolurent de travailler à exempter les Pelerins de cette

Arcades depuis la Ville jusqu'au Monastere.

incommodité, en faisant une suite de portiques depuis la porte de la Ville qui conduit à cette dévotion. Les plus zelés commencerent, & furent suivis en peu de tems de beaucoup d'autres avec tant de zele, qu'en moins de trois ou quatre ans, ces portiques arriverent au pied de la montagne; c'est ainsi que je les ai vûs en 1706. L'allée a dix-huit à vingt pieds de large. Elle est fermée par un bon mur plein du côté de la campagne, & ouverte du côté du grand chemin par des arcades de dix pieds de largeur, & d'environ dix-huit de hauteur sous clef, formés par de gros pilastres quarrés de quatre pieds de large sur deux pieds & demi d'épaisseur. Cette longue allée de cloître est toute voûtée de brique, avec un massif au-dessus couvert de tuilles maçonnes. La plûpart de ceux qui ont fait travailler à cet ouvrage, ont fait mettre leurs armes dans les lunettes. On sçait par ce moyen à qui on est redevable de cette commodité. On travailloit en plusieurs endroits sur la montagne, dans la pente de laquelle on avoit coupé un chemin fort large, aisé, bien pavé, & bien entretenu, à côté duquel on travailloit à la continuation des arcades, ceux qui n'avoient pas le moyen d'en faire de toutes

entieres, y contribuoyent par leurs aumônes, & d'autres prenoient au pied de la montagne les briques que les charrettes y déchargeoyent, & les portoient aux ateliers où l'on travailloit. Peu de gens, ou pour mieux dire personne ne s'exemptoit de cette pieuse corvée. Notre Pere General qui avoit fait le pelerinage avant nous, ne s'en étoit point exempté, quoiqu'il eût près de quatre-vingts ans, & il nous blâma quand il scût que nous y avions été en calèche, & que nous n'avions point porté de briques. Un de nous dit la Messe à l'Autel, où l'on conserve ce précieux tableau. Les autres y firent leurs dévotions, parce que nous ne pûmes pas tous dire la Messe, à cause qu'il y avoit déjà bien des Prêtres qui étoient arrivés avant nous, & qui auroient eu sujet de se plaindre, s'il avoit fallu qu'ils eussent attendu que nous eussions célébré.

Nous vîmes la Mere Prieure, & quelques Religieuses de la connoissance de nôtre Conducteur. On nous donna le chocolat, & ensuite des pâtés & des eaux glacées. Ces Dames nous offrirent à dîner, & comme j'avois pris d'autres mesures, nous les remerciâmes, & demandâmes à voir de près le tableau de la Sainte Vietge. La Prieure y consen-

tit aussi-tôt ; mais elle nous dit que si nous pouvions attendre à midi, quand le grand nombre de gens qui étoit dans l'Eglise seroit retiré, & les portes fermées, nous le verrions plus à nôtre aise. Nous suivîmes son conseil ; nous remontâmes en calèche, & nous fûmes voir le beau Couvent de S. Michel *in Bosco*. Il appartient à présent aux Moines Olivetains, ayant appartenu auparavant aux Camaldules, & puis aux Augustins. Je ne crois pas qu'il sorte des mains de ceux qui le possèdent. Eux ou leurs dévots y ont fait des dépenses infinies, soit en bâtimens neufs, soit en réparations. Tout y est orné de peintures, sculptures, dorures, stucs, bas-reliefs, les marbres, & le bronze n'y sont pas épargnés, & par dessus tout, ce Couvent est dans le meilleur air du País, & jouit de la plus belle vûë qu'on se puisse imaginer. La Ville de Bologne est au pied, & à deux mille de distance de la hauteur sur laquelle ce Monastere est bâti. On la voit à merveille, & aussi distinctement que si on étoit élevé dans l'air, à cinquante toises au-dessus de sa grande place. On voit la mer Adriatique, Ferrare & Comachio, dans l'éloignement, & une partie de la plaine de Lombardie, tant que la vûë peut

s'étendre. J'avois résolu d'aller passer une journée entière dans ce charmant Monastere, pour en voir à loisir toutes les beautés; mais mes affaires ne me le permirent pas. Ces Religieux sont riches & fort polis, & mon Conducteur qui étoit un homme de condition, étoit cause qu'on recevoit par tout d'une maniere distinguée ceux qui étoient en sa compagnie. On nous pressa beaucoup de dîner, nous nous en excusâmes, mais il fallut goûter leur vin.

Enfin l'heure de midi s'approchant, nous reprîmes le chemin du Monastere de Nôtre-Dame de S. Luc. Dès que nous parûmes, la Mere Prieure fit abréger les dévotions qui se faisoient à l'Eglise. Elle ordonna qu'on fit sortir le monde, & qu'on fermât les portes, après quoi nous y fûmes introduits par la Sacristie. On donna au Religieux-Directeur du Monastere la clef du Tabernacle, où le tableau est renfermé. On tira les rideaux qui le couvrent, & nous vîmes ce portrait admirable d'aussi près, & aussi long-tems qu'il nous plût. Il est peint sur bois de vingt pouces ou environ de hauteur, sur douze à quinze de largeur. Il n'y a que le buste, c'est-à-dire la tête, le cou, & le haut des bras. On tient qu'il a été fait par S. Luc, &

S. Michel in
Bosco.

Tableau de la
Sainte Vierge

c'est une tradition si constante, qu'il faut être téméraire pour n'y pas ajouter foi. Mais sans s'arrêter à l'ouvrier, & sans écouter ceux qui disent que ce tableau paroît trop récent, pour qu'on lui donne avec raison plus de dix-sept siècles d'antiquité, j'avouë que je fus frappé à la vûë de cette venerable Image, elle imprime du respect en même-tems qu'elle attire le cœur. On a peine à soutenir je ne sçai quoi d'extraordinaire, de celeste, j'oserai même dire de divin, qui est répandu sur cette peinture, plus je m'efforçois de la regarder, & plus je me sentoïis saisi de respect, de crainte & d'amour. Je voulois toujours la regarder, & j'étois obligé de baisser les yeux, comme si ses regards eussent été animés, & que je n'eusse pû en soutenir la Majesté. On voit par ce portrait que la Sainte Vierge étoit de grande taille. Elle avoit les cheveux & les sourcils noirs, les yeux grands, bien fendus & pleins de feu, la bouche petite & vermeille, le nés parfaitement bien fait, les jouës assés remplies, & modestement colorées, le menton bien formé. La forme de tout le visage est longue, & paroît être d'une personne de cinquante ans, mais qui n'est point du tout cassée, & qui n'a rien perdu de sa

beauté; ce que je n'ai point vû dans une infinité de tableaux des plus excellens Peintres, & que l'on voit dans celui-ci. C'est une majesté infinie, unie à une douceur charmante, un air vif & animé, accompagné d'une modestie parfaite, les plus beaux traits, la plus belle œconomie, la simetrie la plus parfaite, le plus éclatant coloris, avec un air d'une humilité profonde, & d'un recueillement le plus interieur & le plus accompli.

Que ceux qui ont vû ce tableau en parlent comme ils voudront, je suis persuadé qu'il est inimitable, & qu'il y a quelque chose de surnaturel dans cette auguste peinture.

Enfin après avoir achevé nos dévotions, & satisfait pleinement à nôtre curiosité, on couvrit la sainte Image, & on ferma les portes du tabernacle, où elle repose, au devant duquel il y a une copie faite par un très-bon Peintre, mais qui malgré toute son habileté & les soins qu'il s'est donné pour approcher de cet excellent Original est demeuré infiniment en arriere, & n'a pû attraper cet air divin qui frappe dans ce tableau.

Ce seroit ici le lieu de faire une petite dissertation sur les ouvrages de S.

Luc, dont on voit plusieurs tableaux du Sauveur & de sa bien-heureuse Mere. On ne voit point d'autres tableaux de sa façon, & c'est avec raison; comment auroit-il pû se résoudre à peindre des creatures pleines de défauts après en avoir peint une qui n'en avoit point, & l'Auteur de toute sorte de perfection? C'est par cette raison qu'on voit plusieurs tableaux du Sauveur, & de sa sainte Mere, qu'on assure avoir été faits par S. Luc. Quel inconvenient y trouve-t'on? Combien Mrs. le Brun, Mignard, Rigault, l'Argilliere ont-ils fait de Portraits de Loüis XIV. sans qu'on se soit avisé du moins jusqu'à présent de douter qu'ils fussent deux à cause qu'ils sont en grand nombre. On en pourroit cependant douter avec plus de fondement, parce qu'ils ont fait bien d'autres ouvrages, au lieu que S. Luc n'a fait que ces deux-là, dont il a pû par conséquent faire bien des copies.

L'Eglise où l'on conserve ce tableau précieux est plutôt une Chapelle, qu'une Eglise. Elle n'a pas plus de quatorze à quinze toises de longueur sur six à sept de largeur. Le bâtiment autant qu'on en voit par quelques restes, qui paroissent au dehors est d'une hau-

te antiquité, mais on l'a tout remoderné, on y a mis tous les ornemens dont il pouvoit être capable. Il y a quatre Autels dont la profondeur est prise dans l'épaisseur des murs, où l'on voit d'excellentes peintures du Guide, de Raphael, des Caraches, & de quelques grands Peintres. Le dedans de l'Eglise est décoré d'un ordre Corinthien en pilastres avec tous les accompagnemens d'Architecture que l'on peut souhaiter, mais ces beautés sont couvertes par tant de vœux de toutes les façons, qu'on a peine à découvrir les chapiteaux des pilastres. Il y a grand nombre de lampes, de chandeliers, & autres meubles d'argent sur le grand Autel, & un concours continuel de Pelerins à cette dévote Chapelle.

Nous remontâmes en calèche fort satisfaits de ce que nous avions vû, & nous allâmes à une hôtellerie à demie mille de là, où j'avois envoyé nôtre domestique nous faire accommoder à dîner, il y avoit été en effet, avoit donné ses ordres, & puis nous étoit venu rejoindre à la Chapelle, je n'avois garde de le blâmer, sa dévotion m'édifioit, & je n'aurois pas été content de lui s'il avoit négligé de voir cette au-

guste Peinture. L'hôte nous dit que tout étoit prêt, & qu'on nous servirait dans le moment. J'entrai par hazard dans la cuisine, & quelle fut ma surprise quand j'apperçûs un chapon & quatre pigeons que l'avois envoyé de la Ville, qui boüilloient dans un chaudron avec un bon sceau d'eau pour le moins. Je me serois fâché dans un autre tems, mais nous sortions d'un lieu Saint qui nous avoit inspiré de la douceur, & de la patience. Je me contentai de faire pêcher nos volailles, & d'empêcher qu'on ne les mît à la broche, comme l'hôte le vouloit faire après qu'elles auroient pris une bonne partie de leur cuisson dans l'eau. Je priai l'hôte de trouver bon que mon garçon présidât pour cette fois seulement, & sans conséquence à l'aprêt de nôtre dîné. Il y consentit avec un peu de peine. On trouva d'autres pigeons que l'on fit cuire sans les faire tant boïre, & nous dînâmes joyeusement, & de grand appetit, car il étoit trois heures quand nous nous mîmes à table.

La volaille est excellente en ce pays, elle est grasse & fort tendre. Les gens qui s'y connoissent disent qu'elle a un fumet merveilleux. Le pigeons de Bo-

Mauvaise
maniere d'ac-
commoder
les viandes.

logne & de tout le reste de la Lombardie l'emportent sur tous les pays que j'ai vû ; ils sont très gros , très-gras , très-tendres , & pourvû qu'ils soient accommodés par des Cuisiniers François, il faut être bien difficile pour ne s'en pas contenter. La maniere dont on les accommode dans le pays n'est pas de nôtre goût. La voilà, après qu'ils ont bouïillis en grande eau jusqu'à plus de demie cuisson , on les met à la broche & on les arrose d'huile d'olive , il est vrai que l'huile est bonne, & quand ils sont presque cuits , on les couvre d'une poussiere composée de croute de pain , de sel , de sucre & de cannelle , qui leur fait un surtout que l'on trouve excellent quand on y est accoûtumé.

Pigeons de
Lombardie.

La viande de boucherie est très-bonne , sur tout le bœuf & le veau , le mouton ne l'est que dans les tems secs & lorsque les herbes ont peu de suc , le gibier est commun , bon & peu cher. Les fruits y sont en quantité de toutes especes , excellens , aussi bien que les vins. Si on ne fait pas bonne chere, ce n'est pas la faute du pays.

Il ne faut pas oublier que les Religieuses de mon Ordre qui sont au Monastere de S. Luc n'y sont pas perma-

Privileges
des Religieuses
de N. D.
de S. Luc.

nelles ; elles sont d'un des sept Monasteres que l'Ordre a dans la Ville, d'où le Superieur les retire à sa volonté , & un peu à la leur pour servir ce dévot Monastere , & d'où il les retire , quand lui & elles le jugent à propos. J'ai crû devoir rapporter cette circonstance qui est très-singuliere sur tout en Italie , où la clôture est observée très-rigidelement. On dit que quand ces bonne filles changent de Couvent , elles ne peuvent pas découcher d'un des deux Monasteres. Il faut qu'elles fassent le voyage tout en un jour , & comme il est fort long , & qu'elles sont en carosse , elles partent au point du jour , & arrivent bien tard. Je m' imagine que la grande route étant trop fréquentée , on leur en fait prendre une où il se trouve moins de monde , & où leurs parens les attendent pour leur donner des marques de leurs amitiés & quelque divertissement dans ces belles maisons , ou ces jardins délicieux qui environnent la Ville.

Nous allâmes voir une maison de campagne , & un jardin magnifique , peu éloigné de l'endroit où nous avions mangé , pendant que nos gens dînoient. Elle appartenoit à un Seigneur de la Famille de Ranuzzi , qui y avoit fait

de grandes dépenses , & qui avoit bien employé son argent ; car on ne pouvoit rien voir de plus galant , de mieux imaginé & de mieux executé. Il y a des bas reliefs antiques , placés si naturellement , qu'il semble qu'on les a faits il y a deux ou trois mille ans exprès pour les endroits qu'ils occupent. On y voit des tableaux de prix en quantité. Les peintures à fresque n'y sont pas épargnées. Les Peintres Bolonois surpassent tous les autres en ce genre de peintures , mais en verité, c'est dommage d'exposer aux injures du tems des pieces qui devraient être conservées avec un soin infini.

Nos caleches étant arrivées nous allâmes voir la Chartreuse , elle est très-belle , & très-grande. On nous fit voir quelques Cellules où il y avoit de bonnes peintures. On travailloit encore au dedans de l'Eglise , qui étoit déjà très-belle , & fort ornée. Le Pere Prieur nous reçût à cause de nôtre Conducteur d'une maniere un peu moins sauvage qu'ils n'ont accoutumée, mais nous jouîmes seuls de son air gracieux. Il y avoit trois de ses Religieux dans son appartement qui auroient bien voulu prendre part à la conversation, & qui lui demanderent d'une maniere

La Chartreuse de Bologne

fort soumise , sans rien obtenir , il les renvoya assés durement , & ne nous fit pas la moindre excuse sur la peine qu'il s'apperçût bien que son procedé dur & impoli nous faisoit. Cela m'obligea d'abreger nôtre visite , & de le remercier de la collation qu'il nous presenta. Nous vîmes dans la cellule du Frere portier, où le Prieur nous laissa, quelques peintures fort bonnes, & quelques curiosités d'Optique que ce bon Religieux avoit faites. Il travailloit fort bien en lunettes & en binocles. Il me fit present d'un microscope , en échange de quelques graines que je lui donnai. Il nous dit qu'il étoit tout dévoué à la France. Ce qu'on appelle dans le pays être *di genio Francese* , & fallut pour lui faire plaisir , boire avec lui à la santé du Roi , & prendre la collation que nous n'avions pas voulu accepter de la politesse sauvage de son Prieur. Il me donna la liste de tous les genies François de la Ville, dont *Marsiro Fabricio* Tailleur d'habits , riche , & pere d'une nombteuse famille étoit le chef. Nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir avant que je quittâsse le pays , & nous nous sommes tenus parole.

Nous vîmes avant de rentrer au Couvent

vent, l'Eglise & le Couvent des Servites. Cet Ordre n'est pas connu en France. Il est né en Toscane ; il est assés répandu en Italie , & il a produit de grands hommes , fort dévoués au culte de la Sainte Vierge. Ils sont habillés comme les Dominicains , excepté que tous leurs habits sont bruns , ou du moins l'étoient dans le commencement , & le devoient être encore à present. Ils ont crû que le noir avoit meilleur air , ils ont pris cette couleur , & ont imité en cela les Carmes , les Cordeliers , & quelques autres. Je laisse au jugement du public de décider s'ils ont bien fait. Leur Eglise dédiée à S. Joseph est un peu hors de la Ville , aussi bien que leur Couvent , & meritent d'être vûs. Il y a de très - belles peintures.

Nous arrivâmes enfin à nôtre Couvent fort satisfaits de nôtre pelerinage , & si nous eussions été avertis qu'il falloit porter des briques , & que nous en eussions porté , rien n'auroit manqué à nôtre entiere satisfaction.

A peine étois-je levé le lendemain que je reçûs la visite de *Marstro Fabricio*. Le Frere Portier des Chartreux n'avoit pas perdu de tems , & l'avoit fait avertir de me venir faire offre de

service. Je lui fus bien obligé de la connoissance qu'il me donnoit, car *Marsilio Fabricio* étoit un homme d'esprit qui sçavoit bien autre chose que faire des habits, il se connoissoit en peintures, & en médailles, il en avoit un cabinet de consequence, il parloit bien, raisonnoit juste, & sçavoit aussi-bien qu'un Ambassadeur Venitien les intérêts des Princes. Je n'ai jamais mieux entendu parler politique. Il étoit connu & estimé par tout. J'ai vû par son moyen des cabinets inaccessibles à tout autre qu'à lui; outre sa langue naturelle, il parloit correctement Latin, François & Espagnol. Je lui donnai à déjeuner, & je l'allai voir l'après-midi. Je la passai seul avec lui à raisonner sur les affaires qui occupoient alors toute l'Europe, & plus je l'entendois, & plus j'étois surpris de l'étendue de son esprit, de ses lumieres & de sa penetration.

Nous nous trompâmes pourtant dans nos calculs. On sçavoit que Barcelonne étoit assiégée, & fort pressée; nous comptions sa prise comme une chose sûre, qui obligeroit les Alliés de quitter l'Espagne, & cependant le siege étoit levé avec une perte, & un désordre effroyable, dont les suites fu-

nestes se font fait sentir bien des années après. Je partis heureusement de Bologne avant que cette nouvelle y fût arrivée, quoique ce malheur fut arrivé le douze ou le treize du mois de May. Cela avoit terriblement affligé *Marstro Fabricio*. J'ai scû depuis que nôtre déroute à Turin le dix-septième Septembre de la même année, avoit fait une si puissante impression sur son bon cœur, qu'il n'avoit pû y résister, ce malheur s'étant joint au moment fatal marqué de toute éternité pour le terme de ses jours. Il en fut tellement saisi, qu'il se mit au lit, demanda & reçût ses Sacremens avec une pieté exemplaire, & mourut enfin dans une parfaite resignation aux ordres de la Providence, plus heureux & plus sage infiniment qu'un autre genie François de la même Ville, qui s'étoit pendu, quand il eût appris le détail du siege de Barcelonne.

Mort de
Marstro Fa-
bricio,

On trouvera ces manieres extraordinaires en France, où on n'a jamais vû de François mourir de douleur, à cause des malheurs de sa patrie, & encore moins avancer ses jours pour ne pas survivre à ses disgraces, aussi n'est-ce pas le país des Heros du bon cœur. Sans en aller chercher la raison

bien loin, elle se presente d'elle-même. Le François est volage, il n'aime rien, n'agit que par boutade, il rit, & pleure sans être touché, & sans en sçavoir la raison. Il n'est ferme que dans son inconstance : aussi les Etrangers comptent sur les paroles, & sur le cœur des François comme sur la stabilité d'une giroüette, & ils ont raison. Voilà ce qui fait qu'on ne les aime, qu'on ne les estime presque en aucun endroit, & qu'on prend des précautions infinies avec eux avant de leur confier le moindre secret, & leur faire la moindre ouverture de cœur. Ils se vantent d'être bien avec les femmes. Je ne sçai si cela a été autrefois aussi loin qu'ils le publient; mais je ne sçai qu'il n'y a plus à present que les coquettes de profession & les folles qui lient commerce avec eux. Les experiences trop souvent réitérées de leur indiscretion les ont bannis d'auprès de celles qui ont quelque réputation à perdre & quelque reste de bon sens.

Pierres de
Bologne.

J'avois tant entendu parler des Phosphores, ou pierres de Bologne que me trouvant sur les lieux, il falloit voir ce que c'étoit, & en avoir quand ce n'auroit été que pour faire des presens à

peu de frais d'une chose qui a tant fait gâter de papier, & qui a tant rempli de Journaux & de Mercure. On trouve ces pierres à une lieuë de Bologne, dans une montagne qui fait partie de l'Apennin, que l'on appelle le Mont Paterno. C'est une espece de talé, de plâtre, ou de pierre à chaux de couleur grise, assés tendre, plus pesante qu'elle ne devoit l'être naturellement par rapport à son volume.

C'est après des avalasses considerables d'eau qu'on les trouve. Quelques endroits de leur superficie raboteuse qui brillent comme de petits miroirs les font découvrir aux payfans qui les cherchent, & servent à les faire distinguer de quantité d'autres pierres, & cailloux qui leur ressemblent.

Leur grosseur ordinaire n'excede gueres celle d'un œuf de pigeon. J'en ai vû de plus grosses, qu'on vouloit vendre à cause de cela excessivement plus cher, je n'en achetai point de cette grosse taille, je me contentai des ordinaires.

Ces pierres ont besoin d'une préparation adroite pour produire l'effet qu'on en attend, qui est de rendre la lumiere qu'elles ont reçüe, quand après avoir été exposées quelques mo-

mens à l'air on les met dans un lieu obscur. Quand elles sont bien préparées, elles doivent paroître comme des charbons allumés. Cette lumière dure plus ou moins de tems, selon que les pierres sont bien ou mal préparées, qu'elles ont été exposées à une lumière plus ou moins vive. Leur feu est sans chaleur sensible. Ce n'est qu'une lumière qui en s'éteignant peu à peu semble répandre sur la superficie lumineuse une legere poussiere cendrée qui en dérobe la vûë & à qui on la redonne en l'exposant de nouveau à la lumière.

M. Lemery donne la maniere de préparer ces pierres dans son dictionnaire des drogues simples pag. 458. il ne nous dit point qu'il l'ait mise en pratique, ni d'où il l'a apprise. Les Chimistes de Bologne en font un Mystere, & dans le petit nombre de ceux qui se mêlent de cette préparation, il n'y en a qu'un ou deux qui ont la réputation d'en faire d'excellentes, & par conséquent le privilege de les vendre très-cher.

Je croi que cette pierre n'est qu'une chaux, & que le secret de sa préparation consiste à disposer tellement ses parties par la calcination qu'on les éloigne les unes des autres suffisamment

pour recevoir les parties les plus subtiles de la lumiere en assés grande quantité pour comprimer les parties elastiques de la pierre, & les obliger à la détention de leur ressort, & à pousser au dehors ces mêmes particules lumineuses qu'elles avoient reçûes, ce qui suffit pour produire l'effet qu'on en attend, & qu'on y remarque, & les faire paroître comme enflammées aussi long-tems que l'impulsion dure & que le ressort peut agir.

Celles qui sont bien préparées conservent pendant quatre & même cinq ans la propriété qu'elles ont reçûe de rendre la lumiere. On la leur peut rendre quand elles l'ont perduë en les calcinant de nouveau, c'est-à-dire, en ouvrant de nouveau leurs pores comme la premiere fois.

Je ne leur connois point d'autres propriétés que celle que je viens de remarquer. Elle a suffi autrefois pour exciter bien des disputes. M. Lemery dit qu'on s'en sert en façon de depilatoire, pour faire tomber le poil des endroits où l'on ne veut pas qu'il y en ait. Il suffit selon lui de la pulveriser, & d'en faire une espeece de pâte claire, ou de bouë avec de l'eau pour la pouvoir appliquer sur ces endroits. Il

faut dire aussi que toute sorte de chaux produit le même effet, mais on s'expose à se brûler d'une terrible manière, quand on n'y joint pas l'orpiment qui reprime la trop grande activité de la chaux, & encore faut-il être attentif à jeter de l'eau tiède sur les parties, dès qu'on sent que le poil est détaché de crainte que la chaux n'agisse sur l'épiderme, ne trouvant plus à agir sur le poil.

Pierres
d'Aigle.

Voici une autre espèce de pierre, qui ne demande pas tant de préparation, & à qui on ne laisse pas attribuer de grandes vertus. C'est la pierre d'Aigle ainsi appelée, parce qu'on prétend que les Aigles ont soin d'en porter dans leurs nids, afin de garantir leurs petits d'une infinité d'accidens auxquels ils seroient exposés sans cela. Les montagnes qui sont aux environs de Perouse en fournissent toutes les Aigles du pays, & tous les curieux qui en veulent acheter, car on y en trouve en quantité, & de toutes grosseurs. Celles qu'on trouve en Portugal, en Espagne & en France sont petites, & ne passent pas la grosseur d'un très-petit œuf de poule, & encore en voit-on peu de cette taille, au lieu que j'en ai acheté en Italie de plus grosses que des œufs d'Oye.

Les plus estimées sont brunes & pesantes. Leur superficie qui étoit sale & raboteuse devient belle & polie quand on les a passées sur la meule. Elle est agréablement nuancée de différentes teintes brunes, & de quelques points gris. Elles renferment dans leur centre un noyau, ou quelque chose d'équivalent, qui fait du bruit quand on agite la pierre, quelquefois même elles sont doubles. J'en ai eu une qui s'étant cassée en tombant, m'en fit trouver dedans une seconde, qui contenoit un noyau, ou peut-être une troisième pierre. La superficie de la seconde étoit médiocrement raboteuse, & laissoit entre elle, & celle qui la renfermoit un vuide d'environ deux lignes de tous côtés, elle étoit grosse comme un œuf d'Oye.

On attribüé de grandes vertus à ces pierres, comme d'aider à l'accouchement des femmes en les attachant au bas de la cuisse, & d'empêcher les fausses couches en les portant attachées sur le sein. On prétend encore qu'étant liées à la cime d'un arbre, elles empêchent les fleurs de tomber, & qu'étant attachées au pied elles les font tomber toutes. On dit qu'elles sont bonnes pour l'Epilepsie, qu'elles fortifient la vûë, qu'elles donnent du courage, qu'elles inspirent de

la hardiesse, qu'elles empêchent l'effet des sorts & bien d'autres belles propriétés, que je n'ai pas eu l'occasion d'approuver. Ainsi je n'ai garde de blâmer, ou d'approuver ceux qui en ont écrit. Les Turcs, & généralement tous les Orientaux en font plus de cas que les peuples de l'Occident. Est-ce qu'ils y ont reconnu réellement les propriétés que je viens de rapporter? Ou plutôt n'est-ce pas que leur imagination a opéré sur leurs corps l'effet qu'ils ont cru que le remede devoit produire. Je serois assez volontiers de ce dernier parti. Car n'en déplaît aux Medecines & aux remedes, ils n'opereront rien, & sur tout chez les femmes, si l'imagination n'agit pas de concert avec eux.

On dit qu'un bon Païsan Lombard ayant consulté un Medecin sur une indisposition considerable qu'il avoit, celui-ci écrivit son ordonnance, & en la lui donnant, lui dit: prenés cela demain de bon matin, & gardés le lit au moins jusqu'à midi. Le Païsan ne manqua pas d'avalier le jour suivant l'ordonnance, après l'avoir mise tremper dans l'eau, afin qu'elle passât plus aisément. Il en reconnut la bonté quelques momens après, il fut purgé haut & bas à plusieurs reprises, & le remede en propre personne n'auroit pas operé la centième

partie, de ce que fit le morceau de papier. Le Medecin étant passé sur le soir devant la maison du Païfan, & le voyant à sa porte, lui demanda, pourquoi il n'avoit pas pris le remede qu'il lui avoit ordonné. Je l'ai pris M. répondit le Païfan. Comment cela peut-il être, puisque l'Apotiquaire vient de me dire qu'il n'avoit point vû mon ordonnance, & qu'il n'avoit rien fait pour vous? Cela est vrai, dit le Païfan; car je n'ai pas eu besoin de lui pour prendre ce que vous m'avés donné, je l'ai mis tremper dans l'eau, & je l'ai avalé, & il m'a mieux purgé que toute la boutique de l'Apotiquaire. Est-ce le papier écrit par le Medecin, & le nom des drogues qui ont purgés le Païfan? Point du tout? C'est l'imagination qui s'est remuée, & qui a fait ce que le remede eût dû faire, & peut-être plus?

Il ne faut pas s'étonner que les Medecins Italiens, sur tout ceux des Etats du Pape, s'informent des Apotiquaires des lieux de leur residence, s'ils ont reçûs & executés leurs ordonnances. Ils ont interêt de le sçavoir & d'être obéi. Le Prince, ou la Communauté des Villes, Bourgs & Villages de cet Etat, entretiennent aux dépens des biens publics les Medecins dont ils croyent avoir

Trois des Me-
decins sur les
parties des
Apotiquaires.

besoin, & moyennant ces appointemens, il faut qu'ils voyent tous les malades, qui les font appeller sans pouvoir rien exiger d'eux, & comme on les balotte tous les ans, pour sçavoir s'ils se sont bien comportés, & si on les continuera dans le service, & à la solde publique, cela les rend assidus auprès des malades. Leurs honoraires sont réglés, selon la quantité du Peuple dont ils sont chargés, & ne vont que depuis deux jusqu'à quatre cens écus par an. C'est peu de chose comme on voit. Il est vrai qu'on vit à très-bon marché dans le Pais, & qu'à Noël, & aux Calendes d'Août, ils reçoivent des presens de presque tous ceux qu'ils n'ont pas jugé à propos de tuer. Mais qu'est-ce que tout cela, ils ont un revenu plus clair, plus certain, & qu'ils font aller jusqu'ou ils veulent, c'est le sixième, ou au moins le dixième de toutes leurs ordonnances. Les Apotiquaires sont obligés de les leur rapporter au bout de l'an, & de leur payer le sixième, ou le dixième de leur produit. De sorte qu'un Medecin qui a besoin d'argent, n'a qu'à faire beaucoup d'ordonnances, & il est sûr au bout de l'année de trouver beaucoup d'argent en caisse chés les Apotiquaires qui ont servi ses patients.

Le prix des drogues est réglé, les Magistrats tiennent la main pour empêcher la voracité de ces animaux. C'est dans le grand débit de leurs drogues, dans leurs mauvaises qualités, ou dans leurs prétendus équivalents que consiste leur profit, & celui des Medecins. Qu'on juge après cela, s'il est de l'interêt de ces inhumains de laisser un peu en repos les malheureux qui tombent entre leurs mains, & de permettre à la sage nature de rétablir ce qui est dérangé chés-elle. Elle le feroit assurément, mais on y met des obstacles invincibles par les remedes dont on surcharge les corps des malades, en même-tems qu'on épui- se leurs forces.

On s'étonnera peut-être que les Medecins n'exigent pas des Curés les mêmes droits qu'ils exigent des Apotiquaires. Car enfin après avoir bien employé les Apotiquaires, la raison voudroit qu'on fit travailler les Curés, & qu'on tuât, & enterrât ceux qu'on a assés long-tems tourmenté par les remedes. Cela seroit, & il y a long-tems que le País seroit entierement desert, si la sage prévoyance de ceux qui le gouverne ne s'y étoit opposée. Ils ont pour cela réduit à si peu de chose les droits des Curés pour les sepultures, qu'ils aiment

presque autant voir leurs Paroissiens vivans que morts, & être obligés de les enterrer moyennant une livre de cire à quoi leurs droits sont fixés. Or que pourroient grapiller les Medecins sur une chose de si petite consequence ? Il vaut bien mieux pour eux qu'il y ait bien des malades vivans, & pour les Curés : aussi ceux qui sont initiés dans ces mysteres en voyent assés la raison, sans que je me donne la peine de l'écrire ici.

Je me doute bien que les François ne manqueront pas de se feliciter de vivre dans un País, où l'on n'est point exposé à l'avarice insatiable des Medecins, & des Apotiquaires, & où l'on ne voit point que les premiers ayent des comptes ouverts chés les seconds pour leurs sixièmes, ou leurs dixièmes. Je veux croire que cela peut être vrai. Je n'ai pas le tems de l'examiner. Mais en sommes-nous plus avancés ? Point du tout. Les Apotiquaires qui veulent avoir du débit, sont obligés de faire la cour aux Medecins qui ont beaucoup de pratique, afin que ceux-ci les indiquent à leurs patiens comme des Artistes habiles, consciencieux, exacts, chés lesquels il n'y a point de *qui pro quo* à craindre, qui ont toujours les drogues les

plus récentes, & dont les parties n'ont rien qui sentent l'Apotiquaire. Font-ils cela pour l'amour de Dieu ? Pour rendre justice à la vérité ? Afin que leurs malades soient mieux servis ? Ce n'est point cela. Voilà de plaisans motifs pour ouvrir la bouche d'un Medecin, on feroit aussi-tôt parler le cheval de bronze. Pourquoi donc ? C'est à eux à nous le dire.

Sommes-nous plus heureux que les Italiens, & nos Medecins se jöient-ils moins de nôtre credulité ? C'est à peu près par tout la même chose.

Les Apotiquaires d'Italie sont infiniment plus propres que ceux de France, sans excepter même ceux de Paris. Ils ont plus de vases d'argent, plus de tables de marbre, plus de cristaux, leurs remedes sont toujourns de bonne odeur, ils les presentent avec politesse, & n'oublient rien de ce qui peut en ôter le dégoût & l'aversión. Leur pratique universelle est de faire prendre les medecines chaudes, clarifiées, & de bonne odeur. Ils les accompagnent d'un cornet de petit anis couvert de sucre, ou de quelques amendes pour en faire passer le goût, le tout fort proprement accommodé. Ils couvrent les pillules d'une feuille d'or, ou d'argent, & ne man-

Apotiquaires
d'Italie, leurs
bonnes ma-
nieres.

quent jamais de venir voir plusieurs fois l'effet de leurs remedes.

On appelle *Lavatino*, ou *Servitiale*, ce qu'on connoît en France sous le nom de lavement, ou simplement de remede. L'Apotiquaire ne vient jamais seul pour le donner, il a toujours avec lui un aide qui a soin de tenir des serviettes chaudes, dont celui qui a fait l'operation se donne la peine de frotter les environs de la partie, où il a travaillé; ils prétendent que cela contribuë à faire garder le remede plus long-tems & plus aisément. Quand ils voyent que le malade est hors de danger de le rendre précipitamment, ils l'étendent sur le dos, & l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ils le bercent, & le remuent, afin que le remede pénétre plus aisément dans tous les visceres, & en détache les matieres grossieres, & souvent trop adherantes.

Il s'en faut bien que la Chirurgie soit arrivée en Italie à un aussi haut degré de perfection que la Medecine, & la Pharmacie. On trouve peu de bons Anatomistes, & par une suite necessaire peu de bons Chirurgiens. La saignée est peu en usage chés-eux, je ne sçai si c'est le défaut de bons Chirurgiens, qui oblige les Medecins de s'en abstenir,

ou s'ils ont quelque autre raison. Les Chirurgiens qui sont assés habiles pour tirer du sang, l'annoncent par un écriteau, qui est devant leurs boutiques en ces termes. *Qui si cava sangue*. Ici on tire du sang.

Au lieu de la saignée, on se sert beaucoup de vantouse & de vesicatoires. On ne donne point à boire aux malades pendant qu'ils sont dans l'accès de la fièvre, cette pratique est très-ancienne; nous la voyons dans les Lettres de Pline. On n'use point de tisane, ni de bouillon, qu'après qu'on a pris médecine, encore ne sont-ils composés que de jus d'herbes cuites, dans un bouillon de poulet fort clair, c'est ce qu'ils appellent *brodo longo alterato*. La nourriture ordinaire des malades, c'est du ris clair, ou du pain cuit, c'est-à-dire, une croutte au pot. Avec ce regime, & les remedes, on attend patiemment que la nature guérisse les malades, ou que les Medecins les tuënt.

Quoique Bologne soit une Ville consacrée à l'étude, elle ne laisse pas de donner des Fêtes & des divertissemens, où tout le monde prend, ou peut prendre part. Je ne parle pas des Fêtes spirituelles, comme sont les Processions, les Oratoires en musique, qui se font

dans les Eglises les jours de Fêtes de Patron. Ces Oratoires sont des operas pieux, où l'on represente & où on chante les belles actions des Saints. Il n'y a pour l'ordinaire point de machines, & on n'y danse point; mais il y a toujours grande simphonie, & de la musique tant & plus.

L'on fait aussi à certaines Fêtes des courses de chevaux. Comme elles se font par toute l'Italie de la même maniere, je vais décrire celle que je vis à Bologne pendant que j'y étois. Elle se fit dans une ruë qui est toujours destinée à cet exercice, & au passage des mafques, que l'on appelle à cause de cela, *il Corso*, celle de Bologne traverse presque toute la Ville. Elle est droite, bien pavée, & bordée des deux côtés des plus belles maisons, & des portiques les plus uniformes. Ceux qui ont des maisons dans cette ruë, convient leurs amis à venir occuper les fenêtrés, qui sont ornées ces jours-là de tapis magnifiques avec de riches couffins. Les galans ont soin de faire trouver une simphonie sous les fenêtrés où sont leurs belles. On dispose des trompettes d'espace en espace, qui se répondent les unes aux autres. Les Magistrats en habit de cérémonie sont sur un balcon magnifiquement or-

Courses de
chevaux à Bo-
logne,

né, où sont aussi exposés les prix de la course. Ce sont pour l'ordinaire des morceaux de damas, ou de velours.

Les chevaux qui doivent courir sont nus, & n'ont ni mord, ni Cavalier qui les guide. Ce sont des Barbes, ou des chevaux fins du Royaume de Naples. J'en ai vû d'une grande beauté. Quelques jours avant la course, un Palfrenier les conduit le long de la rue depuis l'endroit où la course commence, jusqu'à la borne où il faut arriver le premier pour gagner le prix, & là il leur donne de l'avoine. Ces chevaux apprennent leur route, & dès qu'on les lâche, ils vont à toutes jambes chercher leur avoine. Les Magistrats nomment des Juges, qui se mettent aux deux bouts de la carrière, les uns afin que les chevaux partent tous ensemble, & les autres afin d'adjuger le prix à celui qui est arrivé le premier au terme. Le Peuple est assemblé sous les portiques. Les fenêtres sont remplies de Dames & de Cavaliers : Enfin quand l'heure est venuë, on tire une grosse boëte, qui fait cesser tout d'un coup le son des trompettes, la simphonie & la musique. Le Peuple se range & se presse contre les maisons, les Palfreniers & les chevaux se mettent sur une ligne, & au

second coup de boëte qu'on entend; chacun donne un coup de houffine à son cheval, & le laisse aller.

Ces animaux stiles à cet exercice courrent à toutes jambes, & tâchent de se devancer. On en voit qui font des efforts extraordinaires pour attraper celui qui a gagné le devant, & qui lui donnent quelque coup de dent ou de pied quand ils l'ont joint. Des Palfreniers sont au bout de la carriere qui appellent leurs chevaux, & remuent de l'avoine afin de les attirer, & les spectateurs font des gageures. Le plus grand plaisir de ces courses est au bout de la carriere, où souvent les chevaux échauffés se battent, & où on ne manque jamais de voir les Palfreniers se donner force coups de poing. Car c'est la dernière raison de ces gens-là, quand ils n'en ont plus d'autres pour soutenir le droit de leurs chevaux devant les Juges. Enfin le cheval victorieux est amené par son Palfrenier triomphant sous le balcon des Magistrats, & on lui délivre le prix de la course, & on ne manque pas de feliciter le Seigneur à qui le cheval appartient de la victoire qu'il a remportée, comme s'il y avoit réellement beaucoup contribué.

Il y a des chevaux qui ne font autre

métier pendant toute l'année, que d'aller courir dans les endroits où il y a des prix. Ceux qui veulent avoir du plaisir, n'ont qu'à écouter les éloges historiques que font les Palfreniers des proïesses de leurs chevaux, & témoigner qu'on admire leur generosité, & leur vîtesse, & les avantages qu'ils ont remportés. Ciceron revenant au monde se feroit honneur d'une Harangue Palfreniere, telle que j'en ai entendüe.

Heureux l'Orateur quand il ne se trouve point d'autre Palfrenier pour lui répondre; car il ne manque jamais d'y avoir des démentis, & les coups de poings suivent de près. Les spectateurs sages ne doivent point prendre parti, ni se mêler de les accommoder. Il faut les laisser faire, & quand ils se sont bien battus, ils vont boire ensemble, s'embrassent & se reconcilient, de maniere qu'ils sont toûjours prêts à recommencer, dès que l'honneur, ou l'intérêt de leurs chevaux le demandera.

Je vis le lendemain de la course des chevaux dont je viens de parler, une course bien moins tumultueuse, & où bien moins de gens prenoient intérêt. Je me corrige, c'étoit une promenade qu'une fille Bourgeoise faisoit par la Ville,

avant de s'aller enfermer dans un Cloître, où elle devoit prendre l'habit de Religieuse. Elle étoit précédée, & suivie d'un bon nombre de ses parentes, & amies, marchant deux à deux en assez grand silence pour des femmes. La victime qu'il falloit immoler étoit au milieu de la file, cantonnée à droite & à gauche de deux Tierçaires de l'Ordre de S. François, revêtus de leurs habits Religieux. La prétendante étoit vêtue magnifiquement, & elle avoit une couronne de fleurs sur la tête, & par dessus un grand voile de gaze blanche fort claire, qui n'empêchoit point qu'on ne vit qu'elle étoit très-belle, & d'environ dix-sept à dix-huit ans. La modestie, & la joye étoit peinte sur son visage d'une manière si vive & si parlante, qu'il étoit aisé de connoître que son sacrifice étoit très-libre & très-volontaire. C'est aussi pour donner à tout le monde des marques publiques de cette liberté, qu'on fait sortir des Couvens les filles, qu'on y a éprouvées pendant quelques mois, & à qui on doit donner l'habit le même jour, ou le suivant. On leur fait voir la Ville pour la dernière fois; on les fait passer devant la maison de leurs parens, afin qu'elles s'y puissent retirer, si elles ne sont pas tout à

Cérémonies
qui s'observent
avant la
vêture d'une
Religieuse.

fait bien résolus d'être Religieuses, on les convie d'y entrer, leurs peres & meres se trouvent à la porte, & les prient de ne les point abandonner. On joint les larmes aux prieres & aux promesses, & tout cela pour l'ordinaire inutilement. La fille déclare qu'elle a prise J. C. pour son Epoux, & qu'elle renonce à tous les biens de la terre, & signe l'acte de sa renonciation entre les mains d'un Officier de la Justice, qu'on a soin de faire tenir tout prêt au même lieu. Celle que je vis, fit toutes ces cérémonies de la meilleure grace du monde. Les pleurs de son pere, de sa mere, & de sa famille ne purent lui arracher une seule larme. Elle ne voulut jamais mettre le pied dans la maison. Elle se mit enfin à genoux devant son pere & sa mere, leur demanda leur benediction, leur baïsa la main, & puis continua sa marche avec un courage qui ravissoit tout le monde.

Tous ceux qui se trouvoient sur sa route s'arrêtoient, & la saluoient profondément, elle rendoit les saluts d'une maniere gracieuse. Elle entra dans toutes les Eglises qui se trouverent sur sa route, & vint enfin au Monastere de Sainte Claire, appellé *Corpus Domini*. Celles qui marchaient devant elles pas-

ferent à dessein la porte du Couvent, comme si elles n'eussent pas dûës s'y arrêter; mais la fervente postulante se jeta dans le vestibule, sonna vivement la clochette, & déclara d'une manière résolüe & modeste, que ce lieu étoit la demeure qu'elle avoit choisie pour toujours.

Les Religieuses ouvrirent aussi-tôt la porte, l'embrasserent, la conduisirent dans leur chœur, où elle reçût l'habit de Sainte Claire, dont ce Monastere suit la regle dans toute sa rigueur.

On conserve dans une Chapelle derriere l'Autel de la croisée de l'Eglise, à main gauche en y entrant, le corps d'une sainte Religieuse de cette Maison, qui y est morte en une très-haute opinion de sainteté; elle s'appelloit Catherine Vegri. On l'appelle communément Sainte Catherine de Bologne, ou simplement la Sainte de Bologne. Le corps est entier, mais desséché, & fort noir. Elle a le visage, les mains & les pieds découverts. Elle tient de sa main droite un Livre, qu'on dit être les Constitutions & la Regle de son Ordre, avec un Crucifix sur la poitrine. Elle est assise dans un fauteuil, & la Chapelle où elle est, est parée magnifiquement. On dit que Dieu opere quantité de miracles

Sainte Catherine de Bologne.

cles par son intercession. J'ai dit quelquefois la Messe à la Chapelle qui est devant la grille, par laquelle on voit ce saint corps, on me faisoit passer pour une faveur signalée, de ce que les rideaux de la grille étoient tous ouverts pendant que j'offrois le Sacrifice adorable du Corps & du Sang de J. C. mais si j'avois osé je les aurois fait fermer, parce que cette relique n'étoit point du tout de mon goût. On dit qu'on lui coupe les cheveux tous les ans, & les ongles tous les mois. C'est une marque qu'il y a encore bien de l'humidité dans ce corps. Les Religieuses me firent présent de quelques-unes de ces reliques fort proprement mises en œuvre.

Les Religieuses de ce Monastere ont la réputation d'être les meilleures Pâtissieres de toute l'Italie. C'est beaucoup dire, car il est certain que la plupart des Italiens l'emportent autant sur les François pour la pâtisserie, que les François l'emportent sur eux pour la cuisine. Je ne prétend pourtant pas qu'on m'en croye tout à fait sur ma parole, je ne suis pas assés habile dans ces métiers, pour m'ériger en Juge, je ne fais ici que la fonction d'un Historien qui rapporte ce qu'il a vû, & appris bien certainement. S'il m'est pour-

Pâtisserie
d'Italie.

tant permis de dire ici ce que je pense, & ce que j'ai éprouvé bien des fois, c'est qu'à Bologne, à Rome, à Florence, à Naples, & à bien d'autres endroits d'Italie, à Messine même j'ai mangé de la pâtisserie qui étoit d'une délicatesse, & d'une legereté extrême.

J'ai parlé au commencement de ce Voyage de la Tour penchante de Pise. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait que celle-là en Italie. La Ville de Bologne en a une qu'on appelle la *Carisenda*, du nom de l'Architecte qui l'a bâtie, ou de celui qui en a fait la dépense. Ce point de l'Histoire est assés indifferant, & n'est point du tout clair. Cette Tour est carrée, & d'un diametre beaucoup moindre que celle de Pise; ainsi ce n'est pas la figure ronde qui l'empêche de tomber. Elle est assés voisine d'une autre Tour droite, appelée *de Gli Asinelli*, qui la fait paroître plus penchée qu'elle ne paroîtroit, ou qu'elle ne devoit paroître. Un Particulier de la famille de *Gli Asinelli*, a fait bâtir cette seconde Tour. Ces deux bâtimens n'ont rien de considerable, ni pour leur matiere, ni pour leurs ornemens. Ils sont fort nuds, de pierres communes, & je ne vois pas à quel usage ils ont pû être destinés. Je parlerai dans mon second Voyage d'I-

Les Tours
Carisenda &
de Gli Asinelli.

talie, d'une Ville qui ne vaut assurément pas Bologne, qui a bien un plus grand nombre de Tours, & de plus belles.

La Tour étoit anciennement en France, & en Italie une marque de Seigneurie. Nous avons vû encore fort avant dans le siècle passé la Tour du Louvre, qu'on appelloit la Tour Ferrée, qui étoit comme le chef-lieu du domaine Seigneurial de nos Rois. La plûpart des Fiefs en Italie, & sur tout dans le Royaume de Naples ont une Tour plus grosse, & plus élevée que les autres quand leurs Châteaux en ont plusieurs; qui est leur lieu Seigneurial, où ils reçoivent les hommages de leurs sujets. On les appelle communément *Rocca*, parce qu'on les bâtit sur un lieu élevé, qui pour l'ordinaire est un rocher.

Le service divin se fait dans les Eglises de Bologne avec beaucoup de majesté & de piété. J'en ai été très-édifié, soit que j'y aye assisté dans la Cathédrale, ou dans les autres Eglises de la Ville, Seculieres ou Regulieres. J'y ai vû avec étonnement que les Sacristains, Officiers que l'on connoît sur tous les autres, par leur peu de respect, pour les lieux & les choses saintes, en ont beaucoup dans cette Ville, & peut-être plus

Sacristain de
Bolognes

qu'en aucun autre lieu du monde ; car il semble que l'exercice continuel de leurs fonctions , leur fasse prendre certains airs de familiarité avec Dieu , qui les dispensent de la plus grande partie des respects , que toutes les autres creatures sont obligées de lui rendre.

Histoire d'un
Sacristain Es-
pagnol.

On dit que Philippe II. Roi d'Espagne étant à l'Eglise de Nôtre-Dame d'Atocha lez-Madrid , vit un Religieux qui passoit devant l'Autel sans beaucoup de façon , c'est-à-dire , sans se mettre à genoux pour adorer le S. Sacrement qui y étoit. Ce Prince scandalisé de cette action indécente , demanda à un Grand qui étoit près de lui , s'il connoissoit ce Religieux. Ce Seigneur lui ayant répondu qu'il n'avoit pas accoûtumé de le voir, & qu'il ne le connoissoit pas. C'est assurément , dit le Roy , un Juif , ou un Sacristain.

J'ai souvent rapporté cette Histoire à nos Sacristains François , afin que la honte de passer pour des Juifs , les obligât à faire leur service avec plus de décence , & plus de respect pour la majesté de Dieu. Je n'y ai rien gagné jusqu'à présent. Dieu veuille que l'avertissement public que je leur donne ici , fasse quelque impression sur leurs cœurs endurcis , & sur les mauvaises habitudes qu'ils ont contractées.

CHAPITRE VII.

Voyage de l'Auteur à Ferrare. Description de cette Ville.

Les affaires que j'avois à Bologne étant terminées à peu près comme je le souhaitois, je voulus aller voir Ferrare, qui n'en est qu'à vingt-huit ou trente mille. On y peut aller par eau; il y a une grande Barque qui part tous les matins de Bologne, & qui arrive le soir à Ferrare. Cette voiture coûte peu. Elle est fort douce, & la route est agreable; mais depuis mon aventure de Livourne, j'étois résolu de ne me plus servir de ces sortes de bateaux, où l'on se trouve confondu avec une infinité de canailles. D'ailleurs je sçavois assés les usages du Pais, pour ne pas ignorer qu'on regarde dans les Couvens les Religieux qui y arrivent en caléche, ou en litiere, d'une toute autre maniere que ceux qui y viennent par ces sortes de voitures, ou à pied, ce qui est encore pis.

Je priai donc le Pere Gentili de m'accompagner encore dans ce petit voyage. Je loüai une caléche, & nous partîs

mes de bon matin avec mon Valet. Il faisoit déjà fort chaud ; & en Italie plus qu'en aucun autre lieu de l'Europe, il est de la prudence du Voyageur de ne pas s'exposer à la violence du Soleil. Nous fîmes une bonne partie du chemin sur le bord du canal, dans lequel on a resserré les deux petites rivieres de Bologne. Le chemin étoit beau & uni. Sur la droite nous vîmes le Château de Benrivoglio, qui a donné le nom à l'illustre Famille de ce nom, ou qui l'a reçu d'elle, je ne sçai pas bien lequel des deux ; mais nous n'y fûmes point, quoiqu'on dise qu'il y a de belles choses à voir. Nous arrivâmes à Ferrare entre quatre & cinq heures du soir, & nous fûmes descendre au Couvent riche & magnifique que nôtre Ordre y possède. Le P. Gentili y fut très-bien reçu, & moi à cause de lui. Nous fûmes logés & traités à merveille. Le Couvent est grand, très-bien bâti, enrichi de quantité de peintures, d'une très-bonne Bibliothèque, qui se ressent des bienfaits du docteur Celio de Calcagnigno qui l'a enrichie de ses Ouvrages manuscrits Grecs, Latins, Italiens, & des Livres qui composoient sa Bibliothèque. Son Eloge Funèbre est sur un marbre magnifique, en entrant dans la Bibliothèque, & son

Couvent des
Jacobins de
Ferrare.

corps est dans l'Eglise. Il y a peu de Religieux dans ce Couvent, parce que l'air n'est pas bon, & sur tout en Automne, à cause des exhalaisons que le Soleil tire des marais, & des terres basses qui environnent la Ville, où le Pô s'étant répandu quand il est à une certaine hauteur, & les eaux n'ayant ni canaux pour les conduire plus loin, ni assés de pente pour s'écouler, sont contraintes d'y séjourner, jusqu'à ce que les terres les ayent absorbées, ou que le Soleil les ayent dessechées, en les réduisant en vapeurs, ce qui ne peut arriver sans produire une très-grande corruption dans l'air, & ensuite des maladies aiguës & dangereuses pour les Naturels du País, & pour les Etrangers, & un peu plus pour ces derniers. L'air est épais & gras. Le Soleil quoique très-vif & très-ardent, semble être toujours couvert d'une bruine moitte qui rend le climat pesant. Il est vrai que toutes ces choses jointes ensemble, font que les terres sont ordinairement fertiles, & aisées à cultiver. Le froment, le ris, toutes sortes de grains y viennent en perfection. Les vignes portent infiniment. Les vins sont gros, & se ressentent de la pesanteur de l'air, mais les gens du País sont alterés, &

boivent largement. Je ne sçai si on ne pourroit pas inferer delà qu'ils descendent des Suisses, ou des Allemans. Les viandes y sont grasses & tendres, les volailles en quantité, & sur tout les pigeons, les chapons y sont succulens & monstrueux. C'est dommage qu'on meurt plus vîte qu'on ne voudroit, & même sans le secours des Medecins, dans un si beau & si bon Pais, aussi est-il furieusement dépeuplé. Je crois que l'intemperance y contribuë autant que l'intemperie de l'air. Car c'est une erreur de croire, que les Italiens ayent la sobriété en partage, ils ne l'ont point, & les Lombards moins que les autres.

On prétend que l'air étoit meilleur, & le Pais plus peuplé dans le tems que les Princes de la Maison d'Est en étoient maîtres. La Ville qu'on dit avoir quatre milles de circonference, renfermoit alors plus de cinquante milles Habitans. Ce nombre est bien diminué à present; je ne voudrois pas être obligé d'y en trouver dix mille. Ils sont à la verité logés plus au large, mais leurs terres sont plus mal cultivées, le commerce est disparu. La Noblesse qui a des raisons pour ne pas aimer le Gouvernement des Ecclesiastiques, s'est retirée

dans des lieux où elle peut esperer de faire des fortunes plus conformes à ses inclinations, en endossant la cuirasse, au lieu que celles où l'on parvient en endossant la soûtane, sont éloignées, difficiles, peu assurées, & qu'il en coûte pour l'ordinaire beaucoup de tems, de patience, & d'argent pour arriver au poste qu'occupoient autrefois les soixante-douze disciples. Il est vrai que la route n'est pas si dangereuse que celle des armes, mais où en serions-nous si tout le monde prenoit le parti de mourir dans son lit, & qu'il n'y eût que les Medecins qui eussent le privilege de dépeupler la terre. Elle seroit bien-tôt trop petite.

Rien de semblable n'est à craindre à Ferrare. Ses belles ruës larges, tirées au cordeau, bien nettes, & bien pavées, ses places magnifiques, ornées d'excellentes statües de bronze sont vuides, on n'y est pressé en aucun endroit, & quand le Legat passe, ses Suiffes & ses Cuirassiers n'ont pas de peine à écarter le Peuple pour lui faire faire place, & pour conserver la régularité de leurs rangs, & de leur marche.

En verité rien n'est plus triste, que de voir une si belle Ville presque entierement dépeuplée, qui tombe de jour

en jour dans une misere plus affreuse, & qui se détruira dans peu d'elle-même, si son Souverain ne prend des resolutions plus conformes aux besoins de ses Peuples, & à ses propres interêts, en peuplant de nouveau ce Pais, qui cessera d'être un cimetièrè dès qu'il sera cultivé, & que par le moyen des fossés on aura fait écouler les eaux, qui faute de pente sont obligées de croupir sur la terre, d'où ensuite elles corrompent l'air, & l'infectent.

On peut aisément tirer de la Suisse, & de l'Allemagne tel nombre de familles Catholiques dont on aura besoin, on leur distribuera les terres incultes, & les biens vacans, & dans peu on verra le Pais peuplé à merveille, les terres cultivées, le commerce rétabli, & florissant, & des Legions de Soldats pour défendre leur Souverain & leur Bienfaicteur.

Ferrare a été depuis bien des siècles un Fief de l'Eglise Romaine, dont les Souverains Pontifes ont donné l'investiture, & la jouissance aux Princes de la Maison d'Est, sous le titre de Marquisat, & enfin sous celui de Duché. Borso fut créé le premier Duc de Ferrare par Paul II. Ce Prince mourut en 1471. regretté de tous ses Sujets, &

Borso premier Duc de Ferrare.

même de toute l'Italie, à cause de ses rares qualités, on voit son sepulchre dans la Chartreuse qu'il avoit fondée, & dotée avec une magnificence toute Royale, & sa statuë équestre de bronze, est dans la grande place devant le Palais de la Ville.

Son frere Hercules I. du nom, & second Duc de Ferrare lui succeda, il eût des démêlés considerables avec le Pape Sixte IV. & les Venitiens, qui vouloient le dépoüiller de ses Etats. Sa valeur, & les secours que les Princes d'Italie lui donnerent, empêcherent ses ennemis de partager entre eux ses Etats comme ils étoient convenus. Il aggranda, fortifia, & embellit beaucoup sa Ville Capitale, & mourut l'an 1505. il laissa quatre Princes & deux Princesses de sa femme Leonore, fille du Roy de Naples Ferdinand.

Alphonse I. du nom son fils aîné lui succeda, & fut le troisiéme Duc de Ferrare, il eût les mêmes ennemis que son pere; les Papes d'un côté, & les Venitiens de l'autre lui firent une longue guerre. Ces derniers s'emparèrent de la partie Septentrionale de son Pais, appelée la Polesine de Rovigo. C'est ainsi qu'on appelle les Pais que le Pô enferme par ses différentes branches,

Hercules I.
du nom, se-
cond Duc de
Ferrare.

Alphonse I.
troisiéme Duc
de Ferrare.

& ils en sont encore à present en possession. Les Papes se rendirent maîtres de Modene, de Reggio, & de presque tout le reste du País, excepté Ferrare, & Comachio.

Enfin Clement VII. ayant été élevé au Souverain Pontificat en 1523. & ayant été ensuite assiégué dans le Château S. Ange par l'armée de l'Empereur Charles-Quint, Alphonse se servit de ce tems favorable, pour reprendre tout le País dont les Papes s'étoient emparés, excepté Modene qu'il ne put prendre.

La paix s'étant faite entre le Pape & l'Empereur, celui-ci vint à Bologne, afin d'y recevoir de Clement VII. la Couronne Imperiale. Alphonse se trouva à la cérémonie, & se plaignit du tort que le Pape lui faisoit en retenant ses Etats. Après d'assés longues discussions, le Pape, & le Duc de Ferrare prirent l'Empereur pour arbitre, & promirent de s'en tenir à son jugement. L'Empereur y consentit, à condition qu'on mettroit entre ses mains, comme en dépôt la Ville de Modene. Ce qui fut exécuté, & l'Empereur étant à Gand en Flandres l'année suivante 1531. au mois d'Avril prononça, & condamna le Duc de Ferrare à payer au Pape cent mille écus d'or, la moitié à la fête prochaine de

Charles-
Quint Empe-
reur juge en
faveur du Duc
de Ferrare.

S. Pierre, & l'autre moitié un an après, & à payer sept mille écus d'or tous les ans pour la redevance du Fief à l'Eglise, & en consequence du jugement, il lui rendit la Ville de Modene, & pria le Pape de donner l'investiture à Alphonse, & d'oublier ce qui s'étoit passé entre eux. Le Pape ne voulut point se soumettre à ce jugement; mais Alphonse presenta la somme de cinquante mille écus d'or, & la déposa à Rome sans pourtant rien obtenir du Pape pendant qu'il vécut. Paul III. en agit d'une autre maniere, il reçût l'argent, & cette grande affaire fut entièrement terminée sous Hercules second fils d'Alphonse, qui mourut le 31. Octobre 1534.

Hercules II. du nom fils aîné fut reconnu Duc de Ferrare. Il avoit épousé Renée fille de Louis XII. Roy de France, il alla à Rome l'année suivante, & reçût du Pape l'investiture de ses Etats. Il mourut en 1558. & eût pour successeur Alphonse II. du nom, qui fut le cinquième Duc de Ferrare. Il gouverna ses Etats en grand Prince, & en véritable pere. A l'exemple de ses prédécesseurs, il n'oublia rien pour orner sa Capitale, & pour attirer dans l'Université qui y avoit été établie par l'Empereur Frederic II. en les Sça-

Hercules II.
du nom, qua-
trième Duc
de Ferrare.

vans du premier ordre de toutes les especes. Il combla de biens & d'honneur le fameux Tasse Auteur de la Jerusalem délivrée, & quantité d'autres. Enfin après un regne heureux, & florissant de près de trente-huit ans, il mourut le 27. Octobre 1597. sans laisser d'enfans, quoiqu'il eût été marié trois fois. Il avoit déclaré avant de mourir Cesar d'Est, qui descendoit à ce qu'il prétendoit d'Alphonse I. son heritier universel.

Le jour suivant 28. Octobre, le Juge des Sages, c'est-à-dire, le premier Magistrat du Sénat, accompagné de tout ce celebre Corps, & de tous les ordres de la Ville, vinrent trouver le Prince Cesar dans le Palais Ducal, que l'on appelloit la Forteresse, & le pria de souffrir qu'on le reconnut pour Duc de Ferrare, & lui presenta en même-tems le sceptre & l'épée nuë. Le Prince accepta sans peine ce qu'on lui offroit, & le lendemain ayant été conduit en cérémonie à l'Eglise Cathedrale, il jura sur les Evangiles de gouverner ses sujets en bon & sage Prince.

Mais Clement VIII. Souverain Pontife, ne jugea pas à propos de lui laisser ce soin. Dès qu'il eût appris qu'Alphonse II. étoit mort sans enfans, il fit faire défense au Prince Cesar de prendre la

qualité de Duc de Ferrare, & répondit à l'Ambassadeur que ce Prince lui avoit envoyé pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé, que le Duc de Ferrare étant mort sans enfans, ses Etats revenoient de plein droit à l'Eglise dont ils étoient un Fief, & qu'il étoit inutile de révoquer en doute une vérité, qui comptoit par les diplomes des Investitures, en vertu desquelles les Ducs de Ferrare avoient jöüi des domaines, & Seigneuries qui étoient à present dévoluës à l'Eglise, & dont elle n'étoit pas d'humeur de se dépouïller une seconde fois.

Ce fut avec cette réponse qu'on renvoya l'Ambassadeur du Prince Cesar. Le Pape ayant cependant assemblé un nombreux Consistoire, pour sçavoir des Cardinaux ce qu'il y avoit à faire dans cet important événement, les avis furent partagés. Les uns vouloient qu'on levât promptement des troupes, & qu'on chassât le Prince Cesar par la force des armes. D'autres vouloient qu'on employât les foudres ordinaires du Vatican. Les plus moderés souïtenoient qu'il ne falloit prendre que la voye des exhortations, pour entrer ensuite dans une négociation conduite par quelque personne habile, qui ne manqueroit pas d'être plus utile à

l'Eglise, que ce qu'on pourroit acquérir par les armes spirituelles & temporelles, de sorte qu'on se sépara sans avoir rien déterminé. Mais quelques Cardinaux conseillèrent secretement au Pape, d'envoyer quelque personne de confiance à Ferrare pour gagner les principaux du Sénat par des promesses avantageuses, & les engager d'abandonner leur nouveau Duc, & d'entrer dans les interêts de l'Eglise, & d'y amener toutes leurs creatures. Cet avis fut suivi, on dépêcha à Ferrare des gens habiles en intrigues & en négociations, on leur donna des Lettres de creance, & tout ce qui pouvoit les aider dans leur dessein. Ils agirent avec tant de bonheur & de secret, que le Prince se vit bien-tôt presque abandonné. Il fut même obligé d'interrompre les levées de Soldats qu'il avoit commencées, ne trouvant plus dans les Ferrarois, les dispositions où ils avoient parû être au commencement. Ces heureux succès engagerent les Agens du Pape à faire afficher un Monitoire contre le Duc à la porte de l'Eglise Cathedrale.

Ce Prince regarda cette action comme une insulte, & esperant encore quelque chose de la fidelité de ses sujets, dont il ne sçavoit pas encore tout à fait

le changement, il prit le plus mauvais de tous les partis qu'il pouvoit prendre, qui fut d'envoyer un second Ambassadeur à Rome, pour dire au Pape qu'il n'avoit rien fait qui dût lui attirer un semblable affront, qu'il étoit monté sur un Trône qui appartenoit legitimelement à ses ancêtres dont il étoit l'heritier legitime, & qui ne relevoit en aucune maniere de l'Eglise Romaine.

Il n'en fallut pas davantage pour soulever contre lui toute la Cour de Rome. On cria aux armes spirituelles, & temporelles de tous côtés. Le Pape fit promptement lever des troupes, & fit frapper des monnoyes d'argent, où d'un côté on voyoit les armes d'Aldobrandin qui étoit sa famille, & la Nacelle de S. Pierre au milieu d'une mer agitée avec ces paroles, *non provalent*, pour marquer par avance que les troupes du Prince Cesar, & les secours qu'il esperoit de ses Alliés n'auroient aucun avantage sur l'Eglise.

Mais le Pape n'en demeura pas là, il jugea à propos de joindre les armes spirituelles aux temporelles, il excommunia le Prince Cesar le jour de Noël de la même année, & enveloppa dans la même censure ses enfans, ses parens & generalement tous ceux qui l'aide-

Differend du Pape avec le Prince d'Est

Cesar est excommunié.

roient à soutenir son prétendu droit sur le Duché de Ferrare.

Cependant par une bonté qui sied bien au pere commun des fideles qui ne veut pas la perte de ses enfans, mais qu'ils se corrigent, & qu'ils vivent, il envoya au Prince le fameux Jesuite Benoît Palma, qui scût si bien tourner l'esprit de Cesar, qu'il l'obligea d'envoyer le Duc d'Urbin son cousin au devant du Legat qui s'avançoit vers Bologne afin de moyenner quelque accomodement avec le Pape.

Le Duc d'Urbin trouva le Légat à Fiënza; ce Légat étoit le Cardinal Aldobrandin neveu du Pape homme dont l'esprit superieur reparoit avantageusement les défauts du corps, car il étoit de petite taille, & mal fait, le visage extrêmement gâté de la petite verolle, il avoit peu de barbe, encore étoit-elle d'un rouge couleur de feu, mais il étoit d'une politesse infinie, liberal, prevenant tout le monde, très-sçavant sans être entêté, il avoit l'esprit juste, vaste, & penetrant, il étoit éloquent, & persuasif, tel enfin qu'il falloit être pour meriter la confiance d'un aussi grand Pape qu'étoit Clement VIII.

Le Duc d'Urbin fut reçu à merveil-

le, il traita avec le Legat, & convint que son cousin renonceroit à tous les droits qu'il prétendoit avoir sur le Duché de Ferrare, qu'il remettroit au suprême Magistrat les marques de la dignité qu'il avoit acceptée, & qu'il se retireroit dans le Palais des Diamans pour y vivre en personne privée, & que son fils aîné le Prince Alphonse demeureroit en ôtage à Bologne jusqu'à l'entier accomplissement du traité de sa part.

Traité entre le Legat & le Duc.

Cesar executa religieusement les conditions du traité que le Duc d'Urbin avoit négocié en son nom, & s'étant dépoüillé des ornemens de sa dignité qu'il remit au Magistrat suprême, il sortit de Ferrare le 28. Janvier 1598. avec sa femme & ses enfans, ses bagages, & tous les meubles précieux qu'il avoit tirés du Palais Ducal, & se retira à Modene qui lui appartenoit.

Le Legat ayant été averti que le Prince Cesar étoit parti de Ferrare y envoya deux Notaires Apostoliques, qui en présence du Sénat, & du peuple lurent à haute voix les articles du traité conclu entre le Légat & le Prince Cesar, après quoi le Sénat envoya une députation au Légat, pour le remercier de la paix qu'il leur avoit procuré par sa

sage conduite , & pour le prier de venir prendre possession de la Ville. Il y vint en effet quelques jours après , prit possession du Duché, fit arborer les étendards de l'Eglise sur les tours de la Forteresse , & reçût le serment de fidelité de tous les ordres de la Ville , & du Duché.

Le Pape voulut aller voir le nouveau Domaine que l'Eglise avoit acquis sous son gouvernement. Il partit de Rome le 13. Avril de la même année 1598. & entra à Ferrare le 8. May avec une pompe digne de la plume du Cardinal Bentivoglio qui nous en a laissé une ample , & très-éloquente description , à laquelle le Lecteur pourra avoir recours. Elle merite assurément toute son attention , & des loüanges au dessus de tout ce qu'on en peut dire.

C'est ainsi que cette belle & grande Ville avec l'Etat qui en dépend revint à l'Eglise. La Ville la plus considerable de cet Etat après la Capitale , est Commachio , Ville autrefois considerable , & dont on pourroit faire à peu de frais une Forteresse presque imprenable. Elle est située au milieu d'un Lac marécageux qui a plus de douze mille de tour qui se décharge dans la mer Adriatique. Le revenu de Commachio con-

liste principalement dans la pêche d'Anguilles qu'on fait dans le Lac, on y en prend d'une grosseur extraordinaire, & en si grande quantité qu'on en fournit toute l'Italie. On en fait la plus grande partie, afin de les pouvoir transporter & les garder plus aisément. Ils devoient essayer de les boucanner comme on fait en Canada. Le sel qu'on est obligé d'y mettre mange leur graisse, & diminuë beaucoup leur suc, & leur bonté. Cette pêche étoit affermée 80000. écus Romains. On m'assura que la Ville étoit si delabrée que je ne jugeai pas à propos de l'aller voir, ni de faire un voyage exprès pour manger des anguilles.

Revenus de
Commachio.

L'Empereur Joseph s'empara de Commachio dans le démêlé qu'il eut avec le Pape Clement XI. au sujet du Royaume de Naples. Il ne lui auroit gueres plus coûté de prendre Ferrare, mais il en auroit retiré moins de profit. Les Italiens disoient que depuis que les Allemans étoient à Commachio les anguilles s'étoient retirées, & s'alloient plus volontiers faire prendre ailleurs, ayant scrupule d'être utiles à des gens qu'elles regardoient comme des Excommuniés à cause qu'ils détenoient le bien de saint Pierre. Je voudrois bien sça-

voir si ce saint Pêcheur les aura fait revenir dans ses filets , depuis que l'Empereur a remis la Ville au Pape Benoît XIII. à present regnant.

Les Ducs de Ferrare avoient deux Palais dans la Ville , le plus ancien qu'on appelloit la Forreresse est pres- que au milieu de la Ville , il est en effet très ancien , bâti de briques , environné d'un large fossé plein d'eau courante , il est quarré avec des tours à ses angles , dans l'une desquelles il y a un escalier à rampes qui est fort commode , une grande Cour quarrée occupe le terrain , elle est environnée de portiques sous lesquels on avoit peint les Princes de la Maison d'Est jusqu'à Alphonse II. qui occupoit la dernière place , comme un mauvais présage qu'il seroit aussi le dernier Duc de Ferrare.

Ce vaste Palais est occupé par le Cardinal Legat que les Papes y ont envoyé depuis qu'ils sont maîtres pour gouverner l'Etat ; Mais il s'en faut bien que ce Prélat & toute sa Famille l'occupe tout entier , quoi qu'ils ayent des appartemens d'Hyver & d'Été. On me fit voir quelques chambres enrichies de Marbre , de sculpture & dorures , qui sont des ouvrages des anciens Seigneurs. Le reste est assez simple , &

Ancien palais de Ferrare.

entièrement dans le goût antique. La porte est au Sud-Oüest ; elle donne sur une place où l'on vend le poisson, & à quelque cent pas plus loin, du côté du Sud-Est, on trouve une autre grande place, dont l'Eglise Cathedrale qu'on appelle le Dôme fait le côté qui regarde le Sud-Oüest. C'est dans cette place que se tient le grand marché.

Le Couvent de mon Ordre est voisin du Palais. Les Theatins en sont fort proches. Les Jesuites & les Cordeliers n'en sont pas éloignés. Je croi qu'il y a à present autant de Prêtres, de Moines & de Moinesses, d'Eglises & de Couvents à Ferrare que de Maisons & que d'autres gens. L'Université est réduite au seul College des Jesuites; encore est-il peu nombreux. Le Droit, & la Médecine se sont retirez à Bologne. C'est un bonheur pour cette pauvre Ville.

Le Palais neuf des Ducs est appelé le Palais des Diamans à cause que le marbre blanc dont il est bâti est taillé en pointe de Diamants. Il n'est pas si grand que l'ancien, mais il est bien mieux distribué, plus logeable, plus orné. Urbain VIII. l'avoit laissé au Prince Cesar, il l'a vendu à son Seigneur, jugeant bien qu'il ne lui venoit pas de vivre en particulier dans

Palais des
Diamans.

un lieu, où il avoit été le Maître, & sur lequel il conserve toujours de grandes prétentions.

Quoi que toute la Ville parût fort contente d'être sous le pacifique gouvernement de l'Eglise, le Pape crut qu'il étoit bon de fixer pour toujours les bonnes volontés des habitans par une Citadelle qu'il y fit construire au Sud-Oüest de la ville, & à une très-petite distance de la branche du Pô qui passe auprès des anciennes murailles.

Citadelle à
Ferrate.

C'est un pentagone regulier dont les courtines sont couvertes de grandes demies lunes afranes qui en renferment une plus petite qui sert d'un bas flanc pour deffendre la face d'un bastion voisin. Les bastions sont grands, ils ont des casernes couvertes d'oreillons quarrés avec des faux flancs aux extrêmités des courtines. La contrescarpe est fortifiée d'un chemin couvert avec des places d'ormes, le tout assés bien entretenu. Cinq ou six mille hommes de bonnes troupes, commandés par de bons Officiers avec d'abondantes provisions de guerre, & de bouche, pourroient faire une vigoureuse résistance dans ce poste. Les glacis vont en quelques endroits jusqu'au bord du Pô, d'où on a tirée une rigolle qui y porte
l'eau

l'eau dont ils sont remplis.

Nous entrâmes avec quelque difficulté dans cette forteresse, une place pentagone environnée d'arbres en occupe le centre; il y a des logemens pour un plus grand nombre de troupes qu'il ne me parut y avoir, beaucoup d'artillerie, de beaux magasins, & une salle d'armes, où on dit qu'il y a de quoi armer vingt-cinq mille hommes, mais nous ne la pûmes voir.

Toute la partie septentrionale de la Ville n'est fortifiée que par de grosses tours à l'antique. La partie meridionale & une partie de l'orientale a des bastions avec des casernes & des oreillons, les uns ronds & les autres carrés, & d'autres en angle saillant. Je n'ai vû que trois demies lunes dans toute cette grande enceinte dont la plus parfaite couvre la porte de saint Paul, voisine de la Citadelle. Les fosses de toute l'enceinte sont très-larges, & pleins d'eau. Je croi qu'il y a eu un chemin couvert, car j'en ai vû des vestiges en bien des endroits.

Cette Ville a produit dans les tems passés quantité de grands hommes, dont on voit les sepulcres dans différentes Eglises. Comme de l'Arioste Auteur fameux du Poëme intitulé *Orlan-*

do Furioso, ou Roland le furieux qui est aux Benedictins. Les deux Strozzy Pere & fils excellents Poëtes Latins qui reposent dans l'Eglise de Saint Dominique. Jean Menard Philosophe, & Medecin. Sandeus Jurisconsulte & Evêque de Lucques. Le Cardinal Bentivoglio. Jean Marie Verrani. Le P. Riccioli Jesuite sçavant Mathematicien. Le P. Jerôme Savonaroles, qu'on peut appeller le Martyr de la verité, & quantité d'autres ont pris naissance dans cette Ville. J'aurai peut-être occasion de parler de ce dernier dans mon second voyage d'Italie.

Enfin après avoir demeuré trois jours entiers à Ferrare, & avoir considéré à mon aise tout ce qu'il y a de remarquable, nous revînmes à Bologne le fixième jour fort satisfaits de ce petit voyage. Nous arrivâmes fort tard parce que nos Peres de Ferrare nous vouloient encore retenir & nous arrêtoient à dessein que nous ne puissions pas partir ce jour-là. Dès que la nuit commença à venir, nous vîmes les côtés du chemin tout couverts de ces petites mouches luisantes dont tous les haliers de l'Amerique sont remplis. On les appelle *Luciole* en Italie. Elles font un effet merveilleux par la lumiere

qu'elles répandent brusquement en changeant incessamment de place dans les buissons où elles se retirent, & où elles demeurent en repos pendant le jour. Ce sont des phosphores naturels qui rendent la nuit la lumière qu'elles ont amassées pendant le jour. J'ai parlé de ces insectes fort amplement dans mon voyage aux Isles de l'Amerique.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur part de Bologne & arrive à Genes. Aventures de son voyage.

M On dessein étoit d'aller à Lorete, & ensuite à Rome, & de repasser à Florence, mais nôtre Pere General me fit connoître que cela retarderoit beaucoup mon retour à l'Amerique, & pourroit être préjudiciable aux affaires que nos Missions avoient en France; & comme les conseils & les prieres des Superieurs sont pour nous des ordres & des commandemens exprès, je pris le parti de revenir par la Lombardie, du moins autant qu'il y avoit de sûreté. Je fis mes adieux, & je louai une caleche pour mon garçon, & pour moi jusqu'à Genes.

Mais j'avois eu trop de plaisir dans mon voyage pour n'avoir pas un peu de chagrin dans le retour. Nôtre General me fit prier par son Secretaire de ceder la moitié de ma caleche à un de nos Peres Gascons. Il fallut encore dans cette occasion donner des marques de mon obéissance; il m'en coûta cher, car je ne sçauois exprimer combien j'eus à souffrir de cet homme pendant les cinq jours que dura le voyage. Pour surcroit de malheur quatre de nos Religieux qui prirent la même route en deux calèches se joignirent à nous. Deux étoient François, & deux étoient Espagnols, & tous quatre aussi bien que mon Gascon des originaux en matiere de lezine, dont je ne croi pas qu'on ait jamais pu tirer des copies. Je fus obligé de louer un cheval pour mon garçon, ce fut cela seul qui m'empêcha de me desesperer, parce que je le faisois mettre en ma place dans la calèche, & je montois à cheval à la sienne-

Départ de
Bologne.

Nous partîmes de Bologne sur les onze heures du matin le treizième Juin, & nous arrivâmes à une heure de nuit à Modene. Il y a vingt mille, c'est-à-dire, six lieues & deux tiers, après nous être arrêtés plus d'une heure à un village qui est à moitié chemin. Nous

découvrîmes sur nôtre droite le Fort Urbain, mais nous n'y fîmes point. C'est un fort à quatre ou cinq bastions que les gens du pays font aller de pair avec la Citadelle de Lille & celle de Namur. A cinq milles de là nous passâmes dans un bac la riviere appellée *Panaro*. Elle sépare les Etats du Pape de ceux du Duc de Modene. Elle est assez grosse & assez dangereuse quand elle est grosse par les pluyes, & par la fonte des neiges des Apennins, & pour lors les Fermiers ou conducteurs du bac vous rançonnent d'une terrible façon.

Fort Urbain.

Panaro riviere.

Ce fut en cet endroit où je commençai à connoître le mauvais caractère de nos voituriers. Nous étions convenus qu'ils payeroient les bacs, & tous les autres peages, tant pour eux que pour nous, & nos voitures. Cela n'empêcha pas qu'ils ne nous fissent demander de l'argent par les bateliers, nous répondîmes que cela ne nous regardoit point, & il y eut une grosse & longue contestation dont je me mêlai fort peu étant avec des gens qui sçavoient trop bien leurs interêts pour craindre qu'ils en abandonnassent la moindre partie; aussi ne payâmes-nous rien, mais cela nous convainquit

que nos voiturins étoient des misérables ; nous en eûmes assez d'autres preuves pendant le voyage.

Nous fûmes descendre au lieu, où les Religieux de mon Ordre s'étoient retirés depuis que l'armée des deux Couronnes s'étoit emparée de la Ville, & avoit pris nôtre Couvent, & nôtre Eglise, pour servir de magazin & d'Hôpital. Nos Peres n'en étoient point du tout contents, & ils avoient raison, car il y avoit assez d'autres lieux dans la Ville plus propres pour ces usages, mais ils ne s'étoient pas trouvés en état de financer une somme que les Commissaires demandoient pour aller mettre leurs magazins autre part. C'est-là ce qu'on nous dît sur les lieux, sans m'engager à le vérifier, quoique je l'écrive ici.

Nous ne laissâmes pas d'être bien reçûs quoique nous fussions sujets des deux Couronnes. Le Duc de Modene en quittant sa Capitale avoit donné à nos Peres le logement que ses Pages occupoient au-dessus de ses écuries. Ce fut là que nous les trouvâmes, & où ils nous reçûrent, & nous traiterent avec beaucoup de charité. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit tant il y avoit de puces & de punaises dans la

petite chambre où l'on me mit avec mon garçon, aussi dès que le jour parut je m'en allai avec lui courir la Ville.

Les Italiens se levent tous de grand matin pour jouïr de la fraîcheur, & dorment l'après-midy pendant la grosse chaleur, & disent quand ils entendent marcher dans les ruës dans ce tems-là, que c'est un fou ou un François. Je croi qu'ils ont raison.

Je me promenai pendant quatre heures, je vis le Palais du Prince, qui sera fort beau quand il sera achevé. On me fit voir quelques appartemens qui étoient sans meubles, mais où il y avoit de bonnes peintures aux frises & aux plafons.

Je fus à la Cathedrale, c'est un vieux bâtiment accompagné d'une très-haute tour quarrée au pied de laquelle dans l'Eglise est attachée ce fameux Sceau qui a été le sujet de la longue guerre entre les Petronii & les Geminiani, c'est-à-dire, entre les Bolonois, & les Modenois, qui ont saint Petrone, & saint Geminien pour leurs patrons. Le Sceau est enfin demeuré aux Modenois qui le conservent comme un trophée de leur victoire, & ne manquent pas de le montrer aux Etrangers. L'Officier d'Eglise qui me le fit voir, & qui me

Palais du
Duc de Mo-
dene.

Eglise. Ca-
thedrale.

Le fameux
Sceau.

conduisit au haut du clocher m'en fit l'Histoire en Italien, mais je n'y pris pas tout le plaisir que j'y aurois pris, si j'avois mieux entendu la langue. Il me demanda plus intelligiblement la récompense de ses peines, & je la lui donnai. Alexandre Tassoni, que nous connoissons sous le nom du Tasse, a écrit d'une maniere divertissante l'histoire de ce Sceau, & la guerre qu'il a causé dans un poëme intitulé, *La Secchia rapita*, il faut être bien misantrope pour ne pas trouver de plaisir dans cette lecture. Le corps de S. Geminien repose dans une belle Chapelle qui est sous le Chœur; elle est toute pleine de vœux qui cachent mal à propos les ornemens de la Chapelle. On la pourroit dans un besoin appeller une petite Eglise à cause de sa grandeur.

Le Tassoni
Auteur de la
Secchia rapita
179.

La Ville me parut ovale, ou peu s'en falloit, ses fortifications étoient en mauvais état, & sa garnison étoit alors d'un bataillon François & un Espagnol. Les rues ne sont pas belles. Elles ont des portiques comme à Bologne, mais la plupart sont bas, étroits, inégaux, & les maisons n'ont rien d'agréable, ni les places publiques. Je ne vis rien qui me persuada que cette Ville fût riche, aussi n'y a-t'il presque pas de commer-

ce, quoiqu'elle soit dans un pays gras & abondant. On vante fort les masques, qui s'y fabriquent, & on dit que les Venitiens qui en consomment beaucoup les font tous venir de Modene.

Cet Etat est possédé par les Princes de la Maison d'Est descendus de Cesar qui fut obligé de ceder le Duché de Ferrare au Pape Urbain VIII. après la mort d'Alphonse II. C'est un Duché qui relève de l'Empereur. Il comprend outre la Ville de Modene, celles de Reggio, de Carpi, Castelnovo, Sestola, Sassuolo, & quelques autres Domaines qui rapportent trois à quatre cens mille écus de revenu au Prince, ce qui est peu de chose pour un Souverain qui est obligé de faire figure dans le monde, & de payer des redevances à l'Empereur, des mois Romains, & des quartiers d'hyver.

Voilà tout ce que je puis dire de Modene; nous en partîmes tard, & cependant nous allâmes dîner à Reggio, & coucher à Parme, où nous arrivâmes un peu avant la nuit, après avoir fait trente mille, car on compte quinze mille de Modene à Reggio, & autant de Reggio à Parme. Le chemin nous plut extrêmement. Il est uni & droit, comme une allée de jardin bor-

de des deux côtés de Meuriers blancs, aux pieds desquels font des seps de vigne, qui après être montés à une certaine hauteur sont entrelassés les uns aux autres, c'est-à-dire, d'un arbre à l'autre, & tombans en maniere de festons, font la plus belle décoration du monde. Le dedans de presque toutes les terres est planté de ces mêmes arbres, ou d'arbres fruitiers en quinconges, avec des seps de vignes entrelassés, comme ceux qui sont sur les bords des chemins, ce qui n'empêche pas que ces terres ne rapportent du bled, & de toutes sortes d'autres grains & des legumes en quantité; comme nous étions dans la belle saison, les chemins étoient secs, & il faisoit beau rouler.

Nous rencontrâmes à quelques milles de Parme son Altesse Serenissime dans un magnifique carosse à six chevaux précédé de quelques Officiers à cheval, & de sept ou huit Coureurs. Il étoit suivi de quelques Officiers. Nous nous arrê tâmes pour le saluer avec plus de respect. Il nous rendit le salut fort gracieusement. Un de ses Officiers vint s'informer qui nous étions, d'où nous venions, & où nous allions, quand on l'eut satisfait sur tou-

tes les questions, il alla au galop en rendre compte à son Maître.

Nous allâmes descendre au Couvent de nôtre Ordre, où nous fûmes fort bien reçûs.

L'Etat de Parme, celui de Modene, & de Ferrare avoient appartenu cy-devant à la Comtesse Mathilde l'insigne bienfaictrice de l'Eglise Romaine à qui elle laissa ses Etats par son testament. Les Papes en ont jouï jusqu'à Paul III. Chef de la Maison Farnese, qui donna Parme & Plaisance en titre de Duché à son fils Pierre-Louïs Farnese, en échange de la Principauté de Camerin, & de la Seigneurie de Nepi qui appartenoit aux Farneses, qui étant plus voisines de Rome, étoient par consequent plus à la bienveillance de l'Eglise que le Parmesan qui en étoit plus éloigné.

Pierre-Louïs Farnese premier Duc de Parme fit bâtir des Citadelles à Parme, & à Plaisance pour contenir ses nouveaux sujets dans leur devoir; mais malgré toutes ses précautions les principaux du pays l'assassinerent dans Plaisance, & ce ne fut pas sans peine, & sans un bonheur extraordinaire que son fils le Prince Octave empêcha les Conjurés de se saisir des Forteresses & de s'ériger en République, ou de se

donner à l'Empereur , comme il paroïssoit qu'ils en étoient convenus avec le Gouverneur de Milan. Les choses s'accorderent enfin. Charles-Quint qui étoit fâché que le Pape eût érigé ce Fief en Duché s'apaisa ; il donna sa fille naturelle Marguerite d'Autriche à Octavio , & avec quelques autres conditions , il reconnut ce Prince Duc de Parme & de Plaïfance. C'est de ce mariage qu'est sorti le fameux Alexandre Farnese Gouverneur des Pais-Bas , le Heros de son siecle.

On prétend que cet Etat qui est bien plus considerable que celui de Modene, rend à son Souverain cinq cens mille écus par an sans compter les parties Casuelles. Il paye dix mille écus de redevance annuelle à l'Eglise. Outre cet Etat le Duc de Parme a encore des prétentions sur le Duché de Castro , sur Ronciglione , Montalto & autres lieux au voisinage de Rome que le Pape lui conserve comme un bon pere qui ne veut pas donner tout à ses enfans pendant sa vie , de peur qu'ils ne le dissipent , ou qu'ils ne lui manquent de respect , quand ils n'auront plus rien à esperer de lui.

La Ville de Parme est très-ancienne. C'étoit une Colonie Romaine qui dans

le renversement de l'Empire eût bien à souffrir des factions différentes qui s'y éleverent, & dont les Chefs prétendoient tous à la Souveraineté. L'Empereur Frederic surnommé Barbe-rouse trouva qu'elle étoit à sa bienveillance. Il employa d'abord tous les artifices que la politique met ordinairement en usage pour séduire les peuples; mais voyant que ces moyens ne réussissoient pas, il l'assiégea à la maniere de son tems, & s'appercevant que les Parmesans n'étoient pas d'humeur à se soumettre à un maître tel qu'il étoit, il fit bâtir assez près de la Ville assiégée, une Ville qu'il appella Victoire, à laquelle il donna quatre mille de circonference, qu'il prétendoit orner & enrichir des dépouilles de celle qu'il assiegeoit quand il l'auroit prise; mais il éprouva la verité du proverbe qui dit que quand on compte sans son hôte, on compte deux fois. Après deux ans d'un siege fort meurtrier les Parmesans firent une sortie avec tant d'ordre, de courage, & de bonne conduite, qu'ils défirent à plate couture l'armée de l'Empereur, prirent la Victoire, la brûlerent & la raserent jusqu'aux fondemens, & d'une telle maniere qu'on est bien empêché à present de sçavoir au juste le lieu où elle étoit.

Parme n'est
assiégée par
l'Empereur
Frederic Bar-
berousse, qui
y est battu.

Quoique je n'aye garde de blâmer une action si belle, & si glorieuse, je ne sçauois m'empêcher de leur vouloir un peu de mal de n'avoir pas laissé quelque morceau de cette Victoire, afin d'avoir à jamais de quoi faire voir à tout le monde des trophées de leur bravoure. Les Modenois leurs voisins en ont usé plus conformément aux interêts de leur gloire en conservant le fameux Sceau qu'ils ont enlevé aux Bolonois.

La Ville de Parme est grande, on dit qu'elle a quatre mille de circonférence. Elle est assez bien fortifiée avec une Citadelle à cinq bastions dans laquelle je n'ai pas entré, non plus que dans les appartemens du Palais, il étoit encore trop matin lorsque je courois la Ville pour en voir ce que je pourrois, je ne vis que les dehors qui me parurent très-beaux, très-dignes de la magnificence du Prince. Je vis les écuries, elles sont très belles, & remplies de très beaux chevaux. On me montra en payant, selon la coûtume d'Italie, son carosse de ceremonie qui est assurément très-beau, & très-riche.

Je fus voir quelques Eglises, & particulièrement le Dôme. C'est ainsi qu'on appelle les Cathedrales en Italie; il y a des peintures du Corregge en grand

nombre, & très-belles, aussi bien qu'aux Benedictins, aux Recolets, aux Franciscains, aux Jesuites, & chez nous où nous avons le Tribunal de l'Inquisition. J'avois pris un Antiquaire pour me conduire, mais le tems me manquoit. La Ville est partagée en deux parties à peu près égales par une riviere qu'on appelle *la Parma*, qui vient de l'Apennin, & qui se jette dans le Pô à trois lieuës au dessous de la Ville. Je ne sçai si c'est la riviere qui a reçûë son nom de la Ville, ou qui lui a donné le sien. Quoi qu'il en soit, Parme me parut plus riche, & plus marchande que Modene, & beaucoup plus peuplée. Aussi y a-t'il une Université considerable & beaucoup de Noblesse. La rue S. Michel traverse toute la Ville, elle a de belles maisons, quantité de Marchands y demeurent, elle est droite, & on dit qu'elle a un mille de longueur. Je ne l'ai pas mesurée. Je pris chemin faisant du chocolat avec mon Antiquaire, qui me ramena au Couvent, où je trouvai mes associés fort en colere contre moi, de ce que mes promenades les empêchoient de partir aussi matin qu'ils feroient, & que je ferois cause que nous ne pourrions pas arriver à Plaisance, où il n'y avoit que trente-

six milles à leur compte, pendant que nos voituriers en comptoient quarante-cinq; je ne sçai qui avoit raison, mais pour ne pas entendre gronder mon importun Compagnon, je mis mon garçon à ma place dans la calèche, & je montai à cheval.

Nous arrivâmes sur les onze heures à *Borgo-San-Donino*, & fûmes descendre au logis de la Poste. Je dis à l'hôte de me préparer à dîner, il me demanda comment je voulois être traité; à *Pasto*, lui répondis-je, c'est-à-dire, à table d'hôte, & s'il n'y a personne, je serois bien aise que ce fût un peu à la Française. Et quoi, dit l'hôte, tous ces Peres ne mangent-ils point? Non, lui répondit un d'eux, nôtre coûtume est de ne manger que le soir. A la bonne heure, répondit l'hôte, cependant les Medecins disent, qu'il faut manger peu le soir, si on veut dormir tranquillement & conserver sa santé.

En attendant le dîner je fus voir la Ville avec un jeune homme que l'hôte me donna pour me conduire. Je montai au clocher du Dôme, car c'est une Ville Episcopale, & je la découvris toute entiere, & sans peine, car elle est assez petite. Ses murailles me parurent bonnes. Elle a été fortifiée, & elle

est dans une situation à pouvoir devenir une bonne place. Les rues sont assez larges. Il y a à mon compte dix-huit ou vingt Eglises, Couvents, ou Chapelles de Confrairie. L'Eglise Cathédrale est belle, & bien ornée. Voilà tout ce que j'en puis dire. Ce lieu me parut bien peuplé & de commerce, aussi est-il dans un terroir gras, fertile, & très-bien cultivé. Il y a des pâturages excellens, & c'est là & aux environs qu'on fabrique cette quantité prodigieuse de fromage qu'on appelle Parmesan, qu'on transporte par tout le monde, on m'en montra des magasins tous remplis.

Je revins à l'hôtellerie, & je me mis seul à table. On me servit une soupe de petits pois, un ragoût, des animelles, ou ris de veau frits, & un gros pigeon rôti. L'hôte me vint voir, & fit apporter un jambon. Il m'excitoit à boire, & à manger. J'eus encore des artichaux à la poivrade, des fraises, & du fromage excellent, avec du vin blanc & rouge à la neige.

A la fin nos Peres prirent appetit en me voyant manger, & demanderent à l'hôte s'il avoit un plat de Macaroni à leur donner. Il leur dit qu'il en avoit qui pourroit être servi sur la table de

son Altesse Serenissime, ils voulurent faire marché ; mais il leur dit qu'il étoit galant homme, & qu'ils n'avoient qu'à passer dans la chambre voisine. Ils y allerent, & je remarquai à un certain geste que fit l'hôte que nous aurions une scene. Elle ne tarda pas à venir. On apporta le plat de Macaroni, je crois qu'ils y étoient depuis le dernier grand Jubilé, tant ils étoient secs, durs, & couverts de poussiere, mêlée de poivre & de fromage rappé, avec une odeur très-forte, & désagréable. J'entendis que nos Peres se plainquirent de n'avoir point de linge blanc, à quoi le Valet de l'hôte ne fit point de réponse. Après qu'ils eurent mangé deux ou trois bouchées de ce mets détestable, le courage leur manqua, & ils demanderent du pain & du vin, & successivement on leur apporta deux plats de viande. L'un étoit d'une poitrine de mouton farcie, où il y avoit autant de vers pour le moins que de chair, & l'autre un boudin de bœuf rempli de sang bien fallé & bien épicé. Ils mangerent de ce dernier mets, on leur apporta ensuite des artichaux & du fromage, & ils bûrent deux ou trois bouteilles de vin.

Cependant le Maître étant revenu voir si j'étois content, je lui demandai

à compter. Il me dit qu'il y avoit trois Jules pour moi, & deux pour mon domestique, je le payai sur le champ avec la manche, c'est-à-dire, l'étrenne pour ses domestiques.

Nos Peres voulurent aussi compter, & l'hôte leur demanda quatre Jules à chacun; ils se récrierent Dieu sçait comment à cette proposition, & demanderent pourquoi on leur vouloit faire payer plus qu'à moi, c'est la justice qui le veut ainsi, repliqua l'hôte froidement. Ce Reverend Pere a mangé à *Pasto*, la loi du Prince a taxé son dîner à trois Jules, je n'ai garde de lui demander davantage. Mais vous avez voulu vous distinguer & manger à vôtre fantaisie, en vous faisant apprêter des mets extraordinaires, il faut que vous les payez, & sur le champ il leur fit un compte qui étoit de vrayes parties d'Apotiquaire, qui montoit encore plus haut que ce qu'il avoit demandé d'abord. Il y eût là-dessus bien du vacarme. Nos Peres prirent le parti de vouloir s'aller plaindre à la Justice, & l'hôte sans s'échauffer, dit à un de ses valets de les conduire chés le Magistrat, & à un autre de détacher les valises de derriere les calèches.

Nos Voiturins commencerent alors à

se plaindre que ces contestations retardoient le voyage, & que nous ne pouvions pas arriver à Fiorenfola. Je voulus ménager un accommodement entre les parties, & l'hôte y consentit à la fin, & se contenta à cause de moi, disoit-il, de trois Jules & demi par tête, qu'il fallut payer, après quoi les domestiques leur vinrent demander la manche.

Nous étions en calèche prêt à marcher, quand l'hôte vint à moi, & me présentant un verre de vin, il me dit qu'il ne pouvoit me laisser partir sans boire avec moi, nous bûmes, & pendant qu'il faisoit donner à boire à mon garçon, & à nos Voiturins, il me dit qu'il s'étonnoit comment je m'étois faufilé avec de pareilles gens, & qu'il me conseilloit de quitter leur compagnie comme peu honorable, le plutôt que je pourrois.

On peut juger aisément que mes affociés n'étoient gueres contents, mon compagnon sur tout ne pouvoit se consoler, & après avoir bien pesté contre les hôtes d'Italie, il me reprocha que j'avois abandonné les interêts de ma compagnie dans cette occasion, & si je l'avois laissé dire, je crois qu'il auroit conclu à me faire rendre les trois Jules.

& demi qu'il avoit payé. Heureusement nous trouvâmes une troupe de Gentilshommes, & de Dames, qui se promenoient dans le chemin devant une fort jolie maison, qui en étoit à une portée de pistolet. Ces Messieurs arrêterent civilement nos calèches pour nous demander des nouvelles, & ayant sçû que nous étions François & Espagnols, ils nous dirent que nous ne passerions pas outre sans boire avec eux à la santé des Rois de France & d'Espagne; nous descendîmes, nous allâmes au Château, & on nous y servit une fort bonne collation, qui n'aida pas peu à faire oublier à nos Peres leur mauvais, & très-cher dîné. Je débitai à cette belle compagnie tout ce que je sçavois de France, d'Espagne & d'Amerique, & je crois que si j'avois été seul, je serois demeuré quelques jours avec ces bons Lombards. Ils ressemblent en bien des choses aux François, ils sont francs, ils aiment la bonne chere, les nouveautés, ils boivent à merveille, & ont de bons vins. Les voisins se visitent, & vivent cordialement les uns avec les autres. Enfin après une heure & demie, & plus de repos, & de joye, ils nous conduisirent à nos calèches, & nous souhaiterent un bon voyage.

Cette aventure fut cause qu'il étoit près de deux heures de nuit quand nous arrivâmes à Fiorenfola. Nous descendîmes à la poste. Nos Peres se mirent en tête que la collation qu'ils avoient faites, leur devoit tenir lieu de souper, & qu'ils en feroient quittes pour payer leurs lits. Ils entreprirent même de me vouloir persuader de faire de même. Je leur dis que je voulois souper par bienséance, & de crainte qu'il ne m'arrivât ce que je prévoyois qu'il leur arriveroit. Ils tinrent bon, & demanderent des lits. Je dis en riant à l'hôte, que ces Peres étoient malades, & qu'il vit s'ils n'avoient pas besoin de quelque secours de la Medecine. Sans mon garçon qui tira l'hôte d'erreur, & qui selon les apparences lui dit la maladie de mes compagnons, nous allions voir arriver toute la Faculté de cette petite Ville. Je soupai avec des Officiers François qui venoient de Piémont, qui me dirent bien des merveilles, de sorte qu'il étoit tard quand je me retirai. Je me levai aussi allés tard, & je trouvai nos Peres qui étoient aux mains avec l'hôte, qui prétendoit que n'étant pas cause de leur indisposition, ils devoient payer le souper qu'il avoit préparé, comme s'ils l'eussent mangé. Je n'eus

garde de me mêler cette fois de leurs affaires. Je déjeûnai, payai l'hôte, donnai la manche aux domestiques, & j'allai me promener dans la Ville. Les choses étoient accommodées à mon retour. Nos Peres avoient payé deux Jules & demi chacun, au lieu de quatre qu'ils auroient payé, s'ils avoient fait comme moi, & nous partîmes dans l'intention d'aller dîner à Plaifance, où nôtre Ordre a un Couvent, & où par conséquent nous n'aurions rien dépensé; mais le malheur n'étoit pas las de nous persécuter. L'effieu d'une de nos calèches se rompit, les deux autres s'arrêtèrent pour attendre que les ouvriers d'un Village voisin fussent venus le raccommoder. Cela consuma bien du tems, & fut cause qu'il étoit près de midi, que nous étions encore à plus de quatre mille de Plaifance. Nos Voiturins résolurent de faire manger leurs chevaux à la première poste, & de ne point s'arrêter à Plaifance. Il fallut en passer par là. Mais nos Peres qui avoient comme les Capucins une route exacte de toutes les estapes, où ils pouvoient manger pour l'amour de Dieu, trouverent que nous avions un Couvent de Religieuses à peu de distance du grand chemin avant d'arriver à la poste, & résolurent d'y aller.

Ils voulurent m'y entraîner, en me disant, qu'il étoit plus convenable d'aller dans les Couvens de l'Ordre quand on en trouvoit, que dans des hôtelleries. Je les remerciai de leurs avis, & les laissai aller. Nous arrivâmes à la poste, où je trouvai un Ingenieur François qui alloit en Piémont, nous dinâmes ensemble, & ce fut un bonheur pour nos Peres; car nos Voiturins vouloient partir sans les attendre, & je n'étois pas capable de les en empêcher. Je priai l'Ingenieur de m'aider, il le fit volontiers, il avoit deux bons valets bien armés, il leur commanda de couper les traits de nos chevaux, & prenant ses deux pistolets, il jura qu'il casseroit la tête au premier qui mettroit le pied à l'étrier. Nos Voiturins demanderent graces pour leurs traits, & elle leur fut accordée, à condition d'attendre nos chercheurs de dîné. Ils vinrent enfin échauffés, & las outre mesure, ayant trouvé que ce Couvent étoit à plus d'un mille du grand chemin; ils y avoient été reçûs avec politesse, & avoient eu chacun deux œufs durs, avec du pain, du vin, & du fromage pour leur dîné. Ils remercierent affectueusement celui qui leur avoit épargné la peine de faire le reste du voyage à pied, & comme ils avoient
fait

fait trois bons milles à pied, & dans la plus grande chaleur du jour. Je leur dis que le vin étoit excellent, & leur conseillai d'en boire quelques bouteilles, & de manger un morceau. Ils suivirent mon avis en partie, & se firent apporter du vin dans la rue, craignant d'être encore obligé de payer un dîné, s'ils mettoient seulement le pied dans l'hôtellerie. J'avouë que je n'aurois pas été fâché de voir une nouvelle scene sur le même sujet.

Nous partîmes, je montai à cheval, afin de causer avec celui avec qui j'avois dîné. Nos Voiturins firent merveille, en moins d'une heure nous fûmes à Plaisance, grande & belle Ville, située dans un Pais charmant, & bien cultivé, ayant le Pô au Nord, la petite riviere de à l'Est, & celle de Trebia à l'Oüest. Nos deux Peres Espagnols s'étoient chargés d'un paquet pour le P. Prieur de nôtre Couvent, & ils cajolerent si bien leur Voiturin qu'il les y conduisit. Nous les suivîmes, j'étois descendu de cheval avant d'entrer dans la Ville, & j'avois pris congé de l'Ingenieur, qui passoit outre, & ne suivoit pas nôtre chemin. Le Prieur fit apporter du vin muscat très-bon, nous bûmes un coup sans nous asseoir, & remontâmes

en calèche. Tout ce que je remarquai dans ce Couvent, c'est qu'il se sentoît d'avoir servi de Magasin. Les peintures du cloître étoient fort gâtées. On avoit brûlé une partie des portes & des fenêtres, & les Religieux qui portoient impatiemment ces desordres, n'étoient point du tout dans les sentimens de Maestro Fabricio de Bologne. Nous vîmes en passant dans une des places les statuës équestres d'Alexandre, & de Rannuce Farnese Ducs de Parme. Elles sont de bronze; elles me parurent belles autant qu'en peut juger un homme en calèche qui va au grand trot.

Nous quittâmes presqu'à la porte de la Ville le grand chemin Romain, qu'on appelle la *Via Emilia*, & nous prîmes sur la gauche, pour gagner les Apenins que nous devons passer, pour arriver à Genes, qui étoit le terme d'un voyage qui m'ennuyoit fort.

Jamais nos calèches n'avoient mieux roulées, & je n'avois point encore vû notre Voiturin, & ses compagnons de meilleur humeur, & plus gracieux. J'en étois surpris, car c'étoient les trois plus grands coquins, & les plus insolens que je crois qu'on pût trouver dans cette mauvaise race de gens qui ne vaut rien du tout. Il n'y avoit croix, poteau, car-

refour , ou autre lieu remarquable que nôtre Voiturin ne s'arrêât , pour nous dire que là les François avoient été battus , qu'ici on en avoit pendu grand nombre qui avoient été surpris en volant. Il avoit une liste de tous les malheurs arrivés à nôtre Nation , qu'il nous repetoit à toute occasion. Le Religieux Gascon avec qui j'étois se fâchoit fort , le menaçoit , & lui disoit de grosses paroles , que le Voiturin lui rendoit avec usure , & c'étoit toujourns à recommencer. J'avois pris le parti de ne rien dire , & d'attendre l'occasion de lui faire une correction fraternelle si elle se presentoit.

Elle se presenta bien-tôt , & fut faite d'une très-bonne maniere sans que je m'en mêlasse.

Nous arrivâmes à Bobio petite Ville sur la Frontiere des Etats de Milan , & des Genoïis environ à sept heures & demie du soir , après avoir fait les dix-huit milles qu'il y a de Plaisance à cette Ville avec une diligence extraordinaire. Je ne sçai pas trop bien à qui cette Ville appartient , ou appartenoit , mais il y avoit Garnison Espagnolle quand nous y passâmes.

Nous fûmes arrêtés à la porte selon la coûtume , & pendant qu'on nous de-

mandoit qui nous étions, & d'où nous venions, je vis nôtre Voiturin descendre de cheval avec précipitation, & s'enfuir à toutes jambes, & dans l'instant cinq ou six Soldats se détachèrent, qui l'eurent bien-tôt pris. Un Officier qui nous parut être de conséquence, en effet c'étoit le Commandant, s'approcha de nous civilement, & nous demanda si nous avions été contents de nôtre Voiturin. Je ne répondis rien, mais mon compagnon ne se fit pas prier pour dire tous les sujets de mécontentement qu'il en avoit reçû. Je le connois, répondit l'Officier, il m'a conduit de Bologne à Plaifance, il n'y a pas deux mois, & j'ai été dix fois sur le point de le tuer. La situation où nous sommes dans ce Pais m'en a empêché, il m'a reconnu, & c'est ce qui lui a fait prendre la fuite. Mais je vais le payer pour vous & pour moi, & j'aurai soin que vous en ayez un autre pour achever vôtre voyage. Les Soldats parurent avec le fugitif, ils lui avoient liés les mains, & le conduisoient à grands coups de bâton. Dès qu'il fut arrivé, il se jetta aux pieds de l'Officier, en criant misericorde. L'Officier lui dit gravement. Tu me reconnois donc miserable. Allons, dit-il aux Soldats, qu'on lui donne cent coups

de bâtons , & demain dès qu'il sera jour je le ferai pendre. Les préliminaires de la Sentence furent executés sur le champ, & comme j'avois appris à *Borgo San Donino* , de ne me plus mêler des affaires d'autrui , je laissai le Voiturin , & le Commandant démêler les leurs , fans y prendre interêt , un Soldat monta sur le cheval de nôtre Voiturin , & nous conduisit à l'hôtellerie de la poste. Les Voiturins qui conduisoient nos deux autres calèches trembloient de toutes leurs forces , & nous vinrent demander misericorde dès que nous eûmes mis pied à terre. Ils meritoient bien autant que le nôtre une pareille correction , mais il ne nous convenoit pas de la leur procurer.

Pour le coup nos Peres furent sages , nous mangeâmes à *Pasto* , & je crois qu'ils voulurent se vanger sur l'hôte de *Bobio* , de ce qu'ils prétendoient que les autres avoient exigés d'eux mal à propos. Car ils mangeoient comme s'ils se fussent échappés du siege de la Rochelle. Ils en avoient besoin , il ne leur en coûta pas davantage , & nous n'eûmes point de scene.

Nos Voiturins vinrent nous dire que la journée du lendemain étoit longue , & dans de mauvais chemins , & qu'ils

nous prioient de vouloir bien qu'ils partissent au point du jour. Je leur demandai froidement s'ils ne vouloient pas voir pendre leur camarade avant de partir ? Ils ne me répondirent rien, & je ne voulus pas les affliger davantage. Je leur dis de nous éveiller, & que nous partirions quand ils voudroient.

Ils vinrent en effet entre deux & trois heures du matin. Nous fûmes bientôt prêts, & moi sur tout qui ne m'étois pas déshabillé. Ces coquins avoient une impatience extraordinaire de quitter ce funeste lieu.

C'est pourtant une petite Ville Episcopale sur le bord de la Trebia, avec une Abbaye fameuse. Elle est dans une petite plaine au commencement des montagnes. Nous ne vîmes qu'une rue assez longue, large, droite, avec de jolies maisons des deux côtés. Voilà tout ce que j'en puis dire.

Nous partîmes entre trois & quatre heures, parce que nos Peres Espagnols voulurent faire du chocolat, & nous regaler. Dieu veuille les en récompenser, car il étoit bon.

On compte trente-six mille de Bobio à Genes. Je crois qu'on devroit se contenter d'en compter trente, & il y en auroit beaucoup moins, si on pouvoit

aller en droite ligne ; mais il faut suivre les contours des montagnes , & cela allonge le chemin qui d'ailleurs est large , bien pavé , & avec une pente affés douce.

Nous arrivâmes sur les neuf heures à un Bourg , sur le haut des montagnes , qui est environ à moitié chemin. Jusques-là nous n'avions trouvé que des chênes , & des châteigniers , & autres arbres Septentrionaux. L'air étoit rude , & bien froid pour la saison , nous nous trouvâmes dans un autre climat. Dès que nous fûmes dans ce Bourg , nous commençâmes à respirer un air plus doux , & nous vîmes la mer par une coulée entre les montagnes. Cela nous fit plaisir.

Je demandai à dîner , & on mit aussitôt six couverts dans une salle fort propre. Cet appareil effraya nos Peres , ils dirent qu'ils ne vouloient point manger , & qu'ils se contenteroient de deux œufs frais. Le Camerier , c'est-à-dire , le Maître Valet leur répondit qu'ils en auroient. On apporta ensuite une grande soupe , avec une entrée & douze œufs frais entre deux serviettes. Nos Peres eurent un peu de peine à se mettre à table crainte des suites. Je les en pressai , ils s'y mirent , & quand ils y

furent, je leur conseillai de bien manger, parce qu'il ne leur en coûteroit ni plus ni moins, & moi pour les encourager, je mangeai un œuf, & puis j'attaquai la soupe, l'entrée, & ce qu'on servit ensuite; malgré tout ce qu'ils pouvoient dire, je leur en servois; mais ils ne voulurent rien manger que leurs œufs. L'hôte vint, & demanda s'ils ne trouvoient pas bon ce qu'on avoit servi. Je répondis que nous étions fort contents. A la fin arriva le quart-d'heure de Rabelais, je demandai à compter, le Camerier me dit que l'ordinaire pour le dîner étoit un quart de piece, c'est-à-dire, de l'écu de Genes qui vaut treize Jule. Je payai sur le champ, & la moitié pour mon Garçon, avec l'étrenne pour les domestiques, & je m'en allai prendre l'air. A peine étois-je au bas de l'escalier, que j'entendis bien crier. Nos Peres ne vouloient payer que leurs deux œufs, le pain & le vin. Le Camerier soutenoit qu'ils avoient mangé à table d'hôte, & qu'ils devoient payer comme moi. L'hôte monta & soutint son Camerier, & après bien du bruit il fallut payer, & puis le Camerier leur demanda la manche, en leur disant que je la lui avois donné en galant homme. Nos Peres n'étoient pas de bonne humeur,

& mon compagnon moins que les autres. Il voulut me faire des reproches, & presque me dire que j'étois cause des chagrins qu'ils avoient eus pendant le voyage. Je lui répondis que compensation faite de l'incommodité que j'avois reçu de lui, il me devoit encore du reste que je lui remettois, parce que nous allions nous séparer.

Comme nous n'avions plus qu'à descendre jusqu'à Genes, nous fîmes en quatre heures les cinq lieuës qui nous restoient, & nous arrivâmes par le beau Faubourg de S. Pierre d'Arene, & nous entrâmes par la porte de S. Thomas le 21. Juin 1706. sur les six heures du soir.

Nos calèches ne purent nous conduire que jusqu'au bout de la place de l'Annonciade, nous descendîmes & prîmes des Faquins pour porter nos hardes au Couvent de S. Dominique où nous allâmes loger.

Je crois que nos Peres se repentirent de n'avoir pas dîné le pouvant faire, & l'ayant payé; car nous fûmes traités fort frugalement, & cependant ils avoient grand appetit. Je trouvai dans le Couvent un Religieux François du Couvent de la rue S. Honoré à Paris, qui pour ses pechez s'étoit chargé de conduire à

Paris pour M. Colbert Archevêque de Roïen, un Prêtre Musicien à voix claire, à qui on avoit fait une operation, pour empêcher que sa voix ne changeât. Nous resolûmes de partir ensemble. Un Gentilhomme du Comtat d'Avignon, & deux de nos Peres de Provence, se joignirent à nous, & nous primes une Felouque pour nous six, qui moyennant vingt piaftres s'engagea de nous rendre à Marseille fans prendre d'autres passagers, & fans séjourner dans les endroits où nous toucherions, qu'autant que nous voudrions.

“ Nous partîmes le 23. & allâmes à *Sestri di Ponente*, d'où étoient nos Matelots. C'est un très-mauvais endroit, où nous n'avions que faire, & où nous ne trouvâmes pas à remplacer les provisions que nous avions faites à Genes, & que nous consommions là inutilement. Comme je paroïssois être le maître de la Felouque, parce que j'en avois fait le marché, & que j'étois chargé de la payer, je fis du bruit, & malgré l'envie que nôtre équipage avoit de dormir dans leurs maisons, je les forçai de partir; nous joignîmes le lendemain deux Galeres de France qui s'en retournoient à Marseille. J'allai saluer le Commandant, qui étoit un Commandeur de Mal-

the, frere d'un Gentilhomme de Champagne, nommé M. Duhamel que je connoissois particulièrement. En faveur de la connoissance, il nous accorda sa protection, & même pendant quelques heures une manœuvre pour nous toïer. Nous passâmes ainsi Oncille lieu dangereux, à cause des Corsaires Savoyards qui s'étoient rendus redoutables aux Bâtimens de nôtre espece, de sorte que nous nous trouvâmes au point du jour le vingt-cinq par le travers de Monaco, environ une lieuë au large. Il n'y avoit plus rien à craindre. J'allai remercier le Commandeur de Bourceville, & nous nous approchâmes de terre. Nous descendîmes à Nice sur les dix heures du matin, nous y dînâmes, & puis nous fûmes saluer nos Peres, & ensuite voir la place où avoit été la fameuse Citadelle, qui a fait tant de bruit dans le monde. Je puis dire avec verité la place, car il n'en paroïssoit presque aucun vestige. On avoit enlevé jusqu'aux materiaux des fondemens. Il n'y avoit plus qu'une grosse Tour ronde du côté de la mer, qui devoit sauter ce même jour, & en effet, nous la vîmes en l'air, lorsque nous étions à quelques milles en mer.

Nous arrivâmes à Antibes sur les on-

ze heures du soir. Un Commis du Bureau de la Santé, nous vint faire défenses de mettre à terre jusqu'à ce que nos billets de Santé eussent été visés. Je le priai de le faire sur le champ, afin que nous puissions aller coucher à terre. Il me refusa fort brutalement, & moi je descendis avec mon Garçon, dès que je le vis un peu éloigné, & me mêlant avec des Bourgeois qui se promenoient, & qui rentrèrent dans la Ville par un guichet qui n'avoit point de gardes, je fus souper, & coucher fort à mon aise dans un cabaret, & dès six heures, je fus dire la Messe à une Eglise voisine, de-là je fus au Port où je trouvai les Officiers de la Santé fort encolere, de ce que nous étions descendus à terre sans leur permission. Car mes compagnons m'avoient suivis, & il n'étoit resté que les Matelots dans la Felouque. Le Patron s'excusoit comme il pouvoit. Quand j'arrivai, le plus apparent de ces Messieurs me demanda fort échauffé, comment, & pourquoi j'étois ainsi entré dans la Ville. Je lui répondis laconiquement : par la porte, & pour souper ; & comme il continuoit à nous menacer qu'il nous feroit rembarquer, & ne nous donneroit pas pratique, je demandai à nos gens s'ils

avoient encore leurs billets de Santé de Genes, ils me dirent qu'oüi, sur le champ je fis embarquer mes compagnons, & je fis pousser au large, en disant à ces Officiers, adieu Messieurs. Je m'en vais à Toulon, je dirai à Monsieur l'Intendant la bonne garde que vous faites ici.

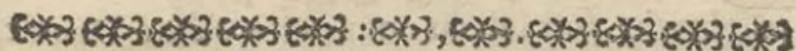
Nous arrivâmes à Toulon le 27. Le Pere quitta la Felouque aussi bien que moi, & laissa son Musicien en garde à nos deux Peres, qui allerent jusqu'à Marseille par la même voiture, avec mon Garçon qui devoit avoir soin de mes hardes. J'avouë que nous fûmes bien aise de n'avoir plus à nôtre garde cette espece d'homme imparfait. Il étoit plus fantasque qu'une mule, plus timide qu'un lapin, tout lui faisoit peur, il pleuroit comme une femme dès que la felouque panchoit un peu plus qu'à l'ordinaire, il se desespéroit, il faisoit quelquefois les plus plaisantes lamentations du monde.

Nous allâmes rendre graces au Seigneur à la Sainte Baulme, d'être enfin délivrés de tous ces animaux incommodes, & après nous être reposé trois jours à S. Maximin, nous allâmes à Marseille, où je fis embarquer les ballots que j'avois pour la Martinique;

nous prîmes ensuite des calèches pour
Avignon, & puis d'autres jusqu'à Lyon,
& nous arrivâmes à Paris le 30. Juillet
1706.

Fin du premier Voyage d'Italie.





T A B L E

Des Matieres contenuës dans le second Volume.

A.

A CADEMIE de la Crusca à Florence. Etimologie de ce nom. But de cette Assemblée,	201. & suivantes.
<i>Agde</i> , petite Ville du Languedoc, avec titre d'Evêché,	22
<i>Agen</i> , Ville de la Guyenne,	11
<i>Aide de Rabin</i> . Son habillement,	138
<i>Albarese</i> , excellent Peintre Italien,	264
<i>Albornas</i> Cardinal, fonde un College à Bologne,	270
<i>Aldobrandin</i> , Legat du Pape vers le Prince d'Est. Portrait de ce Cardinal. Son Traité avec le Duc d'Urbin,	354. & suiv.
<i>Aldrovandus</i> , (Jean-François) Dictateur de Boulogne,	267
<i>Alidor</i> , Fondateur des Trinitaires Déchauffés de Livourne,	142
<i>Allegro Maggio</i> , Ouvrage de la façon de M. Misson,	226
<i>Alonzano</i> , Village à quinze milles de Savonne,	58
<i>Alphonse</i> , premier du nom, troisième Duc de Ferrare,	317
Son démêlé avec le Pape Clement VII.	348
L'Empereur Charles Quint juge en faveur du Duc,	<i>ibidem.</i>
Fermeté du Pape, à ne point se soumettre à son jugement,	349

T A B L E

<i>Alphonse</i> , second du nom, cinquième Duc de Ferrare,	349
<i>Anatomistes</i> , sont rares en Italie,	328
<i>Anguilles</i> de Commachio. Scrupule de ces animaux,	357
<i>L'Annonciade</i> , Eglise de Genes desservie par les Peres Francisquains. Sa Fondation,	84
<i>Antibes</i> . Querelle que l'on fait à l'Auteur en cette Ville,	396
Réponse qu'il fait aux Officiers de la Santé,	<i>ibidem.</i>
<i>Antoine</i> de Padouë, (Saint) il est invoqué pour les choses perduës,	226
<i>Antonin</i> , (Saint) Archevêque de Florence,	189
<i>Apotiquaires</i> Italiens. Revenus qu'ils sont obligés de payer aux Medecins,	324
En quoi consiste leur profit,	325
En quoi ils surpassent les Apotiquaires de France,	<i>ibidem.</i>
Leurs bonnes manieres, soit pour préparer les medecines, soit pour donner les lavemens,	326. & suiv.
<i>Apotiquaires</i> François. Egards qu'ils doivent avoir pour les Medecins,	326
<i>Arcades</i> depuis Bologne, jusqu'au Monastere du Mont de la Garde,	299
<i>Archevêque</i> de Pise. Assiduité de ce Prélat aux Sermons d'un Missionnaire Jesuite,	159
<i>L'Argiliere</i> , (Monsieur) fameux Peintre François,	306
<i>Argousins</i> , gens qui conduisent les Forçats au travail,	149
<i>Arioste</i> , fameux Poëre Italien,	361
<i>Arne</i> , riviere,	162
Pont de marbre sur cette riviere. Combat de massuës, qui se livre tous les ans sur ce pont.	168

DES MATIERES.

Suites fâcheuses de ces combats. Armes dont se servent les combattans. Animosité des fem- mes dans ces combats ,	169
Conjecture de l'Auteur sur l'origine de cet- te guerre ,	170
<i>Arrennes</i> , (Saint Pierre D') Faubourg de Ge- nes ,	58
<i>Asnes</i> . Quantité prodigieuse de ces animaux à Bologne & aux environs ,	285
<i>L'Auteur</i> part de la Rochelle ,	1
Il arrive à Marseille ,	24
Son embarquement , & son voyage jusqu'à Genes ,	35
Compagnons de ce voyage ,	36
Son arrivée à Genes ,	58
Fausse allarme qu'il eût peu après qu'il en fut parti ,	112
Mauvais souper , & mauvaise nuit ,	117
Son arrivée à Livourne ,	118
Son départ de cette Ville , & dans quelle compagnie il se trouve ,	160
Il arrive à Pise ,	161
Route de cette Ville jusqu'à Rome ,	176
Il arrive à Florence ,	183
Il est admis à l'Audience du Grand Duc ,	196
Son entretien avec lui ; & le present qu'il en reçût ,	197
Il part de Florence. Friponnerie qu'on lui fait ,	231
Sa route jusqu'à Bologne ,	232
Son voyage à Ferrare ,	341
Son départ de Bologne. Compagnons de son voyage ,	364
Il fait rencontre du Duc de Parme ,	370
Il arrive en cette Ville ,	371
Son départ ; & la scene qui arriva à ses com- pagnons à <i>Borgo San Donino</i> ,	377
Autre scene arrivée aux mêmes à <i>Fioren-</i>	

T A B L E

fola , 382. & suiv.
 Il arrive à Paris , 398

B.

- B** A G N E des Forçats & des Eslaves à Li-
 vourne , 148
- Banchi*, Bourse ou Place du Change à Genes. Sa
 description. Entretiens que l'on y a. Quelles
 marchandises on y vend. Précautions qu'il y
 faut prendre , 67. & suiv.
- Barbiers* d'Italie. Leur habillement. Politesse
 & propreté avec laquelle ils font la barbe ,
 282. & suiv.
- Barcelonne* , assiégée par les Allemans , 314
- Barocci*, (Jacques) surnommé Vignolle, fameux
 Architecte Italien , 260
- Baronius*. Reverie que lui prête Misson ,
 214
- Bassin* fait d'une seule émeraude, qu'on dit avoir
 servi à manger l'Agneau Paschal. Réfutation
 de ce sentiment , 95. & suiv.
- Bateaux*, qui conduisent de Toulouse à Besiers.
 Histoire arrivée à une Dame de qualité dans
 un de ces bateaux , 18
- Baudœuf*, (Jean) Patron de la Barque dans
 laquelle l'Auteur partit de Marseille , 35
- Baudran*. (L'Abbé) Erreur de cet Ecrivain, 114
- Begon*, (M.) Intendant de la Marine , & de la
 Generalité du Pais d'Aunis , 2
- Benedictins* de Parme. Peintures magnifiques
 dans leur Couvent , 375
- Benoît XIII*. Pape à present regnant , 358
- Bentivogli*, Familles Bolonoises. Ils s'érigent en
 Tyrans. Fin de leur tyrannie , 278
- Besiers*, Ville du Languedoc. L'Auteur y rend
 visite à la mere d'un Missionnaire des Isles.
 Conversation qu'il a avec elle. Description

DES MATIERES.

de la Ville. Pureté de son air. Ses environs.	
Sa fertilité. Portrait de ses Habitans ,	19. & suiv.
Bible écrite de la main d'Esdras ,	242
Blaeu , Imprimeur à Amsterdam ,	224
Blondel. Témoignage de ce Ministre sur la Pa-	
pesse Jeanne ,	124
Bobio , petite Ville sur la Frontiere des Etats de	
Milan ,	387
Bochard , (M.) Ministre Protestant ,	225
Boileau , fameux Poëte François ,	142
Bologne , Ville de l'Etat Ecclesiastique. Sa des-	
cription ,	234. & suiv.
Pourquoi elle est appellée la Grasse ,	234
Conditions sous lesquelles ses Citoyens se	
sont donnés au Pape Grandeur de cette Vil-	
le ,	235
Comment on y fait le vin ,	239
Vin particulier pour la Sacristie ,	240
De quelle maniere on sert le vin dans les	
Communautés ,	<i>ibidem.</i>
Bouquets artificiels qu'on y fait ,	248
Contestation de ses Habitans avec les Flo-	
rentins sur la peinture ,	258
Etablissement de son Université par Char-	
lemagne ,	259
Elle prend la qualité de Maîtresse des Scien-	
ces ,	260
Descriptions de l'Eglise Cathedrale ,	262
Du Palais Archiepiscopal ,	263
Et du Palais du Pape ,	265
Colleges fondés dans cette Ville ,	270. & suiv.
Ce qu'on doit penser de l'Université ,	20
Portiques des ruës. Utilité de ces porti-	
ques ,	273
Goût de ses Habitans pour la peinture ,	275
Noblesse de cette Ville. Guerre sanglante	

T A B L E

entre plusieurs familles considerables ;	278
Ses différentes Manufactures ,	280
<i>Bonavogles</i> , volontaires qui se mettent aux Galeres ,	148
<i>Boniface VII.</i> Statuë de ce Pape à Bologne, 268	
<i>Bordeaux</i> , Capitale de la Guyenne, Description abrégée de cette Ville. Portrait de ses Habitans ,	s. & suiv.
<i>Borso San Donino</i> , Ville entre Parme & Plaisance. Sa description ,	376
Fabrique du fromage appelé Parmesan, 377	
Scene arrivée en cette Ville aux compagnons de l'Auteur ,	378. & suiv.
<i>Borso</i> , premier Duc de Ferrare ,	346
<i>Boulogne sur mer</i> , Ville sur la côte de Picardie ,	238
<i>Brizio</i> , excellent Peintre Italien ,	264
<i>Brun</i> , (M. le) fameux Peintre François ,	306

C.

C A B I N E T S de Curieux à Bologne ,	292
<i>Calcagno</i> , (Vincent) de Varese , Domestique de la Maison de Fieschi ,	109
<i>Camriers</i> . Leur Office à Genes ,	66
<i>Campo Santo</i> , ou Cimetiere de Pise ,	166
<i>Canal du Languedoc</i> ,	17
<i>Canal de Livourne à Pise</i> ,	161
<i>Capo di Corvo</i> , ou le Cap du Corbeau ,	114
<i>Caraches</i> , fameux Peintres Italiens ,	258
<i>Carisenda</i> , Tour de Boulogne ,	166
<i>Carosses</i> . Facilité d'en avoir à Bologne ,	297
<i>Carosses</i> de loiage à Paris , appellés Fiacres. Ce qui a donné occasion à ce nom ,	298
<i>Carpi</i> , Ville dépendante du Duché de Modene ,	369
<i>Cartapecora</i> , parchemin dont on relie les Livres à Bologne ,	241

DES MATIERES.

- Cassini*. (M.) Ligne Meridienne tracée par ce
Sçavant Academicien sur le pavé de l'Eglise
de S. Petrone. Contestation des Philosophes
au sujet de cet Ouvrage , 268. & suiv.
- Casta, Caccia, & Cicagni*, excellens Peintres
Italiens , 264
- Castelnovo*, Ville du Duché de Modene , 369
- Castro*, Duché au voisinage de Rome , 372
- Catherine* de Sienne. (Sainte) Histoire de cette
Sainte , par Misson , 225
- Catherine* de Bologne. (Sainte) Corps de cette
Religieuse au Monastere de Sainte Claire, 336
- Celio de Calcagnino*. Manuscrits dont il enri-
chit la Bibliotheque des Jacobins de Ferra-
re , 342
- Ceremonies*, qui s'observent à Bologne avant la
vêture d'une Religieuse , 334 & suiv.
- Cesar d'Est*. Alphonse II. le declare son heritier
universel , 350
- Clement VIII.* refuse de le reconnoître pour Duc
de Ferrare , 351
Sa retraite à Modene , 355
- Cette*, Ville. ou Village dans le Languedoc, 24
- Chambre*, dans laquelle S. Dominique est mort,
256
- Chamier*, (M.) Ministre Protestant , 225
- Chantres* des Synagogues Juives. Leur maniere
de chanter , 139
- Chanvres* de Bologne. Quantité prodigieuse que
la République de Venise en enleve , 280
- Chapeau Rouge*, rue de Bordeaux , 5
- Charlemagne*, établit l'Université de Bologne ,
259
- Charles Borromée*. (Sa statue à Bologne , 260
- Charles VIII.* fils de Louis XI. Roi de France ,
se rend maître de Genes , 62
- Charles-Quint*. Puissance de cet Empereur for-
midable à toute l'Italie. Mesures que l'on

T A B L E

prend pour la balancer ,	104. <i>Et suiv.</i>
Son Couronnement à S. Petrone ,	264
<i>Charnier</i> des corps secs à Toulouse ,	15
<i>Chartreuse</i> de Bologne. Politesse sauvage du Prieur ,	311
<i>Civilité</i> du Frere Portier. Affection de ce Reli- gieux pour les François. Curiosités que l'Au- teur vit dans sa cellule ,	312
<i>Château</i> Trompette à Bordeaux ,	5
<i>Château</i> du Ha dans la même Ville ,	5
<i>Château</i> de Bentivoglio ,	342
<i>Chevaliers</i> de S. Erienne. Combat où ils per- dent leur Galere Reale ,	12
Le Grand Duc de Toscane établit leur Or- dre à Pise. Leur habit & leurs obligations ,	174
Privileges de ceux qui ne sont pas mariés ,	175
<i>Chiens</i> . Raison pourquoi ils sont rares à Ge- nes ,	89
<i>Chiens</i> de Bologne ,	281
<i>Chirurgiens</i> . Il y en a peu de bons en Italie ,	328
<i>Cinabué</i> , Peintre Florentin ,	258
<i>Citadins</i> , ou Bourgeois de Genes ,	79
<i>Clement VII.</i> Couronne l'Empereur Charles- Quint à S. Petrone ,	264
Il est assiégué dans le Château S. Ange par cet Empereur ,	348
<i>Clement VIII.</i> Son differend avec le Prince d'Est ,	350. <i>Et suiv.</i>
Il fait lever des troupes contre lui. Il l'ex- communie lui & toute sa famille ,	353
Il envoie vers lui le Pere Benoît Palma Je- suite ,	354
Il rentre en possession de Ferrare ,	356
<i>Clement XI.</i> Son démêlé avec l'Empereur Jo- seph ,	357
<i>Clôture</i> . Exactitude avec laquelle elle est gar- dée à Florence ,	206

DES MATIERES.

<i>Cogoneto</i> , Village à treize milles de Savonne,	58
<i>Colbert</i> , (M.) Archevêque de Rouën,	394
<i>College</i> des Espagnols à Bologne,	270
<i>Commachio</i> . Situation de cette Ville. Ses revenus,	356
<i>Commis</i> des portes de Florence. Leur politesse envers les Ecclesiastiques. Histoire à ce sujet,	209
Jusqu'ou s'étendent leurs droits. Autre Histoire à ce sujet,	210
<i>Conception</i> de la Sainte Vierge. Elle fait partie de la Relation de Missou,	225
<i>Corallines</i> . Ce que c'est, & leur usage. Déroutte de celles du Duc de Savoye,	55
<i>Cordeliers</i> de Livourne. Leur Eglise,	142
<i>Cordeliers</i> de Ferrare,	359
<i>Corneto</i> , Ville à dix milles de Civita-Vecchia,	173
<i>Correge</i> , fameux Peintre Italien,	374
<i>Corfes</i> . Leur emploi à Genes. Leur portrait,	78
<i>Cosme premier</i> , Grand Duc de Toscane. Il fait un échange de Sarzane avec Livourne; & pourquoi?	120
<i>Cosme troisième</i> . Exemple de pieté qu'il donne à ses Peuples,	188
Affection de ce Prince pour nos Religieux de Florence,	189
Son portrait, & sa marche,	190
Son attention pour l'éducation de ses Pages,	191
Ses connoissances. Sa facilité à donner Audience; & comment on la lui demande,	192
Correction honnête qu'il fait à un Evêque de Toscane,	193
Audience qu'il donne à l'Auteur,	196
Present qu'il lui fait,	197
Sa generosité envers un Marchand Florentin,	199

T A B L E

De quelle maniere il fait payer les taxes ,

	208
<i>Cospi</i> , Commandeur. Son cabinet ,	293
<i>Cotignac</i> , ou gélée de coing ,	287
<i>Courses</i> de chevaux à Bo'ogne. Description d'une de ces courses dont l'Auteur fut témoin ,	330. & suiv.
<i>Couvent</i> de S. Michel in <i>Bosco</i> ,	302
<i>Crucifix</i> miraculeux à Genes ,	68
<i>Cuisines</i> de Genes, propres , peu échauffées ; & pourquoi ?	90
<i>Curés</i> Italiens. Leurs droits pour les sepultures ,	325
<i>Cyprès</i> planté par S. Dominique ,	256

D.

D ARCE , ou <i>Darsena</i> , petit Port ainsi nommé à Genes ,	98
<i>Darce</i> , Mole interieur de Livourne ,	120
<i>Darien</i> , Isthme dans le Continent de l'Amérique ,	215
<i>Delbon</i> , Auteur de la Relation de l'Inquisition de Goa ,	257
<i>Doge</i> de Genes. Sa marche , quand il va tenir Chapelle ,	71
Son portrait & son habillement ,	72
Décorations de l'Eglise où il entend la Messe ,	74
Il sort rarement ,	76
On lui donne le titre de Serenité ; & pourquoi ?	77
Description de son Palais ,	81
Son revenu ,	90
<i>Dôme</i> , nom qu'on donne aux Eglises Cathedralles en Italie ,	374
<i>Dominique</i> , (Saint) Genealogie de ce saint Patriarche à Bologne ,	242

Sepulchre

DES MATIERES.

- Sepulchre de marbré où repose son corps.
 Châsse où sa tête est enfermée , 249
 Le Cardinal de Medicis en enleve une dent,
 250
 Avec quelle difficulté l'on voit cette pré-
 cieuse Relique , *ibidem.*
 Précautions que l'on prend, pour la mon-
 trer à l'Auteur, & aux Capitulans du Chapi-
 tre General, 251
 Description de la châsse, *ibidem.*
 Remarque de l'Auteur sur cette Tête, 252
 Doria, (André) Genois. Histoire de sa perfu-
 die , 61. & suiv.
 Duhamel, (M.) Commandeur de Malthe, 395
 Durasso, Prince Espagnol. Son attention au né-
 goce , 68

E.

- E**AU-BENÎTE. On n'en prend point en Italie,
 lorsqu'on sort de l'Eglise; & pourquoi, 189
 Ecoliers de Bologne. Il faut prendre garde à
 leurs mains , 249
 Eglise dédiée à Notre - Dame de Grau près
 d'Agde , 23
 Eglise Archiepiscopale de Genes, dédiée à S.
 Laurent, 94
 Eglise des Jesuites, dédiée à S. Ambroise , 98
 Eglise de l'Annonciation, ou *Nunziata* à Flo-
 rence. Religieux qui la desservent. Tableau
 de la Sainte Vierge. Privilege particulier de
 cette Eglise , 230
 Eglise de S. Dominique à Bologne, 243
 Eglise Cathedrale de Bologne, appelée S. Pier-
 re du Dôme. Chapitre de cette Eglise, 262
 Eglise Collegiale de S. Petrone. Statuës Colof-
 sales, & tableaux excellens de cette Eglise, 263

T A B L E

Couronnement de Charles-Quint dans ce Temple ,	264
Ligne Meridienne tracée sur le pavé, par M. Cassini ,	268
<i>Ephed</i> , habillement des Juifs dans leurs Synagogues ,	138
De quelle maniere les devots le portent.	140
<i>Espagnols</i> . Leur College à Bologne ,	270
Leur habillement ,	271
<i>Etuves</i> , & Bains à la Turque à Livourne. Description de ces Bains ; & de quelle façon on s'y lave ,	151. & suiv.
<i>Evêque</i> de Brugnano. Residence de ce Prélat,	110

F.

F AQUINI, Portefaix à Pise ,	161
<i>Farnese</i> , (Pierre-Louis) premier Duc de Parme. Il est assassiné à Plaisance ,	371
<i>Farnese</i> , (Alexandre) Gouverneur des Pais-Bas ,	372
Sa Statuë équestre à Plaisance ,	386
<i>Farnese</i> , (Ranuce) Duc de Parme. Sa statuë à Plaisance ,	386
<i>Fattore</i> , ou Apprentif Barbier ,	282
<i>Felibien</i> , (M.) son goût pour la Peinture,	275
<i>Femmes</i> publiques de Florence. Infamie dont elles sont couvertes. Obligations qu'on leur impose ,	229
<i>Femmes</i> en general. Leur caractere ,	288
<i>Ferdinand I.</i> Grand Duc de Toscane. Sa statuë à Livourne. Histoire des quatre Esclaves de bronze , dont elle est canonnée. Fausseté de cette Histoire ,	122. & suiv.
<i>Fermes</i> du Grand Duc entre les mains des Juifs,	208
<i>Ferrare</i> . Mauvais air de cette Ville ,	343
Caractere de ses Habitans. Leur petit nom-	

DES MATIERES

bre , & pourquoy ,	344
Projet de l'Auteur pour peupler cette Ville ,	346
Differend de ses Ducs avec les Papes ,	348
	<i>& suiv.</i>
Elle revient au domaine du Souverain Pontife ,	355
Description de l'ancien Palais ; & par qui il est occupé ?	358
Grand nombre d'Eglises & de Couvens.	
L'Université. Le Palais appelé des Diamans ,	359
Description de la Citadelle ,	360
Fortifications de la Ville. Grands hommes qu'elle a produits ,	361
Fêtes spirituelles à Bologne ,	329. <i>& suiv.</i>
Fielchi , (Jean-Louis) Comte de Lavaigne.	
Histoire de sa conjuration. Ses conseils. Il se rend maître des Galeres de Doria. Mort funeste de ce Comte ,	103. <i>& suiv.</i>
Filles du Tiers-Ordre de S Dominique à Bologne ,	243
Final , Ville du Domaine de Genes ,	247
Florenzuola, petite Ville sur la Frontiere de l'Etat du Grand Duc de Toscane ,	232
Florence. Description de cette Ville ,	186. <i>& suiv.</i>
	<i>suiv.</i>
Clercs de l'Eglise Cathedrale ,	187
Soins qu'on y prend pour convertir les femmes débauchées ,	229
Florentins. Leur contestation avec les Genoïs en maniere d'œconomie. Compte de lezine à ce sujet ,	88
Ravage qu'ils font dans Pise ,	174
Leur pieté & leur charité ,	188
Ils ont la conception vive ; & parlent la Langue Italienne dans toute sa pureté ,	201
Ils sont pour la plupart bienfaits ,	203
De quelle maniere ils elevent leurs enfans ,	

T A B L E

	204
Leur assiduité au travail ,	207
Leur dispute avec les Bolonois sur la peinture ,	258
<i>Fonderie</i> , ou Laboratoire du Grand Duc ,	198
<i>Fort Urbain</i> ,	365
<i>Franche-Comté</i> . Obligation qu'elle a à Loüis XIV.	207
<i>Francisquains</i> . Leur Couvent à Bologne. Leurs caves & leurs vins ,	239
<i>Francisquains</i> de Parme. Belles peintures de leur Couvent ,	375
<i>François</i> . Leurs mauvaises coûtumes quand ils voyagent ,	51
Leur peu de respect pour les choses & les endroits qui en demandent davantage ,	261
Leur caractère ,	316
<i>François I.</i> Roi de France. Attitude sous laquelle il est représenté à Bologne ,	267
<i>Frederic Barberouffe</i> . Son voyage à la Terre-Sainte ,	166
Il assiege la Ville de Parme ; & fait bâtir auprès une Ville qu'il nomme Victoire ,	373
<i>Frederic II.</i> Empereur , fonde l'Université de Ferrare ,	349
<i>Fripiers</i> des Piliers des Hales à Paris. Ruses qu'ils employent pour cacher les défauts de leurs marchandises ,	373
<i>Fromages</i> Parmesans contrefaits à Bologne ,	286

G.

G ALERES de Pise. Terre qu'elles rapportent de Jerusalem. Propriété de cette terre ,	166
<i>Garonne</i> , riviere ,	5
<i>Geminien</i> , Saint Patron de Modene ,	367
<i>General</i> des Freres Prêcheurs. Son pelerinage	

DES MATIERES.

au Mont de la Garde ,	307
<i>Genes.</i> Description abrégée de cette Ville ,	59
	<i>Et suiv.</i>
Défauts qu'on lui attribué communément ,	61
Sa figure. Ses maisons. Ses ruës ,	82
Bombardement de cette Ville ,	92
Son Port ,	98
<i>Genois.</i> Comment ils font le fumier ,	45
Leur portrait ,	46
Leur économie jusques dans les paroles ,	59
Reglement de leurs maisons ,	64
Ils sont très pécunieux ,	65
Ils vivent dans une grande liberté ,	66
Ils aiment tous le commerce ,	67
Leurs habillemens ,	68
De quelle maniere ils écrivent ,	90
<i>Genoises.</i> Leur habillement. Ajustemens des nouvelles mariées ,	69
<i>Genovines</i> , ou écus de Genes. Leur valeur ,	95
<i>Gentili</i> , (le Pere) de l'Ordre de S. Domini- que ,	341
<i>Geremei</i> , Familles considerables de Bologne. Leur guerre avec les Lambertazzi .	278
<i>Gibelins</i> , Citoyens de Pise , partisans de l'Em- pereur ,	170
<i>Gisleri</i> , Familles de Bologne. Leur tyrannie , & leur sort ,	278
<i>Golfe de la Specia</i> , ou <i>Spezza</i> ,	114
<i>Gonfalonier.</i> Son logement à Bologne ,	265
<i>Grecs</i> , ont une Eglise à Livourne ,	141
<i>Gregoir X II</i> <i>Pape</i> , de la Maison Bon Com- pagno ,	262
Sa statue à Bologne ,	268
<i>Guelphes</i> , Citoyens de Pise , partisans du Pa- pe ,	170
<i>Guide</i> , celebre Peintre Italien ,	258

T A B L E.

H.

H ENRI, Roi de Corse & de Sardaigne.	
Histoire de ce Prince ,	266
<i>Henri II. Empereur</i> , pere du précédent. Offres qu'il fait aux Bolonois pour obtenir la liberté de son fils ,	266
<i>Herbert ou Brussel</i> , Amiral de l'armée navale d'Angleterre en 1220.	64
<i>Hercules</i> . Sa statuë à Bologne ,	263
Autre statuë de pierre cuite ,	268
<i>Hercules I. du nom</i> , second Duc de Ferrare. Ses démêlés avec le Pape Sixte IV. & les Vénitiens ,	347
<i>Hercules II. du nom</i> , quatrième Duc de Ferrare. Il reçoit du Pape l'Investiture de ses Etats ,	349
<i>Heures</i> , de quelle maniere on les compte en Italie ,	48
Quelle est la meilleure maniere de les compter ,	49
<i>Hôtelleries de Genes</i> , sont de véritables écorcheres ,	66

J.

J ACOBINS de Bordeaux. Description de leur Couvent. Raison d'intérêt qui les empêchoit d'avancer leur bâtiment , 6. & suiv.	
<i>Jacobins</i> de Toulouse Description de leur Eglise & de leur Couvent. Richesses de leurs ornemens. Charnier des corps secs chés ces Pères. Causes de cette espece d'incorruption. Corps d'une pénitente de S. Dominique, morte en odeur de sainteté, au même endroit , 13. & suiv.	
<i>Jacobins</i> de Besiers ,	27

DES MATIÈRES.

<i>Jacobins</i> de Marseille. Leur Couvent. Leur Eglise. Fondation particuliere dans cette Eglise,	29
<i>Jacobins</i> de Savonne. Reception qu'ils font à l'Auteur Portes d'une façon particuliere, en usage chés ces Peres,	50
<i>Jacobins</i> de Genes. Ils y ont deux Couvens. Des- cription du Couvent appellé de Castello,	70
Description de celui de S. Dominique. Ma- gnificence de l'Eglise & de ses ornemens. No- mble des Religieux qui composent la maison. Leurs appartemens,	91
Recherches qu'on pourroit faire dans ce Couvent,	92
Manuscrits curieux de leur Bibliotheque,	93
<i>Jacobins</i> de Sestri di Levante. Reception gra- cieuse qu'ils font à l'Auteur,	111
<i>Jacobins</i> de Livourne. Leur établissement dans cette Ville. Egards du Prieur pour l'Auteur. Pauvreté de cette maison. Vie exemplaire des Religieux Leur charité pour les malades. Estime particuliere que l'on a pour eux dans la Ville,	145. & suiv.
<i>Jacobins</i> de Florence. Description de leur Cou- vent, dit de Saint Marc. Grands hommes qu'il a produits. De quelle maniere l'Auteur y est reçu,	183. & suiv.
<i>Jacobins</i> de Bologne. Description de leur Cou- vent,	236. & suiv.
Leurs caves,	238
La Bibliotheque, & ses ornemens,	241.
Inventaire des revenus & de la dépense an- nuelle du Couvent,	242.
Description de l'Eglise,	243
Chapelle de S. Dominique,	249
Lampe magnifique envoyée à cette Cha- pelle par les Indiens; & pourquoi. Figures	

T A B L E

d'argent entre les chandeliers. Charité de ces Peres pour les pauvres. Exemple de cette cha- rité ,	246.
Autre Chapelle dédiée au Rosaire. Clause particuliere pour l'argenterie de cet autel,	247
Exercice que la garde de cette argenterie donne aux Sacristains ,	248
Tableaux des meilleurs Peintres, par toute la maison ,	258
<i>Jacobins de Ferrare.</i> Description de leur Cou- vent. Peu de Religieux qu'il y a dans cette maison ; & pourquoi ,	342. <i>Et suiv.</i>
<i>Jacobins de Parme.</i> Peintures magnifiques que l'on voit dans leur Couvent ,	375.
<i>Jacobins de Plaisance.</i> Mauvais équipage dans lequel est leur maison ,	388.
<i>Jannetin</i> , neveu de Doria ,	104.
Il est tué à la porte du Port de Genes ,	109
<i>Jardin des Plantes</i> à Bologne ,	293
<i>Jean-Baptiste</i> , (Saint) Relique de ce Saint à Genes ,	94
<i>Jean de Bologne</i> , Sculpteur & Fondateur. Cruci- fix modelé par cet habile Ouvrier. Jugement de l'Auteur sur ce Crucifix. Réponse qu'on lui fait ,	276. <i>Et suiv.</i>
<i>Jeanne.</i> (La Papeffe) Réveries de quelques Protestans à son sujet ,	223. <i>Et suiv.</i>
<i>Jesuite Missionnaire</i> à Livourne. Assiduité du Grand Duc & de toute la Cour aux Sermons de ce Pere. Succès de ses Prédications ,	159. <i>Et suiv.</i>
<i>Jesuites.</i> Leur établissement à Livourne. Par- ticularité de cet établissement ,	143.
<i>Jesuites.</i> Leur College à Ferrare ,	359
<i>Jesuites de Parme.</i> Belles peintures dans leur maison ,	375
<i>Jeu</i> , ou espece de Banque , dont la République de Genes retire des sommes considerables. Or-	

DES MATIERES.

- donnances des Papes par rapport à ce jeu. Bonheur extraordinaire d'un jeuëur, 100. *Et suiv.*
- Imagination*, doit agir de concert avec les remèdes. Histoire d'un Païsan Lombard à ce sujet, 262
- Innocent XI.* de la famille des Eachinetti, 262
- Joseph*, (L'Empereur) s'empare de Commachio. Son démêlé avec le Pape Clement XI. 357
- Italie*, produit d'excellens vins. Regles qu'on doit observer dans les Hôtelleries, 182
- Juifs.* Liberté dont ils jouissent à Livourne. Leur quartier, 133
- Infection* de leurs maisons. Divers sentimens sur la cause de cette mauvaise odeur, 134
- Langue dont ils se servent entr'eux, 135
- L'Hebraïque n'est point en usage chés eux, 136
- Leur attention pour instruire leurs enfans dans le commerce. Experience que l'Auteur en a faite, 137
- Description de leur Synagogue, 138
- Peu de modestie qu'ils y gardent, 139
- De quelle maniere ils y sont vêtus, 140
- Leur affectation pour paroître, sur tout dans leurs mariages. Somptuosité d'un de ces mariages, 141
- Sort des Juifs excommuniés, *ibidem.*
- Fulien* de S. Gal, Architecte, 174
- Justice.* Attitude sous laquelle elle est représentée à Florence, 180

L.

- L** AET. (Jean de) Erreur de cet Ecrivain, 227
- L** AIGLE, (M. de) Armateur de Marseille. Belle action qu'il fit à Livourne, 129
- L** AMBERTAZZI, familles considerables de Bologne. Leurs guerres avec les Germei, 278
- L** AMPE d'argent d'une grandeur excessive, faite au

T A B L E

Mexique ,	246
Langue Latine. Son origine ,	202
Lanterne à Genes , qui sert à diriger les Vais- seaux ,	99
Laquais. Les gens de qualité n'en ont qu'un à Genes ,	64
Lavagna , espece d'ardoise , en usage dans la Ré- publique de Genes ,	53
Lavatino , ou <i>Servitiale</i> ; ce que c'est ,	328
Launoy. Autorité de ce Docteur au sujet de la Pa- pesse Jeanne ,	223
Lazaret , lieu où l'on renferme les marchandises , ou les personnes suspectes de peste à Livourne. Description de ce Fort ,	125. & <i>suiv.</i>
Legat du Pape. Son logement à Bologne. Sa Gar- de ,	265
Lemery ; (M.) Medecin de Paris. Ce qu'il pense des phosphores , ou pierres de Bologne ,	318
Leon X. Concordat entre ce Pape & François Pre- mier ,	217
Leonore , femme d'Hercule premier Duc de Fer- rare .	347
Lericé , petite Ville sur la côte Orientale du Gol- fe de la <i>Spacia</i> ,	115
Lerrant , petite riviere dans le Languedoc ,	22
Lettres. C'est le poids qui en regle le prix à Ge- nes ,	90
Livourne , Ville du Duché de Toscane. Sa des- cription ,	119. & <i>suiv.</i>
Elle manque de bonne eau ,	122
Défaut de son Port extérieur ,	123
Commodité de ses ruës. Son enceinte ,	124
Ses portes. Ses fortifications ,	125
Grande place de cette Ville. Son Eglise Pa- roissiale. Palais du Grand Duc ,	126
Cours interieur & extérieur ,	128
Franchise & liberté de son Port. Droits que payent les marchandises en entrant dans la V. l.	

DES MATIERES.

Ie ,	131
Justice qu'on y rend aux négocians ,	132
<i>Livournines</i> , ou écus de Florence. Leur valeur ,	95
Leurs faces; & ce qu'elles representent ,	132
<i>Lombards</i> , sont peu sobres ,	344
Leur caractère ,	381
<i>Lomellini</i> , Nobles Genoïis , Fondateurs de l'Annonciade ,	84
<i>Louis XI.</i> Roy de France. Histoire de ce Prince au sujet des Genoïis ,	19. & suiv.
<i>Luc.</i> (Saint) Tableau de la Sainte Vierge peint par ce Saint ,	293
<i>Luciole</i> , Mouches luisantes d'Italie ,	362
<i>Lulli</i> , celebre Musicien Italien ,	75

M.

M ABILLON , (Le Pere) son sentiment sur la Papesse Jeanne ,	224
<i>Madone</i> de S. Luc , Monastere ainsi appellé à Bologne ; & pourquoi ,	296
<i>Maestro Fabricio</i> , Tailleur d'habits à Bologne ,	312
Il rend visite à l'Auteur. Son caractère & son portrait ,	314
Impression que fit sur lui la déroute des François à Turin. Sa mort ,	315
<i>Maître</i> des Novices d'un Couvent de Florence. Honnêteté d'un Commis à son égard ,	209
<i>Malvesti</i> , (L'Abbé Comte) Chanoine de la Cathedrale de Bologne. Son Histoire des Peintres & Sculpteurs Bolonoïis ,	293
<i>Marchands</i> de couteaux de Scaperia. Leur importunité ,	233
<i>Marguerite</i> d'Autriche , fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint ,	372
<i>Marseille</i> , Fondation de cette Ville ,	285
Description de l'Eglise Cathedrale ,	277

T A B L E

Malpropreté des ruës & des Habitans,	28
Cours de cette Ville ; & à quoi il est desti- né,	10
Elle manque de fortifications du côté de la terre,	33
Son Port,	34
<i>Marseillois</i> sont fort dévots,	29
Ils aiment & entendent le commerce,	35
<i>Martinus Polonus</i> , Auteur du Conte de la Papes- se Jeanne.	224
<i>Mascardi</i> , (Augustin) Historien Italien,	103
<i>Mathilde</i> , (La Comtesse) laisse par testament ses Etats à l'Eglise Romaine,	374
<i>Maurellet</i> , (M.) frere de M. Maurellet Pro- prietaire du Vaisseau, dans lequel l'Auteur re- vint des Isles,	35
<i>Mauvaise</i> maniere d'accommoder les viandes,	308
<i>Medecins Italiens</i> . Leur droit sur les parties des Apotiquaires Leurs honoraires. Pourquoi ils n'exigent pas les mêmes droits des Curés.	325.
	<i>& suiv.</i>
<i>Medecins de France</i> . Leur usage,	326
<i>Medicis</i> , (Le Cardinal de) frere du Grand Duc de Tosane,	158
Pieux larcin qu'il fait aux Jacobins de Bolo- gne,	259
<i>Menard</i> , (Jean) Philosophe & Medecin,	362
<i>Mignard</i> , (M.) fameux Peintre François,	306
<i>Misson</i> , (M.) Protestant. Erreur de ce Voya- geur au sujet des Tours de Pise,	172
Abregé critique de sa Relation d'Italie,	222.
	<i>& suiv.</i>
Sa Dissertation sur l'origine des coquilles de Certaldo,	226.
Impieté de ce Protestant. Rapidité de sa cour- se,	227
<i>Modene</i> , mise en dépôt entre les mains de Char- les-Quint,	358

DES MATIERES.

Logement que le Duc y donne aux Jacobins ,	366
Palais du Duc. Eglise Cathedrale. Fameux sceau. Histoire de ce sceau par Alexandre Tassoni ,	367
Description de la Ville ,	368
Fabrique de Masques. Revenus du Duc ,	369
<i>Mois Romains</i> , ou droits que l'Empereur exige des Etats qui relevent de lui ,	208
<i>Moïse</i> , espece de Tabernacle, où les Juifs renferment les Tables de la Loy dans leurs Synagogues ,	138
Mole nouveau fait à Genes depuis le bombardement ,	99
Mole doub'e à Livourne ,	110
Monastere fondé à Livourne pour des Religieuses, & donné ensuite aux Jesuites. Raisons du Grand Duc pour en user ainsi. Consolation qu'il donne à ces bonnes filles ,	143. & suiv.
Monastere de sainte Claire à Bologne ,	335
Occupation des Religieuses de cette Maison ,	337
Monnoye de Genes. Elle porte sur une face la figure de saint Jean ,	95
Mont de la Garde proche Bologne ,	293
Pelerinage à cette montagne ,	299
Mont Paterno , montagne qui fait partie de l'Appennin ,	317
Montalto , Ville au voisinage de Rome ,	372
Moulin , (M. du) Ministre Protestant ,	225
Musicien à voix claire, envoyé à M. Colbert ,	394
Caractere de cet homme ,	397
Musique , & Musiciens Genoïis. Leur portrait ,	75

N.

N AVICELLES, ou Bateaux couverts qui vont de Livourne à Pise ,	100
---	-----

T A B L E

<i>Nepi</i> , Seigneurie appartenante aux Farneses,	371
<i>Nice</i> , Ville du domaine de Savoye,	395
<i>Noble Venitien</i> , conseil qu'il donne à un Bourgeois,	78
<i>Noblesse de Genes</i> . Ses deux especes. C'est elle seule qui gouverne. Elle juge aussi seule des affaires d'importance. Nombre des personnes qui composent ce Conseil. Resolution desavantageuse prise dans ce Conseil,	79. & suiv.
<i>Noix de serpent</i> . Description de l'arbre qui les porte,	215. & suiv.
<i>Nourriture</i> ordinaire des malades en Italie,	319

O.

O CTAVE, fils de Pierre I ois Farnese. Il épouse Marguerite d'Autriche, & est reconnu Duc de Parme & de Plaisance,	371. & suiv.
<i>Oneille</i> , Ville du domaine de Savoye,	47
<i>Oratoires</i> en musique à Bologne,	330
<i>Orbe</i> , riviere dans le Languedoc,	19
<i>Os</i> . Usage qu'on en fait à Genes. Histoire à ce sujet,	89

P.

P AIN de Genes, assés semblable aux pains de saint Nicolas de Tolentin,	94
<i>Palais</i> de l'Inquisition à Bologne,	257
<i>Palavicini</i> , (Le Chevalier) Commandant des Corallines du Duc de Savoye,	55. & suiv.
<i>Palfreniers</i> de Bologne. Comment ils terminent leurs disputes dans les courses de chevaux,	332
<i>Palladium</i> de Rome,	248
<i>Palma</i> , (Le P. Benoît) Jesuite, envoyé par le Pape au Prince d'Est,	354
<i>Palmaria</i> , ou <i>Palmacia</i> , Isle vis à vis Porto-Venere,	113

DES MATIERES.

- Panaro*, riviere qui sépare les Etats du Pape d'avec ceux du Duc de Modene, 365
- Papier à Lettres*, & pâte dont on se sert pour les cacheter à Genes, 91
- Parma*, riviere qui vient de l'Apennin, 375
- Parme*, assiégée par l'Empereur Frederic Barbe-rouffe. Description de cette Ville, Palais, carrosse & écuries du Duc. L'Eglise Cathedrale. L'Université. La ruë S. Michel, 37. & suiv.
- Parmesan*, excellent Peintre Italien, 264
- Pâtisserie* d'Italie, 337
- Paul III.* termine les differends qui avoient été entre les prédecesseurs & les Ducs de Ferrare, 349
- Pepoli*. Assemblée de gens de Lettres chés ce Comte. Conversations de l'Auteur avec ces Messieurs, 277
- Pepoli*, familles Bolonoises. Leur tyrannie; & quel sort e'les eurent, 278
- Petrone*, (Saint) Evêque & Patron de Bologne, 263
- Philippe le Bel*. Statuë équestre de ce Prince dans la Cathedrale de Paris, 31
- Phosphores*, ou pierres de Bologne. Leur grosseur. Leur propriété. Conjecture de l'Auteur sur la maniere de les préparer, 317. & suiv.
- Pie V.* (Saint) Son histoire & sa genealogie à Bologne, 242
- Pierreries*, payent de gros droits à Florence. Histoire d'un Cordelier à ce sujet, 210
- Pierres d'aigle*. Leurs vertus, 320. & suiv.
- Pigeons* de Lombardie. Maniere de les accommoder, 309
- Pise*. Description de cette Ville, 162.
Attention du Grand Duc pour la peupler, 163
Pourquoi l'air s'y corrompt si aisément. Raisons pour lesquelles elle est si peu peuplée, 173
- Professeurs* de l'Université, & leurs revenus, 175

T A B L E

<i>Plaisance</i> . Description de cette Ville,	385
<i>Pois à grater</i> . Leur description. Pourquoi ils sont ainsi nommés. Remedes qu'on peut apporter à la démangeaison qu'ils causent,	89. <i>Et suiv.</i>
<i>Polesine</i> de Rovigo, Pais enfermés par les différentes branches du Pô,	347
<i>Pont</i> de S. Ambroise,	266
<i>Port</i> de Cette dans le Languedoc,	23
<i>Porte</i> S. Marc à Pise,	14
<i>Porto-Venere</i> , Bourg ou petite Ville proche le Golfe de la <i>Specia</i> ,	113
<i>Prise</i> d'habit d'une Religieuse à Bologne,	334. <i>Et suiv.</i>
<i>Proccaccio</i> , ou Messager,	233
<i>Proccacio</i> , fameux Peintre Italien,	264
<i>Projet</i> d'une Congregation de Prêtres Apostoliques,	38
<i>Provençaux</i> aiment la danse. Instrumens dont ils se servent. La gayeté est leur caractère. Ils sont idolâtres de leur langage. Estime que l'on fait des Prédicateurs Provençaux. Ils ne veulent point être appellés François, mais Marseillois. Histoire à ce sujet,	30. <i>Et suiv.</i>

R.

R A B I N S. Leurs fonctions dans les Synagogues. Leurs habillemens,	138
<i>Ragatzo</i> , suivant des Dames de qualité à Genes,	65
<i>Ranuzzi</i> , famille Bolonoise. Maison de campagne d'un Seigneur de cette famille,	310
<i>Raphaël</i> , fameux Peintre Italien,	307
<i>Riccolets</i> de Parme. Peintures magnifiques dans leur ouvent,	375
<i>Reggio</i> , Ville dépendante du Duché de Modene,	369
<i>Religieuses</i> de Florence. De quelle maniere les	

DES MATIERES.

Ecclesiastiques les gouvernement ,	205
<i>Religieuses de Bologne.</i> Leur occupation ,	287
Presens que l'Auteur fait à quelques unes d'entr'elles ,	291
<i>Religieuses de S. Dominique au Mont de la Garde.</i> Dépôt précieux que l'on conserve dans ce Monastere ,	293
Description de leur Eglise ,	306
Dévotion que l'on a à cette Chapelle ,	307
<i>Religieux de la Charité.</i> Utilité de leur établisse- ment à Livourne ,	145
<i>Religieux Italiens.</i> Leur maniere de vie ,	236
Ils ont droit d'heredité. Sagesse de cette cou- tume ,	244
<i>Renée</i> , fille de Louïs XII. Roy de France , fem- me d'Hercule II. Duc de Ferrare ,	349
<i>République de Genes.</i> Elle est en possession du Royaume de Corse. Elle a droit d'en lever des Soldats ; & à quoi elle les employe. Sujets qui la composent. Lieu où elle s'assemble , 77. & <i>suiv.</i>	103
<i>Révolutions étranges dans cette République</i> ,	103
& <i>suiv.</i>	
<i>Rhin</i> , petite riviere qui passe à Bologne. Avanta- ges que cette Ville en retire ,	235
<i>Rialto</i> , Pont de Venise ,	168
<i>Riccioli</i> , (Le Pere) celebre Mathematicien de la Compagnie de Jesus ,	362
<i>Richard Ligon</i> , Anglois , Historiographe de l'Isle de Barbade ,	214
<i>Rigault</i> , (M.) excellent Peintre François ,	306
<i>Rochefort</i> , Ville dans le País d'Aunis , & Arsenal de Marine ,	2
<i>Ronciglione</i> , Ville au voisinage de Rome ,	372
<i>Royan</i> , petite Ville sur la Garonne. Description de cette Ville ,	3

T A B L E

S.

S A C C O , (Raphaël) Jurisconsulte de Savone	105
ne,	
S acristains. Leur peu de dévotion. Piété & Religion de ceux de Bologne. Histoire d'un Sacristain Espagnol,	339. & suiv.
S aignée, peu en usage en Italie,	328
S aint Marin, petite République dans l'Etat de l'Eglise,	17
Justice & Magistrat de cette Ville,	179
Pauvreté de ses Républiquains. Titre qu'elle donne à la République de Venise,	181
S alerno. Regles de cette Ecole scrupuleusement observées à Genes,	94
S andef, Jurisconsulte & Evêque de Lucques,	362
S an Miniato, Ville Episcopale entre Pise & Florence,	16
S an Remo, premiere Ville du domaine de Genes. Difficulté que l'Auteur a d'y trouver un logement. Mouvements extraordinaires de son hôte pour apprêter le souper. Description de ce repas,	39. & suiv.
S antonin, fameux Peintre Italien,	264
S apotier, ou Sapotilier. Propriétés & usages des fruits de cet arbre,	219. & suiv.
S ardines excellentes à Royan,	4
S arzanne, Ville autrefois du domaine de Toscane, à présent de celui de Genes, avec titre d'Evêché,	116
S assuolo, Ville du Duché de Modene,	369
S aucissons de Bologne. Comment on les apprête. (consommation qui s'en fait,	384. & suiv.
S avona, riviere aux portes de Bologne,	236
S avonarolle. (Jérôme de) Il établit l'Observance Reguliere à Florence,	186

DES MATIERES.

<i>Savonne</i> , Ville du domaine de Genes,	47
Description de cette Ville. Son commerce.	
Ses environs. Son port. Sa Citadelle. Ravage	
causé par le tonnerre,	52. & suiv.
Route de cette Ville à Genes,	57. & suiv.
<i>Savonettes</i> de Bologne,	281
<i>Sculpteurs</i> & <i>Fondeurs</i> de Bologne,	276
<i>Sénateurs</i> de Genes. Leur habillement,	73
Ils sortent rarement,	76
Comment on les distingue du reste de la No-	
blesse,	77
Quel titre on leur donne en leur parlant,	76
<i>Serpens</i> à sonnette. Remede contre leur morfu-	
re,	219
<i>Servites</i> . Leur Couvent à Bologne. Leur habil-	
lement,	313
<i>Sestola</i> , Ville dépendante du Duché de Modene,	369
<i>Sestri di Levante</i> , petite Ville du domaine de Ge-	
nes,	110
<i>Sestri di Ponente</i> , autre Ville à l'Occident de Ge-	
nes,	110
<i>Sigisbées</i> , Cavaliers Genoïis. Leur emploi,	62
<i>Sixte IV.</i> Démêlés de ce Pape avec Hercule, pre-	
mier Duc de Ferrare,	347
<i>Sixte Quint.</i> Colleges fondés par ce Pape à Bo-	
logne,	271
<i>Stations</i> de la semaine Sainte à Florence. Dévo-	
tion des filles à ces sortes de pelerinage. Ha-	
bit dont elles sont revêtuës, lors qu'elles y	
vont,	204
<i>Strada-Nova</i> , ou ruë Neuve à Genes,	82
<i>Strapontin</i> , e'pece de Matelats dont on se sert	
dans les Tartanes,	23
<i>Strozzi</i> , pere & fils, excellens Poëtes Latins,	362
<i>Stuc</i> . Ce que c'est, & son usage,	52

T A B L E

<i>Studio</i> , ou grand College de l'Université de Bologne. Description de ce College. Professeurs de toutes sortes de Sciences qui y enseignent.	262. <i>Et suiv.</i>
Leurs honoraires,	65
<i>Suisses</i> . Raison pourquoi l'on n'en voit point à Gènes,	65
<i>Superlatifs</i> . Consommation qui s'en fait en Italie,	76

T.

T A B L E A U représentant le massacre des Innocens,	218
Tableau de la Sainte Vierge, travaillé par saint Luc,	293
Procession, où on le porte solennellement,	294
Impiété de Misson au sujet de cette Image,	<i>ibidem.</i>
Marche de cette Procession,	295
Description du tableau,	304
Tableaux du Sauveur, travaillés par le même Saint,	306
Taffo, ou Tassoni, Auteur de la Jerusalem déliée,	350
Tenture de l'Eglise de S. Dominique à Bologne,	353
Tertre, (M. du) Capitaine de Vaisseau,	3
Theatins de Ferrare,	359
Theodose Empereur. Quelq. s Auteurs lui attribuent l'établissement de l'Université de Bologne,	259
Thomas d'Aquin, (Saint) Mausolée de ce saint Docteur à Toulouse. Tête du même Docteur renfermée dans une buste d'argent,	13. <i>Et suiv.</i>
Tirans de fer, que l'on met aux voûtes, à Gènes,	84

DES MATIERES:

<i>Titien</i> , fameux Peintre Italien,	258
<i>Toscane</i> . Comment elle est cultivée. Bien que les impôts y ont produit,	207
<i>Toulouse</i> , Ville du Languedoc,	11
<i>Tour</i> habitée par les Diabes,	115
<i>Tour</i> ronde penchante, ou clocher de Pise,	14
<i>Tour</i> du Louvre à Paris, appelée la Tour Ferrée,	339
<i>Tours</i> aux maisons de Pise. Raison pourquoi elles y sont; & leur usage,	172. & suiv.
<i>Tours Carisenda</i> , & de <i>Gli Asinelli</i> à Bologne,	38
<i>Trebia</i> , riviere à l'Oüest de Plaisance,	385
<i>Trinitaires</i> Déchaussés de Livourne. Fondation de leur Eglise. Histoire de leur Fondateur,	142. & suiv.
<i>Trivulce</i> . Projet de ce Maréchal, pour diviser la République de Genes,	10. & suiv.
<i>Turin</i> . Déroute des François devant cette Ville,	315

V.

V A R A G I O, Villages à huit milles de Savonne,	58
<i>Venerée</i> . (Saint) Ruines d'un Monastere dédié à ce Saint,	114
<i>Venise</i> . (La petite) Quartier de Livourne, ainsi nommé; & pourquoi,	127
<i>Ventouses</i> & vesicatoires en usage en Italie,	329
<i>Verdée</i> , nom qu'on donne aux vins blancs de Florence,	182
<i>Verges</i> de tortuë. Leur usage; & de qui on l'a appris,	213. & suiv.
<i>Verina</i> , (Jean Baptiste) Citoyen de Genes,	106
<i>Verrani</i> , (Jean-Marie) de Ferrare,	362
<i>Verres</i> à boire d'une façon extraordinaire,	287
<i>Via Regia</i> , ou <i>Via Regi</i> , Village dépendant de la	

T A B L E

République de Lucques,	118
Via Emilia, grand chemin de Rome,	386
Viandes de pâte. Ce que c'est, & leurs différentes especes. C'est le potage ordinaire d'Italie; & comment on le prépar. Qualités de cette pâte,	41. & suiv.
Victoire, Ville bâtie par l'Empereur Frederic Barberousse. Elle est prise & brûlée par les Parmesans,	373
Vin. Il est très-cher à Genes; & pourquoi. On n'en vend que dans la cave de la République. Profit des Aubergistes qui le vont chercher,	66
Visconti, nobles Bolonois Ils s'érigent en tyrans. Fin de cette tyrannie,	278
Voiturins, ou postillons. Leur caractère. Tour de coquin qu'un de ces Voiturins jouë à l'Auteur,	176
Friponnerie d'un autre postillon à l'égard d'un de nos Religieux,	177
Justice qu'il n reçoit; & le portait du Magistrat qui la lui rendit,	178
Sentence prononcée contre le criminel,	179
Autre Voiturin, qui conduit l'Auteur de Bologne à Genes. De quelle maniere il en agit avec lui sur la route; & quelle fut sa récompense,	385. & suiv.
Voitures à la Genoise, ou à la Florentine,	85
Voies de cannes ou de roseaux. Maniere de les faire,	86
Voyageur. Marchandises dont il doit être garni lorsqu'il vient de loin,	292
Urbain, (Le Duc d') cousin du Prince Cesar d'Este. Son Traité avec le Cardinal Aldobrandin Legat du Pape,	354. & suiv.

DES MATIERES.

Z.

ZACHARIE, nom que le Pere Mabillon,
dit avoir été donné à la Papesse Jeanne,

224

Zocolanti, ou Recollets. Leur Couvent à Porto-
Venere,

114

Fin de la Table du second Volume.

